



Certificat du capitaine Émile Boisvert. Collection Claire Houde

Le bateau eut d'autres vocations que celles de voyager les cultivateurs vers les marchés de Québec ou les paroissiens vers des lieux de pèlerinage. Des citoyens de Québec l'utilisaient pour venir passer des vacances à Saint-Antoine-de-Tilly ou tout simplement pour faire une balade en bateau sur le fleuve. Par exemple, Marcel Drolet, de Québec, se rappelle que sa grand-mère Amanda Carpentier⁵⁹, issue d'une famille bourgeoise habitant dans le faubourg Saint-Jean-Baptiste, à Québec, lui racontait qu'elle avait effectué plusieurs croisières sur le fleuve à bord du *Ste-Croix*.

Le St-Antoine

Autour de 1865, un bateau du nom de *St-Antoine* aurait fait la navette entre Neuville et Saint-Antoine, comme le note dans son journal Jos Angers, constructeur de navire de Neuville et maître charpentier : « Sorrois froid, fait préparé une bonne partie des ferrures et envoyer mener à bord du *St-Antoine* qui part à 3 heures cet après-midi [sic]⁶⁰ ». Selon *La petite histoire du Cercle de Fermières* de Lotbinière, ce fut le premier vapeur à desservir la paroisse.

Augustin Bergeron⁶¹ navigua sur le fleuve pendant plusieurs années avec son bateau. Il en était le capitaine et transportait passagers et marchandises vers Québec. Après s'en être porté acquéreur à son

tour, Ferdinand Boisvert offrit dès 1886 un service de transport entre Québec et Deschaillons ⁶². Comme le *Ste-Croix*, le *St-Antoine* était muni d'une roue à aubes avec balancier. Ces bateaux effectuaient des arrêts à plusieurs endroits : Sainte-Croix, Platon, Saint-Antoine-de-Tilly, Saint-Nicolas, Québec, Sainte-Anne-de-Beaupré, Neuville, Saint-Antoine-de-Portneuf. Dès le retrait des glaces sur le fleuve, et ce, jusqu'à tard l'automne, ils faisaient aussi la navette entre Québec et Deschaillons. Les *steamers St-Antoine* et l'*Étoile* commençaient leurs voyages réguliers vers la fin du mois d'avril ⁶³. En plus des cultivateurs de Saint-Antoine-de-Tilly, de nombreux cultivateurs des villages avoisinants se rendaient au quai de Saint-Antoine-de-Tilly afin de profiter de ce service de transport.

Le Vapeur Saint-Laurent

Gaudias Baron, aidé par Damase Lambert, effectua pendant trois ans, de 1925 à 1928, le service de transport entre Neuville et Saint-Antoine, au moyen d'une goélette appelée *Vapeur Saint-Laurent*. Jos Noël de l'Île d'Orléans se porta acquéreur de la goélette quelques années plus tard.

Le Alys

En 1928, Jean d'Avila Bourret acquit, d'une compagnie américaine, une goélette en bois qui avait été construite en 1919 à Montmagny. Il la



La goélette Alys. Collection Madeleine Bourret-Germain



*Capitaine Jean d'Avila Bourret en bas à gauche,
et Honoré Bédard à l'extrême droite, navigateurs de la goélette Alys.*

Collection Madeleine Bourret-Germain

baptisa *Alys* en l'honneur de son épouse, Alice Lambert. La goélette servait à faire la navette entre les quais de Sainte-Croix, de Saint-Antoine et de Québec.

Elle transportait les récoltes des cultivateurs, de la *pitoune* et des marchandises diverses vendues au marché de Québec. Ce bâtiment qui mesurait 68 pieds (20,7 mètres) de longueur sur 24 pieds (7,3 mètres) de largeur, et qui était mû par un moteur à l'huile crue, ne fut en activité que quelques années. Le capitaine Bourret décéda en 1933 et son épouse vendit le navire la même année à Amable Lavoie de Petite-Rivière-Saint-François⁶⁴. Dans les années 1970, cette goélette était toujours en service ; elle desservait certains petits ports du Bas-du-Fleuve.

L'Étoile

Construit à Portneuf, le vapeur *l'Étoile* effectuait la navette entre Deschaillons, Lotbinière, Sainte-Emmélie et Québec. Il fut vendu en 1925 à Bray Caron & Dubay. Après avoir subi les réparations nécessaires, le bateau reprit du service et porta le nom de *Sir Henri*. Au milieu des années 1970, il était toujours utilisé comme barge et servait au

transport du bois de pulpe. Les personnes suivantes ont fait partie de son équipage : Ferdinand, Désiré et Émile Boisvert, capitaines ; Romuald Garneau, ingénieur ; Gaudias Baron, chauffeur ; Ferdinand Boisvert, qui en fut même le propriétaire pendant un certain temps. Deux bateaux avaient porté le nom de l'*Étoile*, puisque celui-ci entra en collision en juillet 1916 avec un autre navire, un *steamer* appelé Hochelaga⁶⁵, un incident qui donna suite à un procès pénible pour le capitaine Boisvert. Mais plusieurs années auparavant, Pamphile Le May avait mentionné le naufrage, en 1870, d'un bateau appelé l'*Étoile*, qui était aussi entré en collision avec un autre bateau⁶⁶.

Le petit bateau d'Ernest : maquette d'un transatlantique

Tous ont certes remarqué dans l'église de Sainte-Antoine-de-Tilly la présence d'un petit bateau suspendu à droite de l'autel latéral dédié à la Sainte Vierge. Ernest Lefèbvre, fils d'Albert, conscient des dangers qui menaçaient les navigateurs, réalisa au printemps 1934 la maquette d'un transatlantique, le *Duchesse of York*, et en fit don à la fabrique.



Bateau vapeur L'Étoile. Collection Claire Houde

Par ce geste, il voulait remercier la Providence d'avoir épargné les marins de la paroisse de tout accident ou naufrage et souhaitait obtenir la protection de la Vierge pour tous les navigateurs. Ernest était alors homme de roue sur le *S. S. Sherbrooke*, de la Canada Steamship Livie. Un peu plus tard, il ouvrit sa propre menuiserie au centre du village.

LE FLEUVE ET LE PILOTAGE ⁶⁷

Au XIX^e siècle, tout transatlantique était dirigé jusqu'à Québec par un pilote breveté et, de là, un autre pilote poursuivait la montée jusqu'à Montréal. Le parcours de pilotage entre Québec et Montréal s'effectuait sur une distance de 138 milles marins.

On distinguait alors deux catégories de pilotes brevetés : le pilote autorisé à piloter un navire pour le havre de Québec et au-dessous, c'est-à-dire en aval de Québec ; l'autre, autorisé à sillonner le havre de Québec et au-dessus, c'est-à-dire titulaire d'un brevet le rendant apte à assister le capitaine dans la conduite et la manoeuvre de son navire, de Québec à Montréal. Dans cette section, on retrouvait un personnel essentiellement formé de Canadiens français établis le long des localités riveraines telles que Deschambault, Grondines, Lotbinière et, bien sûr, Saint-Antoine-de-Tilly. On les appelait les « pilotes d'en haut » ⁶⁸.

LES NAVIGATEURS DE SAINT-ANTOINE-DE-TILLY

À la mémoire de nos marins

Le développement socioéconomique de Saint-Antoine-de-Tilly est, depuis les premiers temps de la colonie, intimement lié à la présence du fleuve Saint-Laurent. Nos ancêtres défricheurs s'installèrent en premier lieu sur les bords du long cours d'eau, qui serait pour très longtemps leur seule grande voie de communication. Ils en étaient tributaires pour l'acquisition de vivres, de matériaux divers et le transport des personnes. Leur vie quotidienne dépendait pour une large part des avantages que leur offrait ce majestueux cours d'eau. Piloter un navire s'apprenait avant tout à l'école du fleuve, auprès de maîtres pilotes connaissant le chenal et ses marques de terre.

Saint-Antoine-de-Tilly a fourni plusieurs pilotes, capitaines et autres membres du personnel navigant qui ont sillonné le Saint-Laurent.

Saint-Antoine-de-Tilly possède une tradition maritime bien vivante, qui lui a été transmise par des hommes d'équipage, des capitaines et, surtout, des pilotes de navires. En effet, de père en fils, ces jeunes marins saisissaient l'échelle de corde qui pendait le long de la coque des grands voiliers et des *steamers* transatlantiques pour se hisser à bord. Ils portaient assistance aux capitaines européens, peu familiers avec nos eaux, les guidant parmi les chenaux sinueux du fleuve, de Québec à Montréal. Leur présence à bord était rassurante.

À l'examen de la Commission du havre, en 1903, on accorda seulement seize brevets d'apprentis pilotes aux quarante-sept apprentis pilotes qui se présentèrent. Trois des brevetés provenaient de localités de la rive sud : Philippe De Lachevrotière, originaire de Lotbinière ; Thomas Houde, âgé de 18 ans, natif de Saint-Antoine-de-Tilly ; Ludger Legendre, âgée de 21 ans et originaire du même endroit.

L'apprentissage du métier de pilote

Dans les localités rurales, les jeunes qui se sentaient aptes à devenir pilotes de rivière au lieu de travailler à la ferme avaient de fortes chances d'avoir accès à la « profession » s'ils étaient issus de familles de pilotes ou, à tout le moins, s'ils avaient un parent disposé à partager le « secret de son art ». Autrement, le jeune aspirant avait tout à gagner à se lier d'amitié avec un ou des pilotes travaillant à bord de goélettes à voiles ou, le plus souvent, de remorqueurs à vapeur, car c'était seulement auprès d'eux qu'il pouvait entreprendre son apprentissage ⁶⁹.

Piloter un navire demeura longtemps un savoir-faire appris au contact du fleuve, en présence d'un maître pilote, plutôt qu'un savoir acquis par la lecture de manuels nautiques et sanctionné par une école de marine. En définitive, ce n'est que dans la seconde moitié du XX^e siècle que les pilotes du Saint-Laurent se virent dans l'obligation d'être sur les bancs de l'Institut maritime de Rimouski, qui fut fondé en 1944.

De nos jours, la formation des pilotes est sujette à une réglementation sévère. Pour obtenir un certificat, l'aspirant doit réussir un examen sanctionné par le gouvernement fédéral. Le pilotage est divisé en deux grands secteurs : celui en aval de Québec et le secteur Québec-Montréal. La plupart des pilotes originaires de Saint-Antoine-de-Tilly ont navigué entre Québec et Montréal ⁷⁰.

Le statut de pilote

Jusqu'à une époque récente, il ne se passait guère d'heures durant le jour sans qu'on entende le sifflet d'un bateau passant sur le Saint-Laurent à la hauteur de Saint-Antoine-de-Tilly. C'était un pilote du village qui saluait sa famille et ses amis. Tous les yeux se dirigeaient alors sur le fleuve, et lorsqu'on savait le nom du *steamer*, la famille du pilote en poste hissait vivement le drapeau au haut du mai qui ornait la devanture de la maison afin de saluer son chef.

Au sein du village, le pilote de navire faisait partie des notables au même titre que le notaire, le médecin ou le marchand. Il exécutait un travail saisonnier qui lui rapportait, à compter de 1861, entre 357 \$ et 1 517, 30 \$, chaque année, selon le nombre de voyages effectués. Au printemps, le pilote confiait à des hommes engagés la préparation des semailles. C'était l'ouverture de la saison de navigation, en avril, et sa clôture, à la prise des glaces sur le fleuve, qui rythmaient son activité. Si la plupart des pilotes possédaient une terre agricole, ils n'étaient pas pour autant cultivateurs. Certains possédaient un coin de terre avec maison, jardin potager et verger. Ils avaient quelques animaux : un boeuf, un porc, une vache, un peu de volaille pour les besoins familiaux ⁷¹. Plusieurs, amateurs de chasse et de pêche, installaient des pêches à anguille et avaient des « cabanes » sur la batture pour pêcher la *mouroche*.

Les marins de Saint-Antoine

Plusieurs hommes de Saint-Antoine gagnèrent leur vie en sillonnant le fleuve. Ce fut le cas des membres de nombreuses familles telles que les Bergeron, les Croteau, les Daigle, les Houde et les Lafleur ⁷². Fait remarquable, cinq fils de Ludger Houde furent navigateurs : Thomy, Rosario, Roméo, Albert et Robert. Quatre fils d'Adélarde Houde naviguèrent également : Clovis, Dominique, Albert et Gilles.

NAVIGATEURS

Albert Aubin (1960)
Gaston Aubin (1963)
Philéas Aubin (1900)
Arthur Aubin

Odilon Baron
Donat Beaudet (1914)
Officier Amédée Bergeron
Capitaine Augustin Bergeron

- Jos. Bergeron (1831)
 Robert Bergeron (1959)
 Charles Bertrand
 William Bertrand
 Adrien Boisvert (1956)
 Capitaine Désiré Boisvert
 Capitaine Émile Boisvert (1929)
 Capitaine Ferdinand Boisvert (1894)
 Raymond Boisvert
 Yvon Boudreau
 Capitaine Jean d'Avila Bourret (1929)
 François Bourret (1952)
 Jacquelin Carré (1958)
 Capitaine Charles Cayer
 Ferdinand Côté
 Armand Croteau (1950)
 Désiré Croteau (1949)
 Lucien Croteau (1959)
 Adalbert Daigle (1959)
 Baptiste Daigle (1888)
 Jean-Baptiste Daigle (1876)
 Omer Daigle (1914)
 Xénophon Daigle (1895)
 Ferdinand Desrochers (1915)
 Jos Pantaléon Desrochers (1917)
 Jos Alfred Dubois (1912)
 (Opiade?) Dubois (1895)
 Héliodore Filteau
 Rémi Filteau (1888)
 Adrien Fortier (1936)
 Léon Gingras
 Zéphirin Gosselin (1893)
 Albert Houde
 Officier Claude Houde
 Pilote Clovis Houde
 Dominique Houde (1951)
 Ferdinand Houde
 Gilles Houde
 Pilote J. Aimé Roméo Houde (1921)
 Pilote Jean-Paul Houde
 Pilote Ludger Thomas Houde (1918)
 Pilote Robert Houde
 Pilote Rosario Houde
 Pilote Thomy Houde
 Alonzo Jacques (1922)
 Siméon Jacques
 Alexandre Lafleur (1952)
 Edmund Sévigny Lafleur (1863)
 Étienne Samuel Sévigny, Lafleur alias Stéphane (1918)
 François-Xavier Sévigny, Lafleur (1864)
 Laurent Lafleur (1936)
 Léon Lafleur (1967)
 Lucien Lafleur (1963)
 Napoléon Lafleur (1888)
 Aloys Lambert
 Émile Lambert
 Firmin Lambert
 Jean-Paul Lambert (1959)
 Joseph Lambert
 Jean-Guy Lefebvre (1962)
 Officier Wilfrid Lefèvre (1930)
 Ludger Legendre
 Lucien Lafleur (1963)
 Jean-Baptiste Marion (1888)
 Barthélémy Moreau (1875)
 Joseph Moreau (1907)
 Louis Moreau (1907)
 Louis Moreau (1907)
 Alidor Noël (1931)
 Paul-Henri Noël (1929)



*Pilote Robert Houde
et son épouse Émilienne Boisvert.*
Collection Claire Houde

UNE HISTOIRE DE FAMILLE ⁷³

Robert Houde est issu d'une lignée de pilotes, plusieurs membres de sa famille étant des hommes de la mer. Son frère aîné, Tommy, lui-même pilote, a probablement influencé son choix de carrière. De nombreuses fois, Robert l'a accompagné dans ses voyages et, à l'occasion, celui-ci lui donnait la responsabilité de piloter son bateau. Naviguant dans la brume, avec des instruments de navigation peu performants, le jeune Robert hésitait et craignait de commettre une erreur. Son frère lui disait : « T'es capable, t'es capable, t'as du Houde dans le nez. » Ce fut son premier apprentissage, une formation plutôt rude !



Collection Claire Houde

Après être devenu pilote à son tour, Robert sillonna le fleuve Saint-Laurent pendant trente-cinq ans. Il commença vraiment son apprentissage en 1929 et obtint son diplôme en 1935.

À cette époque, on mettait en moyenne vingt-cinq heures à faire le trajet Québec-Montréal et environ dix-huit heures pour effectuer le trajet inverse. Les nombreuses heures consécutives de pilotage provoquaient de la somnolence chez les pilotes et, parfois, les bateaux allaient s'échouer accidentellement. Pour éviter de telles avaries, les autorités décidèrent, en 1949, de raccourcir le trajet et de diviser le service de pilotage en deux parties. L'échange de personnel navigant se fit dès lors à Trois-Rivières : un pilote guidait les navires de Québec à Trois-Rivières et un autre prenait la relève jusqu'à Montréal.

Ce nouveau parcours réduisit passablement le temps de pilotage. Il fallait de douze à quatorze heures pour se rendre de Québec à Trois-Rivières avec des bateaux lents et neuf ou dix heures avec des bateaux plus rapides. Qui plus est, ce temps variait selon les marées et la vitesse des bateaux, car lorsque ceux-ci naviguaient à contre-courant, deux ou trois heures supplémentaires s'ajoutaient à l'horaire.

Autrefois, les pilotes devaient redoubler de prudence, puisqu'ils croisaient un très grand nombre de voiliers quotidiennement sur le fleuve.

Robert Houde pilotait des bateaux qui venaient de pays étrangers ou de l'Ouest du Canada.

Les méthodes pour guider un bateau ont bien changé depuis le début du siècle dernier. En 1909, une lumière de phare située sur la grève à Sainte-Antoine-de-Tilly et une autre sur la côte remplissaient cette importante mission.

Robert Houde avait prodigué plusieurs conseils à son fils Jean-Paul, entre autres comment passer la courbe de Deschaillons. Il lui avait expliqué qu'il pouvait, par temps clair, à partir d'environ trois milles en haut de Deschaillons, descendre le fleuve sur une longueur de huit milles sans se retourner en arrière ni même regarder en avant. L'expérience lui avait appris à se laisser guider par des repères qu'il avait établis au cours de sa longue pratique de pilotage sur le fleuve. L'église de Deschaillons, qui existait toujours à cette époque, la grange de monsieur Léveillé, la maison de monsieur Lamontagne en sont des exemples. Lorsque, au même moment, le devant du bateau était pointé sur l'un de ces repères et l'arrière du bateau sur un autre, il savait que c'était le temps de changer de course.

Ce système de repérage était très utile à la conduite d'un bateau, surtout par mauvais temps. Dès que le pilote apercevait le jalon qu'il avait identifié, il savait où il était rendu. Chacun établissait ainsi ses propres points de repère. En principe, tout le système de pilotage était enseigné de bouche à oreille, d'un pilote à l'autre. Ce n'est que vers 1964 qu'on publia un livre de repères pour faciliter la tâche aux nouveaux pilotes du Québec. Mais selon notre informateur, « si les étrangers pouvaient se guider sur les lumières des phares, ils ne pouvaient utiliser le guide local de repères, puisqu'ils n'avaient aucune connaissance des lieux et des gens de la région ».

De père en fils

Jean-Paul Houde, fils de Robert, devint pilote à son tour. À l'instar de son père, il demeura au poste pendant trente-cinq ans. Comme tous les pilotes en formation au milieu du XX^e siècle, il s'était d'abord inscrit à une école de construction navale, où il avait appris un ensemble d'éléments plutôt complexes mais absolument indispensables dans le métier.

Dans les années 1970, il eut le plaisir de piloter des géants de la mer comme l'*Empress of Canada* et l'*Empress of England*. Il pilota aussi deux paquebots de la compagnie Cunard.

La vie à bord des bateaux

Les conditions de vie des navigateurs étaient parfois difficiles. Dans la première moitié du siècle dernier, les navigateurs mangeaient souvent du *chiard*⁷⁴ de goélette, une fricassée de pommes de terre cuites dans le lard et l'oignon, et du pain rassis. « J'en ai mangé en masse », se souvient un marin du temps. Le lard salé était l'aliment de base.

Toutes les directives à bord des bateaux se passaient en anglais. Par exemple, les notions d'anglais que Robert Houde et son fils Jean-Paul avaient apprises à l'école étaient loin d'être suffisantes. Jean-Paul se souvient qu'à ses débuts, comme apprenti matelot, il a déjà mangé du *cold beef* midi et soir, pendant quatre jours, parce que les mots étaient faciles pour lui à prononcer. Ses compagnons avaient bien rigolé, puisqu'ils avaient connu la même expérience. Au bout d'une semaine, le goût de manger autre chose que du boeuf froid lui avait donné l'audace de changer de menu.

Quatre mois plus tard, le jour de son anniversaire, il s'était adressé au capitaine en ces termes pour lui souligner le joyeux événement : « *Today, it's my fête.* » Le capitaine avait interprété qu'il voulait se bagarrer... À une autre occasion, on lui avait demandé d'aller chercher une *peal* et il était revenu avec une pelle plutôt qu'un seau. Somme toute, il avait appris la langue anglaise par compagnonnage et, environ trois mois plus tard, il pouvait suivre la conversation des autres matelots, indépendamment de l'accent propre à chacun.

***L'homme est parti pour travailler,
la femme est seule à s'ennuyer !***

Comme le dit si bien la chanson de Gilles Vigneault, les épouses de navigateurs devaient apprendre à apprivoiser la solitude. Elles étaient seules pour élever la marmaille, voir à la bonne marche du foyer, et il n'était pas rare qu'elles accouchent dans les mêmes conditions. Certaines femmes, comme Émilienne Houde, se gardaient toujours occupées pour ne pas s'ennuyer des absences répétées de leur mari. Dans son cas, Émilienne était membre du Cercle de Fermières et avait développé une passion pour le tissage, des activités qu'elle ajoutait à son horaire, en plus des tâches courantes comme l'entretien ménager, la cuisine et l'entretien d'un jardin. Les femmes de pilotes ne pouvaient pas s'absenter longtemps de la maison. C'était précisément le cas d'Émilienne, qui devait aller chercher son mari à Québec lorsqu'il revenait d'un service de pilotage. Durant le jour, quand le bateau que pilotait Robert passait à la hauteur de la maison familiale, il annonçait son arrivée par un code dont ils avaient convenu tous les deux. Le signal, transmis au moyen de la sirène du bateau, comprenait un grand coup, deux petits et un autre grand coup. Pour montrer qu'elle avait bien reçu le message, son épouse le saluait avec un drapeau du Canada qu'elle faisait flotter au vent. Un autre grand signal de la part du pilote signifiait qu'il avait bien compris et qu'il attendrait son épouse sur le quai.

Fréquemment, Émilienne devait faire le voyage de nuit pour aller chercher son mari. Celui-ci lui téléphonait peu de temps avant d'approcher de Saint-Antoine-de-Tilly. Puis, en passant devant la demeure familiale, il signalait son passage à l'aide d'un projecteur. La plupart du temps, une personne engagée gardait les enfants pendant son absence. Lorsque ces derniers eurent grandi, elle leur permit quelquefois de l'ac-

compagner durant le jour. Avec quatre enfants plutôt turbulents, le trajet n'était pas de tout repos. Au cours de la randonnée, le couvre-chef qu'elle portait prenait des formes inusitées et se retrouvait sens devant derrière bien malgré elle.

Pendant les dernières années de pilotage de Robert, les pilotes pouvaient descendre à différents endroits. Arrivant parfois près de la Traverse de Lévis, ils accostaient au quai de l'Anse-aux-Foulons, près du bassin Louise, ou sur la rive sud, à Saint-Romuald, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le quai de la compagnie pétrolière Ultramar.

Ils avaient droit à vingt-quatre heures de repos entre chaque service, mais, la plupart du temps, ils étaient redemandés une ou deux autres fois dans la semaine pour d'autres services de pilotage.

Perception du métier de pilote

Dans le temps, le travail de pilote était perçu comme un métier très lucratif par les gens des environs. Pour peu que ces travailleurs faisaient partie d'une catégorie de gens ayant une certaine sécurité d'emploi, ils étaient considérés comme plus choyés financièrement. Par ailleurs, les enfants de pilotes avaient d'autres raisons d'être fiers de leur père. Claire Houde nous a raconté à ce sujet : « On était très fiers du métier de notre père, surtout quand il nous saluait à bord d'un gros bateau du genre de l'*Empress*. On était très fiers de le saluer avec le drapeau du Canada. » Ils savaient que peu de gens pouvaient piloter des bateaux de cette importance. Beaucoup de curieux se rassemblaient près du quai pour voir passer ces immenses navires de passagers ⁷⁵.

Dans un milieu de navigateurs comme chez les Boisvert et les Houde, lors de réunions familiales, les hommes n'avaient qu'un véritable sujet de conversation : la vie en mer. Eh oui ! ils parlaient de bateaux ! Cette attitude était facile à comprendre, puisque tous ou presque étaient des marins. Chaque famille comptait un grand-père, un père, un frère, un oncle ou un cousin qui naviguait. On comptait jusqu'à quatre générations de navigateurs dans une même famille. C'était toujours un plaisir pour ces hommes de la mer de reprendre le travail. Ils aimaient leur métier et ignoraient la peur.



LE FLEUVE, UN GRAND POURVOYEUR

Le bois de grève

Au cours de l'été, les gens qui habitaient au bord du fleuve avaient l'habitude de ramasser du bois de grève, des pièces échappées des goélettes et rejetées sur le rivage. Hélène Méthot, qui habitait Les Fonds, en ramassait une grande provision qu'elle accumulait près de la maison. « Lorsque le bois était bien sec, explique-t-elle, je le transportais à la cave à l'aide d'une brouette. J'avais parfois de la difficulté à soulever certains morceaux parce qu'ils étaient très lourds. Les pièces de cèdre, je les coupais en *éclats* ⁷⁶, c'était excellent pour allumer le poêle. »

La pêche à l'anguille

Au cours de leur établissement sur les rives du Saint-Laurent, les premiers Français observèrent très certainement les installations de pêche des Amérindiens. Puis, peu à peu, ils apprirent à connaître les moeurs de l'anguille dans le pays et à se familiariser avec certaines méthodes de capture. Les Amérindiens, eux, érigeaient une barrière de cailloux en forme de V et l'installaient à contre-courant, obligeant l'anguille à pénétrer dans la nasse.

Ces premiers colons mirent aussi en pratique les techniques de pêche courantes dans leur pays d'origine et les adaptèrent en empruntant à l'autochtone certaines particularités. Ainsi, la pêche à l'anguille qui était pratiquée à Saint-Antoine relevait sans doute de la technique des Français et de celle des Amérindiens.

En 1664, Pierre Boucher parlait avec enthousiasme de la pêche à l'anguille :

Mais il ne puis obmettre un pefche d'anguille qui fe fait en Automne, qui eft fi abondante, que cela eft incroyable à ceux qui ne l'ont pas veu. Il y a tel homme qui en a pris plus de cinquante milliers pour fa part. Elles font groffes & grandes, & d'un fort bon gouft, meilleures qu'en France de beaucoup, on en fale pour toute l'année qui fe confervent parfaitement bien, & font d'une excellente nourriture pour les gens de travail ⁷⁷.

Si la température était clémente durant les quinze premiers jours d'octobre, les anguilles descendaient le fleuve sans problème, mais lors-

que des vents violents s'élevaient, elles cherchaient refuge et repos près des côtes. Bien souvent, elles devenaient prisonnières des pêches.

Des piquets étaient d'abord plantés dans la glaise, à une profondeur de 75 à 90 centimètres (de 29 à 35 pouces). Ce travail exécuté à la pince était exténuant. Les pêcheurs du XX^e siècle remplacèrent le laçage de fascines par un treillis métallique qu'ils posaient sur toute la longueur de la pêche. À l'angle formé par la rencontre de la claie de chasse et de l'aile, le pêcheur aménageait la construction d'un port ou coffre où serait emprisonnée l'anguille.

Cette production était écoulée sur le marché local et l'offre excédait la demande. On assurait la conservation de l'anguille par le salage. Quelques heures après le retour de la pêche, le pêcheur vidait un sac de sel dans un baril et ajoutait de l'eau pour faire une saumure. Pour s'assurer que la préparation était à point, il y déposait une pomme de terre ; si elle flottait, il pouvait alors y mettre l'anguille. Puis, il entreposait les tonneaux dans un hangar jusqu'à ce qu'il trouve un marché.

Le fumage constituait une autre façon de conserver l'anguille. Encore là, ce sont les premiers habitants du pays qui l'enseignèrent aux premiers arrivants. Une fois l'anguille vidée, le pêcheur la déposait dans une saumure pendant une nuit ; au matin, il plaçait de petits bouts de bois dans le ventre du poisson afin de le tenir bien ouvert et de permettre à la fumée d'accomplir son oeuvre. Ensuite, il déposait l'anguille dans la boucanière, cette petite construction un peu à l'écart où il procédait au fumage du poisson et des jambons, et y alimentait le feu. Il se servait surtout de bran de scie de bois franc, notamment d'érable, en raison du goût sucré qu'il donnait à la chair ⁷⁸.

Dès les premiers temps de la colonie, les Français prêtèrent une attention spéciale à cette sorte de poisson qui, du reste, fut une ressource alimentaire précieuse en temps de disette. Dans bien des familles, la pêche à l'anguille était le seul moyen de ne pas mourir de faim ⁷⁹. Les cuisinières apprêtaient ce poisson bouilli ou rôti. Les habitants de Saint-Antoine s'étaient toujours adonnés à la pêche et ils continuèrent de s'y intéresser même à partir du moment où elle commença à décliner.

Plusieurs riverains avaient des lignes dormantes, qu'ils étendaient au large pour pêcher le doré, l'esturgeon et l'anguille. Quand la marée était basse durant la nuit, ils devaient se lever et se rendre cueillir les fruits de leur pêche à l'aide d'un fanal ⁸⁰. De même, de nombreuses

personnes se rendaient pêcher l'éperlan au bout du quai de Saint-Antoine-de-Tilly à l'automne.

Les Antoniens, témoins ou victimes de catastrophes maritimes

Des accidents, parfois mortels, il en est arrivé assez souvent sur le Saint-Laurent. D'ailleurs, nous serions probablement surpris si nous pouvions dénombrer les épaves qui reposent au fond du fleuve ! Les gens de Saint-Antoine-de-Tilly ont parfois été témoins de ces drames ; en d'autres occasions, ils en ont été les malheureuses victimes. À ce sujet, dans son ouvrage *Le Saint-Laurent et ses pilotes : 1805-1860*, Jean Leclerc indique que sur 1 467 bâtiments de commerce, 47 furent engloutis dont 32 dans les limites du fleuve, entre Sainte-Anne-des-Monts et Portneuf⁸¹.

LE MALHEUR FRAPPE !

1847 : Naufrage à Saint-Nicolas

Le samedi soir du 8 août 1847, un petit bateau plein à craquer de passagers de Saint-Antoine-de-Tilly revenait du marché de Québec. Surpris par une tempête, un peu en bas de l'église de Saint-Nicolas, il chavira. Il y avait dix-neuf passagers à bord du bateau appartenant à François-Xavier Dion de Saint-Antoine. Chargé de barils de poissons, il fut englouti par les flots lors d'un fort vent du nord-est. Le naufrage eut lieu un peu en haut de l'église de Saint-Nicolas et fit seize victimes, dont sept mères de famille, un homme de dix-sept ans et huit jeunes filles. Un dénommé Paquet serait arrivé sur les lieux avec une petite embarcation pour sauver les trois personnes qui se maintenaient toujours sur le bateau : le propriétaire, son fils et une jeune femme blessée. Les corps retrouvés le lendemain furent déposés dans la même fosse après un service funèbre. Parmi les victimes, on comptait les personnes suivantes : Marguerite Karch, veuve de Joseph Valin ; Adélaïde Huot, veuve de Michel Rousseau ; Elmire Huot ; Henriette Garneau ; Marcelline Fréchette, épouse de J. B. Rousseau ; Julie Charest, épouse de Marcel Croteau ; Marie Côté, épouse de J. B. Demers ; Julienne Paquet ; Antoine Sévigny, un jeune homme de dix-sept ans ; Joséphine Huot ; Louise

Demers, épouse de Jos. Huot ; C. Buckinchaw ; Marie Bilodeau ; Joséphine Boucher ⁸².

1870 : naufrage d'un bateau appelé L'Étoile

Le poète Pamphile Le May signe dans *Le Canadien*, le 24 août 1870, un article relatant cet accident tragique. Selon lui, les quais à cette époque étaient bondés de monde lorsqu'un bateau partait ou arrivait ; des gens regardaient partir leurs proches ou les attendaient. Il semble que la collision était inévitable, puisque « l'on comprit qu'il n'était plus temps de changer de direction ». L'impact eut lieu avec fracas :

Il n'y avait pas une heure que j'étais descendu avec quelques amis dans la chambre du capitaine, quand nous entendîmes soudain un cri terrible et un bruit épouvantable autour de nous ; c'était la collision [...] Jamais, peut-être, un vaisseau n'a sombré en aussi peu de temps que *L'Étoile*.

Il raconte aussi que des gens apeurés se jetaient à l'eau dans l'espoir d'échapper au naufrage. Laissons-lui le soin de nous décrire comment les rescapés ont été accueillis par les gens de Saint-Antoine-de-Tilly :

Enfin après toutes sortes d'espérances et de crainte nous [nous sommes arrêtés] sur les battures de St-Antoine, à deux milles à peu près du lieu de notre naufrage. [...] Nous demandâmes l'hospitalité aux braves citoyens de St-Antoine qui nous reçurent à cœur ouvert. Nous devons reconnaître le zèle et l'activité du capitaine Paquet de *L'Étoile* ⁸³.

1879 : le naufrage du Gallus

En 1879, le yacht *Gallus* fit naufrage en face de la Pointe-aux-Trembles. Cette fois-ci, le drame touchait des familles de Neuville.

1880 : échouement du Ottawa et du Boyne

Dans la nuit du 22 novembre 1880, le télégraphe de Batiscan annonçait un désastre sur le fleuve : l'échouement du *steamer Ottawa*, de la ligne Dominion, et du voilier *Boyne*. *L'Ottawa* s'échoua sur les battures vis-à-vis la localité de Deschaillons. Dans une ultime tentative pour le renflouer, on jeta par-dessus bord des caisses de fromage, des barils de farine et un troupeau de cinquante-huit animaux de gros bétail. Au gré

des marées, l'*Ottawa* subit les avaries de l'hiver. Quant au voilier *Boyne*, la cargaison évaluée à 70,000 \$ et destinée au port de Londres s'avéra une perte totale ⁸⁴.

1917 : le naufrage du S. S. Simcoe

Le 7 décembre 1917, Émile Lambert, jeune homme de vingt ans, fils de Joseph, périt dans le naufrage du *S. S. Simcoe*, un navire du gouvernement qui ravitaillait les phares du golfe. L'équipage était composé de quarante-huit hommes dont huit Lévisiens.

1925 : le détachement des glaces à Sainte-Croix

Le 12 mars 1925, lors de la taille des glaces, Alfred Martel, un cultivateur de soixante-douze ans, de Sainte-Croix, était sur la glace avec ses deux chevaux et sa voiture lorsque la batture se détacha. Il se mit à dériver sur un îlot de glace. À Saint-Antoine, des citoyens purent s'approcher de lui en chaloupe, mais il ne voulait pas quitter ses chevaux. Aimé Lafleur resta sur la glace pendant qu'Alfred regagna le rivage. C'est le brise-glace *Lady Gray* qui vint à la rescousse du bon samaritain.

1925 : une noyade

Le 11 avril 1925, deux jeunes hommes de Saint-Antoine, Raymond Boisvert, âgé de vingt-cinq ans, fils du capitaine Émile Boisvert, et Léo Lambert, âgé de dix-neuf ans, fils du capitaine Aloys Lambert, se noyèrent dans le fleuve, dans la région de Montréal. Les deux jeunes gens venaient de quitter la barge *Collin* sur laquelle ils travaillaient et s'avançaient dans une petite embarcation quand cette dernière chavira. Ce double deuil, qui frappait deux familles très estimées de la population, bouleversa les paroissiens de Saint-Antoine.

1927 : le naufrage du Kamloops

Le 6 décembre 1927, une violente tempête jeta le frétteur *Kamloops* sur les récifs de l'île Royale, à la tête du lac Supérieur. Léon Laroche, homme de roue, âgé de dix-huit ans, périt avec son équipage de vingt-quatre hommes. Il était le fils de Léon Laroche, originaire de Saint-Antoine. Au printemps suivant, neuf corps, dont on ne put préci-

ser l'identité, furent retrouvés sur le rivage et inhumés dans le cimetière de Port-Arthur, en Ontario.

1928 : une noyade

Le dernier dimanche d'avril 1928, en tentant de traverser le fleuve en chaloupe par un après-midi de grand vent, Adélarde et Rosaire Lafleur, tous deux fils de Joseph, demeurant dans Les Fonds, se noyèrent. Leurs corps furent repêchés et inhumés au cimetière paroissial.

1934 : l'échouement du John H. Macdougle

Au mois d'août 1934, un huilier du nom de *John H. Macdougle*, propriété de la Shell Oil, s'échoua en pleine nuit sur les récifs presque en face du quai des Fonds. Ce navire portait un chargement d'essence à destination de Québec. La coque du navire ayant été défoncée, l'essence se répandit sur le fleuve et, à marée montante, atteignit le rivage un dimanche après-midi.

Après avoir allumé sa pipe, un vieillard qui passait par là aurait jeté par mégarde une allumette enflammée sur la mer. En un clin d'œil, toute la surface prit feu sur une largeur de 12 pieds (3,9 mètres) environ. Une fumée noire et opaque s'élevait très haut dans le ciel. Ce fut la panique générale lorsque le feu s'attaqua aux constructions trop rapprochées du rivage. Le navire en détresse, craignant une conflagration, appela au secours au moyen de sa sirène. On parvint à arrêter la progression des flammes au moyen de pelletées de sable, de murailles de planches et de jets d'eau. Finalement, les autorités de la compagnie envoyèrent des hommes, par avion, étudier les conditions du navire ; quelques heures plus tard, il était renfloué.

1943 : un sauvetage sur la glace

En 1943, les habitants de Saint-Antoine furent témoins d'un sauvetage. Trois hommes de Grondines s'aperçurent tout à coup, en pleine nuit, pendant qu'ils pêchaient, que les glaces s'étaient détachées de la rive et avaient pris le large. Par un froid sibérien, en raison des manœuvres complexes qu'il fallait exécuter, ils passèrent douze heures sur la glace avant que le brise-glace *McLean* puisse les recueillir.

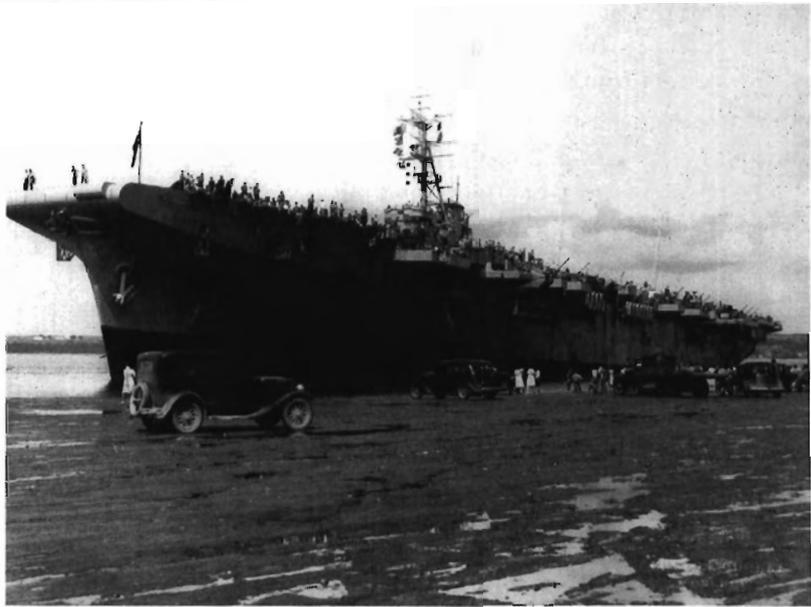
1945 : une vedette à la dérive

Le 11 octobre 1945, Robert Houde voulait aller récupérer à Deschambault une ancre qui était restée accrochée à des pierres. À ce moment-là, l'entreprise Houde & Bergeron construisait des yachts destinés à la Chine. Il fit donc préparer un de ces yachts en s'assurant que le réservoir d'essence était rempli et demanda qu'on place dans le bateau un contenant de quarante-cinq gallons d'essence par mesure de prudence. Puis, il prit place à bord avec Hervé Rousseau, le mécanicien en service, et ses propres enfants : il y avait Jean-Paul, âgé de huit ans ; Claude, âgé de six ans ; Claire, qui n'avait que quatre ans.

Au cours du voyage, l'essence vint à manquer et le contenant supposément rempli d'essence était vide. Robert se servit de la petite chaloupe de sûreté pour aller en quérir. Quand il revint dans l'obscurité, il eut beau chercher le yacht et appeler ses occupants à s'en fendre l'âme, la vedette était disparue à la dérive. Les passagers du navire de plaisance l'entendaient, mais leur appel à l'aide, contre le vent, ne lui parvenait pas. Hervé et les enfants passèrent la nuit à se faire balloter par les vagues. À l'aube, l'embarcation s'échoua finalement sur les roches du vieux quai Fortier de Sainte-Croix-de-Lotbinière. Les passagers gravirent aussitôt le cap et, peu de temps après, montèrent dans l'autobus « le Flexible » de Lucien Linteau qui effectuait son trajet régulier. À leur arrivée à la maison, les enfants virent leurs parents pleurer. À leur grand étonnement, le curé et plusieurs paroissiens étaient sur place et tentaient de les consoler.

1946 : l'échouement du Warrior

Le 23 août 1946, le porte-avions *H M C S Warrior* de la marine canadienne s'était échoué sur les battures de Saint-Antoine-de-Tilly, vis-à-vis la pointe Méthot, dans Les Fonds. Ce porte-avions de 18 000 tonnes venait de quitter Québec, le matin vers huit heures, en direction de Montréal. On attribua cet échouement à un bris dans la coque du vaisseau. La vitesse avec laquelle il avait piqué vers la grève l'avait fait grimper sur les battures avec un bruit qui avait été entendu à une bonne distance. Presque toute la quille était visible. À marée basse, en automobile, les curieux pouvaient s'approcher à cent pieds du navire, qui portait mille hommes à son bord. Des remorqueurs renflouèrent le



Le porte-avion Warrior, échoué sur les berges de Saint-Antoine-de-Tilly en 1946. Collection Madeleine Méthot

Warrior et, à la marée suivante, il put retourner à Québec à des fins d'inspection ⁸⁵.

1949 : une noyade

Théodore Lemay, pilote de navire, avait loué pour l'été le phare de l'îlot Richelieu, devenu inactif à partir du 21 août 1944. Vers 11 h, le 27 mai 1949, en compagnie de son épouse, Cécile Lemay, il quittait le vieux phare en chaloupe. Quelque temps après leur départ, l'embarcation se renversa et le couple se noya. C'est Henri Desruisseaux, pilote de navire, qui retrouva le corps de Cécile le 13 juin suivant, aux environs du pont de Québec. Ce n'est que le 19 juin que le corps de son mari fut repêché, vis-à-vis de Saint-Antoine-de-Tilly, par le navire *Island Contactor* de la compagnie Clarke Steamship ⁸⁶.

1960 : à la dérive sur la glace

Le 18 décembre 1960, quatre jeunes gens passèrent une nuit à la dérive. Il s'agit de Maurice Breton, dix-sept ans ; Paul Breton, dix-neuf

ans ; Lionel Demers, dix-sept ans ; Yvon Baron, du même âge. Amateurs de pêche à la petite morue, ils étaient confortablement assis sur un îlot de glace et écoutaient la radio tout en surveillant leurs lignes. À un certain moment, ils se rendirent compte que l'îlot s'était détaché et glissait vers le milieu du fleuve en direction de Québec. Ils allumèrent des feux dans l'espoir d'alerter les gens, mais rien n'y fit. Au petit jour, le bloc de glace approchait du pont de Québec et risquait d'en heurter les piliers. Heureusement, vers huit heures, le brise-glace *Montcalm* vint les rescaper aux environs de Saint-Nicolas, à leur grand soulagement.

*Quelques-uns
de nos navigateurs*

*Ti-Nom Lambert ci-contre
et ci-dessous, Amédée Bergeron*



NOTES

- 1 CFT. Coll. LDM. Informatrice : Claire HOUDE.
- 2 Jean-Claude Dupont, peintre ethnologue, a illustré en cinquante tableaux dans les *Légendes du Saint-Laurent illustrées* autant de légendes du fleuve, chacune inspirée de la tradition orale populaire véhiculée par les voyageurs, les canotiers et les cageux qui sillonnaient le Saint-Laurent au siècle dernier.
- 3 Serge COURVILLE et Serge GARON, *Atlas historique du Québec*, Québec Ville et Capitale, p. 214.
- 4 *La Bibliothèque canadienne*, juillet 1829 ; *Le Glaneur*, décembre 1836.
- 5 CFT. Coll. M.L.G. Informatrice : Anna GINGRAS.
- 6 CFT. Coll. LDM. Informateur : Antoine-Lévis GINGRAS.
- 7 Cercles de Fermières du district régional numéro 4, *La petite histoire des paroisses de la fédération des Cercles de Fermières*, p. 691.
- 8 Claude BERGERON, *Les ponts de glace*. Informateur : Victor LAFLEUR.
- 9 *Ibid.*, p. 11 et 12. Informateur : Hilaire BERGERON.
- 10 CFT. Coll. LA. Informateurs : Anita et Henri ROUSSEAU.
- 11 Claude BERGERON, *Les ponts de glace*. Informateur : Victor LAFLEUR.
- 12 *Ibid.* Informateur : Victor LAFLEUR.
- 13 CFT. Coll. LDM. Informateur : Léon AUBIN.
- 14 CFT. Coll. LDM. Informateur : Jean-Paul-HOUE.
- 15 Claude BERGERON, *op. cit.*, p. 3 et 7. Notes de l'auteur : recherche effectuée à l'hiver 1981 à l'Université Laval dans le cadre d'un cours traitant des moyens de transport et de communication traditionnels. Le cours s'inscrit dans le programme d'arts et traditions populaires (ethnologie).
- 16 Claude BERGERON, *ibid.*, p. 8 (Richard Gauthier, *Les routes, les chemins, les rivières et les ponts*, dans : *Présence du Passé*, cahier n° 18, p. 16, émission du 23 février 1981, Service des Transcriptions et dérivés de la radio, Radio-Canada).
- 17 Claude BERGERON, *ibid.*, p. 8 (*Statuts de la province du Canada, 1854-1855, 2^e partie, 23 fév. 1855 : Acte des Municipalités et Chemins Québec*, Derbishire et Desbarats, 1855, p. 443).
- 18 Saint-Antoine-de-Tilly était donc tenu à cette obligation d'aménager un chemin sur la glace du fleuve au même titre que tous les villages riverains. Au XIX^e siècle, il apparaît que l'on proposait également à ce moment l'emplacement du chemin qui serait municipalisé (dans Les Fonds ou au village) : [il est proposé] « ...que si le pont de glace prend sur le fleuve St-Laurent dans le cours de l'hiver, le dit pont sera balisé dans les Fonds de St-Antoine... » (19 décembre 1876) Claude BERGERON, *ibid.*, p. 8. (Procès verbal de l'assemblée du conseil municipal de Saint-Antoine-de-Tilly du 19 décembre 1876, *Volume des délibérations de 1870 à 1882*.)
- 19 L'entretien du pont de glace qui reliait Saint-Antoine et Neuville coûtait 8 \$ par hiver à la fin du XIX^e siècle. Municipalité de Neuville, www.ville.neuville.qc.ca/histoire.htm
- 20 Un informateur, monsieur Victor Lafleur, laissait supposer dans l'ouvrage de Claude Bergeron que la municipalité ne finançait pas nécessairement les deux ponts au cours d'un même hiver. Cependant, lorsqu'un chemin n'était pas entretenu par la municipalité, il pouvait l'être par les usagers, et à leur frais, comme c'était encore le cas dans Les Fonds au début du siècle. Claude BERGERON, *ibid.*

- 21 Claude BERGERON, *ibid.*, p. 9. (Procès-verbaux des assemblées du conseil municipal de Saint-Antoine-de-Tilly du 18 janvier 1859, Vol. de 1855 à 1870, du 8 mars 1880, Vol. de 1870 à 1882, du 2 mai 1921, Vol. de 1921 à 1931, p. 17.)
- 22 CFT. Coll. LDM. Informateur : Émilio LAMBERT.
- 23 Claude BERGERON, *op. cit.* Informateur : Hilaire BERGERON.
- 24 Claude BERGERON, *op. cit.* Informateur : Victor LAFLEUR.
- 25 CFT. Coll. LDM. Informateur : Émilio LAMBERT.
- 26 Claude BERGERON, *op. cit.* Informateur : Victor LAFLEUR.
- 27 Claude BERGERON, *op. cit.* Informateur : Émilio LAMBERT.
- 28 Claude BERGERON, *ibid.*, p. 10.
- 29 Claude BERGERON, *ibid.*, p. 4 et 6.
- 30 Claude BERGERON, *ibid.*, p. 14 et 16. Informateurs : Marguerite NORMAND, Alidor BERGERON. Et d'après Simone Normand.
- 31 Claude BERGERON, *ibid.* Informatrice : Madame Raoul LAROCHE.
- 32 Claude BERGERON, *ibid.*, p. 22.
- 33 CFT. Coll. LDM. Informatrice : Marguerite MONTREUIL-AUBIN.
- 34 « Les brise-glaces et l'ouverture du chenal jusqu'à Trois-Rivières » dans *Le Soleil* (28 décembre 1934), p. 16.
- 35 CFT. Coll. LDM. Informateur : Jean-Paul HOUDE.
- 36 Claude BERGERON, *op. cit.*, p. 15.
- 37 La basilique fut incendiée le 29 mars 1922, mais fut reconstruite sans tarder, sans perdre de sa popularité.
- 38 *Livres de prônes*, Saint-Antoine-de-Tilly, 1894.
- 39 CFT. Coll. LDM. Informateur : Florent AUBIN.
- 40 « Les bateaux à vapeur » dans *Le Régional* (11 décembre 1984).
- 41 Charles King s'installa dans les années 1830 à Saint-Antoine-de-Tilly et fit le commerce du bois dans Lotbinière où il exploita un moulin à scier qui produisait des madriers vendus à Québec. Il participa également avec Hans Denaston Breakey et le fils de celui-ci, John, à la mise en valeur d'un emplacement sur la rivière Chaudière, appelée communément rivière Bruyante, dans la concession Saint-Augustin (Sainte-Hélène-de-Breakeyville) ; ils y construisirent un moulin à scier qui desservait le bassin de la Chaudière au début des années 1850. Plus tard, il déplaça ses activités dans le comté de Mégantic et même jusque dans le Bas du Fleuve. Il avait épousé Sarah Murray de qui il eut quelques enfants, dont ses fils James, John, Edmund, Alexander, Frederic et Charles, qui prirent la relève de leur père et devinrent célèbres pour leur participation au monde des affaires (formation de la King Brothers) et à la politique. Marc VALLIÈRES, « James King » dans *Dictionnaire biographique du Canada*.
- 42 Pierre DUFOUR, *La construction navale à Québec, des débuts à 1825*, Québec, Parcs Canada, 1983, app. D, dans Roch SAMSON, *Histoire de Lévis-Lotbinière*, p. 193.
- 43 CFT. Coll. LDM. Informatrice : Claire HOUDE, fille de Robert Houde.
- 44 Et aussi des embarcations plus grosses dirigées vers le Japon.
- 45 En 1941, Théodore Genest, Henri Ferland, Lucien Méthot, Émile Méthot, Alois Lambert, Gérard Rousseau, Raymond Rousseau, Lucien Aubin, Norbert Genest et plusieurs autres de Saint-Antoine travaillaient chez Houde & Bergeron.
- 46 CFT. Coll. LDM. Informateur : Claire HOUDE.
- 47 Écorce des arbres.
- 48 Procès-verbaux, Saint-Antoine-de-Tilly, 1983, 1985 et 1987.

- 49 Jean LECLERC, *Les pilotes du Saint-Laurent de Québec à Montréal au XIX^e siècle*, p. 50 et 51.
- 50 Tiré de APQ-TH, « *Petition of sundry merchants and others for a light at pointe au Gardeur, parish of St. Antoine* », 8 juillet 1854. III-aides à la navigation, 18-Saint-Antoine : correspondance.
- 51 Jean LECLERC, *Le Saint-Laurent et ses pilotes, 1805-1860*, Ottawa, Leméac, 1990, p. 120.
- 52 Id., *Les pilotes du Saint-Laurent de Québec à Montréal au XIX^e siècle*, p. 53-54.
- 53 Jean HAMELIN et Yves ROBY, *Histoire économique du Québec, 1851-1896*, p. 5.
- 54 Dans un article dont l'auteur et le journal sont inconnus, on apprend que le capitaine Ross en aurait été le propriétaire jusqu'en 1880. On y mentionne aussi qu'un voyage à Québec coûtait 25 ¢.
- 55 Le premier fut construit à Sainte-Croix en 1864 et mis hors service en 1875. Le deuxième fut aussi construit à Sainte-Coix en 1875 et y aurait brûlé en 1878. Le troisième aurait été construit en 1879 et aurait brûlé à Saint-Nicolas la même année.
- 56 Selon *La petite histoire du Cercle de Fermières de Lotbinière*, le Ste-Croix aurait été construit en 1883.
- 57 C'est ce que nous pouvons lire dans *La petite histoire du Cercle de Fermières de Lotbinière*. Or, ce bateau, toujours selon la *Canadian coastal and inland steam vessels, 1809-1930*, mesurait plutôt 38,1 par 7,9 mètres (125 par 26 pieds) et pesait au départ 317 tonnes.
- 58 Certains renseignements : Jean-Claude LAVOIE, « Les bateaux à vapeur », *Le Régional* (11 décembre 1984).
- 59 Amanda Carpentier est décédée le 12 novembre 1948.
- 60 Marc ROULEAU, *La construction navale*, p. 164.
- 61 Grand-père d'Alidor.
- 62 Il est à noter que selon la liste *Canadian coastal and inland steam vessels, 1809-1930*, deux bateaux furent construits à Saint-Antoine pour ensuite en porter le nom. Le premier, plus petit, fut fabriqué en 1854 et mis hors service en 1863, alors que le deuxième fut construit en 1864 et mis hors service en 1884.
- 63 « Nouvelles maritimes » dans *Le Canadien* (25 avril 1870).
- 64 Les autres propriétaires du *Alys* furent les suivants : Lucien Tremblay de Rivière Portneuf, de 1936 à 1938 ; Rosaire Tremblay de Ragueneau, de 1939 à 1940 ; Thomas (Georges) Lavoie de Petite-Rivière-Saint-François, de 1941 à 1947 ; Stanislas Lavoie de Petite-Rivière-Saint-François de 1948 à 1951 ; Paul E. Carré de Port au Persil, de 1953 à 1963 ; Laurent Tremblay, à partir de 1964. Renseignements provenant de la liste des navires inscrits sur les registres maritimes du Canada, publiés par le ministère des Transports et recueillis par Diane Lemieux, secrétaire, du Musée maritime du Québec et du Musée maritime Bernier de L'Islet-sur-Mer.
- 65 Jean-Claude LAVOIE, « Les bateaux à vapeur » dans *Le Régional* (11 décembre 1984).
- 66 Voir les catastrophes maritimes dans ce chapitre.
- 67 Pour en savoir davantage sur le métier de pilote, consultez la section « Les navigateurs », dans le chapitre intitulé *Saint-Antoine-de-Tilly et la vie économique*.
- 68 Jean LECLERC. *Les pilotes du Saint-Laurent de Québec à Montréal au XIX^e siècle*, p. 49. - RMM, doc. sess. no 8, année 1873, annexe no 2 : Rapport de la Maison de Trinité de Montréal, pour l'année expirée le 30 juin 1872, p. 8.

- 69 Jean LECLERC, *Les pilotes du Saint-Laurent de Québec à Montréal au XIX^e siècle*, p. 160 à 173.
- 70 Jean LECLERC, *Les pilotes du Saint-Laurent de Québec à Montréal au XIX^e siècle*, p. 22-57-58-59.
- 71 CFT. Coll. LDM. Informatrice : Claire Houde.
- 72 Il est à noter que cette liste n'est sûrement pas exhaustive.
- 73 CFT. Coll. LDM. Informateur : Jean-Paul HOUDE.
- 74 CHIARD. Boeuf bouilli dans de l'eau avec pommes de terre, oignons, sel, poivre, et le moins de beurre possible. Le « chiard » de goélette pouvait être préparé avec du porc de la même façon. Monsieur François Bourret, homme du fleuve à titre de mécanicien-diesel, disait beaucoup aimer ce plat simple mais très goûteux. Narcisse-Eutrope DIONNE, *Le parler populaire des Canadiens français*, p. 146.
- 75 CFT. Coll. LDM. Informatrice : Claire HOUDE.
- 76 Fragments, bûchettes tenant lieu d'allumettes.
- 77 Pierre BOUCHER, *Histoire véritable et naturelle des moeurs et productions du pays de la Nouvelle-France vulgairement dite le Canada*, 1664, p. 16.
- 78 CFT. Coll. LDM. Informateur : Rosario HOUDE.
- 79 Antoine-Napoléon MONTPETIT, *Les poissons d'eau douce du Canada*, p. 288.
- 80 CFT. Coll. LDM. Informateurs : Claire Houde, Léon Aubin.
- 81 Jean LECLERC, *Le Saint-Laurent et ses pilotes, 1805-1860*, p.91.
- 82 Selon Ferdinand Aubin, témoin fidèle de la tradition orale et familiale, c'est à la suite d'un vœu qu'ils firent pour leur survie que les Dion père et fils érigèrent vers 1850 le calvaire, situé sur la route 132, devant Pointe-Aubin. D'après des renseignements recueillis auprès de monsieur Alonzo LE BLANC et consignés dans un article publié dans le *Trait d'union*, juillet 1997.
- 83 Pamphile LE MAY « Le naufrage de l'Étoile » dans *Le Canadien* (24 août 1870).
- 84 Jean LECLERC, *Les pilotes du Saint-Laurent de Québec à Montréal au XIX^e siècle*, p. 81-82-83.
- 85 D'après Aurore Breton et un article recueilli par Héléne Chiasson dans *La Patrie* du 1^{er} février 1959.
- 86 Jean LECLERC, *op.cit.*, p. 61-62-63.

Portrait économique de Saint-Antoine-de-Tilly

L'histoire économique de la paroisse peut se diviser en trois périodes. D'abord, une période de colonisation marquée principalement par le défrichement, la culture de la terre et l'établissement du village. Puis, à partir du XIX^e siècle, une phase d'industrialisation influencée par l'arrivée du chemin de fer à Saint-Apollinaire, les transports par bateaux et la naissance de diverses industries traditionnelles telles la beurrerie, la fromagerie, la menuiserie et bien d'autres. C'est au cours de cette période qu'évoluèrent les métiers déjà existants sous la période de colonisation. Enfin, une ère de spécialisation, de 1960 à nos jours, où l'industrie se diversifia, où le secteur des services prit plus d'importance dans l'économie de la région. Nous survolerons ces trois périodes à travers les différents métiers pratiqués à Saint-Antoine-de-Tilly¹.

LA COLONISATION, LE COMMERCE ET L'INDUSTRIALISATION

Les colons, parce qu'ils devaient tout produire pour subvenir à leurs besoins, s'adonnèrent aux métiers les plus divers. Par exemple, ils construisirent et réparèrent leur maison ainsi que leur grange, fabriquèrent des instruments aratoires, des outils, des ustensiles, des voitures et toutes sortes d'objets utilitaires, nécessaires à la vie courante.

À leur arrivée au pays, les habitants tâchèrent de se suffire à un point tel qu'on pouvait parler d'autarcie. Pour les menus travaux de réparation ou de construction, pour la fabrication de meubles, ils ne faisaient pas nécessairement appel à un artisan du village. Les membres d'une même famille débordaient d'imagination et se débrouillaient pour atteindre leurs objectifs. Dans les inventaires après décès, où l'on décrit minutieusement tout l'avoir d'un propriétaire, il est courant de lire

une énumération d'outils, de la galère du menuisier aux tenailles de forge. Il était donc fréquent, jusqu'au premier quart du siècle dernier, de voir un cultivateur pratiquer d'autres métiers. Et cela est encore vrai de nos jours.

On disait la main-d'oeuvre québécoise honnête, laborieuse et intelligente. C'est par un apprentissage long et pénible qu'elle se forma, puisqu'il n'y avait ni écoles d'arts ni écoles de métiers. Pendant longtemps, le taux et le degré de scolarisation furent très bas. La formation se faisait de père en fils et souvent sur le tas, selon les besoins. De façon générale, les gens excellaient dans la construction navale, la coupe et le flottage du bois.

Vers 1850-1900, trois types d'hommes habitaient la campagne : l'habitant, le colon et le villageois. L'habitant possédait une terre de cent arpents en moyenne. Il pratiquait la culture mixte et s'adonnait à l'industrie laitière. Les revenus qu'il retirait de la vente du lait, du foin ou de l'avoine lui permettaient de troquer l'étoffe du pays pour les toiles manufacturées et de se procurer certains produits exotiques comme la mélasse, le sucre et le thé. Quant au colon, il existait depuis l'origine du pays et formait une couche sociale distincte de celle de l'habitant. La plupart étaient des fils d'habitants qui avaient laissé leur paroisse parce qu'il n'y avait plus de terres disponibles ou des habitants qui avaient fait faillite sur leur terre. Ils se distinguaient de l'habitant par leur maison rustique construite en bois rond, leur équipement rudimentaire, leur attachement à la culture du blé et du sarrasin et leur mode de vie autarcique. Malgré tout, les colons étaient plus pauvres que les habitants. Enfin, les villageois étaient en général des rentiers, des professionnels, des commerçants, des artisans ou des journaliers ².

Toujours au milieu du XIX^e siècle, les entreprises étaient de petites dimensions, comme le chantier de construction navale, le moulin à scie, le moulin à farine, le moulin à carder, la boutique de forge, la beurrerie, la fromagerie et autres commerces ³. Avec la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle, de petites entreprises familiales prirent de l'ampleur et certaines devinrent même très importantes au cours de l'histoire de Saint-Antoine-de-Tilly. Plusieurs métiers n'existaient plus et le temps était venu de s'adapter à une ère nouvelle.

En mai 1958, un paroissien anonyme se plaignait de la perte de divers services dans la paroisse :

Au lieu d'avancer, on a reculé, disait-il, nous avions un médecin, un notaire, un tailleur, un ferblantier, un forgeron et même un cordonnier. De plus, il y avait différentes industries, lesquelles procuraient de l'emploi à nos gens. Nous n'avons plus aucune de ces personnes indispensables et ce que les gens déplorent le plus est de ne pas avoir de médecin résident dans la paroisse⁴.

Cet état de fait a aussi donné le jour à plusieurs nouveaux métiers.

Les officiers et les capitaines

Au XVIII^e siècle, il faut noter que certains hommes, qui avaient réussi à obtenir des grades tout en conservant leur métier, exerçaient un rôle militaire dans la communauté. Cette reconnaissance hiérarchique montrait l'importance de leur rang dans la seigneurie et dans le village, comme on peut le constater avec cette liste de majors, de capitaines et d'officiers subalternes.

- 1721-1723 : Charles Rousseau, capitaine (baptisé en 1678, mort en 1731, époux de Charlotte-Judith Jérémie-Lamontagne) ;
- 1721 : Jacques Genet dit la Barre, lieutenant (marié successivement à Françoise Huot, à Marie-Louise Gourot, à Louise Gaudin et à Marie-Louise Croteau) ;
- 1732 : Jacques Genet dit La Barre, capitaine ;
- 1757 : Charles Gingras, capitaine (baptisé en 1710, marié à Marie-Charlotte Bergeron) ;
- 1760 : Joseph Aubin, major ;
- 1760 : Jean-Baptiste Saint-Laurent, capitaine de milice ;
- 1760 : François Rognon, lieutenant de milice (1717-1775) ;
- 1760 : Jacques Houle (Houde), enseigne de milice de Saint-Antoine ;
- 1760 : Gabriel Roger, sergent de milice (baptisé en 1719, marié en premières noces à Marie-Charlotte Boucher, en secondes noces à Marie-Charlotte Bergeron) ;
- 1760 : Joseph Lallemand, sergent de milice (fils aîné d'André Daigle dit Lallemand, baptisé en 1719)⁵.

LES PRODUCTIONS HORTICOLES ET ANIMALES

Saint-Antoine-de-Tilly, vers 1851, était une société essentiellement rurale où l'agriculture et la navigation constituaient les principales activités économiques. C'était un monde économiquement pauvre, encadré par un régime seigneurial désuet. Peu instruite sinon illettrée, astreinte à trimer dur, cette société avait peu d'ouverture sur le monde extérieur. Sa vie était centrée sur le village, où résidaient le curé, le forgeron, le cordonnier, le notaire, le marchand général, le médecin, l'instituteur et quelques rentiers. Ces habitants devaient leur survie aux produits de la terre et des arbres fruitiers, à la vente des fruits et légumes, aux produits de l'érable, à la chasse et à la pêche. Leur bien-être était étroitement lié au savoir-faire du meunier, du cardeur et du scieur de long.

À partir des statistiques du recensement de 1851, on peut esquisser l'image de l'agriculteur moyen : il avait une ferme d'environ 84 acres, dont 21 étaient ensemencées, 15,6 en pâturage, 31 en potager, 47 en *bois debout*. Il cultivait l'avoine, le blé, les pois, les pommes de terre, le sarrasin, l'orge, le seigle et le maïs. La culture du foin occupait le reste des terres en culture. Il avait, en moyenne, 4 vaches, 8 moutons, 3 cochons, 2 chevaux, 2 veaux et 1 taureau. Chacune de ses vaches lui fournissait environ 17,3 kg (38,2 livres) de beurre et 1,1 kg (2,5 livres) de fromage par année. Cependant, la fabrication du fromage commençait seulement en avril, au temps où les animaux se retrouvaient à l'extérieur. Chaque mouton lui rapportait 1 kg (2,2 livres) de laine. À l'occasion des boucheries de Noël, il retirait 44,3 kg (98 livres) de boeuf et 177,6 kg (392 livres) de lard. Il tirait de son érablière 35,1 kg (77,5 livres) de sucre. Souvent, il produisait aussi des pommes, du tabac, de la toile, de la flanelle et de l'étoffe foulée ⁶.

On vit naître des coopératives agricoles dans la région de Lotbinière à partir de 1910. Mais il fallut attendre 1920 pour voir une première coopérative à Saint-Antoine-de-Tilly.

En 1950, soixante pour cent des paroissiens étaient toujours cultivateurs. Jules Méthot, agronome à l'emploi du ministère de l'Agriculture, aida de nombreux cultivateurs de Saint-Antoine par ses conseils et son expérience du métier ⁷.

À cette époque, plusieurs habitants, même ceux qui n'étaient pas cultivateurs, récoltaient divers légumes pour leurs besoins familiaux. La

culture de la fraise avait pris un véritable essor lorsque Delphis Verdon était venu s'installer sur une ferme qu'il avait acquise dans la municipalité ⁸. Confiseur pour la maison Verdonet, à Québec, il avait proposé aux cultivateurs locaux de leur acheter toute leur production de fraises pour les besoins de son entreprise. En ce temps-là, les producteurs de fraises écoulaient leurs productions sur les divers marchés de Québec, mais les plus forts débouchés pour l'année 1958 furent The Old City Co., qui acheta 40 000 à 50 000 livres de fraises, et la Confiserie Delphis Verdon Limitée de Québec, qui s'approvisionna également de plusieurs centaines de casseaux ⁹. Parmi les producteurs de fraises les plus importants, notons :

Albert, Philippe et René Noël ;
 Mario, Oscar et Guy Gingras ;
 Polycarpe Laroche ;
 MM. Dion, Dolbec et Rondeau ;
 Florent Aubin ;
 Rigobert Genest ;
 Théodore Dubois ;
 Étienne Tousignant ;
 Adélard Rousseau.

Les années 1960 furent marquées par la disparition progressive des petites fermes. Cependant, la grande agriculture permit le développement de fermes modèles, telle la ferme Bergeron, de pépinières et de cultures maraîchères, comme celles de Guy Gingras, et d'autres entreprises de même nature. Les producteurs de lait, de viande bovine et les producteurs fruitiers occupaient une place importante, économiquement parlant, au sein de la municipalité.

Ces producteurs connurent parfois des temps difficiles. Marie-Paule Lambert-Gingras se souvient d'une saison d'été particulièrement chaude et sans pluie, où les cultivateurs du bord de l'eau conduisaient leurs troupeaux matin et soir sur les battures pour permettre aux bêtes de s'abreuver directement au fleuve.

En février 1963, toutes les cultures du comté de Lotbinière et d'ailleurs dans la province furent dévastées par un gel intense pendant trois jours. Le gouvernement provincial vota un montant de 55 millions de dollars pour permettre aux cultivateurs d'acheter des moulées et de nourrir leurs bêtes ¹⁰. Le 23 octobre 1972, un autre fléau s'abattit sur la

région, puisque le Conseil municipal de la paroisse de Saint-Antoine-de-Tilly appuya la requête des cultivateurs du comté de Lotbinière demandant que la région soit désignée zone sinistrée.

L'horticulteur Guy Gingras

Guy Gingras fut le premier horticulteur à exploiter un commerce de culture maraîchère sur une grande échelle à Saint-Antoine-de-Tilly. D'abord cultivateur pendant de nombreuses années, il commença par cultiver des plants de fraises, puis se lança presque immédiatement dans la production des petits fruits. Une analyse du sol révéla que ses champs étaient propices à la culture maraîchère. En 1955, le ministère de l'Agriculture lui accordait un permis d'horticulteur-pépiniériste. La première année, il cultiva une acre ; la deuxième année, deux acres et ainsi de suite jusqu'à concurrence de sept. Ayant besoin d'un système d'irrigation pour l'exploitation de sa culture spécialisée, il reçut une subvention pour creuser un étang.

Avec l'aide de son épouse, Marie-Paule, ce fraisculteur cultiva également plus de 5 000 pieds de framboises, des productions qui s'ajoutaient à ses grandes cultures de pommes de terre, de maïs et de haricots. En 1962, Guy décida de vendre son troupeau de vaches laitières pour se consacrer uniquement aux cultures maraîchères et fruitières.



Pépinière Guy Gingras — Système d'irrigation. Collection Guy Gingras

Il vendait une bonne partie de sa production à une compagnie et à des grossistes, également à un grand nombre de personnes des environs. La demande augmentait sans cesse, au point qu'il n'arrivait plus à remplir toutes les commandes. C'est à ce moment qu'il eut l'idée d'inviter les gens à cueillir leurs fraises, devenant ainsi l'un des premiers à utiliser la formule de l'autocueillette.

Pour attirer les clients, des panneaux-réclames sur lesquels on pouvait lire « cueillez vous-mêmes » avaient été installés aux intersections de la route 3 et de la route Rousseau. On en trouvait aussi aux intersections de la route de la Colline et de la route Lamontagne, à Saint-Nicolas. En outre, les stations radiophoniques CHRC, CJRP, CKCV et l'émission de télévision intitulée *De Tout, de Tous* faisaient la promotion de l'autocueillette. Bien que coûteuse, cette forme de publicité attirait beaucoup de cueilleurs. En 1971, Miss Bonenza, une mannequin très sollicitée pour faire la promotion de produits de toutes sortes au petit écran, fut invitée à une épluchette de maïs monstre. Le curé avait accepté d'annoncer sa venue à la messe du dimanche. En échange, la moitié des profits fut versée à la fabrique. En somme, Guy Gingras était un horticulteur prolifique et le succès de son entreprise fut exemplaire, de sorte que, rapidement, on vit apparaître une dizaine d'entreprises semblables dans les environs.

Un autre verger, situé à la terrasse des Chênes, fait la joie des cueilleurs : le Verger de Tilly. Il s'agit de l'un des vergers les plus an-



Miss Bonanza à la Pépinière de Guy Gingras. Collection Guy Gingras

ciens de Saint-Antoine. Créé par l'agronome Jules Méthot et transmis par ce dernier à son fils Bernard, il est aujourd'hui la propriété de Denis Maltais et de Lucie Fortier. Un autre verger plus récent s'est ajouté sous le nom de Plaisirs d'Automne.

À la fin du XX^e siècle, Saint-Antoine devient une destination privilégiée pour la cueillette des pommes. À titre d'exemple, mentionnons la ferme familiale de Réal Aubin qui en est à sa troisième génération. Il s'agit d'une ferme d'élevage qui fut transformée en centre de cultures fruitières en 1984. Depuis ce temps, en plus des pommes, les propriétaires cultivent des fraises, des framboises et des bleuets. Le verger est composé de pommiers semi-nains et huit variétés de pommes destinées à l'autocueillette sont disponibles de la mi-août à la fin octobre. L'entreprise Cidrerie et Verger à l'orée du bois offre aussi différents produits de la pomme. En 2000, l'un des cidres de glace produits sur place a remporté une médaille d'argent ; en 2001, deux médailles d'or ont été accordées respectivement pour un cidre mousseux et un cidre de glace apéritif¹¹. Quant à elle, la Cidrerie et Verger Saint-Antoine propose des cidres, des vinaigres, des gelées et bien d'autres produits. Le propriétaire, Émile Aubin, offre l'autocueillette à son verger, des dégustations ainsi que des visites.

Et un jardinier

Jean Blais était déjà jardinier dans les années 1950. Encore de nos jours, il est possible de se procurer chez lui, dans Les Fonds, une multitude de plants de légumes, de fruits, d'arbres et de fleurs. Il est toujours agréable de se retrouver à l'intérieur de ces serres chaudes où l'on sent aisément la terre et où le jardinier et son épouse, les mains terreuses, accueillent cordialement les clients.

La pêche, la chasse, la trappe, les tanneries et les cordonneries

Des activités permettant de survivre pendant la colonisation, comme la chasse et la pêche, devinrent un loisir important. À Saint-Antoine, nombre de citoyens s'adonnaient à la chasse aux petits et gros gibiers ainsi qu'à la pêche, en été ou en hiver. Certains, tel Flavien Noël, au XIX^e siècle, vécurent principalement de la chasse. En 1931, Ludger

Lafleur était considéré comme un pêcheur expérimenté. En janvier 1959, *L'Écho Paroissial* annonçait que la pêche aux petits poissons des chenaux était commencée depuis un mois. La glace variait alors de dix-huit à trente-six pouces d'épaisseur. On pouvait voir dans Les Fonds plusieurs cabanes aux couleurs multiples. La température étant excellente, la pêche à la petite morue était abondante ¹².

Plusieurs ancêtres étaient des passionnés de la chasse et de la trappe des animaux à fourrures, mais c'était plus qu'un simple passe-temps pour eux. Cette activité assurait une bonne partie de leur subsistance et leur fournissait les éléments essentiels à l'habillement. Au siècle dernier, beaucoup d'hommes trappaient à Saint-Antoine-de-Tilly. Aimé Garneau, qui habitait le chemin Bois-Clair, avait la réputation d'être un excellent trappeur sinon le meilleur. La trappe représentait plus qu'un simple divertissement, cette famille vivait jusqu'à un certain point de cette activité. La peau de l'animal était vendue et la viande de tous les animaux tués était mangée, sauf celle du vison et de la belette. La chair de la mouffette, semblable à celle du poulet, était très appréciée. L'huile obtenue lors de la cuisson était conservée et employée pour graisser les raquettes. La saison de la trappe avait lieu au printemps, mais Aimé Garneau et son fils, Jean-Paul âgé de 12 ans, sans se livrer au braconnage, n'hésitaient pas à capturer l'animal qui s'aventurait dans les parages, et ce, tout au long de l'année. Les Garneau étendaient parfois jusqu'à vingt-cinq ou trente pièges. Levés à 4 h du matin, Aimé et Jean-Paul chaussaient leurs raquettes et marchaient de 8 à 10 kilomètres pour se rendre à la rivière Méthot et la rivière Bourret près du moulin Beudet. La plus belle capture de leur vie fut un vison noir ¹³.

On capturait le castor dans le secteur Terre-Rouge, au rang du Bois-de-l'Ail. La viande de cet animal était excellente. On capturait aussi le renard et parfois l'ours. À une certaine époque, beaucoup de loups ravageaient les fermes de la région. Le gouvernement invitait les gens à tuer cet animal et leur offrait 5 \$ pour une paire d'oreilles.

L'automne, les trappeurs piégeaient de quarante à cinquante lièvres et autant de perdrix. Une certaine quantité était gardée pour la consommation et le surplus était vendu ; 15 ¢ la perdrix et 10 ¢ le lièvre. « Ce n'est pas tout le monde, nous explique Jean-Paul, qui peut vivre du trappage. Les gens qui pouvaient vivre autrement trappaient moins. On n'était pas malheureux. C'était notre gagne-pain. »

D'autres personnes pratiquaient l'élevage à Saint-Antoine-de-Tilly, comme l'élevage de renards. Par exemple, Omer Aubin achetait des renards argentés et avait des enclos grillagés dans le champ pour y élever ces animaux ¹⁴.

LA COUPE DU BOIS : LE BÛCHERON

À Saint-Antoine, comme ailleurs, plusieurs hommes s'engageaient comme draveurs sur la rivière Chaudière au printemps. À l'automne, d'autres se rendaient bûcher dans les chantiers. Ils avaient à peine dix-huit ans lorsqu'ils s'engageaient comme bûcherons dans des exploitations forestières pour une période de cinq à six mois environ. C'était une façon d'aider la famille, qui avait ainsi moins de bouches à nourrir. De plus, ces jeunes gens souhaitaient acheter leur propre terre et fonder un foyer. Pour réaliser ce rêve, il leur fallait aller dans les chantiers afin de « ramasser quelques piastres ». De jeunes familles s'y rendaient aussi pour améliorer les finances. Ils emportaient très peu de choses dans leurs bagages : un rechange ¹⁵, un harmonica, le nécessaire pour écrire à leur blonde, du tabac, etc. Les outils étaient généralement fournis par la compagnie. Il ne fallait pas être trop exigeant, les conditions de vie n'étaient pas toujours faciles. L'hébergement était rudimentaire, la nour-



Benoît Côté devant un camp de bûcherons.

Collection Benoît Côté

riture monotone, l'hygiène élémentaire et les loisirs réduits. Les bûcherons sérieux ne revenaient pas chez eux pour le temps des fêtes. Le soir, pour passer le temps, ils se faisaient de petites veillées avec des musiciens improvisés ; le dimanche, ils écrivaient des lettres à la parenté tout en comptant les jours qui les séparaient de leur fiancée. Combien d'encre a coulé pour soutenir ces coeurs séparés durant les longs mois d'hiver !

À la fin des années 1930, pour faire un bon hiver, c'est-à-dire gagner 100 \$, il fallait abattre beaucoup d'arbres. Certains allaient travailler dans des endroits aussi éloignés que la Côte-Nord, le Lac-Saint-Jean, l'Abitibi et même les États-Unis.

En 1938, Benoît Côté et plusieurs jeunes gens de la paroisse allèrent bûcher à Baie-Comeau. Comme il n'y avait pas de route pour s'y rendre, un train les conduisait à Rimouski et ils traversaient sur la rive nord, à bord du bateau *Jean Brillant*. Baie-Comeau existait depuis à peine un an, et on apercevait des souches un peu partout sur le territoire. Les bûcherons, eux, travaillaient à environ six milles du centre-ville. Au printemps, c'était le bateau *North Shore* qui les ramenait sur la rive sud ¹⁶.



Les frères Côté : Paul-Henri, Armand et Welly au chantier.

Collection Benoît Côté, chemin des Plaines



Benoît Côté et Robert Ferland, après une bonne journée



Transport de bois, vers 1915. Collection Marc-Antoine Dumais

Un certain hiver, sachant que les travaux de la ferme étaient réduits et que leurs parents pouvaient se passer de leur aide, quelques amis à peu près du même âge, Armand Côté, Alexandre Côté, Wellie Côté et Guy Gingras, se rendirent à Sanmaur, en Abitibi, dans l'espoir de faire un peu d'argent. Ils se rendirent au chantier par train depuis la Gare du palais à Québec. Portant des bottes de *rubber*¹⁷ lacées pour faire face aux rigueurs de l'hiver, ces jeunes bûcherons partirent avec un sac contenant pour tout bagage des mitaines de cuir, des bas et des *corps*¹⁸ de laine tricotés par leur mère, une musique à bouche, un accordéon et un violon. Ils se procurèrent des outils sur place, une hache et un sciote de trois pieds. Les embaucheurs ne faisaient pas signer de contrat de travail, mais reconnaissaient facilement les travailleurs sérieux.

Ces types de chantiers embauchaient alors 200 hommes qui logeaient dans quatre *shacks*¹⁹ à raison de 50 hommes par habitation. Ils s'y rendaient avec une certaine ambition parce qu'ils voulaient revenir avec quelques dollars, qui, de surcroît, leur étaient remis seulement à la fin de la *run*²⁰. Le commis du magasin leur avançait les articles dont ils avaient besoin, comme le tabac. On ne vendait pas de boisson sur le chantier. À l'occasion, certains travailleurs en apportaient un petit peu de boisson dans leurs bagages, mais ils buvaient discrètement. La discipline régnait dans les camps. Le *foreman*²¹ était sévère. On chauffait le *campe* à l'aide de *truies* placées à chaque extrémité de la bâtisse. Ces poêles à bois rudimentaires, formés d'un bidon d'acier horizontal et monté sur quatre pieds, étaient couramment utilisés dans les chantiers forestiers. C'était le *showboy*, ou préposé à la bonne marche du *campe*, qui devait entretenir le feu. La neige était mise à fondre dans des *quarts* afin que les hommes puissent laver leurs vêtements au cours de la fin de semaine. Pour le séchage du linge, des cordes étaient suspendues au plafond et traversaient le *campe* d'un bout à l'autre à travers les lits à deux étages.

Le *campe* était éclairé à l'aide de lampes à l'huile et la cuisine était située dans une construction à part. À six heures du matin, lorsque la sonnerie annonçait le déjeuner, deux cents hommes se rendaient dans le camp-cuisine, sous la responsabilité d'un *cook*²², d'un *aide-cook* et des aides-cuisiniers, pour y manger ces galettes de sarrasin que tous appelaient à l'époque des *pancakes*²³. Un cuisinier, un dénommé Montembeau, pesait près de 250 livres. Quand un *gesteux*²⁴ n'aimait pas manger sa bouffe, il lui demandait, en haussant le ton, d'où il venait.

Il n'était pas nécessaire d'en dire plus. Le gars avait compris qu'il valait mieux ne pas critiquer son menu. Chacun mangeait environ une dizaine de *pancakes* chaque matin, arrosés de mélasse ou de sirop, et avalait du thé ou du café pour faire passer le tout. Il ne fallait pas mettre plus de vingt à vingt-cinq minutes pour manger, car le temps pressait ! Ces vaillants travailleurs avaient droit aux oeufs et au bacon surtout la fin de semaine.

Chaque travailleur emportait son lunch pour le repas du midi et marchait régulièrement un mille à pied, avec ses outils, avant d'arriver au lieu de travail. La distance ne permettait pas de revenir dîner au *campe*, on s'arrêtait quelques minutes, le temps d'avaler son repas. En fin de journée, le retour s'effectuait vers 17 h 30. Le premier hiver qu'ils passèrent au camp, ces jeunes bûcherons purent consommer de la viande de porc et de boeuf à satiété. Le deuxième hiver, ils connurent le rationnement à cause de la guerre. Tous les bûcherons mangeaient des *beans* le matin, le midi et le soir, et comprenaient la situation, car ils se disaient qu'ils étaient encore mieux dans les chantiers qu'au front à risquer leur vie. Les desserts, de la tarte au sucre et du *pouding-chômeur*, étaient généralement appréciés de tous.

Certains, pour passer le temps et se faire des amis, aimaient raconter des histoires. Quelques-uns jouaient de la musique à bouche ou de l'accordéon pendant que d'autres, fatigués de leur journée de travail, se reposaient.

Pendant la semaine, après avoir lu leur courrier ou les rares journaux disponibles et après avoir échangé quelques farces ou historiettes avec leurs voisins de couchette, la plupart des gars se couchaient tôt. Ils trimaient dur, du petit jour à la tombée de la nuit. En soirée, au cours de la fin de semaine, ils pouvaient se rassembler dans une pièce pour jouer aux cartes. D'autres jouaient à l'argent. « J'ai déjà vu un gars perdre toute sa paie de l'hiver », a expliqué Guy Gingras.

Ces travailleurs n'étaient pas armés pour se protéger des bêtes, mais le bruit des haches, des sciottes et des hommes au travail éloignait habituellement les animaux sauvages. Vers 1944, il est pourtant arrivé un terrible accident dans un camp forestier situé à Iron Bay South, en Ontario. Un engagé du camp, parti chercher des provisions à la station de chemin de fer, ne revint jamais. Il conduisait une *sleigh* surmontée d'une boîte et tirée par un *team*²⁵ de chevaux pour transporter les pro-

visions de thé, de farine, de biscuits et autres vivres. Ce n'est que lorsque les hommes rentrèrent du travail qu'ils s'aperçurent de son retard. Après être partis à sa recherche, ils constatèrent avec horreur que l'homme et les deux bêtes avaient été dévorés par les loups, qui avaient aussi mangé les denrées. On avertit tous les hommes de quitter le bois avant la brunante, sinon ils risquaient d'être attaqués par une meute. Cet événement avait traumatisé les bûcherons ²⁶.

De nombreux hommes de Lotbinière et de Sainte-Croix partaient travailler dans les chantiers avec leurs chevaux et empruntaient la route 3 pour se rendre d'abord à Québec. La distance à parcourir était longue et, chemin faisant, plusieurs d'entre eux s'arrêtaient à Saint-Antoine, dans le Bas-de-la-Paroisse ; ils passaient la nuit chez Samuel Rousseau pour laisser reposer leurs bêtes à l'étable. Au matin, un cheval était attelé à la voiture qui transportait les voyageurs avec leurs hardes et leurs outils ; les autres bêtes étaient attachées l'une derrière l'autre pour faciliter les rencontres jusqu'à Québec, le chemin menant à Saint-Nicolas ne comportant qu'une seule voie ²⁷.

À l'automne, après la fin des travaux des champs, les hommes qui n'étaient pas partis aux chantiers se rendaient bûcher sur leur terre. Ils transportaient le bois près de la maison tout au cours de l'hiver pour que, dès l'arrivée du printemps, ils puissent en porter une bonne quantité au

Une corvée de coupe de bois chez Thomas Bergeron, en 1957. Égide Desrochers, Marcel Méthot et Léonard Bédard.
Collection Denise Lafleur



moulin à scie. Ils se rendaient chez un certain Bergeron, à Saint-Apollinaire, ou au moulin d'Arthur Méthot, dans Les Fonds. Ce dernier avait la réputation d'être très adroit et de ne pas gaspiller le bois qu'on lui apportait. Très souvent, le scieur de long se gardait du bois en guise de paiement, comme le meunier Beudet le faisait avec le grain des cultivateurs.

À l'aide d'un *banc de scie* mobile, ces cultivateurs s'employaient aussi à la corvée du bois de sciage pour couper leur bois de chauffage. Ils se mettaient ensemble, à plusieurs, pour exécuter le travail. Une fois que le bois avait été coupé de longueur égale, il était fendu sur sa longueur et cordé. Ce bois servirait à chauffer le poêle et la fournaise.

LE TRAVAIL SAISONNIER, JOURNALIER ET AMBULANT

Certains hommes avaient un travail qui variait selon les saisons et ils pouvaient changer d'employeur très souvent, on les appelait les travailleurs saisonniers et les journaliers²⁸. D'autres allaient de village en village en tentant de vendre différents produits, c'étaient les marchands ambulants²⁹.

Les colporteurs, longtemps connus sous le nom de *peddleurs*, étaient les rivaux des marchands dans les campagnes. Ils s'approvisionnaient chez un grossiste et parcouraient les villages et les rangs en voiture. Ils vendaient de tout, notamment des onguents, des colifichets, des bibelots, des brosses, des ciseaux, des machines à coudre, des livres et ainsi de suite.

La charité pour l'amour de Dieu

D'autres hommes avaient comme seul métier de mendier. John Morcalcha apparaît dans le recensement de 1831 comme l'un de ces vagabonds. Plus tard, des bohémiens passèrent en voiture pour demander de la nourriture. Les enfants en avaient peur parce que leurs parents les mettaient en garde : « Faites attention, parfois, les bohémiens volent les enfants. » Tous connaissaient Damase Rouchon, un simple d'esprit qui demeurait à Saint-Apollinaire, un quêteux qui faisait sa tournée en été et demandait à manger³⁰.

Venant de nulle part, un brin mystérieux, le quêteux éveillait des sentiments variés selon qu'il était aimable ou bougon. Son allure en général faisait peur aux enfants. À Saint-Antoine-de-Tilly, un quêteux sympathique avait l'habitude de faire sa tournée tous les ans. Il était réglé comme une horloge. Il arrivait un matin, sur la côte, à l'ouest des Fonds et commençait ses visites. « La charité pour l'amour du bon

Dieu », disait-il. Les aumônes variaient, mais le plus souvent on offrait de la nourriture, du tabac, une pièce de vêtement ou quelques sous. En guise de remerciement, il ajoutait : « Que Dieu vous le rende. »

Il n'arrêtait pas partout. Au cours des ans, il avait su reconnaître les familles généreuses. Il avait choisi où aller manger ou même dormir. Il s'arrêtait chaque année chez le meunier Benoît Beudet pour y prendre le repas du soir et y passer la nuit. Voici ce que raconte Jules Beudet à ce sujet : « Ma mère était très croyante. Lorsqu'elle voyait le quêteux arriver, elle disait : " C'est le bon Dieu qui arrive. On ne peut pas refuser de faire la charité au bon Dieu ! " »

Le quêteux couchait sur un divan dans la cuisine. Après avoir soupé, il rapportait les nouvelles qu'il avait glanées dans les villages précédents : feux, mortalité, maladie, accident, etc. Quand il partait le lendemain matin, il arrivait que le meunier lui demande de faire un message à un client qui habitait Saint-Apollinaire. Parfois, madame Beudet lui remettait une enveloppe contenant une lettre à remettre à un parent au village voisin. On avait confiance au quêteux, il reconnaissait la maison où remettre la missive. C'était la deuxième maison à droite du rang, celle au toit rouge ou cette autre située dans le « croche » juste avant d'arriver à l'église.

Les cordonneries

Couteaux, poinçons et alènes de différentes grosseurs étaient les principaux outils du cordonnier. En 1831, Archi Donaghy était cordonnier à Saint-Antoine et, au XIX^e siècle, on y retrouvait Louis Houde, Xavier Fortier et Luc Laliberté.

Dans le chemin Bois-Clair, une certaine dame Genest confectionnait des souliers et des petites bottes pour enfants avec des peaux de veau ou de vache préalablement tannées³¹. Le cordonnier Simon Noël avait, lui, sa boutique dans le village, voisin de Samuel Lefèvre³².

Samuel Lefèvre faisait de la soudure et de la ferblanterie, ce qui était très utile pour les gens qui avaient des érablières. Il soudait les chaudières, les seaux à lait, les grosses cuillères pour la soupe, les bouilloires et autres articles de cuisine en métal. Il faisait également des traits ou des cordages pour les voitures à chevaux et réparait les souliers. Il était très adroit. Source : CFT. Coll. LDM. Informateurs : Guy GINGRAS et Marie-Paule LAMBERT.

Les tanneries

Pour faire des souliers, il fallait du cuir. C'était le travail du tanneur de préparer les peaux pour les rendre imputrescibles et en faire du cuir. Les pionniers imitèrent d'abord les autochtones d'ici en utilisant la peau de chevreuil ou d'orignal. Un peu plus tard, ils tannèrent les peaux de vache, dont la texture et la souplesse rappelaient celles du chevreuil. Ils en faisaient des mitaines, des souliers, des bottes. On sait que deux tanneurs avaient leur atelier dans la communauté en 1851, dont Elzéar Bergeron. Toutefois, selon Jean-Paul Garneau, de Saint-Antoine, qui pratiquait la trappe, les trappeurs ou chasseurs ne pratiquaient pas le tannage des peaux dans les années 1930.

Les anciens tout comme les Amérindiens ne perdaient rien de l'animal abattu. Ils mangeaient la chair et transformaient la peau en couverture de carriole, en chapeau, en manteau. Les tendons servaient à fabriquer les fonds de chaise. Le tannage traditionnel était une opération longue et difficile qui avait pour but de débarrasser la peau de ses poils, d'assouplir le cuir et d'en assurer une meilleure conservation. Dans un premier temps, l'animal était débarrassé de ses viscères et la viande propre à la consommation était prélevée pour les besoins familiaux ou était vendue à des voisins. Débarrassée de tout gras, la peau de l'animal était ensuite étendue et étirée sur un cerceau de bois de fabrication domestique et laissée à sécher au grand froid. Dans un deuxième temps,



Une chasse fructueuse.

On reconnaît ici Hyppolite Lambert, Edmond Taschereau.

Collection Marie-Paule Lambert-Gingras

pour la dégarnir de ses poils, on étendait la peau à l'extérieur, au grand froid, et on la grattait avec soin. La dernière opération consistait à l'assouplir³³. On prenait soin de placer la fourrure de façon opposée au soleil pour ne pas altérer la couleur. Lorsqu'une bonne quantité de peaux avait été accumulée, celles-ci étaient ensuite transportées chez des commerçants de la ville de Québec, entre autres Holt Renfrew, J. B. Laliberté ou Maranda et Labrecque. Les peaux étaient alors transformées en chapeau, garniture de manteau, manteau, couverture de carriole. Parfois, le trappeur faisait exécuter des vêtements pour ses besoins personnels, mais le plus souvent, il faisait le commerce des fourrures.

En général, les trappeurs piégeaient des animaux tels que le castor, la martre, le rat musqué, le chat sauvage, le renard et le vison. Ils tuaient à l'occasion le loup et l'ours.

Le tailleur et la confection des vêtements

De 1905 à 1925, deux tailleurs avaient pignon sur rue à Saint-Antoine : Léonidas Bergeron et Georges Garneau. Ce métier n'était pas toujours facile. Il fallait posséder un atelier de couture et être bien équipé.

Léonidas avait acheté de Philémon Dionne une maison au centre du village afin d'y installer son commerce. À l'entrée, on pouvait voir les murs garnis de nombreuses tablettes ; sur celles-ci étaient disposés les tissus ainsi que des cadres et des images représentant la mode du temps.



La maison du tailleur Léonidas Bergeron. Collection Famille Hilaire Bergeron

Quelques chaises et un comptoir complétaient l'atelier. L'essayage se faisait dans la pièce d'à côté. La grande table à tailler de 1,5 mètre de long ne se trouvait pas dans le magasin, mais dans une pièce à part, devant une fenêtre, tout comme les ciseaux, les outils à tailler, les machines à coudre et les fers. Peu fortunés, les habitants choisissaient de se faire confectionner des habits en toile ou en étoffe du pays³⁴, une tâche très difficile pour le tailleur à cause du manque de souplesse de ces tissus. Pour réussir à les travailler, à y faire des plis, il devait utiliser de gros fers et peser très fort sur les coutures. Deux enfants de Léonidas, Annette et Hilaire, apprirent le métier de leur père. Malheureusement, l'amélioration du transport et la sollicitation à domicile³⁵ modifièrent la carrière des tailleurs de l'époque.

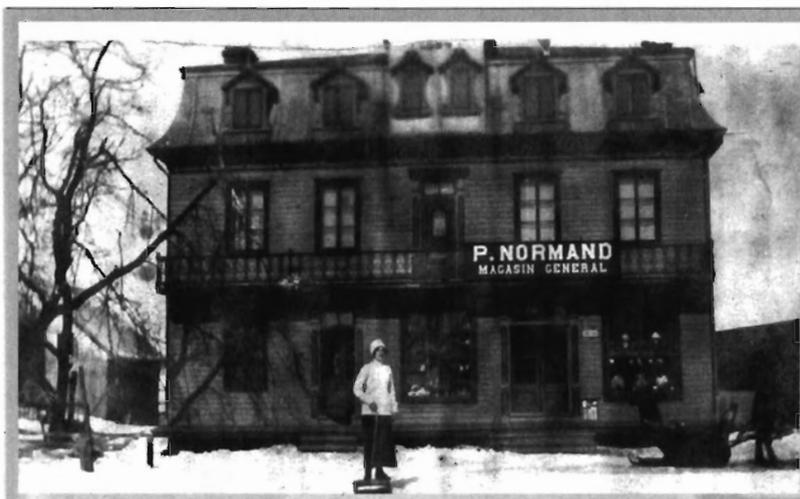
Les magasins généraux

Le magasin général fut la première tête de pont de la société de consommation en milieu rural. Au début, le marchand vendait des denrées de base et de menus articles que les habitants ne pouvaient produire ou fabriquer eux-mêmes : thé, riz, sel, poivre, mélasse, peinture, teinture, cotonnade, etc. Avec le temps, il offrit à sa clientèle une gamme de plus en plus variée de produits manufacturés d'usage domestique³⁶ et son magasin devint un lieu achalandé.

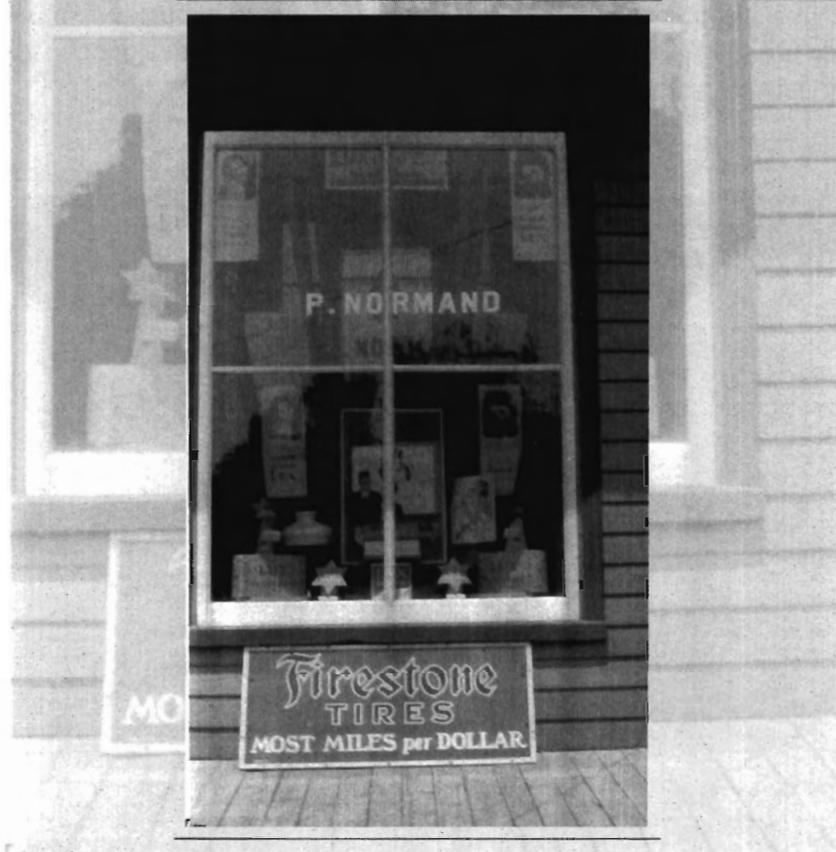


Magasin général P. Normand avant l'incendie de 1893.

Collection Société historique régionale de Lotbinière



Magasin général P. Normand – 1894
Collection Cécile Lambert



Certains magasins généraux offraient de tout. Les premiers commerces du genre furent des endroits parfois obscurs et poussiéreux, éclairés par la lueur blafarde des lampes à pétrole. La marchandise n'y était pas toujours étalée. Les pièces de toile étaient rangées sous le comptoir, la petite quincaillerie générale enfermée dans des tiroirs qui grimpaient jusqu'au plafond. La grande nouveauté dans l'étalage consista à suspendre au plafond, par des fils de fer, des seaux, des colliers de cheval et autres articles. Les prix variaient et faisaient l'objet d'un long marchandage jusqu'à la conclusion d'un marché sans recours. On ne pratiquait ni l'échange ni la reprise des marchandises. Le plus souvent, le marchand vivait avec sa famille à l'étage situé au-dessus du magasin. Le dimanche, alors que l'obligation de la messe dominicale attirait au village tous les habitants des rangs, le marchand faisait des affaires d'or. De plus, on s'attardait chez lui pour suivre la dernière partie de dames, parler avec les voisins ou encore siroter une *liqueur*. Au magasin Normand, des hommes venaient même en soirée jouer aux cartes jusque vers neuf heures. Il en était de même au bureau de poste du magasin général Breton où les hommes, en attendant leur courrier, jouaient « aux peanuts », une sorte de jeux de cartes.



L'intérieur du magasin général P. P. Normand. Collection Paul Brunet

Le magasin général du temps était un bazar pittoresque. Voici un aperçu de toutes les catégories de marchandises et des différents articles qu'on y trouvait. Dans la quincaillerie, les gens pouvaient se procurer cuir, fil, huile à charbon, lampes, meules, fers à repasser, pierres à fusil, faucilles, outils, tuyaux, mastic, huile de lin, casseroles. Pour satisfaire leurs besoins en ameublement et en lingerie, ils pouvaient acheter flanelle, coton, indienne, étoffe, bottines, casques, cravates. Du côté de la pharmacie, l'huile de ricin, le soda, les onguents, le gin, le vin, le rhum, le brandy étaient autant de produits disponibles. Enfin, les articles d'épicerie les plus courants étaient le sucre, la mélasse, la cassonade, le thé et les biscuits. On pouvait aussi se procurer quelques articles de bijouterie tels que bagues, pendants d'oreilles et colliers.

Au milieu du XIX^e siècle fut ouvert à l'emplacement du 3882 et 3884, chemin de Tilly, un magasin général dont le premier propriétaire fut Zéphirin Béland. Celui-ci le garda en activité jusqu'au 16 février 1881. Il le vendit à Romuald Breton, de Québec, qui tint ce commerce pendant soixante-cinq ans. Son fils Joseph prit la relève et se spécialisa dans les produits d'épicerie et les articles agricoles. Ce magasin et celui de P.-P. Normand, son voisin, furent rasés par un incendie en 1893. De cette époque date l'actuel bâtiment de trois étages, acheté vers 1970 par Maurice Breton qui occupa une partie des lieux alors que l'autre fut convertie en logement. Cet édifice est en ce moment la propriété de Gilles Bernier.

Au 3894 du chemin de Tilly se trouvait la maison de Pierre-Philias Normand, construite en 1894 en remplacement de l'ancien magasin incendié³⁷. Jusqu'à tout récemment, cette maison d'esprit mansard logeait un magasin général et les membres de la famille Normand. Il s'agit en fait du plus ancien magasin de la localité. Son constructeur, Pierre-Philias Normand, ouvrit ce commerce vers 1832. Originaire de l'Isle-aux-Grues, il travaillait pour un entrepreneur qui se spécialisait dans les réparations d'église. Après avoir travaillé pour cet homme dans différentes églises aux environs de l'Isle-aux-Grues, il vint avec lui faire des travaux à Québec, puis se rendit par la suite à Saint-Antoine-de-Tilly pour une rénovation de l'église. Trois générations continuèrent ce commerce, celles de Pierre-Philias, de Philias et de Pierre Normand³⁸, ce dernier aidé de ses sœurs Marguerite³⁹ et Jeanne. En plus de continuer le commerce, les Normand se spécialisèrent dans l'épicerie et la mercerie. De son côté, Pierre développa un important marché de matériaux de construction et de machinerie lourde. Vers 1940, les Normand reçurent une visite désagréable : des voleurs ligotèrent Pierre sur une chaise et les trois filles, Cécile, Jeanne et Marguerite, sur un lit⁴⁰.

DE BEAUX SOUVENIRS...

On retrouvait une grande diversité de marchandises chez les Normand. À titre indicatif, voici ce qu'on pouvait y acheter en 1891, en 1894, en 1895 et en 1932.

Articles vendus au magasin général Normand⁴¹

Année	Nombre d'articles vendus	Nom de l'article	Prix
1891	1	Géographie	15 ¢
1891	2	Verges de coton jaune	18 ¢
1891	1	Livre de houblon	25 ¢
1891		Anguille	
1891		Morue	
1894	4	Onces de vin vermillon à 10 ¢ l'once	40 ¢
1895	1	Paire de gants blancs	13 ¢
1895	2	Chapeaux	18 ¢
1895	1	Savon	10 ¢
1895	1	Cravate	25 ¢
1895	6	Cigares	30 ¢
1895	1	Globe pour fanal	30 ¢
1895	2	Livres de clous	5 ¢
1895	1	Porte-ordures	10 ¢
1895	1/2	Livre de thé	20 ¢
1895	1/2	Livre de poivre	10 ¢
1895	2	Chapelets	20 ¢
1895		Anguille	14 ¢
1895	1	Casque	4,50 \$
1895	1	Roquille de térébenthine (la moitié d'une chopine)	
1932	30	Verges de soie	6 \$



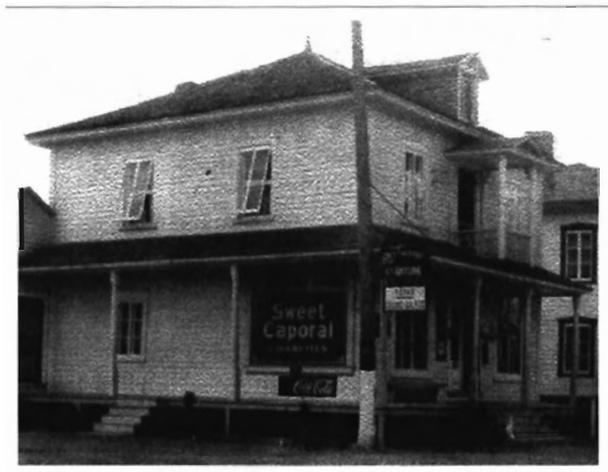
La lecture du livre de compte de 1888-1894 permet de constater que les gens venaient chercher des choses qu'ils ne pouvaient fabriquer eux-mêmes. Ainsi, on achetait de la cassonade, des allumettes, de l'huile de charbon, du vinaigre, du poivre, des cordes de violon, du mastic et ainsi de suite.

En 1950-1951, Léon Aubin, élève du professeur Jean-Paul Houde, à l'école du village, avait l'habitude d'aller prendre le repas du midi chez P.-P. Normand, en compagnie de quelques camarades de classe. Ils s'assoient sur de longs bancs alignés du côté est, de façon à laisser le passage libre à la clientèle. Léon se rappelle que des tablettes de chocolat étaient rangées dans un grand présentoir en verre. Afin de s'en procurer une, il devait travailler une demi-heure pour le marchand général. Ce dernier lui faisait transporter des caisses de conserves de la cave au rez-de-chaussée et le dédommageait avec une tablette de chocolat, qui se vendait 5¢ vers 1950.

Le magasin général P.-P. Normand, acheté en 1991 par Paul Brunet et son épouse, Carol Anne, fut rénové et transformé en gîte couette et café sous le nom de commerce La Maison Normand. Ce gîte, fermé au public depuis quelques années, a été vendu en 2001 à un couple d'enseignants, Carol Bourdages et Diane Bouchard.

À part les magasins Breton, Baron et Normand, d'autres marchands ont aussi exercé ce métier à Saint-Antoine à travers les siècles, chacun à sa manière. Voici la liste de ceux que nous avons pu recenser et les renseignements disponibles :

Magasin Baron
Collection
Claire Bergeron



Wenceslas Lafleur, au 3899 et au 3903, chemin de Tilly (ce commerce logeait aussi la salle paroissiale ⁴²) ;
 Léonidas Roger, au 3871, chemin de Tilly ⁴³ ;
 Isidore Houde, en 1831 ;
 Charles King, en 1831 ;
 Gaudias Baron, en 1933, en face de l'église ;
 Adalbert Dionne, en 1947 ;
 M^{me} Odina Ferland, vers les années 1950-1960 ;
 Glyn Tucker, en 1958⁴⁴ ;
 V. A. Laroche ;
 Samuel Lafleur ;
 Benoît Beaudet.

Les épiceries et les restaurants

Vers 1900, dans Les Fonds, Émile Boisvert tenait une épicerie et un bureau de poste. Un peu plus loin, Ludger Houde gérait une épicerie tout en étant cultivateur et Jos. Tanguay opérait aussi une épicerie et un restaurant.

Vers 1940, à quelques arpents à l'est de l'église, au 3804, chemin de Tilly, Jacques Lafleur exploitait un commerce qui abritait une épicerie, un restaurant et un service de pompes à essence.

Quelques années plus tard, vers 1950-1960, le marché Saint-Antoine était la propriété de C. Falardeau.

Plusieurs se souviennent très bien de l'épicerie-quincaillerie de Jean-Paul Lamontagne, dans Les Fonds, et de l'épicerie de Paul-Émile Roussel

*Épicerie
 et restaurant
 Jos. Tanguay.*



et de son épouse, au centre du village, qui fut incendiée en 1981. Ce commerce avait appartenu auparavant à Joseph Filteau, puis à un monsieur Falardeau de Loretteville ⁴⁵.

Un autre restaurant, le *Saint-Prime*, se trouvait au 4028, chemin de Tilly, dans une maison cubique construite vers 1921-1935. Le restaurant, qui abritait aussi une salle de réception, occupait le rez-de-chaussée alors qu'un salon de coiffure était situé à l'étage.

Vers la même époque, Jos. Tanguay, déjà épicier depuis une quinzaine d'années, devint aussi restaurateur.

Quant au Restaurant du coin, situé au 3913, chemin de Tilly, c'est Jacques Caron qui en était le propriétaire en 1964.

Plus récemment, on aura connu le restaurant Chez Giard, au 3772, chemin de Tilly, à l'entrée du village ⁴⁶ ainsi que Le Rochard, situé près du Chalet des Phares, propriété de Julien Bouchard. La cuisine du Rochard, qui se distinguait pour sa bonne chère, devint gastronomique avec l'arrivée de Pierre Normand. On se souviendra de l'ambiance chaleureuse et sympathique qui régnait dans la salle à manger quand Pierre récitait de la poésie alors que sa compagne était au piano ⁴⁷.

Finalement, Gilles Bernier et son épouse, Zhara, ouvriront un restaurant en juin 2002 dans la maison Breton. Le Casablanca offrira entre



Restaurant du Coin
Collection Madeleine Caron

autres des spécialités marocaines dans une ambiance musicale et un décor qui favoriseront le dépaysement.

Les boucheries

En 1935, Amédée Chiasson était boucher à Saint-Antoine.

Joseph Filteau et son épouse, Laura, s'installèrent à Saint-Antoine en 1946 et y ouvrirent une boucherie dans le village, au 3931 du chemin de Tilly. Dès leur arrivée, ils agrandirent la maison qu'ils venaient d'acheter dans l'intention d'y exploiter leur commerce.

La première véritable boucherie

Quelques années plus tard, Joseph construisit un abattoir à l'arrière de la maison. Laura aidait son mari dans ses activités de boucherie ; elle préparait la saucisse, le boudin, aidait parfois à l'abattage, préparait les commandes. Les Filteau exploitèrent la boucherie dix ou douze ans. Dans les années 1950, ils tinrent aussi épicerie. Joseph allait livrer la marchandise de porte en porte. Il était populaire, il avait même une clientèle à Québec.

Après son décès, la boucherie passa aux mains de monsieur C. Falardeau de Loretteville, mais Laura et sa famille occupaient toujours les lieux. Le nouveau propriétaire, boucher de métier, aidé de Laura et de deux employés, Denis Lafleur et Robert Lambert, poursuivit l'exploitation de l'épicerie-boucherie jusqu'en 1970. Le commerce devint ensuite la



*L'épicier-boucher
Joseph Filteau.*

Collection Société historique
régionale de Lotbinière

propriété de Paul-Émile Roussel jusqu'en 1981, année où le commerce fut incendié⁴⁸.

De son côté, avant de devenir boucher, Achille Aubin, époux de Marguerite Montreuil, travaillait pour la voirie provinciale dix heures par jour pour un salaire horaire de 25 ¢. Un jour d'été, alors que ses parents avaient abattu un porc, sa mère se plaignit qu'on lui offrait très peu pour l'animal entier, soit seulement 3 ¢ la livre. Elle proposa à son fils de débiter l'animal, comme ils avaient l'habitude de le faire tous les automnes pour les provisions d'hiver, et de vendre les quartiers de viande en faisant du porte-à-porte, exactement comme le faisait le boucher Filteau. Ils couvrirent le fond d'une *express* d'un grand drap blanc pour y déposer les pièces de porc et Achille passa de maison en maison pour offrir son produit. Il accumula 15 \$. L'expérience étant concluante, il décida, à partir de ce moment, de devenir boucher et de travailler dorénavant à son propre compte. Ses débuts furent modestes. Il occupait un petit bâtiment de la grandeur d'un garage situé près de la maison paternelle au village. Il se procurait la viande « debout ⁴⁹ » auprès des cultivateurs de la paroisse ou, encore, se rendait l'acheter à Québec. Il abattait l'animal, le débitait en morceaux et vendait les pièces de viande de porte en porte. Il faisait ce travail pendant l'été seulement, car la plupart des cultivateurs abattaient leurs animaux chaque automne.

Plus tard, il ouvrit sa propre boucherie sur la rue Saint-Pierre, dans la basse-ville de Québec. Un peu avant 1950, Achille cessa d'exploiter son commerce à Québec et revint pour de bon à Saint-Antoine-de-Tilly. Incapable de rester inactif, il ouvrit un petit commerce près de sa résidence, où il vendait de la viande, des fraises, des framboises, des tomates, du maïs et autres légumes qu'il cultivait, ainsi que des denrées de consommation courante. Ce dépanneur fut acheté quelque temps après par Réal Bolduc ⁵⁰, qui l'agrandit et l'exploita sous la raison sociale Épicerie Le Bouvillon.

Par la suite, le commerce passa aux mains de Daniel Rochon, qui le revendit à Bertrand Desrochers. Ce dernier en changea l'appellation pour celle d'Épicerie Le Sillon. Lorsque Magella Savard s'en porta acquéreur à son tour, le commerce prit le nom d'Épicerie M. G. D. Ses propriétaires actuels sont Jocelyne Gagnon et Dany Simard. C'est la seule épicerie qui subsiste aujourd'hui dans le milieu, sous le nom d'Épicerie de Saint-Antoine-de-Tilly inc. Il existe aussi un dépanneur appartenant à Jude Chouinard.

Les hôtels

Le recensement de 1831 nous apprend qu'il y avait quelques aubergistes à Saint-Antoine-de-Tilly, comme Augustin Bergeron et Aug. Lambert. Par la suite, plusieurs services d'hôtellerie furent offerts aux gens de passage.

Il existait un service d'hôtellerie chez Wilfrid Lambert entre 1917 et 1935. L'Hôtel Lambert était situé au 3904 et au 3906, chemin de Tilly. D'après André Lambert, cet édifice, construit vers 1861-1890, de style vernaculaire américain, a été déplacé à son endroit actuel. L'édifice appartenait auparavant au docteur Bergeron et fut vendu à Wilfrid en 1915. Au début des années 1920, les cinq chambres furent occupées par les ouvriers qui travaillèrent à l'électrification du village. Longtemps après la fermeture, les Lambert continuèrent de recevoir des pensionnaires à l'occasion.

Pendant la saison estivale, dans les années 1940 et 1950, Alice Guillemette ouvrait au public, dans Les Fonds, un petit hôtel bordé de fleurs, dont la raison sociale était Sous l'Érable. Un sentier conduisait à cinq cabines situées à proximité de l'hôtel. Ce commerce, construit en 1941, passa ensuite aux mains de sa soeur Corinne qui continua d'y recevoir des pensionnaires pendant quelques années, puis le céda aux religieuses du Bon-Pasteur en 1958. Ces dernières sont toujours les occupantes des lieux.

Le manoir de Tilly devint à son tour une auberge réputée. Pour mieux connaître son histoire, les lecteurs sont invités à lire le chapitre 2.



Hôtel Wilfrid Lambert

Entrepreneur-né, Achille Aubin se lança, en 1948, dans la grande aventure du Chalet des Phares. Il fit construire une grande salle de réception sur la plage des Phares. Faire des soirées de danse et servir de l'alcool étaient des activités parfois mal perçues en ce temps-là, aussi craignait-il d'être nommé en chaire par le curé Léon Fortier. À sa grande surprise, après un an d'exploitation, ce dernier vint le trouver et lui dit : « C'est bien, Achille, continue, je suis content. » Il lui avait accordé sa bénédiction !

Situé en bas de la falaise et à proximité du fleuve, l'endroit était discret. Les visiteurs furent rapidement conquis par le magnifique panorama, le vent du large et les couchers de soleil. La salle de banquet pouvait accueillir plusieurs centaines de personnes. Les gens avaient l'habitude de se rendre dans des hôtels à l'extérieur de la paroisse où, le plus souvent, ils fêtaient en famille. Achille Aubin innovait et avait vu juste. Ce fut une réussite ! La seule ombre au tableau, pendant plusieurs années, ce fut que la côte menant à la grève n'était pas entretenue durant l'hiver. Par conséquent, la salle de réception était en activité seulement pendant les mois d'été.

On y célébrait des réceptions de mariage, d'anniversaire ; on y faisait des épiluchettes de blé d'Inde. Les membres d'associations sportives et de divers groupes sociaux venaient s'y divertir. La salle de réception fut aussi le lieu de grands rassemblements politiques.



Chalet des Phares à ses débuts. Collection Robert « Bob » Aubin

Pour Marguerite Aubin, l'épouse du propriétaire, servir plus de cent personnes à la fois représentait un défi de taille. Au début, le coût d'un repas était de 75 ¢ par personne. L'établissement gardait des boissons alcooliques en inventaire, mais tant que la maison n'eut pas obtenu une licence complète, le propriétaire devait se procurer un permis de tolérance pour chaque occasion où il offrait ce service. La plupart du temps, les organisateurs d'une fête apportaient leurs vins et spiritueux et le service de police exerçait une surveillance étroite à ce sujet.

Les repas étaient de plus en plus nombreux et les exigences de la clientèle évoluaient. Marguerite apprit les rouages du métier auprès du chef cuisinier du Café canadien, un restaurant de Québec. Elle put ainsi établir un choix de repas qui répondait à la demande générale, un menu simple aux portions généreuses. Au fil des ans, le repas à la dinde eut la cote auprès de la clientèle. Le prix du repas s'élevait à 1,25 \$ et, plus tard, à 1,75 \$.

Les premières noces d'argent à être célébrées au Chalet des Phares furent celles de monsieur et madame Alidor Bergeron. Par ailleurs, lors d'un grand rassemblement politique de l'Union nationale commandé par le député de Lotbinière de l'époque, René Bernatchez, elle avait préparé et servi, avec l'aide d'employés, le repas à six cents personnes. Aujourd'hui, lorsqu'elle se remémore les faits, elle s'en étonne encore.

Les Aubin procurèrent de l'emploi à plusieurs jeunes gens de la paroisse, garçons et filles, qui revenaient travailler chaque été pendant la saison touristique. Un de leurs employés, Gaétan Boisvert, demeura à leur service pendant vingt et un ans.

*Achille Aubin,
propriétaire du
Chalet des Phares
en compagnie de
Guy Roy, Jacques
Roy et Gaétan
Boisvert.*

Collection Robert
« Bob » Aubin





Chalet des Phares avant d'être incendié.

En 1960, leur fils Robert « Bob » et son épouse prirent la relève de l'entreprise familiale. Ils construisirent alors des motels pour accommoder les clients et les touristes de passage et obtinrent un permis d'alcool⁵¹. Ce commerce fut incendié et remplacé par l'Auberge au Marquis des Phares.

Située au 880, côte de l'Église, l'Ombrière est une maison de repos. Cet édifice d'esprit mansard, dont la construction remonterait vers 1861, appartenait à Delphis Verdon, qui la vendit aux Sœurs de la Charité de Québec. Après leur visite des lieux le 23 juillet 1958⁵², les religieuses décidèrent de s'en porter acquéreurs pour la somme de 5 500 \$, dans le



Maison de repos des Sœurs de la Charité de Québec vers 1958 devenue L'Ombrière. Collection d'Alain Desrochers.

but d'en faire une maison de repos. C'est ainsi que naquit la *Villa Saint-Antoine*, qui fut bénite par le curé Fortier le 13 septembre 1958. Avant d'appartenir à Delphis Verdon, la maison avait appartenu à Adéline Rousseau⁵³. Elle l'utilisait surtout pour l'instruction des jeunes garçons qui se préparaient au sacerdoce⁵⁴.

Enfin, dans Les Fonds, sur la rue de la Promenade, était situé l'Hôtel-Motel Natation, bâti par le pilote Robert Houde. Les voyageurs y retrouvaient toutes les commodités requises pour un séjour agréable : restaurant, salle à manger, bar-salon, piscine et un établissement hôtelier de vingt et un motels. C'est à la demande de son épouse, Émilienne, qui désirait combler ses moments de solitude pendant les absences de son mari, que Robert fit construire le Motel Natation vers 1947-1948. Six autres motels furent construits sur le terrain voisin. Le Motel Natation ouvrait ses portes au public au cours de l'été seulement. Au début, son épouse préparait les repas, une cuisine familiale qui offrait un menu complet. Elle embauchait de jeunes étudiantes pour l'aider dans ses nombreuses tâches. L'endroit était très achalandé, puisque la route 132 passait tout juste devant l'établissement hôtelier à l'époque ; les touristes de passage arrêtaient pour se restaurer et y dormir. Le restaurant était aussi très fréquenté par les jeunes gens de la place, qui venaient y manger des frites et boire une boisson gazeuse en soirée.

Vers 1960, les propriétaires décidèrent d'agrandir leur commerce et d'en modifier les installations. Les deux maisons érigées sur le terrain



Motel Natation juillet 1956. Collection Claire Houde

furent transportées au pied de la falaise, du côté sud de la route Marie-Victorin, et converties en maison à logements. Un chalet situé sur ce terrain fut déménagé en face du motel. Quant au nouveau complexe, il comprenait vingt-deux motels. Après le décès de Robert Houde, en 1974, son épouse et ses enfants cessèrent d'exploiter le commerce. À deux reprises, celui-ci réouvrit ses portes, mais pendant quelques années seulement. Finalement, la famille Houde en redevint propriétaire jusqu'au moment où des gens achetèrent la bâtisse pour la transformer en foyer pour personnes âgées. À l'été 2001, le complexe hôtelier fut démoli pour faire place à de nouvelles constructions résidentielles.

DES PENSIONNAIRES...

Plusieurs maisons à Saint-Antoine-de-Tilly servirent aussi de maisons de vacances ou de repos pour les gens de la ville, comme ce fut le cas pour la maison Méthot, qui accueillit de nombreux pensionnaires. Les gens s'arrêtaient souvent devant l'habitation spacieuse, avec vue sur le fleuve, pour admirer la beauté du paysage. Après le décès de sa mère, Hélène continua à recevoir des pensionnaires chez elle. De son côté, vers 1925, une certaine dame Prieur, d'origine française, exploitait un salon de thé dans Les Fonds ; Victorine Côté y travailla pendant un certain temps.

La Banque Provinciale du Canada

Une succursale de la Banque Provinciale du Canada a existé à Saint-Antoine pendant près de cinquante ans. C'est par l'intermédiaire de



Banque provinciale située chez Amédée Bergeron.

l'une des connaissances d'Odilon Lauriault, médecin pratiquant à Saint-Antoine-de-Tilly, que ce service fut implanté au sein de la communauté en 1903. Les trois premiers gérants de la succursale furent Odilon Lauriault (1903-1912), Blanche Létourneau (1912-1919) et J. Antoine Lauriault (à partir de 1920).

D'abord située au 3909, chemin de Tilly, cette banque se déplaça, vers 1950, au 3913, chemin de Tilly, pour déménager, dix ans plus tard, chez Françoise Bergeron, au 3921, chemin de Tilly⁵⁵.

La Caisse populaire de Tilly et de Saint-Apollinaire

La Caisse populaire de Saint-Antoine-de-Tilly fut fondée le 26 mai 1945, lors d'une assemblée des paroissiens tenue par Jos. Turmel de l'Union régionale de Québec. La résolution de fondation fut proposée par Jules Méthot, appuyée par Herménégilde Dubuc. On y faisait mention que ladite Caisse se mettait « sous la protection spéciale du Sacré-Coeur de Jésus et de Saint-Antoine de Padoue ». Les premiers administrateurs furent nommés sur une proposition de Paul Dionne, appuyée par Martin Bédard.

Siégerent au nouveau conseil d'administration :

Jules Méthot, président ;
 Herménégilde Dubuc, vice-président ;
 Mozart Marchand, secrétaire ;
 Henri Garneau ;
 Léonard Bédard ;
 Guy Gingras ;
 Raoul Laroche.

Siégerent à la première commission de crédit :

Josaphat Lambert, président ;
 Joseph Tanguay, conseiller ;
 Alexandre Laroche, conseiller.

Quant au premier conseil de surveillance, il était formé de :

Georges Garneau ;
 Lucien Linteau ;
 Philibert Bédard.

En 1945, la Caisse occupait un local chez les Marchand, au manoir de Tilly. Plus tard, la famille Marchand construisit une nouvelle habitation, le 3846, chemin de Tilly, où fut relocalisée la petite institution d'épargne.

En 1971, la Caisse se retrouva dans l'ancienne cuisine du presbytère ; puis, en 1973, au rez-de-chaussée de l'édifice Bergeron, au 3837, chemin de Tilly.

En 1990 ⁵⁶, tout le personnel emménagea dans un édifice tout neuf, construit au 955, route de l'Église.

En l'an 2000, la Caisse populaire de Tilly et celle de Saint-Apollinaire fusionnèrent en une seule raison sociale, sous le nom de Caisse populaire Desjardins de Saint-Apollinaire et de Tilly. Le 955, route de l'Église, est devenu alors un centre de service de cette nouvelle caisse.

Les beurreries

D'après les *Délibérations de 1902 à 1920*, il y avait une beurrerie à Saint-Antoine en 1902, qui appartenait à Guillaume Laroche et à Alphée Aubin. On évoque, par la suite, une beurrerie appartenant à Eugène Aubin.

L'édifice du 3306, Marie-Victorin, construit entre 1861 et 1890, dans le Bas-de-la-Paroisse, était d'inspiration vernaculaire américaine. Il



Beurrerie Eugène Aubin, sur le quai, son fils, Lucien.

Collection Thérèse Lambert-Villeneuve

comportait une dépendance, encore visible aujourd'hui, qui abritait une ancienne beurrerie datant des années 1920. Ce commerce, ouvert par Alphée Aubin, demeura en activité jusque dans les années 1950. La beurrerie Aubin, qui jouissait d'une excellente renommée, passa ensuite aux mains du fils, Eugène. Dans les années 1940, le propriétaire vendait 90 000 livres de beurre par année.

On fabriquait le beurre domestique à l'aide d'un équipement primitif : la terrine, c'est-à-dire le plat de lait qui crémaît dans la laiterie ; l'écrèmeuse, un bidon de fer-blanc muni d'un robinet et d'une vitre à la base, qu'on plongeait dans le puits pour le crémage ; la baratte à piston, un petit baril de forme tronconique dans lequel on agitait de haut en bas et de bas en haut un disque percé de trous et fixé à l'extrémité d'un bâton ; le moulin à beurre, ce tonnelet horizontal dans lequel tournaient des palettes ajourées actionnées à l'aide d'une manivelle.

On délaitait le beurre, c'est-à-dire qu'on le débarrassait du petit-lait ou *lait de beurre* qu'il contenait, par le pétrissage à la main, puis on le salait avec du gros sel et le conservait dans une forte saumure ⁵⁷.

Un bâtiment en arrière de la beurrerie, auquel on accédait par un *ganoué* ⁵⁸, était destiné à remiser la glace. Les blocs de glace, indispensables à la fabrication du beurre, avaient été préalablement découpés, soit sur le lac près de chez Léon Aubin, soit en arrière de chez Armand Méthot, soit sur le fleuve près de chez Robert Houde. Autrefois, Samuel Rousseau participait à cette corvée ⁵⁹. Les cubes étaient entreposés dans une boîte contenant du bran de scie pour en assurer l'isolation. On mélangeait le beurre très lentement dans un grand récipient d'environ six pieds (deux mètres) de diamètre. Lorsqu'il était terminé, le beurre était emballé dans du papier semblable à du papier ciré, puis placé dans des boîtes de bois. Marchands et restaurateurs achetaient des caisses entières de beurre ⁶⁰.

Les gens apportaient leur crème ou bien le beurrier allait la chercher. Certains habitants revenaient chercher le petit-lait afin de le donner aux cochons, mais d'autres le conservaient pour leur propre consommation. Chez Gérard Aubin, voisin d'Alphée et de Jules Aubin, on écrémait le lait à la maison et la crème était gardée dans un bac de béton à la cave, dans de l'eau fraîche. Tous les deux ou trois jours, on allait porter la crème à la beurrerie, la transportant dans une brouette et empruntant un petit trottoir de bois. Parfois, on effectuait la tournée des cultivateurs

du Premier Rang pour recueillir le lait. Cette tournée se termina au cours des années 1950. Le ramassage des *canisses* de lait se faisait tous les jours. Romuald Laroche, du chemin Bois-Clair, en descendait parfois à la beurrerie. À une époque, un certain Moreau de Saint-Apollinaire effectuait aussi ce travail⁶¹. Eugène Aubin prenait le coupé pour faire sa tournée dans le Bas-de-la-Paroisse et dans le chemin Bois-Clair.

Vers l'âge de neuf ou dix ans, Henri Rousseau attelait un petit boeuf à une charrette, ramassait les bidons munis de deux poignées et apportait le lait à la beurrerie Aubin pour le faire écrémer. Il commençait sa tournée à la dernière maison du Bas-de-la-Paroisse et se rendait jusqu'à la beurrerie. Un autre paroissien reprenait cette tournée la semaine suivante. On se remplaçait.

Le beurrier faisait le beurre avec la crème et les gens s'en revenaient chez eux avec leur lait écrémé. Avant de le vider dans l'écrémeuse, chacun attendait son tour pour faire peser le lait qu'il avait apporté. Tous les habitants allaient à la beurrerie. Plus tard, ceux qui s'étaient procuré des centrifugeuses apportaient seulement la crème à la beurrerie. À tour de rôle, le beurrier leur redonnait du lait de beurre en échange.

Guy Gingras se rappelle que du temps de son père, il y avait un beurrier du nom de Bibeau dans le chemin Bois-Clair. Sa beurrerie était située au coin de la route de la Colline. Chez le beurrier Bibeau, il y avait également une batteuse à grains⁶².

Les laiteries

Certaines personnes de Saint-Antoine travaillaient aussi dans le transport du lait. Le plus ancien laitier connu est, à ce jour, Wilfrid Lambert. Il exerça ce métier pendant cinquante-cinq ans, sept jours sur sept. Il était surtout aidé par son fils André, mais aussi par Raymond. Les Lambert utilisaient parfois deux voitures à cheval pour la livraison tant la demande était grande⁶³. Par ailleurs, on sait que Joseph Carré livrait son lait de la même façon, un type de livraison qui ne disparut que dans les années 1960. On sait aussi que la laiterie Fortier de Lévis avait, vers 1950, un parc de camions lui permettant de livrer son lait jusqu'à Saint-Antoine-de-Tilly.

*Le premier fromager
du chemin des Plaines,
Félix et Philomène Lambert
lors de leur mariage en 1868.*

Collection Floriant Lambert



Les fromageries

La première fromagerie à ouvrir ses portes dans le milieu fut celle du chemin des Plaines et elle date d'environ 1880. Maude Couture avance que cette fromagerie existait depuis 1863⁶⁴. Le premier fromager connu fut Félix Lambert⁶⁵. Neuf propriétaires successifs prirent en mains les destinées de la fromagerie. Edmond Lambert, un des neuf enfants de Félix, lui succéda en achetant le commerce de son père en 1895. Deux ans plus tard, il le vendit à la Société Aubin & Croteau et alla lui-même exercer son métier de fromager dans une autre fromage-



Fromagerie Joseph Ferland avec la famille au balcon.

Collection Gracia Ferland-Côté

rie du rang du Sacré-Coeur à Issoudun. En 1904, la fromagerie du chemin des Plaines passa aux mains d'Édouard Boucher, qui l'exploita jusqu'en 1924 et la céda alors à Joseph Ferland.

Ce fut la première fromagerie commerciale qui prit forme à Saint-Antoine-de-Tilly ⁶⁸ en 1924. Joseph Ferland agrandit la fromagerie et l'améliora sensiblement, puis la revendit à son fils Odina en 1939. Ce dernier vendait une moyenne de 125 000 livres (56,63 kg) de fromage par année.

Joseph avait commencé sa carrière comme engagé et fait son apprentissage dans une fromagerie de Saint-Henri-de-Lévis. Un peu plus tard, il avait acheté la fromagerie du chemin des Plaines et y avait emménagé avec sa femme, Arline Laroche, et leurs trois premiers enfants. Habile entrepreneur, sa première préoccupation avait été d'agrandir la fromagerie et la petite grange qui était déjà construite sur sa propriété. La famille, qui habitait les deux étages au-dessus du commerce, s'agrandit considérablement au fil des ans jusqu'à compter quinze enfants. Au cours des années, Joseph entreprit de finir les combles pour en faire une grande pièce qui constituait en quelque sorte un dortoir. Car ses employés, qui ne travaillaient pas uniquement à la fromagerie mais aussi dans les champs et sur certaines terres à bois, habitaient également sous son toit ⁶⁹.

La fromagerie était alimentée en lait par tous les cultivateurs du chemin des Plaines. Qu'on eût trois, sept ou douze vaches laitières, on utilisait le lait essentiel au besoin familial et le surplus était vendu aussitôt, car le précieux liquide ne devait pas se perdre.

La forte saison à la fromagerie débutait tôt le printemps pour se poursuivre tard l'automne. Les activités ralentissaient au moment où le cultivateur arrêta de traire ses vaches. Au cours de l'hiver, les vaches mettaient bas et nourrissaient leurs veaux. Si les activités de la fromagerie fonctionnaient au ralenti en hiver, elles ne cessaient pas pour autant. Le propriétaire utilisait le lait provenant de son propre troupeau et celui que lui procuraient quelques cultivateurs des environs.

Le lait ne servait pas qu'à la fabrication du fromage, il était aussi utilisé pour nourrir les familles nombreuses. Ainsi, dans certains foyers, on préparait un plat appelé la « bouillie ». Benoît Côté nous donne la recette : « Le lait était mis à chauffer et on l'épaississait en sauce avec du *Corn Starch* ⁷⁰, puis on y ajoutait de la cassonade. Ce plat était mangé comme une soupe, accompagné d'une tranche de pain. »

Lorsque les besoins de la famille étaient comblés, on profitait également d'un petit surplus de lait pour fabriquer le beurre à l'aide d'une baratte à beurre. Le lait était écrémé à la main. Aucun cultivateur du chemin des Plaines ne possédait de *centrifuge* (centrifugeuse) dans les années 1930, pas même le fromager.

Après la traite des vaches, le cultivateur versait le lait dans des *canisses* ou des bidons. La *canisse*, qui pouvait contenir plus de liquide, était lourde et exigeait la participation de deux hommes, tandis que le bidon, plus petit et doté d'une poignée de chaque côté, pouvait être manipulé généralement par une seule personne. La traite de la veille était conservée dans le puits pendant la nuit. Tous les matins, chaque cultivateur transportait la cueillette de lait de la veille et celle du matin même à l'aide d'une charrette tirée par un cheval ou un boeuf⁷¹.

Le propriétaire et les employés arrivaient tôt à la fromagerie pour être prêts à recevoir les cultivateurs dès huit heures. Le travail se poursuivait de façon continue durant le jour ; on se relayait le midi pour prendre le repas à l'étage et le travail ne se terminait jamais avant six heures, le soir. Le samedi, le fromager recevait deux livraisons de lait : celle du matin et celle du soir. Ce jour-là, lui et ses aides transformaient du lait en fromage à deux reprises dans la même journée. Ils terminaient les opérations tard en soirée. Heureusement, le dimanche était une journée de repos, le jour du Seigneur étant très respecté à cette époque.



Fromager Joseph Ferland.

Collection Gracia Ferland-Côté



Madame Joseph Ferland préparant le repas.

Collection Gracia Ferland-Côté

Les cultivateurs étaient payés aux quinze jours, en argent. La somme payée différait selon la qualité du lait et la quantité reçue. Sur ce point, les cultivateurs faisaient confiance au fromager.

Sitôt déchargé, le liquide était versé dans un grand récipient laissé en permanence sur une balance de type plate-forme où il était pesé en livres. Le fromager connaissait le poids du contenant et la quantité de lait qu'il pouvait contenir. Ensuite, le liquide était dirigé dans une *dalle*, une sorte de conduit permettant son écoulement jusqu'à un grand bac, c'est-à-dire un grand réservoir muni d'un thermomètre où le lait était ensuite chauffé. À l'obtention du degré désiré, on ajoutait de la présure, une substance utilisée dans l'industrie fromagère pour faire cailler le lait. On ajoutait également un colorant pour donner au fromage une couleur jaune. Pendant la Seconde Guerre mondiale, on exportait beaucoup de fromage en Angleterre où les consommateurs exigeaient du fromage de couleur jaune. De même, cette couleur rappelait aux gens d'ici le fromage jaunet fabriqué en été, qui avait meilleur goût que le fromage d'une teinte beaucoup plus pâle fabriqué en hiver. Pour ces raisons, le fromage blanc n'était guère populaire à cette époque.

Une fois qu'il était caillé, après environ vingt minutes, le fromage était taillé sur les deux sens avec de grands couteaux ayant l'allure de peignes garnis de fines lamelles. Le fromage prenait la forme de grains et était de nouveau chauffé. Le fromager prenait quelques échantillons pour en vérifier l'acidité. Le fromage était alors mélangé à bras d'homme à l'aide d'un *broc*⁷² pour éviter que les grains prennent en pain. « Huit mille livres de lait à brasser, comme le mentionnait Benoît Côté, ça prend des bons bras à un seul homme. »

Cette opération durait tant que l'acidité n'avait pas atteint le degré désiré et qu'on n'avait pas réussi à extraire complètement le petit-lait du fromage. L'opération suivante consistait à tasser le fromage de chaque côté du réservoir en laissant un canal au centre pour permettre l'égouttement total du petit-lait. Filtré, le résidu s'égouttait au bout du bassin, puis était dirigé dans un autre bassin à l'extérieur de la fromagerie.

Le fromage figé en masse compacte était coupé en lisières d'environ un pied. On retournait souvent ces pièces, toujours pour s'assurer de l'égouttement total du liquide. Le fromage était ensuite introduit dans un hache-fromage d'où il ressortait sous forme de *crottes*, comme on disait dans le langage populaire, c'est-à-dire en grains. Après avoir été de nouveau brassé et égoutté, le produit était finalement salé.

Pour protéger le produit ainsi obtenu, on l'enveloppait d'un coton assez épais et légèrement ajouré. C'était autrefois le travail de Gracia Ferland, la fille du fromager, de préparer le coton pour le moulage. De gros ballots de tissu étaient montés à l'étage où habitait la famille Ferland. Gracia taillait le tissu en bandes d'une verge environ, le repliait sur lui-même et le cousait près du bord, ce qui en faisait un tube. On utilisait des moules à fromage en métal d'une capacité de cinq, douze ou quatre-vingts livres. On plaçait d'abord le tube de coton dans le moule en prenant soin de refermer l'une de ses extrémités au fond du contenant, puis on y versait le fromage en refermant le coton sur le produit. Quelques moules étaient placés l'un à la suite de l'autre et on procédait au pressage. Lors de cette opération, les moules, dont le fond était perforé de petits orifices, permettaient l'évacuation complète du liquide restant.

Après quelques jours, les meules de douze livres étaient cirées : on les plongeait dans la paraffine chaude et la cire figeait à l'instant. Ces meules étaient ensuite entreposées dans la chambre à fromage, sur des tablettes, selon leur grosseur. Du temps de la famille Ferland, le fromage provenant de la fromagerie du chemin des Plaines ne portait pas de nom de commerce, mais il était identifié par le numéro 1931 correspondant au numéro d'enregistrement du commerce.

Des meules de fromage de cinq livres étaient vendues aux gens de la région. Ainsi, un client de Saint-Apollinaire, Arbie Côté, venait chercher la sienne chaque semaine. Cependant, la majeure partie de la production était vendue à l'extérieur de Saint-Antoine-de-Tilly. On confiait la marchandise à un entrepreneur qui s'occupait du transport. En été, Hildevert Lavoie, du rang Bois-Franc de Saint-Apollinaire, arrivait tôt le matin pour prendre livraison du fromage et il se rendait au quai de Saint-Antoine « embarquer » le chargement sur le *Ste-Croix*. À Québec, le grossiste Émond & Côté vendait les grosses meules de quatre-vingts livres sur un marché extérieur.

Même en hiver, le fromage était transporté en ville. Il faisait encore nuit lorsque Hildevert arrivait à la fromagerie Ferland. Joseph l'aidait à charger de gros coffres remplis de belles meules sur un traîneau tiré par un cheval. Le conducteur prenait un raccourci à travers les rangs pour se rendre jusqu'à la Traverse de Lévis.

Après la fin des activités au quai de Saint-Antoine-de-Tilly, Atchée Desruisseaux, de la paroisse, fils de Xavier, prit la relève et transportait le fromage par camion jusqu'à Québec.

Joseph Ferland était secondé par deux de ses garçons, Odina et Henri, et un engagé, Antonin Boisvert, pour vaquer aux différentes opérations de la fromagerie. Il avait d'autres employés pour s'occuper des travaux de la ferme. Démontrant un grand intérêt pour la fabrication du fromage, Odina acquit une formation de fromager à l'École de laiterie de la province de Québec, de Saint-Hyacinthe, puis, en 1939, acheta la fromagerie de son père.

La fromagerie du temps d'Odina Ferland fut très prospère. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, elle produisit jusqu'à 200 000 livres (90,6 kg) de fromage par année.

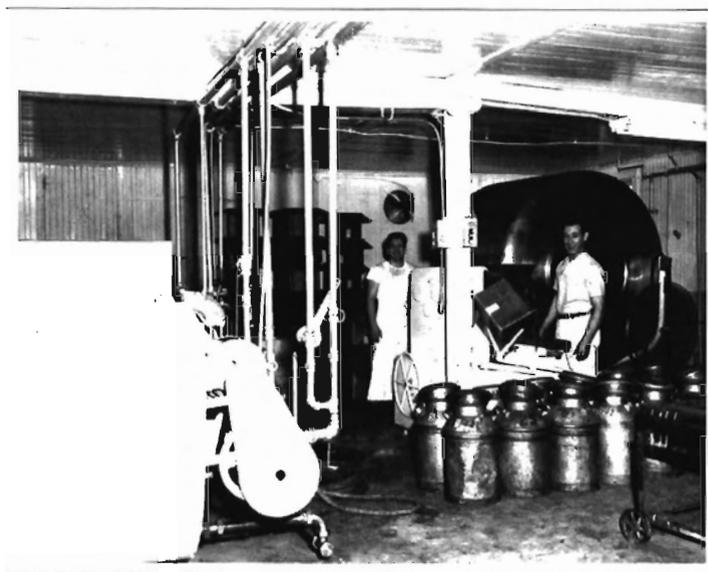
En 1949, peu avant les modifications majeures qui transformèrent le visage de l'industrie laitière au Québec, Odina vendit sa fromagerie à Raoul Croteau. En 1954, la fromagerie changea de nouveau d'administration, passant aux mains des frères Raymond et Égide Bergeron.

Raymond possédait son diplôme de fromager de l'École de laiterie de la province de Québec depuis 1948. L'entreprise porte encore le nom d'enregistrement de la compagnie. À la suggestion d'Égide, les frères décidèrent de nommer leur entreprise Meuldor, en référence à la couleur jaune doré des meules de cheddar qu'ils produisaient. Le poids de ces meules variait entre une livre, deux livres, douze livres, dix-huit livres et quatre-vingts livres. Le premier employé embauché chez Meuldor fut Luc Bédard.

En 1954, la fromagerie traitait 9 000 de livres de lait par jour en été comparativement à la même quantité par semaine en hiver. En 1958,



*Fromagerie Bergeron vers 1956.
Quai de réception des canisses.
Raymond Bergeron, Roland
Tremblay, Luc Bédard
et Égide Bergeron.
Collection Chantal Bergeron*



*Baratte à beurre à la fromagerie Bergeron.
Luc Bédard, fromager et Normand, le beurrier.
Collection Chantal Bergeron*

deux bassins à fromage furent ajoutés. Égide faisait la cueillette du lait du Bas-de-la-Paroisse jusqu'à Sainte-Croix. Les *canisses* utilisées pour le transport avaient une capacité de 150, 200 et 250 livres. À l'automne, Égide se rendait chercher le lait jusqu'à Saint-Édouard. Dès 1960, l'entreprise était en pleine expansion et diversifiait sa production. On y fabriquait le beurre de marque Québécois, de la poudre de lait et de la caséine, une protéine du lait utilisée comme ingrédient de base dans la peinture et les plastiques ⁷³. De 1962 à 1967, le transport du lait à la fromagerie Meuldor passa progressivement des *canisses* et bidons aux camions-citernes. Des cuves réfrigérées pour le stockage du lait furent dorénavant installées chez le cultivateur et le liquide était récolté en vrac chaque matin. Le premier cultivateur à expérimenter ces nouvelles installations fut Léonard Bédard.

La production augmentait, car les fournisseurs de lait étaient plus nombreux et possédaient aussi de gros cheptels. Ils provenaient de toutes les paroisses avoisinantes ou peu éloignées : Saint-Antoine, Saint-Apollinaire, Saint-Flavien, Sainte-Emmélie, Saint-Édouard, Lotbinière, Sainte-Croix, Saint-Nicolas et Laurier-Station. On continua pendant quelque temps de ramasser les bidons chez les plus petits cultivateurs.

En outre, un nouvel outil promotionnel vit le jour en 1964, la fromagerie se lançant dans l'exploitation de kiosques à fromage et de comptoirs laitiers.

En 1968, le gouvernement provincial entendait favoriser la création de grandes entreprises rentables afin de développer l'industrie laitière. Les entreprises indépendantes et de taille moyenne, comme celle des Bergeron, se trouvèrent de plus en plus isolées. En 1971, la fromagerie vendit sa *run* de lait à Vermette & Fils de Saint-Agapit. Vers 1978, la fromagerie s'employait exclusivement à la fabrication et à la vente du fromage Meuldor. L'entreprise utilisait 5 000 000 de litres (2,265,000 kg) de lait pour sa production annuelle et comptait vingt-cinq employés. Toutefois, la pression du marché amena les propriétaires à vendre cette même année leur entreprise à la Coopérative laitière du Sud, devenue aujourd'hui Lactel.

En 1980, après la vente de la fromagerie, les frères Bergeron mirent fin à leur association. Égide poursuivit, seul, la vente des produits de la fromagerie en exploitant une vingtaine de comptoirs répartis sur le territoire du Québec-Métropolitain et un peu partout dans la province. Son territoire comprenait Montréal, Trois-Rivières, Drummondville, Saint-Hyacinthe, Chicoutimi, Alma et Sept-Îles.

De leur côté, Raymond Bergeron et son épouse, Colombe Ouellet, communiquèrent leur passion et leur savoir-faire à leurs enfants, Sylvain, Chantal, Mario et Roger. L'un d'eux, Mario, suivit son cours de



Agrandissement de la fromagerie Bergeron du chemin des Plaines, 1968.

Collection Chantal Bergeron

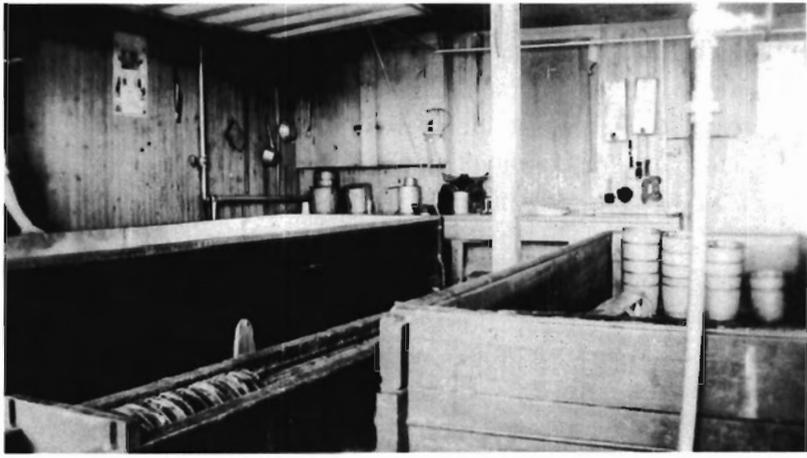
fromager à Saint-Hyacinthe. En 1985, Mario et Sylvain innovèrent en se tournant vers un nouveau créneau, celui du fromage gouda. La famille Bergeron commença la construction de l'usine actuelle située au sud du village de Saint-Antoine-de-Tilly. La fromagerie Bergeron ouvrit ses portes le 16 août 1989, sous le nom de Fabrique Bergeron. Elle était en activité sept jours par semaine, vingt-quatre heures par jour. En 1991, la fromagerie connut un nouvel essor avec le retour d'Égide et l'arrivée de deux nouveaux investisseurs, Léon Aubin et Jean-Paul Désy⁷⁴. La force de la fabrique résidait dans l'expérience et les connaissances des partenaires de l'entreprise. En 1994, la fabrique tenta de percer à l'étranger et présenta ses produits à Mexico. Dès 1997, elle comptait soixante-dix employés et une main-d'œuvre de plus en plus spécialisée et experte.

La famille de Raymond reprit bientôt la direction exclusive de la fromagerie, qui est en pleine croissance en ce moment et procure de l'emploi à environ quatre-vingts personnes. Elle comporte aussi en été un volet crêperie-restaurant. Un nouveau projet d'agrandissement est en vue pour développer un marché dans les autres provinces canadiennes, présenter des spécialités dans différents formats et ajouter la fabrication du gouda vieilli et du gouda fumé⁷⁵.



Fromagerie et épicerie de Pierre Laroche dans Les Fonds.

Collection Claire Houde



*Fromagerie du chemin des Plaines
au temps de Joseph et d'Odina Ferland.*



Il faut se rappeler qu'en 1898, il y avait une fromagerie dans Les Fonds et Pierre Laroche en était à la fois le propriétaire et le fromager. Ce commerce fut actif pendant environ trente-cinq ans⁶⁶. Son fils Adrien, qui lui succéda pendant quelque temps, décida, en 1935, de transformer la bâtisse en garage⁶⁷. Les deux fromagers de l'époque, Joseph Ferland et Pierre Laroche, entretenaient des liens amicaux et accomplissaient leur travail sans esprit de compétition. Les cultivateurs du chemin des Plaines portaient leur lait à la fromagerie Ferland et, en général, ceux qui habitaient Les Fonds réservaient leur lait pour le fromager Laroche.

Selon la tradition orale, une fromagerie a existé dans le chemin Bois-Clair. Elle aurait appartenu à un fromager du nom de Aubin. Vers 1954, on pouvait encore en apercevoir les fondations⁷⁶.

Les boulangeries

La boulangerie de Romuald Doré était située au village, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la caserne des pompiers de la municipalité. Incendiée en 1916, elle fut reconstruite l'année suivante. J. Romuald l'acheta de son père aussitôt après la reconstruction et y exerça son métier pendant vingt-sept ans. Dans la première partie du XX^e siècle, le boulanger faisait la livraison de ses produits de porte en porte, les



*Boulangerie
Romuald Doré.
Roger Daigle le
troisième
propriétaire et
Denis Lafleur.*

Collection Denis Lafleur

familles nombreuses étant de « bonnes pratiques »⁷⁷. À certains endroits, on achetait quinze ou seize pains par semaine ; de gros pains charnus, appelés communément pains à fesses. Le four du boulanger Doré cuisait aussi de bonnes brioches, ces pâtisseries en forme de boule, recouvertes d'une glace et dont la pâte contenait des raisins⁷⁸. Lors de sa tournée du samedi, le boulanger rapportait à sa boutique de nombreuses jarres en terre cuite remplies de fèves au lard. Ces récipients étaient mis au four pour la nuit. Après la grand-messe, les mères de famille reprenaient possession des jarres pour servir les fèves au lard encore fumantes au repas du midi⁷⁹.

La boulangerie Doré fut ensuite achetée par la boulangerie Nadeau. Après quelque temps, Joseph Nadeau quitta la paroisse pour s'établir à Sainte-Croix. Un dénommé Daigle prit la relève. Malheureusement, le nouveau boulanger n'eut pas de chance, la boulangerie fut rasée de nouveau par un incendie. Vers 1945, un certain Gérard Boissonnault exerçait aussi le métier de boulanger à Saint-Antoine.

En juin 2000, le couple Benoît Martin et Lucie Fauteux a ouvert la boulangerie *Fine Fleur* en plein cœur du village. Les propriétaires offrent des pains au levain, des baguettes et des viennoiseries. Un coin dégustation permet au client de goûter les produits. Benoît et Lucie y ont également ouvert un atelier de papier fin artisanal sous le nom de *Papier flore*.

L'un des nôtres a longtemps travaillé dans le domaine de la boulangerie sans toutefois être boulanger. Jean-Guy Lambert, appelé affectueusement par certaines familles le boulanger de la paroisse ou encore monsieur Gâteau, a livré pains et pâtisseries de toutes sortes aux résidents de Saint-Antoine-de-Tilly pendant vingt ans. Il a travaillé pour le compte de la boulangerie Leclerc de Saint-Flavien pendant douze ans et de la Boulangerie Samson de Québec pendant huit ans.

LES MOULINS

Au milieu du XIX^e siècle, on retrouvait un bon nombre de moulins dans le comté de Lotbinière : vingt-six moulins à scie, treize moulins à farine et six moulins à carder qui pouvaient alimenter trois industries de fil et de laine⁸⁰. Vers 1870, on comptait vingt moulins à farine et quarante-six moulins à scie, ce qui constituait une grosse augmentation en si peu de temps.

Le moulin à farine

En 1686, un édit royal ordonna au seigneur de Villieu de construire un moulin banal. Selon les premières monographies paroissiales, le seigneur de Tilly l'aurait fait bâtir un peu après 1700. En effet, dans l'inventaire des biens relevés après son décès, on mentionne l'existence, en 1724, d'un moulin à farine fonctionnant à l'eau⁸¹.

En 1738, Louis Croteau aurait érigé un moulin à farine en pierre. Vers 1796⁸², François-Xavier Bourret, arrière-grand-père de Jean d'Avila Bourret, capitaine de la goélette *Alys*, aurait été meunier, ce qui expliquerait pourquoi la rivière a conservé de nos jours son patronyme. Dans un acte notarié datant de 1823, il est fait mention de deux moulins à farine appartenant au seigneur Jean-Baptiste Noël de Tilly⁸³. Le second moulin mentionné dans cet acte, probablement le seul à être utilisé, aurait continué à assurer les services d'un moulin à Saint-Antoine. Il n'aurait donc pas été construit pour faire double emploi. Il était bâti sur le fief Duquet (Maranda), partie ouest, près de la Grosse Rivière à la Tortue, aujourd'hui la rivière Bourret.

En 1838, les héritiers de la succession, les héritiers de la seigneurie Noël de Tilly, signèrent un accord devant notaire selon lequel ils se répartissaient les biens, dont les deux moulins⁸⁴. Le premier, construit en bois, fut remplacé par un moulin de pierres. Ce moulin fut certainement construit au XVIII^e siècle, puisque dans la première moitié du XIX^e siècle, il était déjà considéré comme une vieille bâtisse inutilisée. Il avait tiré son pouvoir hydraulique du ruisseau Méthot coulant dans la partie est et avait été construit d'une façon bien particulière : « Les murs très épais étaient construits en cailloux et en gâteaux de calcaire noyés dans un mortier⁸⁵. » Ce bâtiment de forme rectangulaire aurait servi les censitaires jusqu'à la fin du XVIII^e siècle⁸⁶. Il s'agissait peut-être du moulin à cardes...

En 1864, le moulin qui avait toujours appartenu à la famille seigneuriale passa aux mains de François Bourret, déjà meunier et cultivateur. Les Bourret, meuniers de père en fils, pratiquèrent leur métier sur une longue période, vraisemblablement de 1797 jusqu'en 1885. Le recensement de 1831 présente François et Henri Bourret (Bourré) comme meuniers. Selon le témoignage de Benoît Beaudet⁸⁷, un moulin de pierres existait autrefois sur l'emplacement de son jardin. Un second moulin en bois lui aurait succédé à l'endroit même où se trouve le moulin actuel.

Ce deuxième moulin, incendié au début du XX^e siècle, fut remplacé par celui que nous connaissons aujourd'hui. L'ensemble de la vente de 1864 comprenait bâtisse, hangar, chaufferie, étable, marteaux, bluteau, chaussees servant à faire marcher le moulin⁸⁸. Un droit de passage avait été accordé à Marie-Josephte Boudreault, veuve de Jean-Baptiste Noël, à Charles King, à Norbert Lamothe et à ses descendants. Il permettait à ces gens d'emprunter le chemin du moulin pour monter sur la falaise⁸⁹.

Fait intéressant, à la même époque, plus précisément en 1831, Saint-Antoine comptait un moulin qui transformait les graines de lin en huile⁹⁰ et qui fut en activité jusqu'en 1851. Charles King apparaît aussi dans le recensement de 1831 à titre de fabricant d'huile.

Le 28 juillet 1885, le meunier Bourret vendit à Rosalie Boucher, veuve de Charles-Alphonse Dionne, le moulin à farine, sauf le moulin à carder, avec tout son mécanisme qui se trouvait dans ledit moulin à farine qu'il réservait à son fils Hildevert⁹¹. Le 12 décembre 1885, Rosalie Boucher légua à ses fils, Philémon, Joseph et Arthur Dionne, un tiers du bâtiment et du terrain⁹². Le 2 juin 1892, Joseph Larue et Philémon Dionne vendaient leur part à Zotique Beudet. Le 25 octobre de la même année, Arthur Dionne vendait aussi un tiers à Rémi Desrochers. En résumé, les trois nouveaux propriétaires du moulin, à parts égales, étaient Philémon Dionne, descendant des seigneurs de Tilly, ainsi que Zotique Beudet, meunier, et Rémi Desrochers, cultivateur de Sainte-Croix⁹³. Le 10 janvier 1907, le seigneur Dionne, car c'est en ces termes qu'on le dénommait, abandonnait la totalité de sa part à Eugène Laroche, cultivateur de Saint-Antoine-de-Tilly.

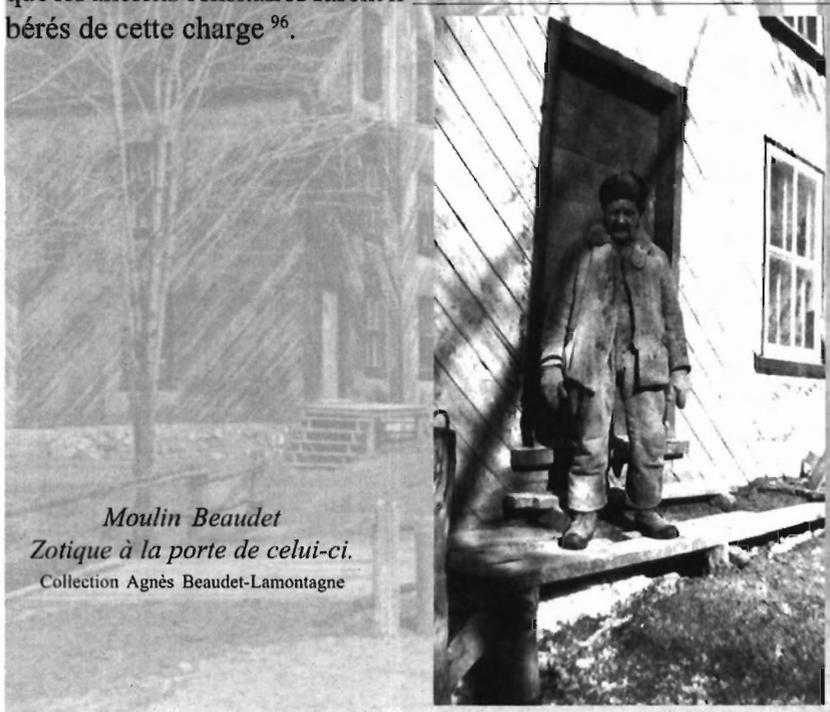
Incendie du moulin à farine

Un acte du 10 janvier 1907 confirme que l'incendie du moulin à farine eut lieu après cette date. Selon le témoignage de Benoît Beudet, fils de Zotique, le moulin de bois fut rasé par les flammes à l'été 1907. L'événement survint à la suite d'une imprudence, au moment où un ouvrier s'appêtait à insérer des tiges de fer dans le mur du moulin afin de le solidifier. La mèche qu'il utilisait étant trop petite, il n'arrivait pas à creuser un trou assez grand pour exécuter son travail. C'est en essayant d'introduire un fer rouge pour agrandir l'ouverture que l'accident se serait produit. Zotique Beudet se serait empressé de lui dire : « Arrête ! tu vas mettre le feu au moulin ! » L'autre lui aurait répondu :

« T'en fais pas, Beudet, je connais mon affaire ! » Peu de temps après, l'incendie rasait le moulin ⁹⁴.

Étant donné que le blé, le sarrasin et le grain pour les animaux s'imposaient comme une nécessité dans la vie des cultivateurs, le curé lança un appel en chaire, enjoignant les gens de se mettre à la tâche et de reconstruire le moulin. On organiserait une corvée où chacun fournirait ce qu'il pouvait en main-d'oeuvre et en matériaux. Une trentaine d'hommes y participèrent et, l'année même, un nouveau bâtiment surgit des cendres. Des ouvriers spécialisés s'engagèrent pour fabriquer les mécanismes alors que les Lacroix de Saint-Antoine y oeuvrèrent comme habiles menuisiers. L'arbre de bois chanfreiné sur tout le pourtour, exécuté par Éleucipe Lacroix, représentait une très belle oeuvre de menuiserie. La forme figulée des trémies, des augets et des godets ⁹⁵ dénotait également un grand souci de finition.

Toujours en 1907, Rémi Desrochers vendit sa part à Gédéon Demers, rentier, vite rachetée par le meunier Beudet et le cultivateur Laroche. C'était la dernière fois qu'une clause rappelait au propriétaire son obligation de payer les rentes seigneuriales. C'est officiellement en 1943 que les anciens censitaires furent libérés de cette charge ⁹⁶.



*Moulin Beudet
Zotique à la porte de celui-ci.
Collection Agnès Beudet-Lamontagne*

Entente avec la Compagnie des chemins de fer nationaux

Lorsque deux moulins étaient érigés sur le même cours d'eau, il s'ensuivait un ralentissement du débit d'eau et de la réserve qui s'accumulait derrière le barrage. Qui plus est, la Compagnie des chemins de fer nationaux avait, aux cours de ces années, construit un réservoir sur la Grosse Rivière à la Tortue, l'actuelle rivière Bourret, au sud de Saint-Antoine, dans les limites de Saint-Apollinaire. Le moulin Beaudet vit donc sa production ralentir en raison d'une importante réduction de sa force motrice. Toutefois, le tout se régla à l'amiable lors d'une entente entre les deux parties.

LE MOULIN BEAUDET

Le moulin Beaudet était situé dans Les Fonds, près de la falaise, au bord de la rivière Bourret. Pendant quelque temps, le moulin et la rivière portèrent le nom du meunier Beaudet. Le meunier Benoît Beaudet et son épouse, Adrienne, ainsi que leurs enfants habitaient une maison située à environ cent pieds du moulin à farine. Un ponceau permettait d'y accéder. Construit en bois, ce moulin reposait sur une base de pierres et comportait trois étages. Le rez-de-chaussée était réservé au grain moulu. À l'étage, on retrouvait les *moulanges* pour moudre le grain ; sous les



Moulin Beaudet. Collection Jules Beaudet

combles, le crible et la réserve de grain des sociétaires. Le crible était un appareil à fond perforé qui permettait de nettoyer le grain avant de le moudre en le séparant mécaniquement des cailloux, de la paille et de la poussière. La réserve de grain était partagée en trois parcs, appelés *pors* dans le langage de l'époque, pour indiquer le partage entre les trois sociétaires ⁹⁷.

Le moulin était essentiel

« Les moulins étaient investis d'une mission envers le peuple, qui les considérait comme des institutions de service plutôt que des entreprises commerciales ⁹⁸. » La corvée de reconstruction et celle du déglacage de la *dalle* pendant l'hiver, qui réunissaient des voisins pendant quelques jours, en étaient une preuve. De plus, les gens qui venaient de loin pour faire moudre leur grain étaient souvent hébergés par la famille du meunier.

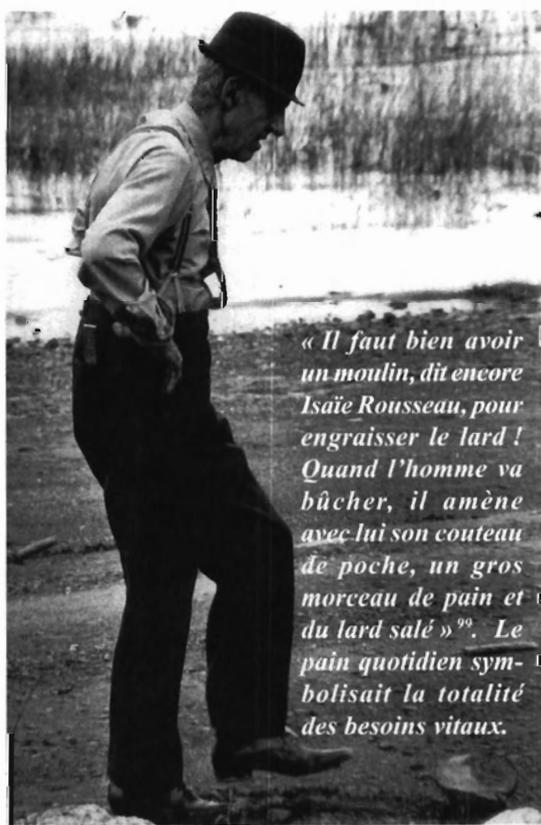
Les agriculteurs faisaient transformer le blé et le sarrasin en farine et concasser l'avoine et le grain pour nourrir les animaux, principalement le porc qui occupait une place importante dans l'alimentation traditionnelle. « Il faut bien avoir un moulin, dit encore Isaïe Rousseau, pour engraisser le lard ! Quand l'homme va bûcher, il amène avec lui son couteau de poche, un gros morceau de pain et du lard salé » ⁹⁹. Le pain quotidien symbolisait la totalité des besoins vitaux. À chaque repas, les familles consommaient du pain. Les beurrées ou tartines de toutes sortes se retrouvaient sur la table du matin au soir. Le pain, qui accompagnait la viande au repas, revenait au dessert garni de crème fraîche ou de confitures de fruits sauvages.

La clientèle du moulin

Le moulin desservait les cultivateurs de Saint-Antoine et recevait des clients des villages voisins tels que Saint-Nicolas, Saint-Apollinaire, Saint-Édouard, Saint-Flavien, Sainte-Emmélie, Lotbinière et Sainte-Croix. Benoît Beudet a aussi moulu de la farine pour les boulangers de Saint-Antoine, de Sainte-Croix et de Lévis. Les cultivateurs du voisinage y laissaient leurs sacs de grains et les reprenaient lorsque les céréales étaient moulues et que les grains de semence avaient été nettoyés au crible ¹⁰⁰.



*Adrienne Legendre, Benoît Beudet,
Zotique Beudet et Élise Garneau*



*« Il faut bien avoir
un moulin, dit encore
Isaïe Rousseau, pour
engraisser le lard !
Quand l'homme va
bûcher, il amène
avec lui son couteau
de poche, un gros
morceau de pain et
du lard salé »⁹⁹. Le
pain quotidien sym-
bolisait la totalité
des besoins vitaux.*

*Le grand sage
Isaïe Rousseau*

Salaire du meunier

Le travail du meunier était très diversifié. Il recevait les clients, dirigeait toutes les opérations techniques de la mouture du grain, procédait au partage entre les sociétaires, empochait le grain, le pesait, l'entreposait, préparait les factures et percevait les sommes d'argent. Parfois, certains cultivateurs retardaient leur paiement. Après la messe dominicale, sur le parvis de l'église, le meunier se faisait un devoir de percevoir ses comptes. Le plus souvent, même du temps de Benoît Beudet, les clients ne payaient pas en argent mais plutôt en mouture, une procédure datant du début de la colonie. Le meunier retenait un minot par poche de grain moulu. Zotique Beudet avait conservé cette coutume et son fils Benoît l'appliquait aussi lorsque les cultivateurs manquaient d'argent. Zotique réclamait le dixième minot au lieu du quatorzième fixé au début du régime seigneurial. Le blé pesait soixante livres au minot (environ trente kilos) et arrivait dans des poches de quatre-vingt-dix livres. Une poche de blé valait donc un minot et demi. Benoît Beudet, à partir de 1943, demanda 10 ¢ la poche pour augmenter graduellement son tarif à 2 \$ la poche au début des années 1960.

La culture du blé...

Le blé, qui avait joué un rôle primordial dans la vie des gens depuis le début de l'histoire du Québec, connut une longue décroissance au cours du XIX^e siècle et accusa une baisse considérable au début du XX^e siècle. La farine blanche produite par les nouveaux moulins exerçait un attrait sur les gens, d'autant plus qu'elle se conservait mieux. L'été surtout, la farine naturelle avait tendance à « chauffer ». Aussi, on achetait parfois *un cent de farine blanche* pour la mêler à l'autre. Cette dernière était aussi appréciée des consommateurs pour sa légèreté. Pour toutes ces raisons, au fur et à mesure que les cultivateurs gagnaient plus d'argent, ils se procuraient de la farine commerciale.

En 1936, lorsque Benoît Beudet prit la relève au moulin, la culture du blé avait commencé à péricliter, car les cultivateurs y apportaient davantage de sarrasin. L'avoine et d'autres grains tels que l'orge et le blé d'Inde continuèrent à faire vivre le moulin. À partir des années 1950, le meunier se mit à vendre des moulées de croissance ou moulées « balancées », de l'orge et de la farine de blé qu'il se procurait chez des grossistes. En 1960, Benoît abandonna son métier de meunier et son fils

Raymond assura la relève pendant deux autres années. Puis, en 1962, après le bris de la roue motrice, le moulin ferma ses portes.

Évolution de l'architecture et de la technologie

Pour répondre aux besoins de la population, on avait voulu installer quatre meules dans le moulin : une pour le blé, une pour le sarrasin et deux pour le grain réservé aux animaux. En 1823, à la rivière Beaudet, on comptait « deux paires de *moulanges* » ; en 1864, on en trouvait cinq paires. Les *moulanges* de pierre faisaient un bruit moins prononcé, semblable à un grondement éloigné, ce qui permettait aux gens de parler normalement.

Dans les actes notariés, il est fait mention de l'utilisation, vers 1920-1925, d'une « paire de *moulanges* », c'est-à-dire deux meules qui tournaient l'une sur l'autre, dans le vieux moulin banal du ruisseau Méthot.

Le piquage des meules représentait véritablement un art. À genoux sur la pierre, avec son marteau de fer, le meunier *picossait* ¹⁰¹ la pierre dure jusqu'à lui donner le tranchant désiré. La meule à blé requérait un piquage par année, tandis que les meules à avoine avaient besoin d'être piquées régulièrement.



Moulin Beaudet — Piquage des meules avec Benoît Beaudet.

Dans les années 1960, avec l'arrivée des *moulanges* d'acier, le bruit devint infernal, il fallait crier pour se comprendre. Dès lors cependant, les opérations de mouture s'exécutaient plus rapidement, le meunier pouvant moudre trois poches de grain en quinze minutes plutôt qu'une seule, comme c'était le cas précédemment ¹⁰².

Un barrage de ciment remplaça la chaussée de bois emportée en juillet 1918 par un coup d'eau épouvantable. Une *dalle* de bois, maintenant disparue, conduisait l'eau au moulin. Elle mesurait environ 75 cm de large par 61 m de long.

Le travail de déglaçage de la roue et de la *dalle* pouvait occuper quatre hommes pendant toute une journée. Avec des pics et des pelles, ils fendaient la glace au milieu du conduit pour décoller le fond et les côtés. Ils devaient se tenir à même la roue glacée et mouillée. Ils en sortaient frigorifiés, incapables de se dévêtir avant que leurs habits aient perdu leur raideur. Chaque corvée était récompensée par un repas chaud, préparé par l'épouse du meunier.

Apprentissage du métier

Benoît Beudet tenait son métier de son père qui, lui-même, avait fait son apprentissage auprès de son oncle meunier au moulin du Portage ¹⁰³. Élève au Collège de Sainte-Croix jusqu'en 1916, où il obtint son diplôme du cours modèle, Benoît rejoignit son père dès l'âge de dix-sept ans. Issu d'une famille de sept enfants, dont quatre garçons, il montra un grand intérêt pour le métier de meunier alors qu'il était encore jeune. Il était donc tout désigné pour prendre la relève. Bien que ce travail fût exigeant et peu rémunérateur, il ne s'en plaignit jamais. Toujours, il aima ce métier ¹⁰⁴ et transmit à son tour ses connaissances à ses fils Jules et Raymond. Raymond fut le dernier meunier de la lignée Beudet et aussi le dernier meunier de Saint-Antoine.

Pour ces meuniers de père en fils, un moulin fonctionnait d'instinct, à l'oeil et à l'oreille, selon les expressions de Jules Beudet. L'apprentissage se faisait au cours de longs moments d'attention, d'écoute et de surveillance des choses. Ôter du grain ou en ajouter, lever la pelle ou l'abaisser, c'étaient ces gestes sans cesse répétés qui permettaient au meunier de faire les continuel ajustements visant à faire tourner les meules assez vite ou pas trop vite et à faire en sorte que la farine en sorte assez fine, bien douce, pas trop *chauffée*, pas en *bouette*. Même

lorsque le meunier allait dîner à la maison, il tendait l'oreille vers son moulin et repérait les sons familiers ou inhabituels.

Le moulin Beudet était ouvert à l'année, mais c'est à l'automne que le travail devenait plus pressant. Pendant cette saison, le père et le fils devaient se relayer jour et nuit. De son côté, Benoît pratiquait son métier tout en cultivant un jardin et en gardant quelques animaux pour les besoins de sa famille.

Dans les moulins, comme dans les maisons, on retrouvait des images pieuses et des rameaux bénits qui rendaient hommage à ceux que l'on vénérât et à qui on demandait de veiller sur les bâtiments.

L'avenir du moulin

Conscients que le moulin Beudet se situait dans la lignée du moulin seigneurial de Saint-Antoine-de-Tilly, des descendants de Benoît Beudet adressèrent maintes demandes à différents organismes gouvernementaux pour en faire reconnaître la valeur patrimoniale et en faire un centre d'interprétation.

À la demande du ministère des Affaires culturelles, Hélène de Carufel réalisa, en 1982, une évaluation patrimoniale du moulin Beudet. Selon cette étude, en ce qui avait trait aux mécanismes, le moulin représentait une réussite et un achèvement parmi les moulins à eau traditionnels. Le hériçon, les quatre pignons et les quatre meules représentaient une concentration maximale des pièces mécaniques par rapport à ce type de technologie. Et l'aménagement des mécanismes était à lui seul une réalisation digne de mention. De l'avis de madame de Carufel, l'état de conservation de l'architecture et des mécanismes était aussi exceptionnel. Les possibilités d'aménagements, tant sur le plan muséologique que récréatif, constituaient donc un potentiel certain de mise en valeur.

En 1985, Charles E. Bélanger de Saint-Édouard fit des démarches auprès du ministère des Affaires culturelles et auprès de Benoît Beudet afin de restaurer le vieux moulin à farine et de le faire déclarer monument historique ¹⁰⁵. D'autres propriétaires subséquents, un monsieur Doré, puis Donald Perron et Mario Demers, les propriétaires actuels, entreprirent la même démarche, mais le Ministère refusa d'accorder les subventions requises. En 1997, le mécanisme ancien et bien conservé

du moulin Beudet fut finalement vendu à Gestion Promiel inc. et servira à remettre en fonction le moulin de M^{gr} de Laval, à Château-Richer.

LES MOULINS À SCIE

Le premier moulin à scie aurait été construit en 1718 par le seigneur Pierre Lestage, à l'endroit qu'on appelle les Chutes Berthier, sur la rive sud.

Les recensements du milieu du XIX^e siècle nous présentent nombre de moulins à scie répartis le long des cours d'eau. De dimensions restreintes, soit environ trente pieds sur quarante, et équipés d'une seule scie de long ¹⁰⁶, ils fonctionnaient pour le marché local. Ils nécessitaient en moyenne un investissement de 1 000 \$ à 2 000 \$ et débitaient environ 1 500 pieds de bois par jour ouvrable. D'abord mus par des roues à eau, plusieurs ne fonctionnaient qu'au printemps et à l'automne quand la fonte des neiges ou les pluies grossissaient les rivières ¹⁰⁷. Par la suite, les moulins à scie furent actionnés par des machines à vapeur, puis des moteurs à essence ou à l'électricité.

La coupe de bois représentait un secteur d'activité économique important à Saint-Antoine. Cultivateurs, menuisiers, charpentiers et plusieurs artisans qui excellaient dans l'art du recouvrement en bardeau décoratif avaient constamment recours au scieur de long. Les principales essences de bois apportées au moulin étaient le pin, la pruche et l'épinette. Les nombreux moulins à scie en témoignent. William Laroche, père de Romuald, exploitait un moulin à scie dans le chemin Bois-Clair. D'après sa petite-fille Amabilis Laroche-Janvier, le moulin à scie était toujours là ¹⁰⁸ en 1903. L'entreprise Lacroix, de Lacroix et Fils enr., a déjà utilisé pour les besoins de son usine un moulin à scie fonctionnant à l'eau.

Le moulin à scie le plus connu était situé près du moulin à cardes, dans Les Fonds. Il avait été construit en 1837 par un ancêtre de la famille Méthot et devint la propriété d'Arthur Méthot, artisan dans plus d'un métier. Tout, des travaux de maçonnerie jusqu'aux meubles de sa maison, avait été façonné de ses mains, avec l'aide de sa femme et de ses enfants. En 1942, pour cause de vieillesse, il vendit son moulin à scie à la compagnie Houde & Bergeron. Onésime Carré en acheta l'équipement et le moulin déménagea de nouveau en 1961. Jean-Paul Lortie le racheta en 1972 et le déplaça à l'ouest de la paroisse.

Incendie au moulin à scie

La petite Hélène Méthot, fille du scieur de long, était dans les bras de sa soeur Apolline quand le moulin passa au feu le 25 novembre 1911. Nonagénaire, elle a encore souvenir de l'excitation des gens de la maison et de la sensation de chaleur intense qu'elle éprouva ce jour-là. Tous pensaient que la maison allait également brûler. Un membre de la famille apposa une image pieuse dans la fenêtre de la cuisine d'été toute brûlante. On alla trouver le curé au presbytère pour lui demander d'intercéder auprès de la divine Providence afin que le feu épargne la maison et les autres bâtiments. Le curé répondit : « Prenez soin du feu au moulin et il ne brûlera aucun autre bâtiment. » C'est ce qui se produisit très exactement. On reconstruisit le moulin à scie rapidement, le même automne, grâce à une corvée.

Relations avec les gens

Au printemps, durant la période la plus achalandée, beaucoup de cultivateurs venaient faire scier leur bois au moulin Méthot. Souvent, ils attendaient la fin des travaux avant de retourner à la maison, et Arthur invitait ses clients à prendre le repas du midi à la maison. Son épouse, Mathilda Croteau, accueillait alors chaleureusement ces invités qui arrivaient à l'improviste.



Le moulin à scie d'Arthur Méthot avant l'incendie de 1911.

Collection Robert Linteau



Le scieur de long Arthur Méthot dans son moulin à scie en 1923.

Collection Robert Linteau



Le moulin à scie reconstruit.

Collection Robert Linteau

Durant cette période, le scieur de long ne pouvait suffire seul à la tâche et il devait engager du personnel supplémentaire. Des gens des villages environnants apportaient aussi leur bois au moulin Méthot, qui avait la réputation de ne pas gaspiller le bois et de se contenter d'un prix raisonnable. On acceptait tout le travail que les gens apportaient au moulin.

Le travail au moulin

On chargeait les troncs d'arbres sur un chariot avant de les débiter sur leur longueur à l'aide d'une scie ronde. On sciait les planches en différentes épaisseurs selon les exigences du client. Un peu plus loin, les planches de bois sciées entraient dans le planeur¹⁰⁹, une machine qui faisait disparaître les inégalités du bois. Les filles Méthot travaillaient souvent à tirer les planches du planeur.

La partie extérieure du billot¹¹⁰ de bois, appelée *croûte*¹¹¹, était sciée, coupée en morceaux et empilée dans la cour par les enfants. L'été venu, ceux-ci avaient la tâche d'entrer les *croûtes* dans la cave de la maison. On s'en servait pour allumer le poêle à bois durant les mois d'hiver. Monsieur Doré se procurait aussi des *croûtes* au moulin à scie Méthot pour chauffer le four à pain de sa boulangerie. Pour ses besoins, les morceaux de bois étaient coupés en bouts de trois pieds (0,9 mètre).

Pour se faire un peu d'argent de poche, Albert Méthot, fils d'Arthur, ramassait le bran de scie provenant du sciage du bois, l'empochait et le vendait 5 ¢ la poche. Les gens possédant une glacière s'en servaient comme matériau isolant afin de conserver les blocs de glace.

Un gagne-pain

Bien que le moulin à scie fût le principal gagne-pain d'Arthur Méthot, ce dernier cultivait sa terre et élevait quelques animaux pour les besoins familiaux. Il devait soigner les animaux avant de commencer son travail au moulin à scie, qui se terminait à la brunante. L'hiver, les activités du moulin cessaient complètement.

LE MOULIN À CARDES

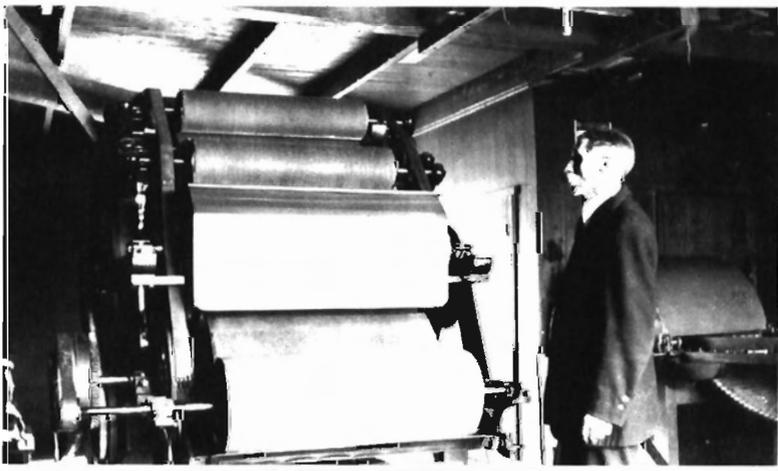
Selon le recensement de 1844, le Bas-Canada déclarait avoir produit 1 210 944 livres (548 557 63 kg) de laine et 655 000 verges (638 232

mètres) de flanelle ou autre étoffe de laine durant l'année ¹¹². On comptait alors 169 moulins à cardes dont la plupart étaient actionnés à l'eau.

Ce genre de moulin existait depuis fort longtemps à Saint-Antoine-de-Tilly. On sait que déjà, en 1831, Germain Croteau et Jean-Baptiste Ertau étaient cardeurs. En 1876, le meunier François Bourret (Bourré) fit donation à ses fils, Hildevert et Barthélémy, déjà cardeurs, du mécanisme du moulin à cardes qui se trouvait à l'intérieur du moulin à farine situé dans Les Fonds ¹¹³.

Le premier propriétaire connu du moulin à cardes Méthot fut Théophile Legendre, mais d'après la tradition orale, ce moulin était en fonction depuis longtemps lorsqu'il le vendit à Napoléon Piché de Saint-Basile de Portneuf, en 1878.

En 1880, un certain Piché construisit une chaussée en bois un peu plus élevée que la chaussée actuelle. Il exerça le métier de cardeur pendant trois ans avant de vendre le moulin, en janvier 1882, à Joseph-Victor Méthot. En 1898, un feu détruisit le moulin à cardes et toutes ses dépendances. On ne déplora aucune perte de vie, mais peu s'en fallut que l'événement ne tournât au drame : celui qui devait être le dernier cardeur à Saint-Antoine dormait dans son berceau lorsque l'incendie se déclara, et il fut sauvé de justesse.



Le cardeur Joseph-Victor Méthot devant l'échiffeuse.

Collection Marie-Paule Méthot

Dès 1900, un nouveau moulin fut reconstruit par Joseph-Victor Méthot, qui fonctionnait par un système d'engrenage des cardes, un mécanisme de sa propre invention. À sa mort, en 1934, son fils Armand prit la relève jusqu'en 1945. Son moulin, dont une partie du barrage est toujours conservée sur la rivière Méthot, était situé au pied de la côte, à l'est des Fonds. Quant à la bâtisse qui abritait le moulin, elle existe toujours et porte aujourd'hui le numéro 4359, rue de la Promenade. Armand Méthot fut le dernier cardeur de la paroisse.

À Saint-Antoine, où les habitants connaissaient déjà le cardage au moulin, les principaux intéressés commencèrent à imaginer des réseaux d'échanges. Ainsi, les colons de Neuville et de Beauce ne tardèrent pas à venir faire carder leur laine à Saint-Antoine-de-Tilly. Le cardeur Joseph-Victor Méthot et, plus tard, son fils Armand avaient des agents qui étaient chargés de visiter les cultivateurs de ces régions et de ramasser la laine. Celle-ci était placée dans des sacs de jute et soigneusement pesée, car le cardeur travaillait à la livre. On s'entendait sur le prix en plus de convenir d'une échéance.

La laine du moulin à cardes

Au moulin à cardes, la laine était soyeuse et avait généralement une plus belle apparence que celle travaillée à la maison. Mais une partie du cardage continuait de se faire à la maison. Au printemps, on procédait à l'*écharpillage* de la laine. Durant l'été, on la cardait à la main entre deux planchettes de bois, l'une fixe et l'autre mobile, garnies de tiges de fer. Ainsi démêlée et brossée, la laine était prête pour le filage.

À l'automne, les femmes qui faisaient carder au moulin attendaient avec impatience le retour de leur laine. Au moulin Méthot, on la livrait selon l'ordre d'arrivée. Dès que la *laine du pays* arrivait, on entreprenait de la filer, c'est-à-dire d'en tordre les brins au moyen du rouet pour en former un fil continu. Ce fil servirait au tissage ou au tricotage selon qu'on utiliserait du fil simple ou de trois ou quatre brins filés ensemble. Il y avait un rouet et un dévidoir dans presque toutes les familles de Saint-Antoine-de-Tilly jusqu'aux années 1940.

Lorsque les fermières avaient filé leur laine, elles la passaient au dévidoir. Par la suite, elles la teignaient de différentes couleurs. Les recettes variaient de fermière en fermière et étaient transmises de mère en fille. Elles procédaient ensuite au montage du métier. C'était un

travail long et ardu, mais combien gratifiant lorsque les artisanes pouvaient enfin toucher la pièce convoitée ! Dans la plupart des familles, c'était habituellement la grand-mère qui, pour passer le temps, tricotait bas, mitaines, tuques et foulards pour la maisonnée.

Menuisiers et artisans du bois

Sobriété, simplicité, raffinement, beauté, solidité et fonctionnalisme étaient autant de caractéristiques des objets et des meubles fabriqués par nos ancêtres. L'ingéniosité et la patience, l'habileté et la volonté de bien faire, voilà aussi des expressions qui caractérisaient bien ces menuisiers et artisans d'antan.

Le meuble artisanal était fait pour utiliser au maximum l'espace disponible à l'intérieur de la maison. Par exemple, l'encoignure comblait l'angle de coin, généralement considéré comme un espace perdu. Des armoires et des buffets larges et hauts, aux couleurs éclatantes, en plus d'être d'utiles fourre-tout, égayaient ces pièces peu éclairées.

Le menuisier choisissait le plus souvent du bois épais, qu'il assemblait fermement pour former une belle pièce de mobilier à toute épreuve. Jadis, les grands arbres centenaires étaient nombreux dans les forêts vierges du Québec. Les billes de bois, une fois sciées, pouvaient donner des planches de quinze à trente pouces de large. Si bien qu'une seule planche pouvait servir de panneau de côté, de porte ou fournir le siège d'une chaise taillée dans une seule pièce de pin.

Certains objets anciens sont de véritables bijoux d'originalité et de création. Les artisans avaient mis au point des outils ingénieux pour les fabriquer. Porte-allumettes, huches à pain, boîtes à sel, moules à beurre, moules à sucre sont quelques exemples d'objets utilitaires courants qu'ils fabriquaient de leurs propres mains.

Le bois restait le matériau que l'artisan allait le plus exploiter. Les essences de la forêt québécoise telles que le pin, l'épinette, l'érable, le chêne, le merisier, le noyer servaient de matériaux de base à une grande variété d'articles de cuisine. L'artisan maniait la scie, le ciseau ou l'herminette. Des objets étaient tournés et parfois sculptés dans le tronc de l'arbre, ou faits de planchettes assemblées avec des joints en queue d'aronde chevillée ou cloutée ¹¹⁴. Les menuisiers d'ici utilisaient le hêtre pour la fabrication de rabots de toutes sortes, le chêne pour la plupart

des meubles, le frêne de préférence pour les chaises, tandis que le pin, l'épinette et le sapin fournissaient les planches devant servir à la construction des maisons et des autres bâtiments. Le menuisier cumulait parfois les fonctions de menuisier et de charpentier, ce qui signifiait qu'il pouvait fabriquer des meubles utilitaires, travailler à la charpente et même réparer meubles et bâtiments.

Même si certains artisans avaient pour métier le travail du bois, plusieurs cultivateurs fabriquaient aussi des meubles et divers ouvrages de menuiserie ¹¹⁵. Par exemple, Noé Genest, du chemin Bois-Clair, fut un habile menuisier et fabriqua la plupart des meubles de sa maison. Le jour, il travaillait sur sa terre ; le soir, il exécutait ses travaux de menuiserie. En 1907, il avait construit un petit bâtiment qui servait de laiterie ; son petit-fils Jean-Guy, qui demeure sur le bien ancestral, a transporté le bâtiment dans l'érablière quatre-vingt-trois ans plus tard pour en faire une cabane à sucre.

Arthur Méthot, des Fonds, scieur de long, était également connu comme un habile ouvrier du bois. Il en était de même de ses voisins, Éleucipe, Philippe et Louis-Philippe Lacroix, qui fabriquaient portes, châssis, jalousies et cercueils et pouvaient exécuter des travaux de charpente et divers menus ouvrages de menuiserie.

Parmi les menuisiers les plus connus ¹¹⁶, mentionnons Odilon Lefèvre, dit Jack Lefèvre (1872-1940), qui aurait construit sa maison vers 1891-1920 au 3746, chemin de Tilly. Elle était flanquée d'une tourelle qui rappelait la période victorienne. La dépendance près de la maison lui servait d'atelier. Le mur du côté est de la bâtisse était recouvert de nombreux modèles de bardeaux qu'Odilon pouvait exécuter et lui servait de salle de montre : les clients faisaient leur choix à partir de ces modèles.

Plusieurs outils servant au façonnage des bardeaux étaient de fabrication artisanale : rabots, varlopes, galères, bouvets, ciseaux, gouges, marteaux, maillets de bois, vilebrequins, mèches, vrilles, équerres, niveaux, scies, égoïnes et autres. On y retrouvait également des pierres et meules à aiguisage, des scies à ruban, des tours, des planeurs, un *banc de scie* actionné d'abord par une roue à vent, puis par un moteur à essence. Enfin, un coffre à outils, de la colle de poisson et un tablier de cuir.

Ce menuisier du début du siècle dernier avait la réputation d'être très adroit dans l'art de la finition, du chantournage et de la mouluration

et il gardait jalousement ses trucs du métier. « Tu l'apprendras comme tu pourras, toi-tou », disait-il à qui voulait en savoir un peu plus sur ses secrets d'artisan ¹¹⁷. D'après l'ethnologue Michel Bergeron, les menuisiers de chez nous avaient l'habitude de garder pour eux le fruit de leur expérience.

Ni Ernest ni Albert, ses fils, n'eurent vraiment droit à un apprentissage, puisque leur père avait clairement refusé de les initier. Cet homme considérait que le métier de menuisier était difficile et il ne désirait pas que ses enfants choisissent un métier aussi « éreintant ». Selon Michel Bergeron, au tournant du siècle, le métier de menuisier-charpentier n'était pas de tout repos. Il suffit de regarder les énormes haches à équarrir de douze pouces de taillant, les herminettes de cinq livres, les tarières qu'il fallait manœuvrer à deux hommes, les larges bouvets à moulurer qu'un compagnon devait aider à tirer.

À cela s'ajoutait l'inconvénient de devoir toujours se déplacer faute d'ouvrage suffisant dans la paroisse. Odilon Lefevre fit de longs séjours en Abitibi pour cette raison. De plus, le menuisier ne voulait pas que ses garçons lui « gâtent » ses précieux outils. Il n'endurait guère les enfants dans sa boutique, sauf lorsque ceux-ci jouaient avec les outils qu'il leur avait fabriqués.

Malgré cela, Ernest devint un excellent menuisier. Il commença à exercer son métier à l'âge de trente ans, en 1938. On lui doit la réplique d'un transatlantique qui est suspendu au plafond de l'église paroissiale ; il l'avait fabriqué pour remercier la Providence de l'avoir épargné et lui demander protection pour les navigateurs. Ernest avait sa boutique de menuiserie au 3798, chemin de Tilly, devenue depuis une résidence familiale. Quant à Albert, il travailla également le bois et fut propriétaire de la boutique de son père.

Adélard Aubin, né en 1900, était un autre menuisier autodidacte. Il pratiqua son art de 1918 à 1930 environ.

Vers 1920, les charpentiers et menuisiers exerçaient leur métier pour 20 ¢ de l'heure. Vers 1930, les conditions ne s'étaient guère améliorées, car ils recevaient 25 ¢ de l'heure. Ils travaillaient généralement dix heures par jour et étaient logés et nourris chez les gens qui les embauchaient. Tout le travail se faisait à la main, du commencement à la fin de la construction d'un bâtiment. Personne ne critiquait ces conditions qui étaient les mêmes pour tous ¹¹⁸.

Enfin, il faut mentionner Téléphore Houde (1856-1936), un habile menuisier-charpentier qui a laissé sa touche surtout sur les maisons du 3939, chemin de Tilly et du 3580, chemin Bois-Clair.

De toute évidence, ces maisons ont été construites et décorées par le même artisan. On pense tout de suite à Téléphore Houde qui a bâti à Saint-Antoine-de-Tilly de nombreuses maisons *brodées* dans le goût victorien (si l'extérieur de ces habitations est remarquable, l'intérieur recèle de véritables prouesses de menuiserie traditionnelle)¹¹⁹.

Certaines coutumes relatives au métier de menuisier-charpentier étaient bien vivantes chez les nôtres au XX^e siècle. Ces artisans, de même que les gens qui participaient à une corvée, avaient l'habitude d'implorer Dieu pour qu'il les aide dans leur tâche. Avant de monter la charpente, ils s'arrêtaient quelques instants pour réciter une courte prière. Une fois la charpente terminée, ils fixaient un sapin au faîte du toit. La pose du bouquet signifiait aux passants que le gros œuvre était érigé. Lorsque le bâtiment était terminé, le curé de la paroisse venait le bénir.

Lacroix & Fils enr.

Le premier atelier de l'industrie Lacroix & Fils enr. fut construit en 1865 par Eleucipe Lacroix, au 4358 de la Promenade. L'atelier de menuiserie mesurait à peine 22 pieds sur 15 pieds (6,7 mètres par 4,6 mètres) et comportait un seul étage. La boutique était si petite que, pour passer le bois sur le *banc de scie*, le propriétaire avait percé des ouvertures dans les murs. Leurs traces sont encore visibles de nos jours.

Trois générations se succédèrent à la manufacture de portes et châssis et à la fabrication de cercueils : celle d'Eleucipe, de Philippe et de Louis-Philippe¹²⁰. Au début, on effectuait tout le travail manuellement. Eleucipe avait construit un établi et fabriqué tous les outils destinés à l'exercice de son métier : hache, herminette, gouge, rabots, scies à fer, scies à bois, y compris les couteaux placés sur le cylindre du planeur et sur le convoyeur. Le modèle de la lame, d'abord créé en bois, fut ensuite façonné en métal. Une roue penchée, sur laquelle marchait un cheval, transformait l'énergie animale en énergie mécanique et permettait ainsi aux machines-outils de se mettre en mouvement.

On reconstruisit l'établissement en 1902 et on y installa un moteur à vapeur. Une roue faisait tourner les principaux appareils tels que le

banc de scie, la scie sauteuse, le planeur et le convoyeur. Un système de leviers avec poulie et treuil fut installé pour faciliter la manipulation des charges qu'il fallait lever ou transporter.

Bien qu'on ignore où il fit son apprentissage, Eleucipe était reconnu pour être un excellent menuisier. La maison qu'il avait construite pour loger sa famille prouvait, par sa solidité et ses éléments décoratifs, qu'il était non seulement un très bon charpentier mais un artisan doué en ornementation. On lui doit encore l'ouvrage de menuiserie ayant servi à l'installation de la meule à grain au moulin Beudet.

Au début des années 1900, les cultivateurs, après avoir bûché sur leur terre, entreposaient toujours une réserve de bois. Au décès d'un membre de la famille, ils apportaient les planches de bois nécessaires à l'atelier de menuiserie d'Eleucipe Lacroix afin de faire fabriquer un cercueil, principalement de pin ou de bois d'épinette.

Eleucipe sciait les planches de bois à l'aide d'une égoïne, les clouait et aplanissait le bois avec un rabot. À cette époque, les cercueils se terminaient en pointe. Ensuite, il recouvrait le bois du cercueil avec une couche de peinture à l'eau. Cette matière colorante liquide était constituée d'une poudre noire (noir de fumée) mélangée avec de l'eau et du savon. Il faisait chauffer cette mixture dans un chaudron et liait le tout en ajoutant de la colle à bois commerciale qu'il se procurait sous forme de brique. À l'aide d'un pinceau, il appliquait la teinture, qui séchait très rapidement.

Il procédait ensuite à la finition intérieure du cercueil. La bourre, qui à cette époque n'était pas très épaisse, était recouverte d'un coton blanc appelé « charline »¹²¹. Il utilisait un instrument pour *craquer* le tissu, qu'il fixait ensuite tout le tour à l'intérieur du cercueil sous forme de fronces. Cet instrument était formé de deux rouleaux dentelés d'environ seize pouces de longueur, vides à l'intérieur, qui étaient chauffés par une tige de fer rougie au feu et insérée au centre. Actionnés à l'aide d'une manivelle, les rouleaux tournaient l'un sur l'autre. En somme, c'était le même principe que les fers de fonte qui servaient à craqueler jupes et poignets de chemises au siècle dernier. La dernière opération consistait à fixer des poignées au cercueil.

Philippe Lacroix apprit à travailler le bois avec son père. En plus de fabriquer des portes, des châssis et des cercueils, il fabriquait des jalousies¹²². Il se rendait à Québec et faisait du porte-à-porte, offrant ce

nouveau service. Il prenait les mesures sur place et, commandes en poche, il retournait chez lui et se mettait au travail. Après en avoir fabriqué une bonne quantité, il retournait les installer.

Louis-Philippe Lacroix apprit à son tour les rudiments du métier de menuisier auprès de son père. Il travaillait avec ce dernier à la fabrication de châssis en prenant les mesures et en effectuant des « réduits »¹²³, selon les besoins, un travail laborieux et répétitif qui exigeait beaucoup de patience.

Un jour, Louis-Philippe avoua à son père qu'il n'envisageait pas se consacrer à cette tâche des « réduits » sa vie durant et lui suggéra d'axer la production sur la fabrication d'un seul produit, celle de cercueils.

Son père et son frère Auguste, qui travaillait également dans l'entreprise familiale, acceptèrent de le suivre dans cette aventure. En 1946, ils ajoutèrent un second étage à l'atelier. Louis-Philippe, qui pensait d'abord à moderniser l'équipement afin d'améliorer les conditions de travail et d'accroître la productivité, dota l'entreprise d'un moteur électrique. Cet équipement moderne et efficace élimina les courroies encombrantes, la poussière et le bran de scie. « Il était possible de venir travailler à l'atelier en chemise blanche si on le désirait ¹²⁴ » Chaque machine avait son propre moteur tandis qu'un séchoir à bois et une bouilloire chauffaient la bâtisse, une amélioration importante.

Armand Méthot, le cardeur



Ancienne côte des Fonds.

À gauche, le moulin à carder ; à droite, la fabrique de cercueils.

Devenu âgé, Philippe se retira. Les deux frères achetèrent sa part et, peu de temps après, Auguste se retira à son tour.

Devenu seul propriétaire, Louis-Philippe continua d'exploiter son commerce sous la raison sociale Lacroix & Fils. Vers 1948, il entreprit d'agrandir la bâtisse et construisit un bâtiment de trois étages, de 110 pieds (33,6 mètres) de long sur 48 pieds (14,7 mètres) de large. Depuis la fermeture de la manufacture de cercueils Lacroix & fils, la bâtisse démontre une solidité à toute épreuve.

Louis-Philippe prit la destinée de l'entreprise en mains. Il améliora la qualité du bois utilisé, travaillant avec du chêne et du frêne, des essences plus coûteuses et plus difficiles à travailler mais d'une grande qualité.

Louis-Philippe achetait ce bois blanc de cultivateurs de la paroisse et visitait tous les moulins à scie des environs : Saint-Agapit, Saint-Gilles, Dosquet, Saint-Agathe, Joly, Val-Alain. Il achetait cent mille pieds de bois de menuiserie par année, qui arrivaient en planches de douze, dix, huit et six pieds (3,7 ; 3 ; 2 et 1,8 m).

Aussitôt déchargé, le bois était dirigé vers le *banc de scie* et taillé. Le bois entreposé séchait un peu, mais lorsque le temps venait de l'utiliser, il fallait le débarrasser totalement de son humidité. Au début, dans la petite manufacture, on mettait le bois à sécher dans la grange et il fallait attendre plusieurs jours avant de l'utiliser. Avec l'agrandissement, on le transporta dans la chaufferie, dans un espace réservé à cet effet. On pouvait y entrer six mille pieds de bois à la fois. Dans cette pièce se trouvait l'ancienne fournaise à bois de l'église paroissiale, qui permettait d'obtenir de bons résultats en quatre jours environ.

Louis-Philippe était, il va sans dire, un artiste. Il imitait à s'y méprendre le grain du bois de noyer en appliquant d'abord une teinture pâle, puis une autre plus foncée. Avec ses mains, il reconstituait le grain du bois et essuyait la surface à l'aide de petits morceaux de caoutchouc. Il poursuivait par l'application d'un enduit protecteur avant de dépolir légèrement la surface du bois traitée à l'aide d'un *papier sablé*¹²⁵. Il terminait le travail en superposant quatre minces couches de laque. Il résultait de ces différents traitements une surface extérieure impeccable, glacée comme un miroir.

Après les nombreux travaux de finition extérieure, les cercueils étaient portés à l'étage supérieur où s'affairaient des employés au rembour-

rage. La *ripe* reçue sous forme de ballots était fixée dans le fond et sur les côtés intérieurs des cercueils. C'était l'affaire du personnel féminin d'étaler de la ouate enroulée à l'intérieur du couvercle. On recouvrait le matériel de rembourrage d'un tissu de coton blanc ou de couleur ivoire. Ce tissu de finition était soyeux et présentait des points d'ornements habilement exécutés par un plissé. Louis-Philippe créait lui-même ses propres modèles, il les testait et en enseignait l'exécution au personnel féminin. Pour répondre à la demande de la clientèle, il reproduisait également les modèles de ses concurrents. Sa clientèle n'avait que l'embaras du choix : motifs en carrés, en triangles, en nids-d'abeilles, etc. Les cercueils pour enfants étaient fabriqués à l'avance et entreposés dans une armoire. Le bois était recouvert d'un tissu blanc appelé « domette »¹²⁶.

Des femmes travaillaient aux machines à coudre commerciales servant à plisser le tissu de finition intérieure des cercueils. Ces machines à coudre, fabriquées au Danemark, étaient munies de sept aiguilles. Au cours de la guerre 1939-1945, ces appareils étaient devenus rares et coûteux. Louis-Philippe réussit tout de même à s'en procurer un par surenchère à la compagnie Singer à Montréal. Le haut degré d'efficacité en valait le prix. Il participait à toutes les opérations dans son entreprise, travaillant lui-même aux machines à coudre.

La manufacture Lacroix & Fils se procurait la plupart des articles nécessaires à la finition des cercueils tels que coins de métal, crucifix, tissus, parures diverses, chez Gérard Godin, une importante manufacture d'ornementations et de cercueils de Trois-Rivières. Toutefois, les poignées provenaient généralement des États-Unis afin de faire profiter la clientèle d'un plus grand choix et des dernières nouveautés. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, le propriétaire dut fabriquer lui-même des poignées en bois.

En 1962, il acheta, de son voisin Charles-Henri Méthot, un moulin à battre le grain. Les employés, perplexes, se demandaient bien ce qu'il pensait faire de cet engin. Après avoir enlevé de nombreuses pièces, il garda le cylindre et munit le moulin d'un moteur. Pour alléger la tâche des employés et exécuter les travaux de son entreprise d'une façon plus efficace, il transforma ainsi le moulin à battre en un appareil à *échiffer*¹²⁷ les copeaux de bois mécaniquement.

Pour agrandir son territoire de vente, Louis-Philippe alla frapper aux portes de chaque entrepreneur de pompes funèbres de Québec tels que Bouchard & Fils, Lépine, Cloutier, Sylvio Marceau, Laberge, Marcoux de Saint-Romuald et Gilbert de Lévis. Bientôt, il vendit des cercueils partout dans la province de Québec : sur la Côte-Nord, en Gaspésie, en Abitibi, en Beauce, dans Portneuf. Il vendit même de ses produits en Ontario et au Nouveau-Brunswick. Les affaires étaient florissantes. La manufacture comportait une salle de montre pour la clientèle.

Dans les dernières années d'exploitation de la manufacture, une centaine de cercueils se trouvaient ensemble sur la chaîne de fabrication. La manufacture Lacroix & Fils fabriquait jusqu'à trente cercueils par semaine. Louis-Philippe se souvient d'avoir chargé un wagon complet, soit quatre-vingt-dix cercueils en une seule fois.

En 1981, compte tenu de la concurrence du marché américain, la manufacture n'eut d'autre choix que de fermer ses portes. Elle n'était plus rentable, comme le soulignait lui-même le propriétaire de l'entreprise : « Le marché américain est entré sur notre territoire avec un produit meilleur marché que le nôtre. Nos ventes ont baissé. Nous n'avions pas la possibilité de faire marche arrière et de baisser nos prix. Nous ne pouvions pas compétitionner ces géants qui possédaient un outillage automatisé ultramoderne. » Cette manufacture employa jusqu'à treize ouvriers à la fois, et la plupart habitaient Saint-Antoine-de-Tilly¹²⁸.

Sylvie Stoeckel, ébéniste

En 2001, une nouvelle galerie est née au milieu du village de Saint-Antoine-de-Tilly, grâce à Sylvie Stoeckel, originaire d'Avignon en France et de son conjoint Jean-François Côté. Elle est située dans une grange, reconvertie en chaleureuse bâtisse ancestrale, avec un atelier d'ébénisterie et une galerie de meubles et de peintures. Sylvie Stoeckel est diplômée de l'École supérieure d'ébénisterie d'Avignon avec un perfectionnement à l'École de dorure à la feuille d'or et elle est bien ancrée dans le monde des antiquités et des arts du Québec. Elle refuse de faire des reproductions traditionnelles en série. Elle préfère faire revivre les meubles anciens qu'elle achète en les restaurant dans les règles de l'art pour ensuite les vendre : « Mon plaisir, c'est de perpétuer la tradition. Même que j'ai mon propre apiculteur pour la cire et mes propres pigments pour les teintures. » Les murs de la Grange des Phares servent

de vitrine à de nombreux artistes du Québec et de l'étranger. Parmi ceux-ci, notons les oeuvres de Paul Lacroix, de Michel Saulnier, de Gérard Brui et de Sylvie Bouchard¹²⁹.

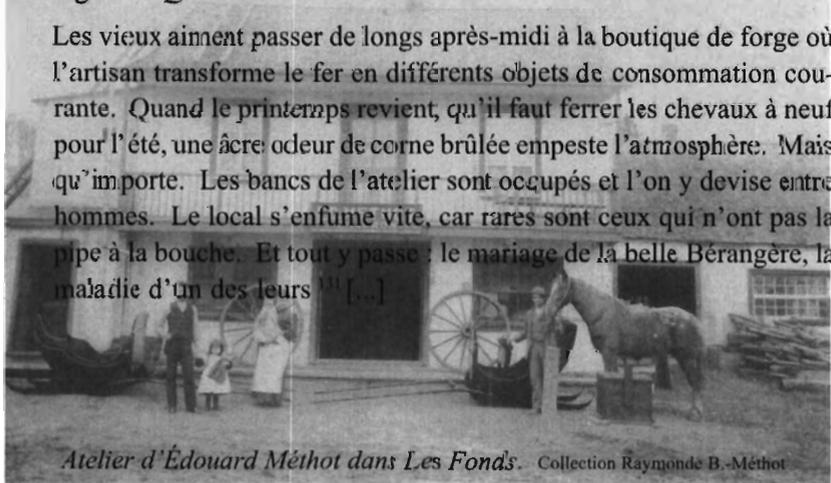
Le travail du fer : les ferblantiers, les charrons et les forgerons

Le ferblantier d'hier, à la fois fabricant et vendeur de fer-blanc et de laiton, était le spécialiste qui, à partir de la tôle ou du métal blanc, pouvait, en utilisant ses ciseaux, son marteau et ses fers à souder, façonner à peu près n'importe quoi. La manière de plier, de border, d'adoucir ou de marteler était le fruit d'une tradition et d'une longue expérience artisanale, une tradition que poursuivait Joseph Lefèvre vers 1892.

Quant au charron, il avait son attirail spécialisé pour tourner les moyeux et cercler de métal les roues de bois, réparer les voitures en tous genres. Durant les années 1940, un charron, également forgeron, tenait boutique dans Les Fonds, près du quai, et la bâtisse existe toujours. Gérard Rousseau et son épouse habitèrent l'étage de la boutique de forge pendant plusieurs années¹³⁰.

Le métier de charron, qui consistait à fabriquer des chariots, des charrettes et des roues, et le métier de forgeron, qui consistait à travailler le fer au marteau après l'avoir fait chauffer, existèrent pendant longtemps à Saint-Antoine. Bien souvent, le forgeron était aussi charron. Voici comment Jean Provencher décrit l'un et l'autre dans son ouvrage *Les Quatre Saisons dans la vallée du Saint-Laurent*.

Les vieux aiment passer de longs après-midi à la boutique de forge où l'artisan transforme le fer en différents objets de consommation courante. Quand le printemps revient, qu'il faut ferrer les chevaux à neuf pour l'été, une âcre odeur de corne brûlée empeste l'atmosphère. Mais qu'importe. Les bancs de l'atelier sont occupés et l'on y devise entre hommes. Le local s'enfume vite, car rares sont ceux qui n'ont pas la pipe à la bouche. Et tout y passe : le mariage de la belle Béragère, la maladie d'un des leurs¹³¹ [...]



Atelier d'Édouard Méthot dans Les Fonds. Collection Raymonde B.-Méthot

Voici la liste de ceux qui gagnèrent leur vie comme charrons à Saint-Antoine entre 1831 et 1888 :

Alarie, Michel ;
 Auger, Michel ;
 Baudet, Godfroy ;
 Berthane, Isaac ;
 Bertrand, François ;
 Côté, François ;
 Côté, Germain ;
 Croteau, Charles-Eusèbe ;
 Croteau, Louis ;
 Delage, Pierre ;
 Jacques, Jean-Baptiste ;
 Lafleur, Joseph ;
 Laroche, Louis ;
 Lasanté, B. ;
 Leclerc, Ovide ;
 Leclerc, Ovide ;
 Montreuil, Frédéric ;
 Noël, Jos. ;
 Sévigny, Jean-Baptiste.



Croix de chemin exécutée par le forgeron Frédéric Montreuil. Elle était située à l'endroit où réside Réal Bolduc aujourd'hui.

Collection Hélène Chiasson

À la forge, le métal en tiges ou en plaques prenait une forme décorative ou fonctionnelle, sous la forte poigne de l'artisan qui savait battre, étirer, tourner en spirale le fer brut. Nombre d'outils ou d'objets utilitaires sortaient de la boutique de forge. Dans le village, un peu comme dans les dépanneurs modernes, c'était le lieu où l'on offrait à peu près de tout. La plupart des outils de fer, de la mèche au marteau en passant par toute la gamme des tenailles, des rabots et des outils de ferme, provenaient de l'atelier du forgeron. On y trouvait aussi des lisses de traîneaux, des lames de patin, des clôtures, des croix de cimetière, des clous de forge. Le forgeron était un homme important dans son village. En plus de façonner les outils, les clous, les fiches et pentures, il ferrait les chevaux ou les boeufs, réparait les voitures brisées, appliquait les lices aux traîneaux d'hiver, rafistolait les instruments aratoires cassés. Dans la noirceur de la forge, un immense soufflet de cuir actionné par

l'artisan ou un fils de la maison attisait le feu. Les enclumes ou bigornes, les tenailles, les marteaux à battre, les tarauds, les filières, les râpes et les limes constituaient l'essentiel de l'outillage. Une des tâches importantes du forgeron était, bien sûr, de ferrer les animaux de trait. Il avait alors à sa disposition toute une série de couteaux à pointe recourbée, des grattoirs pour nettoyer et tailler les sabots, des pinces spéciales pour arracher clous et vieux fers et tout un attirail pour immobiliser la bête pendant le travail.

Les forgerons suivants ont pratiqué leur métier à Saint-Antoine :

Bergeron, Alidor ;

Boisvert, Alphonse ;

Boisvert, Émile ;

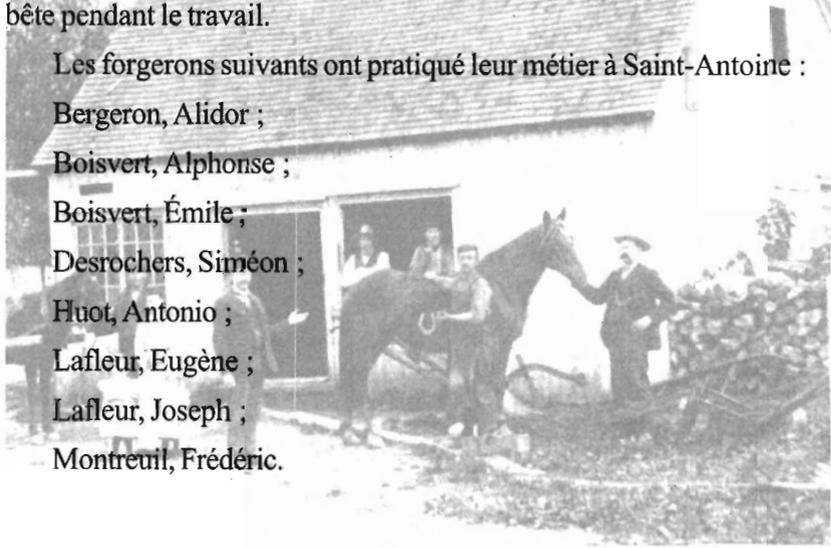
Desrochers, Siméon ;

Huot, Antonio ;

Lafleur, Eugène ;

Lafleur, Joseph ;

Montreuil, Frédéric.



Une forge à Saint-Antoine-de-Tilly.

Collection Société historique régionale de Lotbinière

Émile Boisvert ¹³² fut forgeron au village de 1930 à 1940, avant de travailler chez Houde & Bergeron pendant la Seconde Guerre mondiale ¹³³. Son père, Alphonse, avait frappé l'enclume avant lui. La forge était située au rez-de-chaussée du 892, rue de l'Église. Les locaux furent occupés beaucoup plus tard par un médecin.

Joseph Lafleur et son fils, Eugène, eurent aussi une forge en activité pendant plusieurs décennies. Dans les années 1930, Eugène possédait une boutique de forge dans le chemin Bois-Clair. Il ferrait les chevaux et exécutait beaucoup de réparations sur les voitures d'hiver et d'été.

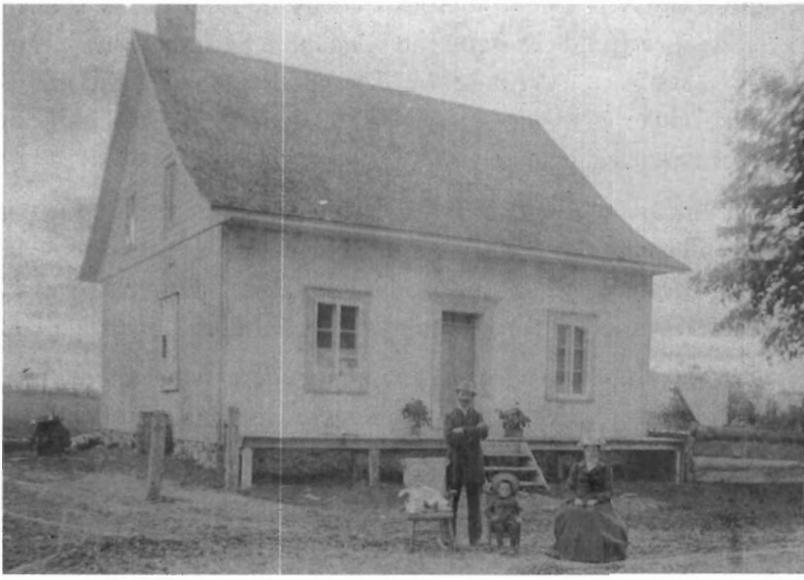
Antonio Huot et Alidor Bergeron possédèrent chacun une forge dans Les Fonds. Alidor aidait parfois ses voisins, mais le travail qu'il faisait dans sa forge était avant tout pour ses besoins personnels.

Les gens profitaient d'une journée où la température n'était pas favorable pour les travaux de la ferme pour se rendre chez le forgeron afin de faire ferrer leurs chevaux et de réparer les voitures si nécessaire.

La forge de Frédéric Montreuil

Vers les années 1910 ¹³⁴, un autre forgeron, Frédéric Montreuil, eut sa boutique de forge à la sortie est du village. Il y travailla pendant une vingtaine d'années. Auparavant, après avoir reçu son certificat d'aptitude professionnelle (CAP) pour devenir maréchal-ferrant, Frédéric Montreuil avait ouvert une boutique de forge à Québec. Marié depuis peu, il choisit alors de vivre à Saint-Antoine-de-Tilly, où il arriva en 1904 pour y élever sa future famille. Il acheta la maison d'un certain monsieur Dion, à l'est du village, occupée avant lui par Théodore Dubois et aujourd'hui par Réal Bolduc. La boutique de forge était située près de la maison. Le rez-de-chaussée était occupé par les enclumes, le feu de forge et tout l'attirail nécessaire, et l'étage était réservé à l'entreposage du matériel ¹³⁵.

La période la plus achalandée pour le forgeron Montreuil était l'automne. À la demande des cultivateurs des environs, il ferrait leurs chevaux avec des fers à *pions*. Ces fers à crampons, cloués aux sabots des chevaux, amélioraient l'adhérence à la glace. Il cerclait également les roues des voitures d'été et en réparait les rayons. Souvent, son épouse l'aidait dans l'exécution de ce travail. À l'aide d'une pince ap-



*Forgeron Frédéric Montreuil
et son épouse Angéline Robitaille.*

Collection Hélène Giasson

pelée *cant-hook* ou crève-cœur, elle tenait le bord de la roue pendant que son mari chauffait le fer et l'ajustait tout autour de la roue. En refroidissant, le fer rétrécissait et s'ajustait parfaitement à celle-ci.

Tous les étés, le maréchal-ferrant Montreuil prenait ses précautions et faisait un aller-retour à la basse-ville de Québec sur le *Ste-Croix*. Il se rendait acheter à la ferronnerie-quincaillerie Chinic des fers, des clous et autres articles nécessaires pour être en mesure de répondre aux nombreuses demandes de sa clientèle à l'automne et au cours de l'hiver. Il faisait une importante provision de grandes tiges de fer, car il devait fabriquer ses outils de travail et parfois même des fers à chevaux.

Jamais le forgeron ne faisait attendre un client pour la forge. Il avait eu la bonne idée de se procurer un porte-voix ; aussi, lorsqu'il travaillait aux champs, loin de la boutique de forge, un enfant s'en servait pour le prévenir de l'arrivée d'un client. On raconte qu'un jour, alors qu'il se trouvait à quarante arpents au bout de la terre, il reçut parfaitement le message envoyé à l'aide du porte-voix ¹³⁶.

La période de spécialisation

Les différentes entreprises

(manufactures, fabriques et commerces)

Plusieurs nouvelles entreprises prirent leur envol à Saint-Antoine-de-Tilly au XX^e siècle, car nombre de citoyens avaient le sens des affaires. Voici un aperçu de ces différentes manufactures, fabriques et commerces.

- Vers 1950, Raymond Rousseau et Henri Laroche fabriquaient des portes et châssis de maison qu'ils vendaient à Québec ¹³⁷ ; Raymond fut aussi commerçant et camionneur durant les années 1950 et 1960 ;
- Plus récemment, Antoine Moreau ouvrit la manufacture Super Plastique. Au début, cette entreprise fabriquait une sorte de mélange pateux à base de matières plastiques qui servait à réparer les carrosseries d'automobiles. De nos jours, on y fait du savon et du détergent ;
- De son côté, Joseph Cayer, dans Les Fonds, fabriquait des tuyaux de béton et autres produits du genre ;
- Samuel Lafleur possédait une station-service et y vendait des articles de plomberie ¹³⁸, des matériaux de construction et des appareils électroménagers ;
- Plus tard, ce garage fut occupé par Jacques Bolduc qui le vendit à Marcel Bergeron, le propriétaire de Mécanique Marcel ;



*Deuxième garage de Samuel Lafleur
au village dans les années 50.*

- J.-Henri Laroche était aussi garagiste dans les années 1950 ;
- Plus tard, on connut le garage d'Adélarde Rousseau ¹³⁹ qui fut loué à Jude Chouinard avant qu'il ouvre son propre garage avec dépanneur en face de la Fromagerie Bergeron ;
- Sous la raison sociale, Beudet & Bergeron, Alidor Bergeron et Clovis Beudet, entrepreneurs de Saint-Antoine-de-Tilly, accomplirent des travaux de grande envergure qui procurèrent de l'emploi à une dizaine de travailleurs de Saint-Antoine. Ils construisirent de nombreux ponts et des quais. Le quai de Saint-Antoine est d'ailleurs une de leurs réalisations. Ils érigèrent aussi des barrages et construisirent des réservoirs. Parmi leurs plus importantes réalisations, signalons les approches du pont de l'île d'Orléans vers 1935-1936, un barrage à Thetford Mines et plusieurs ponts sur la nouvelle route Sir-Wilfrid-Laurier. Clovis Beudet poursuivit ses activités sous le nom de Beudet & Fils et réalisa certains contrats intéressants, comme le centre de réhabilitation François-Charron, le quai de Saint-Bernard-de-l'Île-aux-Coudres, la station de radar du Mont Apica, la station de radar de Moisie près de Sept-Îles ¹⁴⁰ ;
- Le Fumoir Saint-Antoine, construit par l'Italien Bera dans les années 1980, fumait surtout du saumon ¹⁴¹. Il devint rapidement l'un des plus réputés de la région de Québec et même de la province, disait-on ¹⁴². Le premier fumoir passa au feu avant d'être reconstruit et vendu à un autre propriétaire. Puis, sa vocation changea complètement. Quelques propriétaires se succédèrent et utilisèrent l'endroit de différentes façons.
- Thomas Gingras, du chemin Bois-Clair, fut un commerçant d'animaux ;
- Arthur Pesant travaillait le bois et fit partie d'entreprises de la construction ;
- Jean-Jacques Villeneuve commença toute sa vie en vendant des animaux, des terres, des arbres de Noël, des produits de l'érable, des fruits et légumes. Il vendait beaucoup de ses produits au marché Saint-Roch alors situé près du pont Drouin, le long de la rivière Saint-Charles. Philibert Genest y transportait des gens ¹⁴³. Pendant plusieurs hivers, comme celui de 1973, Jean-Jacques déblayait la neige de certaines rues et de plusieurs entrées de commerces ou de particuliers. Les fils succédèrent à leur père, vendant fleurs, arbres, animaux, produits de la chasse, de la pêche et quoi encore !

Autrefois, avant que les routes soient déneigées mécaniquement, les parties de routes à entretenir étaient vendues à l'enchère par la municipalité, à l'automne, après la messe du dimanche. L'annonce était faite à la porte de l'église, ce qui rappelait les criées. La Municipalité de Saint-Antoine-de-Tilly était divisée en secteurs : le Bas-de-la-Paroisse, les rangs, Les Fonds, le village, et le secteur allant du village jusqu'au chemin Pincourt et au chemin Bois-Clair. Les intéressés faisaient une offre et celui qui offrait le prix le plus bas obtenait le contrat de déneigement. Cette entente était valide des premières neiges jusqu'au premier avril, moment où il fallait préparer les routes afin de les rendre utilisables pour les voitures d'été. Le déneigement s'effectuait à l'aide d'une *gratte*, c'est-à-dire un grattoir constitué d'une large planche à laquelle on avait fixé des limons et qui servait à l'entretien des chemins d'hiver. En été, le grattoir était constitué d'un cadre de bois muni de lames d'acier qui râpaient et égalisaient la surface de gravier ou de terre. Il est à noter que le premier à déneiger les routes de Saint-Antoine-de-Tilly à l'aide d'un bulldozer fut Gérard Bédard. Les premières sorties de la machinerie étaient toujours observées par les habitants, comme nous l'indique Jules Beudet : « Au début, on était vraiment excités de voir le bulldozer déplacer tant de neige ! Beaucoup de monde suivait la gratte sur plusieurs centaines de pied. »

Dans Les Fonds, le chemin était damé à l'aide de deux rouleaux tirés par un cheval, une opération qui avait pour effet de tasser uniformément la neige et de faciliter le glissement des traîneaux sur la neige. Wilfrid Lambert et Josaphat Lambert déneigeaient le chemin du village et la route de l'église jusqu'au chemin Pincourt, alors que Lionel Bertrand le faisait du chemin Pincourt au chemin Bois-Clair. Désiré Bergeron, Philippe Bergeron et Henri Côté obtenaient également des contrats de déneigement ¹⁴⁴.

Exploitation des carrières de pierre et de gravier

Il y avait autrefois une carrière sur la terre d'Henri Lambert, du chemin Bois-Clair. On y fracassait la pierre à la dynamite pour la construction des routes. Le père d'Antoine Gingras y travaillait comme casseur de pierres.

Léger Gingras, aussi du chemin Bois-Clair, exploitait un *pit de gravier* ¹⁴⁵, comme on disait à l'époque. Il fut le premier à commercer le

gravier dans le chemin Bois-Clair. À l'épuisement de cette carrière, Apollinaire Laroche, également du Bois-Clair, prit la relève un peu avant Armand Gingras qui avait acheté la terre d'Apollinaire Genest du même endroit. On comptait donc trois carrières de gravier au Bois-Clair.

Vers 1925, le chemin Bois-Clair était en terre battue. Au cours de l'hiver, on transportait le gravier à l'aide de traîneaux tirés par des chevaux pour le déposer en tas le long du rang. Après le dégel, on chargeait le gravier dans des banaux tirés également par des chevaux et on le répandait sur le chemin de terre. Tout le chargement et l'épandage du gravier se faisaient à bras d'hommes. À cette époque, le chemin Bois-Clair mesurait tout au plus vingt pieds de largeur ¹⁴⁶.

Le transport

Dans la première moitié du XX^e siècle, Saint-Antoine connut un service de taxi et un service de train. Le service de taxi consistait en une voiture tirée par des chevaux. Wilfrid Lambert fut l'un des hommes qui effectuèrent ce service, des années 1920 jusqu'à la fin des années 1940. Ce moment sonna la fin du service de taxi à Saint-Antoine et le début du déneigement des routes par procédés mécaniques ¹⁴⁷.

Le petit train Lévis-Deschaillons était le seul moyen de transport public qui permettait aux gens de se rendre en ville l'hiver. Mozart Marchand et Jean Lafleur agissaient à titre de charretiers et menaient les voyageurs à la station de Saint-Apollinaire, en voiture fermée pour plus de confort. Les moins fortunés profitaient de la voiture du postillon Aimé Lafleur qui se rendait à la gare deux fois par jour pour cueillir les sacs de la *malle*.

D'autres paroissiens travaillaient aussi dans le transport général ou comme chauffeurs au milieu du XX^e siècle, tels Gérard Dubuc, Émile Méthot, Léo Genest, Isaïe Rousseau. Le dimanche et lors des offices religieux, ce dernier transportait les gens dans sa voiture, des Fonds jusqu'au village. Ces transports quasi familiaux constituaient des moments privilégiés pour bavarder.

Enfin, d'autres étaient camionneurs. Mentionnons Adélar Rousseau en 1954, Marcel Côté en 1961, Jean-Marc Cayer en 1964 ainsi que Raymond Rousseau, André Côté, Bertrand Delisle et autres.

Circuit d'autobus

Le premier propriétaire du service d'autobus Québec-Deschaillons et du service de *snowmobile* à Saint-Antoine-de-Tilly fut Alphonse Daigle, qui vendit l'entreprise par la suite à Jules Méthot et à Lucien Linteau.

Ce service dura quatre ou cinq ans, vers la fin des années 1940, époque où les chemins furent enfin ouverts à la circulation automobile. Robert Linteau, fils de Lucien, se souvient du jour où il était allé chercher l'autoneige à la gare de Saint-Apollinaire avec son père, le véhicule ayant été livré par le train. Et ce premier voyage en *snowmobile* avait été pour le jeune Robert très excitant. Après de nombreuses années, il en conserve encore un excellent souvenir.

La famille d'Alphonse Daigle joua un rôle important dans le transport au cours de la première moitié du siècle dernier. Roger Daigle, fils d'Alphonse, et Roger Boisvert étaient les principaux conducteurs. Jean-Marie, un autre fils d'Alphonse, boulanger à Sainte-Croix, exploitait également un service de taxi. Au cours de la guerre de 1939-1945, beaucoup de concitoyens utilisaient le service de transport en commun pour aller travailler dans les usines de munitions à Québec. Ils pouvaient compter sur quatre transports par jour et utiliser le service même les fins de semaine. À cette époque, les personnes qui possédaient une automobile étaient plutôt rares. La flotte d'autobus Daigle ¹⁴⁸ se composait de trois autobus et de deux ou trois mini-bus. En hiver, le service d'autobus s'arrêtait au calvaire et le *snowmobile* prenait la relève jusqu'à Deschaillons ¹⁴⁹.

À partir de 1946, le siège social de la compagnie Transport de Lotbinière se trouvait à Saint-Antoine-de-Tilly. Trois autobus et trois autoneiges assuraient le transport des voyageurs de Québec à Deschaillons tous les jours. Les premiers propriétaires étaient des actionnaires au départ. Il s'agissait de Lucien Linteau, Jules R. Méthot, Jules Cantin, Henri F. Méthot et Arthur Tardif ; tous avaient des liens de parenté entre eux. Lucien Linteau était le gérant général de l'entreprise Transport Lotbinière ltée. En 1962, les derniers actionnaires, Lucien Linteau, Jules R. Méthot et Jules Cantin, vendirent l'entreprise aux Autobus de la Rive-Sud ltée, dont le siège social était à Nicolet. Cette compagnie assura le service jusqu'en 1970, année où les Autobus Deshaies de Deschaillons prirent la relève ¹⁵⁰.



*Autobus de Transport Lotbinière ltée desservant
Québec – Deschaillons. Collection Robert Linteau*

Les autobus faisaient toujours le circuit Québec-Deschaillons avec un service supplémentaire entre Québec et Sainte-Croix, à cause du nombre plus important de voyageurs de Sainte-Croix, de Saint-Antoine et de Saint-Nicolas ¹⁵¹.

Le départ se faisait de Deschaillons le matin, alors qu'un deuxième autobus partait de Sainte-Croix vers la même heure, ce qui donnait à Saint-Antoine un service quotidien vers 7 h 20 et un autre vers 8 h, en direction de Québec.

À Québec, c'était la gare d'autobus Saint-Roch qui servait de terminus. Tous les jours de la semaine, les départs avaient lieu à 17 h pour Deschaillons alors que le deuxième autobus partait à 17 h 30 avec Sainte-Croix comme point d'arrêt.

De Saint-Antoine à Québec, le trajet durait de quarante-cinq à cinquante minutes selon l'achalandage, alors que l'hiver il fallait compter environ quinze à vingt minutes de plus. Les routes étaient toutes en asphalte, mais souvent sinueuses et étroites sur le parcours. On retrouvait un terminus dans chaque village, où les voyageurs pouvaient attendre et prendre l'autobus. Toutefois, d'aucuns pouvaient se tenir en bordure

de la route et signaler au chauffeur leur intention de prendre l'autobus. Selon Jules Beaudet, pour signifier leur désir de prendre l'autobus, les gens plaçaient parfois une chaise près de la route.

Les prix étaient variables selon que les passagers étaient des étudiants, des passagers réguliers ou occasionnels. Ainsi, pour voyager de Saint-Antoine à Québec, les étudiants payaient la moitié du prix régulier. Le tarif était d'environ un dollar au cours des années 1970.

L'autobus restait parfois en panne lors des tempêtes et les passagers étaient obligés de loger chez les habitants. Les endroits les plus vulnérables étaient les suivants : le fameux détour à Saint-Nicolas où la route faisait un S, ce qui amenait souvent les gens à passer la nuit chez les Allard, les Genest ou les Hébert ; la route à l'ouest du calvaire, qui obligeait les voyageurs à s'arrêter la plupart du temps chez Damase Garneau ; la côte est des Fonds, où on a déjà vu deux autobus complètement recouverts de neige le lendemain de leur passage ; finalement, le détour obligé chez M. Hébert à l'est de Sainte-Croix.

D'autres fois, la neige provoquait une paralysie générale. Les résidents du chemin des Plaines se rappelleront longtemps l'hiver 1958 avec ses tempêtes de neige qui avaient paralysé la circulation pendant plusieurs jours, les empêchant d'assister à la messe quatre dimanches consécutifs et les obligeant à faire les courses essentielles à pied ou en raquettes ¹⁵².

Le 16 mars 1959, l'autobus de la Compagnie de transport Lotbinière ltée, qui desservait la région, avait dû s'arrêter après que plusieurs automobilistes se furent enlisés dans la neige à environ deux milles à l'ouest du village de Saint-Nicolas. Avec la coopération des deux chauffeurs, messieurs Gaudet et Chouinard, six voyages avaient été effectués pour aller porter de la nourriture aux passagers prisonniers temporairement ¹⁵³.

En 1961, encore deux dimanches de suite, les gens du chemin des Plaines, du chemin Bois-Clair, du Bas-de-la-Paroisse et des Fonds ne purent assister à la messe ¹⁵⁴.

L'automobile

Quelle nouveauté ! Quel luxe ! Les premières voitures, très convoitées au début du XX^e siècle, étaient remarquées et les gens se regroupaient autour pour les admirer. Par exemple, certains citoyens de



Première automobile d'Alidor Bergeron vers 1920.

Collection Claire Bergeron, Les Fonds

Saint-Antoine avaient eu la chance d'acheter une Ford à pédales. Il s'agissait d'une voiture qui ne possédait pas de transmission et qui avait trois pédales : une pour reculer, une pour s'arrêter et une autre pour avancer. Lors des messes, le dimanche, tous les paroissiens se réunissaient autour de l'automobile pour admirer ce nouveau moyen de transport.

LES FEMMES AU TRAVAIL

Il suffit d'évoquer les écrits du chanoine Lionel Groulx et de monseigneur Albert Tessier glorifiant la famille canadienne-française, exaltant les vertus morales et spirituelles des ancêtres, faisant l'éloge de la maternité et magnifiant le rôle familial pour comprendre que les femmes de cette époque avaient à défendre la foi catholique, la langue, les traditions et les vertus familiales.

En dehors de ce milieu de vie, quelques emplois étaient offerts aux femmes qui avaient de l'instruction. Certaines travaillaient comme commis de magasin ou de bureau et comme vendeuses, puis, à partir des années 1900, comme dactylos ou téléphonistes. Le soin des malades étant la responsabilité des femmes, la carrière d'infirmière se développa aussi.

Mais avant l'industrialisation, le service domestique représentait pour nombre de femmes le lieu privilégié et exclusif d'un emploi rémunérateur. En effet, celles qui appartenaient à la classe ouvrière ne pouvaient compter que sur les travaux domestiques de nettoyage, de lessivage, de couture, d'éducation et de soin des enfants ¹⁵⁵.

Le XIX^e siècle fut une période de croissance générale rapide, caractérisée par des immigrations massives vers les villes. Les femmes participèrent à ce mouvement de migration des campagnes surpeuplées vers les villes du Québec et de la Nouvelle-Angleterre. La demande était très grande à Brooklyn, à Pasadena et à Newton tandis que les villes du textile, comme Lowell, New Bedford et Fall River, offraient de l'emploi dans leurs usines. Déjà au XIX^e siècle, plusieurs émigrèrent vers Montréal pour travailler dans des filatures de soie. La Montreal Woolen Mill, la Merchant Cotton Compagny employaient un nombre considérable de femmes. Vers 1850, on retrouvait à Montréal des manufactures de chaussures, de vêtements, de textiles, de tabac, de caoutchouc ¹⁵⁶.

Dans les usines, les heures de travail étaient très longues et les conditions salariales médiocres, mais contrairement au service domestique où elles devaient se soumettre en tout temps aux exigences de la maison, les ouvrières d'usine étaient leur propre maîtresse à la fin de la journée. Les servantes ou domestiques étaient souvent mal payées, surchargées de travail et n'avaient guère de congés. Elles étaient mal logées et assujetties à toute heure aux caprices de leur maîtresse ¹⁵⁷.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, la participation des femmes au travail fut considérablement modifiée. Qui plus est, après la guerre, les femmes occupèrent par défaut des emplois masculins ¹⁵⁸.

À Saint-Antoine-de-Tilly, elles participaient aux travaux agricoles et domestiques. Certaines rejoignirent les rangs des communautés religieuses où elles assumèrent des tâches dans le domaine de la santé et de l'éducation. Pour les femmes instruites, il n'y avait guère de débouchés, sauf dans les domaines de l'éducation et des soins infirmiers, où elles connurent de grands succès ¹⁵⁹.

Vers 1853-1854, le personnel enseignant laïque était féminin à plus de 63 %. L'acceptation par les femmes de bas salaires entraîna la féminisation du corps enseignant, une réalité dictée par la nécessité de survivre ¹⁶⁰. Par exemple, en 1944, une enseignante touchait un salaire de 625 \$ la première année. Si elle se mariait, elle devait quitter la

commission scolaire ¹⁶¹. Peu de femmes mariées travaillèrent à l'extérieur du foyer en raison de la conception assez traditionnelle de la famille, du rôle des femmes, du mariage et de l'autorité maritale.

Dans toute l'histoire de Saint-Antoine-de-Tilly, comme dans celle du Québec, les femmes salariées étaient donc peu nombreuses. Selon des statistiques, il semble que huit femmes seulement étaient salariées à Saint-Antoine-de-Tilly en 1940 et elles étaient toutes institutrices. Cependant, certaines occupèrent des emplois non traditionnels et parfois exceptionnels. Ainsi, les soeurs Julie et Ida Méthot, filles d'Arthur, et Isabelle Houde étaient salariées, mais occupaient des emplois très particuliers pour l'époque.

Julie Méthot, enseignante et infirmière

Julie Méthot a d'abord enseigné à l'école de la Côte, à l'ouest des Fonds, puis à Sainte-Catherine de Portneuf. Elle a aussi enseigné aux enfants de Clovis Beaudet, à l'école privée qu'avait fait construire ce dernier dans Les Fonds. Julie Méthot devint ensuite infirmière à la fin des années 1930 ou au début des années 1940. Elle est de celles qui ont quitté la profession d'institutrice pour améliorer leur sort : « Mon salaire baissait tout le temps. Je suis allée suivre mon cours d'infirmière à l'Hôpital de l'Enfant-Jésus. Les trois premiers mois, on ne recevait rien, ensuite on avait 5 \$ par mois pour nos petites sorties et pour s'acheter des souliers de travail. »

Ida Méthot, secrétaire du premier ministre

Ida Méthot fut la secrétaire du premier ministre Adélard Godbout. Elle travailla d'abord à la direction du Parti libéral de Québec. Lorsque son patron fit sa campagne électorale en vue de devenir premier ministre, il dut remettre au premier ministre une copie du discours qu'il prévoyait présenter à la radio pour le soumettre à son approbation. Selon Ida, Godbout était un orateur-né. Comme il n'avait pas suffisamment de temps pour écrire ses discours, puisqu'il était dérangé constamment, il lui avait demandé d'exécuter son travail de secrétariat à son bureau privé, à sa résidence. On y avait installé un classeur et une machine à écrire et Ida y avait passé trois semaines. Un chauffeur venait la chercher tous les matins vers sept heures trente. Elle demeurait en chambre

et pension au Foyer de la jeune fille situé dans le Vieux-Québec. « On était des bonnes filles, dans ce temps-là », nous dit Ida.

Elle se rappelle que lorsque le député avait eu fini de lui dicter son discours, elle avait immédiatement tapé le texte sur sa machine à écrire, de façon précipitée. Dès qu'elle avait eu terminé son travail, madame Godbout était venue lui porter un café et lui avait suggéré de prendre une pause. Elle ignorait quelle fonction elle occuperait dans l'avenir, mais elle n'était pas inquiète. En effet, elle connaissait plusieurs députés avec qui elle avait travaillé à l'Assemblée nationale. Un jour, le chef de cabinet du Parti libéral, Joseph Boulanger, l'appela et lui offrit un poste de secrétaire à temps plein à la direction du Parti, en compagnie d'une demoiselle Lapierre. Les deux furent ainsi les premières femmes à travailler au bureau du Parti ¹⁶².

Isabelle Houde, pionnière méconnue

Isabelle Houde, fille d'Adélarde, se distingua aussi en obtenant un emploi dans une compagnie qui allait devenir un géant mondial de l'informatique. L'International Business Machines Company Limited (IBM) était présente dans la région de Québec depuis plusieurs années et employait trente-deux personnes. Lors de l'inauguration de nouveaux locaux dans le quartier Saint-Sacrement, au cours des années 1960, les directeurs de la compagnie avaient épaté les journalistes en présentant, lors d'une conférence de presse, un cerveau électronique. Isabelle Houde, qui travaillait déjà avec ces nouveaux appareils, avait alors fait la démonstration du modèle « 305 Ramac » ¹⁶³.

Les soins capillaires

Vers la fin des années 1930, Amabilis Laroche-Janvier, alors âgée de onze ans, reçut sa première permanente chez Atchée Desruisseaux ¹⁶⁴. Une coiffeuse venait périodiquement chez les Desruisseaux dans Les Fonds pour appliquer des permanentes et coiffer les femmes de la paroisse. Cette maison qui fut incendiée vers 1965 était le seul local de coiffure à cette époque. Aussi les femmes de la paroisse y venaient-elles nombreuses pour éviter de se rendre à Québec. Il en coûtait 2,50 \$ pour recevoir une permanente. Le matériel utilisé était fort différent de celui employé de nos jours. La coiffeuse enroulait les

cheveux sur des cylindres qu'elle faisait tenir en place à l'aide de pincettes reliées par de longs fils à une machine. Ce jour-là, parce qu'elle avait une chevelure abondante, Amabilis avait dû recevoir sa permanente en deux temps ¹⁶⁵, car la coiffeuse n'avait pas à sa disposition suffisamment de pincettes pour exécuter cette opération.

Vers les années 1950-1960, Thérèse Lambert-Lacroix était aussi coiffeuse.

En 1959, Ida Gingras-Garneau s'annonçait comme représentante des produits de beauté Doraldina et proposait des massages gratuits ¹⁶⁶.

Du côté masculin, Wilbrod Lafleur était le barbier officiel de la paroisse vers les années 1950-1960. Il n'avait pas besoin d'enseigne à la porte : tous les paroissiens le connaissaient. Sa maison était située à l'est du village, exactement dans l'entrée donnant accès à la route Marie-Victorin. En 1973, le nouveau propriétaire, Gérard Goyer, la déménagea sur le côté sud de la route Marie-Victorin.

Théodore Dubois fut également barbier. Sa maison, située au village, là où se trouve plus précisément la rue du Fleuve, fut aussi déménagée.

Gérard Aubin, père de Léon, d'abord cultivateur, était connu comme le barbier du Bas-de-la-Paroisse : il coupait les cheveux de ses fils et d'un grand nombre de voisins. Une coupe coûtait alors 50 ¢ ; avec les années, il augmenta le prix à 75 ¢. Gérard vivait de ce travail d'appoint qui représentait une source de revenus supplémentaires ¹⁶⁷.

LA POSTE

À partir de 1869, le transport du courrier pour la Royal Mail Line se faisait par bateau de la fin d'avril à la mi-novembre.

Le premier bureau de poste du village, Saint-Antoine Lotbinière, tenu par le seigneur Léon Noël de Tilly, ouvrit ses portes le 6 juillet 1831. Par la suite, Romuald Breton en fut responsable pendant plus de cinquante ans, puis continua le travail avec son fils Joseph, au 3882, chemin de Tilly. On retrouva le bureau, plus tard, chez Antoine Lauriault, au 3909, chemin de Tilly, puis au 3913, chemin de Tilly. En 1960, on le transféra chez Hilaire Bergeron, au 3843, chemin de Tilly. Maître de poste de 1960 à 1971, celui-ci tenta à plusieurs reprises de faire construire un bureau de poste.

Le 6 novembre 1967, le conseil municipal adoptait une résolution préconisant la construction d'un édifice sur un terrain appartenant à Hilaire Bergeron dans le but d'y établir un bureau de poste. Le ministère des Travaux publics tardant à donner une réponse, la construction n'eut pas lieu.

En 1982, le bureau de poste était toujours à loyer. En 1986, selon les procès-verbaux de la municipalité, la construction d'un bureau de poste semblait imminente, mais dans les faits, rien ne bougeait. Le service postal fut finalement offert dans une pièce louée au presbytère.

D'après les Archives nationales du Canada, il y eut douze maîtres de poste au village :

- Léon Noël, J.B. Noël, en 1835 ;
- Joseph Martineau, en 1841 ;
- R. S. Noël, en 1842 ;
- Edmond Larue, en 1853 ;
- Henriette Larue, en 1893 ;
- Arthur Bergeron, en 1894 ;
- Romuald Breton, en 1897 ;
- Joseph Breton, en 1941 ;
- Aurore Boisvert-Breton, en 1949 et en 1952 ;
- J. Antoine Lauriault, en 1958 ;
- Hilaire Bergeron, en 1960 ;
- Jean Bergeron, en 1971.

À partir de 1887, les citoyens de Saint-Antoine eurent droit à deux bureaux de poste. Outre celui du village, un bureau d'acheminement dans Les Fonds, appelé Les Fonds, fut longtemps en activité à partir du 1^{er} février 1887. Le ministère des Postes ferma ce bureau le 15 août 1969.

D'après les Archives nationales du Canada, il y eut douze maîtres de poste dans Les Fonds :

- F.-X. Dion, en 1887 ;
- Zoël Desroches, en 1888 ;
- Jos. Garneau, en 1895 ;
- Charles Bergeron, en 1897 ;
- Chas. Eusèbe Croteau, en 1913 ;

Émile Boisvert, en 1913 ;
Alidor Bergeron, en 1926 ;
Armand Méthot, en 1945 ;
Joseph Tanguay, en 1946 ;
Hervé Rousseau, en 1956 ;
Madeleine Caron, en 1958 ;
Azilda Lamontagne, en 1965.

Un troisième bureau, appelé St-Antoine-Est, desservit un moment le Bas-de-la-Paroisse ; il ouvrit ses portes le 1^{er} septembre 1911 pour les fermer cinq ans plus tard, soit le 26 octobre 1916. Le maître-poste fut Alphonse Aubin.

Il y a très longtemps, les parents de Guy Gingras étaient responsables d'un petit bureau de poste auquel on avait donné le nom de Gingras, qui desservait les résidents du chemin Bois-Clair. Il fut en fonction du 1^{er} septembre 1903 au 26 octobre 1916. De nos jours, le responsable de la poste est aidé dans sa tâche.

Dans tous les rangs de la paroisse, cinquante-cinq boîtes installées sur le parcours de la route rurale numéro 1 étaient visitées tous les jours par le postillon Joseph-Jean Lafleur. Quant aux soixante-cinq boîtes se trouvant sur le parcours de la route numéro 2, c'était le postillon Adrien Laroche qui en avait la responsabilité. Hyppolite Lambert, décédé le 26 décembre 1938, avait fait le service de la route numéro 2 pendant seize ans. Le postillon Aimé Lafleur, lui, se rendait deux fois par jour à la gare de Saint-Apollinaire pour chercher les sacs de *malle*.

QUELQUES NOTABLES

Les notables du temps étaient ceux qui occupaient une situation sociale importante, comme les médecins, les notaires, les avocats, les ingénieurs, les hôteliers et même certains commerçants. Voici la liste des principaux notables de Saint-Antoine.

Les notaires

Dehorney de Laneuville (1701-1730) ;
 Jean-Baptiste Choret (1730-1755) ;
 Jacques Perreault (1782-1794) ;
 Joseph Cadet (1784-1800) ;
 Louis Guay (1806-1850) ;
 Joseph Côté (1809-1826) ;
 Damase Larue (1819-1841) ;
 Olivier Grégoire (1827-1877) ;
 Lazare Lefèvre (1828-1884) ;
 Edmond Larue (1845-1893) ;
 P.-R.-Ferd. Béland (1852-1860) ;
 Louis Lemay (1859-1913) ;
 Joseph Larue (1885-1914) ;
 Simon Morency.

Lieutenant-gouverneur de la province

Hugues Lapointe

Les avocats

Charles Dionne ;
 Simon Morency ;
 René Ouellet.

Les ingénieurs

Mathias Lemay ;
 Paul-Émile Bergeron ;
 Laurent Carré ;
 Léon Aubin ;
 Maurice Breton ;
 Denis Laroche ;
 Claude Aubin ;
 Yvon Côté.

LA VIE CULTURELLE (NOS ARTISTES...)

Les premières activités culturelles à Saint-Antoine-de-Tilly furent le lot des communautés religieuses et parfois des curés. Les thèmes choisis étaient surtout religieux. À l'école, et parfois à la maison, on organisait des représentations théâtrales ou musicales pour fêter des anniversaires, souligner la fin de l'année scolaire ou civile.

Des spectacles étaient aussi organisés dans les familles. Les acteurs et les musiciens étaient des membres de la famille, des voisins et amis, des amateurs qui mettaient tout leur coeur et leur talent à la réussite de la soirée. Il faudrait nommer tous les professeurs de chant, les professeurs de musique, les organistes, les directeurs ou directrices de la chorale, les accompagnateurs d'opérettes et de concerts, etc.

Voici quelques musiciens de Saint-Antoine :

Alex Gingras du Bois-Clair – violon ;
Adrien Laroche du Bois-Clair – violon ;
Léon Laroche du Bois-Clair – violon ;
Joseph Gingras – violon ;
Noël Lambert – violon ;
Adélard Gingras du 3^e rang – violon ;
Marius Gingras du Bois-Clair – violon ;
Philippe Croteau des Fonds – violon (ce dernier savait lire la musique) ;
René Croteau des Fonds – violon ;
Albert Aubin du village – violon ;
Benoît Côté de la Plaine – violon ;
Philibert Bédard de la Plaine – violon ;
Adélard Gingras – violon ;
Jacques Lafleur – pianiste du village ;
Bruno Lafleur – violon ;
Jean-Charles Lafleur – violon ;
Armand Côté de la Plaine – harmonica ;
Martin Gingras du Bois-Clair – accordéon et violon ;
Gérard Dion du Bois-Clair – harmonica ;
Henri-Paul Gingras frère de Guy, du Bois-Clair – guimbarde, harmonica ;
Alphonse Martel des Fonds – accordéon, harmonica, clavier, chanteur, conteur d'histoires, comédien et farceur ;
Guy Gingras – accordéon, harmonica.

Les arts se sont considérablement développés depuis les dernières années, à un point tel que certains de nos artistes sont connus à Saint-Antoine-de-Tilly, alors que d'autres sont connus bien au-delà des frontières. Que ce soit avec la musique, la peinture, la sculpture ou l'écriture, nos artistes font preuve de créativité et nous en sommes fiers.

Par exemple, Albina Gingras chantait des extraits d'opéra et Bernard Méthot ainsi que Gaby Lambert chantaient très souvent dans les veillées. De nos jours, on entend aussi la jolie voix de Julie Rousseau.

On retrouvait aussi des gigieux comme Guy Gingras et Martin Béchard. Autrefois, plusieurs femmes giguaien et tapaien du pied.

Arthur Méthot, au dire de tous, avait aussi une très belle voix. À son mariage avec la toute jeune Mathilda Croteau, il avait interprété *Elle ne me croyait pas dans sa candeur naïve*⁶⁹, un extrait d'opéra d'Ambroise Thomas.

Chantal Bergeron, durant plusieurs années, a enseigné la musique aux passionnés de piano et d'orgue. Cette professeure patiente et très compétente a laissé des souvenirs inoubliables dans le cœur de ses élèves. Elle organisait même de petits concerts à l'église, auxquels pouvaient assister la famille des musiciens ainsi que les paroissiens.

Saint-Antoine-de-Tilly a aussi son compositeur et arrangeur, Gérard Jones, qui y habite depuis vingt-cinq ans.

Antoine Montreuil, violoniste

Antoine Montreuil se tailla une réputation enviable dans le monde musical. Né le 11 août 1904, il fit ses études classiques avant de commencer, à vingt ans, l'étude du violon sous la direction de Robert Talbot. En 1926, il recevait du gouvernement provincial une bourse d'études de trois ans. Il partit pour l'Europe le 26 septembre 1928. À Paris, il étudia avec le professeur Maurice Hayot de l'École normale de musique. Pendant son séjour là-bas, il organisa une soirée musicale à la salle du Parc Montsouris, avec le concours de Roméo Jobin, ténor, et d'Oscar Auger, diseur, qui fut un succès. De retour à Québec, il obtint son doctorat de l'École de musique, devenant le troisième Québécois à atteindre ce niveau supérieur en musique. Il étudia aussi le chant à Versailles, ce qui lui valut de donner des cours de chant à d'autres professeurs à l'Université Laval. En 1937, il partit pour New York où il enseigna le violon.



*Le violoniste,
Antoine Montreuil.*

Collection Marguerite
Montreuil-Aubin

Il se livra à l'étude de la pédagogie de la musique religieuse et fut choisi pour diriger la chorale en l'église de l'Annonciation. Selon un critique musical du *New York Times*, ce chœur n'avait pas de rival en Amérique. Antoine profita de son séjour à New York pour suivre des cours du grand maître Eddy Backman de l'institut Curtis. En 1940, il fit une tournée de concerts avec ses cinquante élèves. Ils chantèrent à Montréal, à Québec, à Lévis et dans les principales villes américaines. On put l'entendre à plusieurs reprises à la radio de Radio-Canada. Tout jeune encore, en pleine gloire, notre compatriote mourait à Québec, le 1^{er} juillet 1940, à l'âge de trente-cinq ans et dix mois.

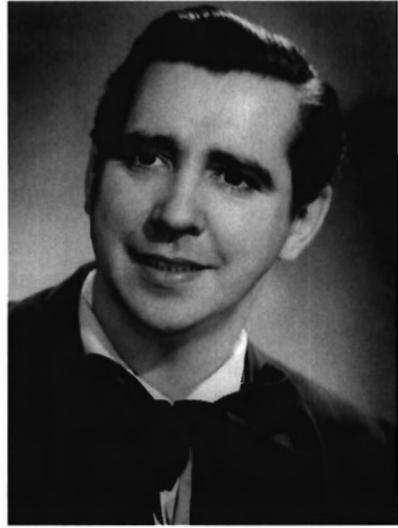
Richard Verreau, ténor

Richard Verreau ¹⁷⁰ connut une carrière extraordinaire jusqu'à la fin des années 1960 alors qu'il fut durement éprouvé par des problèmes de gorge. Il naquit le 1^{er} janvier 1926 à Château-Richer, près de Québec. C'est dans la manécanterie de sa paroisse natale qu'il apprit à chanter et reçut ses premières leçons de solfège.

Lorsque ses parents déménagèrent à Limoilou, il décida de joindre la chorale paroissiale, un ensemble vocal ayant une certaine renommée, composé d'hommes et de jeunes garçons. Il poursuivit son apprentissage à l'École de musique de l'Université Laval, dans un cours de chant

*Le ténor,
Richard Verreau,
dans l'opéra La Bohème à
Covent Garden, Londres.*

Collection Richard Verreau



grégorien qui pouvait le conduire au métier de maître de chapelle. Pendant ce temps, il chantait aussi aux messes de semaine, aux messes de funérailles et, très souvent, lors de mariages. C'est justement lors d'une invitation à chanter à un mariage qu'il rencontra sa future épouse, Thérèse Beaudet, fille de Clovis, native de Saint-Antoine-de-Tilly.

Il suivit ensuite des cours privés de chant profane. À l'âge de vingt-deux ans, il remporta un concours de l'Orchestre symphonique de Québec. Peu de temps après, il fut le lauréat du concours « À la recherche du talent », organisé par le club Rotary de Québec, dans la catégorie ténor.

Au cours des années 1940, il eut la chance d'être entendu dans un salon privé par le grand ténor Raoul Jobin, qui décida de le prendre sous son aile. Appuyé par le réputé chef d'orchestre Wilfrid Pelletier, il avait vingt-quatre ans lorsqu'il partit pour l'Europe. Pendant deux ans, à Paris, il travailla assidûment auprès de musiciens français comme Chéreau, Bernac et Poulenc, grâce à qui il approfondit trois aspects de son métier : la technique du chant, l'élargissement du répertoire et l'art dramatique relié à l'opéra. Durant la seule année de 1949, il fut invité à chanter en public plus d'une centaine de fois ¹⁷¹.

En février 1951, il sortit de l'ombre en chantant *Faust* dans une production de la Société symphonique d'Évreux. Au cours de cette même année, il revint au Québec pour prendre épouse. À partir de ce moment, il fut acclamé par les médias de l'époque et le public québé-

cois. Il accepta plusieurs engagements au cours desquels il eut l'occasion de rencontrer des chanteurs célèbres et très compétents à travers le monde. Par exemple, il voyagea en France, en Italie, aux États-Unis, au Canada et même en Russie. Ces voyages lui permirent d'élargir son répertoire et de maîtriser d'autres langues. On pouvait aussi l'entendre lors de concerts à la radio publique et à la radio privée de Québec et de Montréal.

Il se produisit à quelques reprises à *L'heure du concert*, une émission de prestige à la télévision de la Société Radio-Canada. Grâce aux bons soins de Wilfrid Pelletier, le chanteur eut la possibilité de faire un enregistrement, avec lui, dans la résidence américaine des Toscanini, où était aménagé un studio de la société de disques RCA.

En 1958, la société RCA produisait un premier disque avec monsieur Verreau, sous le titre *Richard Verreau à l'église*. Ce microsillon connut un tel succès que la RCA reprit la recette l'année suivante en produisant *Chantons Noël*. De nouveau, ce fut une réussite inégalée et la société de disques répéta l'exploit dès 1960-1961 avec trois microsillons regroupant des airs favoris sous les titres *Sérénade*, *Opéra et Romance*.

Par ailleurs, avec la *Damnation de Faust* chantée en mars 1959 à Paris, la maison Deutsche Gramophone réalisa un autre enregistrement. Mis en marché en 1960, le microsillon remporta, l'année suivante, le Grand Prix du disque de France !

En 1965, alors âgé de trente-neuf ans, le chanteur lyrique était ovationné partout où il se produisait. C'est à cette époque que des problèmes reliés à sa gorge commencèrent à se manifester. Cependant, sa voix était toujours aussi puissante et les engagements au Canada, aux États-Unis et en Europe se multipliaient à une vitesse incroyable. Il parcourut Québec, Montréal, Los Angeles, New York et l'Italie.

Lors d'Expo 67, il donna un grand concert qui fut enregistré par Radio-Canada et mis sur disque en vue d'être diffusé dans plusieurs pays par les services de Radio-Canada International. À la fin de 1968, ses problèmes de gorges s'accrochèrent. Il accepta l'ablation des amygdales.

Remarquant que sa voix donnait des signes de fatigue, il refusa des engagements. Année après année, ses prestations diminuèrent.

En 1973, la télévision de Radio-Canada fit appel à lui pour une émission intitulée *Chants de Rossini*. À partir de ce moment, il devint sujet

à des allergies répétitives qui affectaient ses voix respiratoires et des nodules apparurent sur ses cordes vocales. Il dut subir l'ablation de l'une d'elles et sa voix en fut grandement altérée.

Après trois ans de démarches de toutes sortes, d'exercices et d'efforts pour retrouver sa voix, le grand artiste lyrique se rendit à l'évidence : il devait abandonner la partie. Mais ce n'était pas de gaieté de cœur qu'il envisageait la triste réalité et il connut des moments difficiles, oscillant entre l'espoir et le découragement. Le chant faisant partie intégrante de son être, c'est avec courage et acharnement qu'il réapprit à chanter. Il chantait deux heures par jour pour son plaisir.

Après s'être produit sur la scène nationale et internationale, le grand artiste lyrique n'allait pas tomber dans l'oubli. En 1991, la compagnie de disques BMG-Musique Québec procéda à la réédition de six enregistrements que la RCA avait réalisés une trentaine d'années plus tôt. En 1996, le chanteur fut intronisé au Panthéon canadien de l'art lyrique et, en 1998, le 8 juillet, il était nommé officier de l'Ordre du Canada par le gouverneur général du Canada, Roméo Le Blanc ¹⁷².

Et pour lui signifier qu'il était entré pour toujours dans la mémoire collective, le 28 septembre 1999, on convia le grand, l'unique Verreau, à la Place des Arts, à une soirée de gala organisée en son honneur. À cette occasion, on lui remit un disque compact résumant les points importants d'une émission qu'il avait réalisée le 28 avril 1998 dans les studios de Radio-Canada. Les bravos et les applaudissements qui fusaient de toutes parts ¹⁷³ dans la salle de spectacle témoignaient de la consécration d'un talent et d'une carrière.

À l'aube du nouveau millénaire, il accepte gentiment de se produire pour les personnes et organismes qui l'invitent à l'occasion. Par exemple, à la messe de minuit, en l'église de Saint-Antoine-de-Tilly, les paroissiens ont la chance, depuis quelques années, d'entendre ce grand ténor leur offrir en cadeau son célèbre *Minuit, chrétiens*, une interprétation puissante et émouvante. Et on entend toujours parler de lui lors de différentes soirées musicales et même dans certaines publicités.

Bob Aubin, musicien

Robert (Bob) Aubin est un excellent musicien qui est resté en contact avec ses compagnons d'autrefois. Il a commencé à jouer de la

musique vers l'âge de dix ans dans les réunions familiales alors qu'une de ses sœurs l'accompagnait au piano. Il a acheté son premier orgue en 1953 et a eu comme professeure Marie-Thérèse Lenoir. Il a participé à de nombreuses soirées d'amateurs lors desquelles il a remporté plusieurs prix. Le trio Bob interprète des succès français, américains et sud-américains dans de nombreux hôtels de la province. En 1999, il a retrouvé un grand nombre de compagnons et groupes de musiciens, dont la famille Lafleur, pour une soirée bénéfique organisée par une équipe de bénévoles, dont Diane Laroche, Michel Lafleur et Michel Cauchon, afin d'amasser des fonds pour une cause humanitaire. Les gens sont venus en grand nombre et une somme de 10 000 \$ a été amassée. L'expérience fut renouvelée en 2000, 2001 et 2002.

La famille Gingras et ses musiciens

Guy Gingras est musicien depuis son enfance. Il a joué de l'accordéon et un peu de musique à bouche ou d'harmonica. Il a débuté vers



Le trio Bob

Rollie, Armando et Bob. Collection Robert « Bob » Aubin

l'âge de quatorze ans avec Martin, son frère jumeau. Dès l'âge de quinze ans, ils étaient invités pour jouer de la musique un peu partout dans les familles avoisinantes. Guy avait acheté son premier accordéon de marque Sapin par catalogue chez Dupuis & Frères ou Eaton, au prix de 3,95 \$. Plusieurs oncles de la famille étaient musiciens. Autodidactes, Guy et son frère écoutaient des *reels* sur un gramophone et les apprenaient à l'oreille. Les frères Gingras pouvaient former un orchestre à eux seuls : Martin jouait du violon, Guy de l'accordéon, Henri-Paul de la guimbarde, de l'harmonica et des cuillères. On les demandait partout : pour des enterrements de vie de jeunesse, des mariages, des noces d'argent, des noces d'or, des soirées du temps des fêtes. Ils travaillaient gratuitement et leur amie de cœur les accompagnait. En récompense, on leur servait quelques rasades d'alcool.

La famille Lafleur et ses musiciens

C'est de leur grand-père Wilbrod Lafleur, violoniste, et de leur grand-mère Alexina Jacques, pianiste, que les enfants de Jacques Lafleur et de Pauline Méthot tiennent leur talent musical. Leur père, Jacques, était un pianiste accompagnateur très doué qui a déjà remporté le premier prix à un concours au Palais Montcalm. Il jouait aussi régulièrement dans les bars et les cabarets. Alors que leur oncle, Bruno Lafleur, jouait du violon et que leur tante, Antonine, chantait. Après avoir constitué un premier groupe vers 1970, certains des fils Lafleur formèrent l'ensemble Manigance au cours des années 1980.

Même si certains ne jouent guère en public, les huit frères Lafleur maîtrisent un ou plusieurs instruments. Ce sont dans l'ordre d'âge : Paul (piano et violon), Gilles (voix et piano), Henri (piano et violon), Roger (guitare, accordéon et piano), Richard (guitare), Guy (piano), Jean-Claude (voix et harmonica) et Michel (piano). Leurs sœurs Denise et Thérèse chantent parfois avec eux. Ils animent régulièrement les fêtes du village et les soirées musicales du centre communautaire.

Maude Bergeron, soprano

Née à Saint-Antoine-de-Tilly en 1981, fille de Jean et de France Huard, Maude Bergeron est une jeune soprano qui s'initie d'abord au piano et à la musique, avec Chantal Bergeron, avant de commencer sa formation lyrique à Québec. Depuis 1999, elle étudie au Conservatoire de musique du Québec à Montréal. Elle a aussi étudié une année sous la tutelle de Diana Soviero, professeure au Metropolitan Opera de New York.

Remarquable interprète, Maude compte à son actif plusieurs concerts dans la région de Québec, de Montréal et ses environs. Elle a fait partie de la troupe *Cappadoce*. En juin 1999, elle incarnait Christine dans *Le fantôme de l'opéra*. En mai 2000, elle interprétait *Le gloria* de Vivaldi en solo. Au cours de cette même année, elle a connu un franc succès avec le *Stabat mater* de Pergolese, puis au festival de musique sacrée de Québec, lors d'un hommage au grand ténor Richard Verreau. Elle a commencé sa carrière à l'opéra en y interprétant le rôle de Babarina dans *Le Nozze di Figaro* de Mozart, dans le cadre de l'Atelier lyrique du Conservatoire de musique de Montréal, puis en mars 2001, elle était de la première distribution canadienne de l'opéra *L'Isola disabitata* de Haydn. Plusieurs projets d'envergure sont prévus pour cette jeune cantatrice québécoise, dont une création contemporaine du compositeur Denis Gougeon et du dramaturge Normand Chaurette. Elle projette aussi d'aller se perfectionner en Europe et de participer à des concours internationaux.

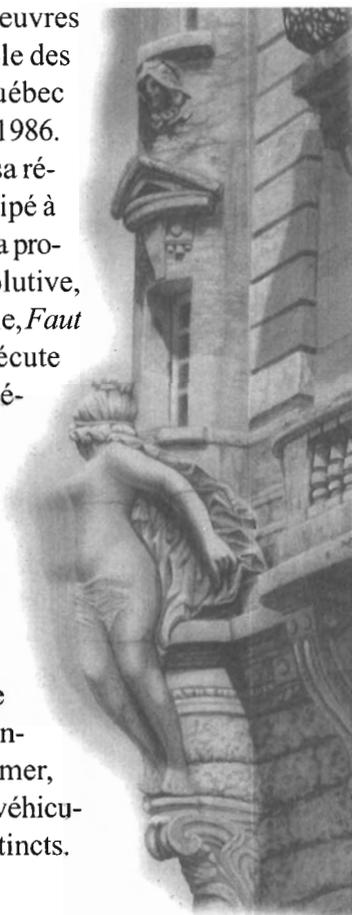
Jacqueline Boisvert-Boily, sculpteure

Jacqueline Boisvert-Boily est une sculpteure de chez nous qui s'est réalisée à partir d'un long cheminement personnel et professionnel. C'est en observant les jeux de la couleur qu'elle a décidé d'en concrétiser les formes dans l'espace. Elle a aussi découvert le tissu extensible, un matériau malléable qui permet de faire des formes et d'exprimer ainsi les émotions de l'artiste. Ses oeuvres, bien qu'elles soient inspirées du monde végétal ou animal, possèdent souvent des caractéristiques humaines. Ces créations hybrides reflètent le monde imaginaire qui habite l'artiste.

Avant de recouvrir l'oeuvre de cire à sculpter, elle fabrique le moule de céramique qui servira au coulage du bronze. Elle construit un cube à partir de douze rectangles de quatre pouces sur huit pouces qu'elle assemble avec des crochets. À l'intérieur de chacun, elle fixe un treillis métallique qui sert de point d'ancrage pour tendre le tissu. Elle utilise de la colle de peau de lapin, puis de la résine pour donner de la rigidité à ses oeuvres. Finalement, lorsque le bronze est délivré de son moule, la pièce est sablée et polie, puis recouverte d'une patine. Jacqueline Boisvert-Boily expose ses oeuvres dans différents pays, dont l'Italie et le Canada en 1995, et elle participe à des journées culturelles et patrimoniales à Québec.

Daniel LeGallic, peintre et sculpteur

L'artiste LeGallic, qui signe ses oeuvres Freuline, est né en France et a fait l'École des beaux-arts de Paris. Il est arrivé au Québec en 1966, puis à Saint-Antoine-de-Tilly en 1986. Ce peintre a rencontré Salvadore Dali à sa résidence, en Espagne, en 1977, et a participé à plusieurs expositions collectives à travers la province de Québec. Parmi son oeuvre évolutive, on retrouve un imprimé d'une carte postale, *Faut se conserver si l'on veut durer*. Il exécute de très grandes toiles et fait des chars allégoriques pour le Carnaval. Ayant une imagination fertile, cet artiste tente de rendre les images de ses méditations les plus concrètes possible. Il apprend différentes techniques en participant à diverses rencontres et en consultant de multiples documentations. Ces images, qui ne sont pas toujours très claires, comme nous l'explique lui-même l'artiste, sont conçues comme de petits poèmes jetés à la mer, le support pictural étant la bouteille vide véhiculant sa pensée visuelle, ses instants d'instincts.



Jean-Paul Garneau, sculpteur et fondeur d'art¹⁷⁴

Garno possède une salle d'exposition, la *Galerie Les ateliers Apart*, que l'on retrouve dans l'ancien moulin à cardes de Saint-Antoine-de-Tilly depuis 2000. Son atelier est situé sous le même toit.

Auparavant, il avait ouvert la boutique *Garno-Joncas* sur la rue Saint-Jean à Québec. Pendant plusieurs années, il a étudié la peinture, le dessin, la sculpture, la métallurgie et d'autres formes d'arts. Il est passionné par la fonte des



métaux et a même fait tous ses outils de travail. Cet artiste, qui est aussi enseignant, aime jouer avec la matière et le feu, transformer l'objet, saisir sa beauté pour ensuite l'immortaliser dans une matière différente. On peut observer une de ses sculptures monumentales, *Migration*, près de la Caisse populaire de Saint-Antoine-de-Tilly et une autre de ses œuvres, une fontaine créée pour la Cidrerie et les Vergers de Saint-Nicolas. Il participe aussi à différentes conférences et à des ateliers partout au Canada et même aux États-Unis.

Huguette Joncas, sculpteure¹⁷⁵

Cette sculpteure crée des œuvres inspirées de la nature et du règne animal, qui ont des similitudes avec l'être humain. Initiée dès l'âge de sept ans à la peinture, des maîtres, dont Jean-Paul Garneau, lui ont appris la beauté de la vie et de la créativité. Titulaire d'un baccalauréat en arts plastiques, cette artiste adore les découvertes et se passionne aussi pour plusieurs autres formes d'arts : elle pratique la peinture, la sérigraphie, la fonderie et est violoncelliste. Elle participe à différentes activités en lien avec les arts et à des expositions à Saint-Antoine-de-Tilly, mais aussi à Lotbinière, à Québec, à Lévis, à Trois-Rivières, à Cap-de-la-Madeleine et dans la région de Montréal. Ses créations se retrouvent



partout dans le monde. Par exemple, en 1999, elle a rempli une commande pour le gouvernement du Québec, dans la série « Caribous en bronze », et trois de ses oeuvres ont été respectivement offertes au président des États-Unis, à celui du Mexique et de la Bavière. L'expérience a été répétée en 2000, le gouvernement du Québec lui ayant commandé des œuvres de la série « Harfang des neiges en aluminium et bronze », dont une a été donnée au président du Luxembourg.

Claire Houde, peintre

Née à Saint-Antoine-de-Tilly, Claire a manifesté des aptitudes et un goût marqué pour le dessin dès son enfance. Pendant deux ans, elle a bénéficié des précieux conseils d'Esther Néron. Par la suite, elle s'est intéressée davantage à la peinture. Claire a étudié auprès du grand peintre Francesco Iacurto, décédé récemment, et auprès de Thérèse Maleza et Claire Thibault. Ces professeurs l'ont aidée à perfectionner sa technique. Ses œuvres figuratives traduisent bien ses émotions et laissent apparaître des coloris chauds et harmonieux, remplis de lumière. De 1988 à 2001, Claire a participé à plusieurs expositions, entre autres celles qui ont eu lieu à Saint-Antoine-de-Tilly : au Motel Natation en 1998, à la Caisse populaire, de 1990 à 1995, et lors de l'événement « Découvrons Saint-Antoine », en 1999 et 2000.

D'autres peintres...

Plusieurs autres personnes de Saint-Antoine-de-Tilly pratiquent la peinture pour leur plaisir personnel ou de façon professionnelle. Nommons, entre autres :

Lise McKabe-Linteau, qui s'adonne à la peinture à l'huile et au pastel ;
 Claire Martineau-Lambert, qui s'adonne à la peinture à l'huile ;

Hélène Beudet-Gagnon, qui s'adonne à la peinture à l'huile ;
 Claire Beudet-Chalifour, qui s'adonne à l'aquarelle ;
 Lucille Beudet-Désy, qui s'adonne à l'aquarelle ;
 Isabelle Houde, fille de Claire, qui s'adonne à la peinture à l'huile et à la peinture sur céramique ;
 Rose-Yvette-Aubin, qui s'adonne à la peinture à l'aquarelle (elle habite aujourd'hui Cap-Rouge) ;
 Suzanne Breton-Villeneuve ;
 Nathalie Couture ;
 Martine Quirion ;
 Claudine Bédard ;
 Claudette Bacher.

*Paul Ohl*¹⁷⁶, écrivain

Paul Ohl, né en Alsace, en 1940, habite Saint-Antoine-de-Tilly depuis quelques années. Cet écrivain est connu pour ses onze livres, bien sûr, mais aussi pour ses six scénarios et son expertise dans le domaine des sports, à titre d'athlète et de spécialiste des Jeux olympiques. Son amour des sports vient peut-être du fait qu'il a étudié au Collège militaire de Saint-Jean-sur-le-Richelieu et qu'il a effectué des missions de sauvetage avec le Royal 22^e Régiment, au cours desquelles il était parachutiste. De plus, il pratique les arts martiaux.

Ce grand voyageur et philanthrope s'intéresse à l'histoire du monde et connaît plusieurs langues et traditions. Par ailleurs, il a étudié à l'Université de Montréal en sciences sociales, des études qui lui ont permis de développer sa culture. De 1965 à 1995, il a même oeuvré dans la fonction publique québécoise.

Fait intéressant, c'est Hubert Aquin qui dévoile à Ohl son talent d'écrivain et d'auteur de fiction lorsque celui-ci publie, en 1975, *Les Arts martiaux : l'héritage des samourais*. Cet admirateur d'Antoine de Saint-Exupéry publie des essais et des romans qui rappellent souvent l'histoire, les anciennes civilisations, la religion, les jeux ou encore un sujet délicat à dénoncer, même aujourd'hui, l'esclavage¹⁷⁷.



Manon Arcand, écrivaine ¹⁷⁸

Manon Arcand est psychothérapeute, formatrice, consultante et conférencière. Elle ne réside plus à Saint-Antoine-de-Tilly maintenant. En 1997, elle a publié *S'initier à la méditation*, un ouvrage dans lequel elle répond à toutes les questions sur le sujet en s'attaquant aux peurs et aux préjugés entourant la méditation.

Réjean Lapointe, écrivain

Réjean Lapointe possède une maîtrise en sciences politiques de l'Université Laval, un MBA Information Systems de la National University de San Diego et un diplôme de l'École internationale de Bordeaux. Il a occupé plusieurs fonctions dans l'administration publique québécoise avant de délaisser le monde de la bureaucratie, en 1986, pour se consacrer à l'écriture et à l'édition. Il publie plusieurs ouvrages aux Éditions Virage, une maison d'édition présente à Saint-Antoine-de-Tilly au moment de la publication de ses livres :

Attraction totale, en 1990 ;

La république démarchique du Québec, en 1991 ;

La roue de la vie, en 1991 ;

Le couple se meurt, en 1991 ;

La fabuleuse escroquerie péquiste, en 1995.

L'ensemble de ses œuvres traite de la politique, de l'évolution de la vie et de la société.

Des écrivains chez la famille Ouellet

Parallèlement à sa profession, René Ouellet¹⁷⁹ développe le goût de l'écriture. C'est à Paris, le 29 novembre 1993, qu'il reçoit le prix Saint-Exupéry (valeur jeunesse) pour la francophonie, des mains d'Anne Brochand, la représentante du délégué de la Langue française, pour son livre *Le chemin du printemps*.

Marie Lise Gingras, son épouse, a écrit un ouvrage biographique, *Wilbrod Bherer, un grand Québécois*, publié en 2001.

En 1998, Caroline, leur fille, a aussi publié *Qui fait la loi sur Internet ? Censure ou liberté, droits et responsabilités*, aux Presses de l'Université Laval. Il s'agit d'un ouvrage sur le droit civil, le droit criminel, le

droit à la propriété intellectuelle et de l'application de ces droits dans le cyberspace. C'est aussi une réflexion sur l'évolution de la liberté d'expression à l'ère des technologies nouvelles et de la responsabilisation de chacun des intervenants en ce domaine.

Alonzo Le Blanc, écrivain et critique littéraire

Alonzo Le Blanc, né en 1933, en Gaspésie, habite Saint-Antoine-de-Tilly depuis 1976. Titulaire d'un baccalauréat ès arts, d'une licence ès lettres et d'un doctorat en littérature française, ce professeur retraité du département des littératures de l'Université Laval est coauteur du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (tomes II, III, IV et V), auteur, chez VLB éditeur, du livre *Histoire et présentation de la pièce *Aurore l'enfant martyr**, de Léon PetitJean et Henri Rollin, *Histoire et présentation de l'oeuvre de Jules Fournier*, *Biographie et textes choisis* et de plusieurs autres textes, des préfaces ou des articles. Monsieur Le Blanc a aussi participé activement à la vie politique de sa région, comme bénévole, comme candidat aux élections provinciales de 1989, comme conseiller municipal en 1985 et comme maire de Saint-Antoine-de-Tilly de 1998 à 2001. Il a laissé la vie politique pour revenir à ses premières passions : l'écriture et la littérature.

Réjean Brousseau, écrivain

Professeur de géographie au Cégep de Limoilou, Réjean a habité Saint-Antoine-de-Tilly quelques années. Au cours de cette période, il s'est passionné pour l'histoire en participant à la Société historique de Lotbinière. En 1988, afin de commémorer le bicentenaire de l'église de Saint-Antoine-de-Tilly, il a rédigé *L'encadrement paroissial*, un ouvrage sur le patrimoine religieux de la paroisse et ses biens sacrés. Ce livre évoque aussi le souvenir des personnes qui ont contribué à la vie paroissiale, comme les curés et les missionnaires.

D'autres écrivains...

D'autres personnes natives de Saint-Antoine-de-Tilly ou ayant vécu dans le milieu quelques années se sont adonnées à l'écriture. Yanick Villedieu, animateur d'une émission à Radio-Canada, a écrit un livre intitulé *Un jour la santé*. De plus, les femmes suivantes ont permis de laisser des traces de l'histoire et de la vie des gens de notre communauté :

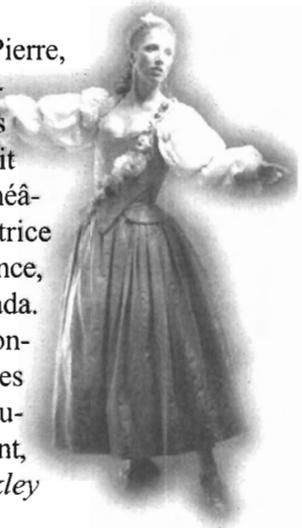
Augustine Méthot-Linteau ;
 Julie Méthot-Blondin ;
 Aurore Boisvert-Breton ;
 Édith Vary-Méthot.

Antoine Laprise,
comédien, metteur en scène et enseignant

Antoine Laprise, né le 28 janvier 1968, à Hull, a grandi dans le village de Saint-Antoine-de-Tilly. Diplômé en jeu au Conservatoire d'art dramatique de Québec en 1990, il commence alors une carrière au théâtre. Depuis 1989, à titre de comédien, il a joué dans une trentaine de spectacles à Québec. En 1995, il forme sa propre entreprise de théâtre et devient le directeur du *Sous-Marin Jaune*. Son cheminement professionnel le mène vers des expériences variées dont celles d'auteur, de metteur en scène et d'enseignant en art dramatique. En 1996 et en 1997, Antoine obtient la deuxième place à la Course Destination Monde. Il se démarque par l'obtention des prix du public, de l'image, du commentaire et est colauréat du prix Téléfilm Canada. Grâce à ces réalisations exceptionnelles, il devient réalisateur et caméraman pour des émissions et reportages diffusés à RDI, à TV 5 et à Télé-Québec¹⁸⁰.

Marie-Nathalie Lacourcière,
comédienne et danseuse baroque

Marie-Nathalie, fille de Brigitte et de Jean-Pierre, de Saint-Antoine-de-Tilly, titulaire d'un baccalauréat en éducation musicale, est spécialisée dans la danse baroque, c'est-à-dire celle qui prévalait du temps de Louis XIV. Elle fonde en 1995 le Théâtre Lavallière & Jabot où elle agit comme directrice artistique. Elle a présenté des productions en France, en Nouvelle-Zélande, aux États-Unis et au Canada. Chargée de cours à l'Université du Québec à Montréal, Marie-Nathalie donne aussi des ateliers, des conférences et anime même des bals pour des musiciens, des historiens et des acteurs. Dernièrement, en juin 2002, elle a dansé au prestigieux *Burkley Early Music Festival*, aux États-Unis.



Gilles Houde, inventeur

Un homme à l'esprit inventif

Issu d'une lignée de navigateurs et de constructeurs navals, Gilles Houde poursuit la tradition familiale. Après avoir touché différents domaines reliés à la vie maritime, comme son père, Adélarde, et son oncle Robert, la construction de bateaux l'attire particulièrement. Dans la foulée de ses prédécesseurs, il poussera plus loin son sens de la création.



Collection
Gilles Houde

Il est d'abord employé chez Bombardier durant neuf ans. En 1968, Gilles crée le premier modèle de Seadoo mis sur le marché par Bombardier. Cet appareil est aujourd'hui exposé au Musée Bombardier à Valcourt.

Pour le 25^e anniversaire de présidence de Laurent Beaudoin, chez Bombardier, il conçoit une création unique : le Seadoo LB25. Ce véhicule est également présenté au Musée Bombardier de Valcourt. De plus, il crée pour le président un modèle unique de motoneige, aux allures futuristes, Le Mirage.

Après avoir cessé la fabrication de Seadoo pendant plusieurs années, Bombardier reconsidère une mise en marché d'un nouveau modèle. En 1980, Gilles Houde participe au développement de ce nouveau modèle.

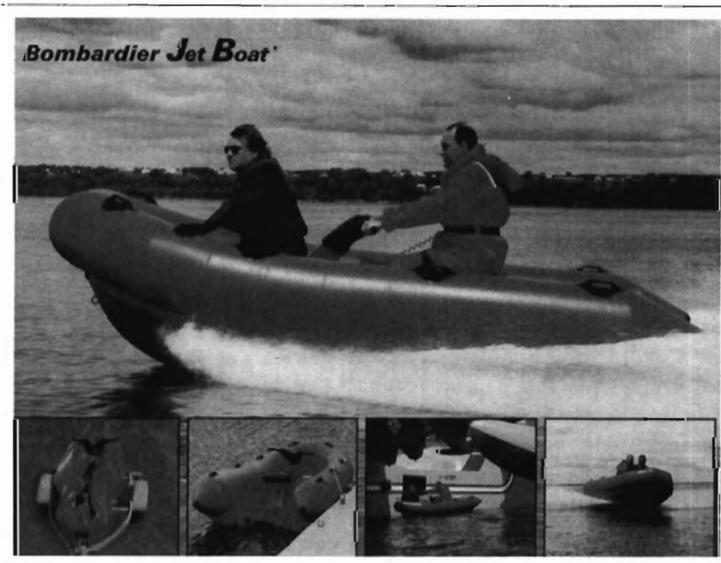
Il est tour à tour copropriétaire de Houde & Houde, une usine de fabrication de pièces de bateau à voile et de canots pour monter les rapides, et de AMT Marine inc., une entreprise de construction navale qui offre tous les services spécialisés se rattachant à la conception et à la construction de bateaux de pêche commerciale et de bateaux de servitudes.

Il fonde une entreprise sous la raison sociale Gilles Houde inc. Il reçoit une commande du Petit Chantier Maritime de Lévis. On lui demande de construire le squelette d'un bateau. Cette charpente de bateau est depuis exposée dans un parc en Ontario et sert de matériel éducatif.

Il s'associe plus tard à J. L. Leclerc de Sainte-Croix, une entreprise qui construit des bateaux de type « rescue » ou de surveillance utilisés par la Garde-Côtière.

Encore aujourd'hui, Gilles Houde poursuit sa quête de nouveauté et de développement auprès de l'entreprise Recherche & Développement J. L. Récemment, cette entreprise a reçu une demande plutôt inusitée de Canadair : la construction d'un bateau repliable.

Connaissant Gilles pour ses nombreuses inventions et ses prototypes d'appareils ou véhicules, l'entreprise Recherche & Développement J. L. lui offre le contrat d'exécution. Gilles innove encore une fois et crée le Jet Boat, un bateau à coque rigide en V, repliable, muni d'un collier pneumatique. Ce bateau est conçu pour être déployé et récupéré rapidement à partir de l'avion Canadair 415 SAR pour l'exécution d'opérations maritimes. Grâce à un concept d'articulation novateur, le bateau occupe deux fois moins d'espace, ce qui facilite son rangement et sa manutention.



Bateau repliable créé par Gilles Houde pour Canadair.

Collection Gilles Houde

NOTES

- 1 Il est à noter que, malgré toutes les recherches effectuées et la bonne volonté des chercheurs, il est possible que des personnes de Saint-Antoine-de-Tilly et leur métier ne soient pas mentionnés dans le chapitre...
- 2 Jean-Claude DUPONT, *Coutumes et superstitions*, p. 51.
- 3 Jean HAMELIN et Yves ROBY, *Histoire économique du Québec, 1851-1896*, p. 5.
- 4 *L'Écho Paroissial* (mai 1958).
- 5 Informations tirées du *Rapport de l'archiviste de la province de Québec pour 1949-1950 et 1950-1951*, p. 308 à 310.
- 6 Firmin LÉTOURNEAU, *Histoire de l'agriculture*, p. 196.
- 7 Jules Méthot était le bras droit de l'honorable Cyrille Vaillancourt, sénateur, dans l'organisation de la Société des producteurs de sucre d'érable. Pendant douze ans, il fut gérant de la fabrique située à Plessisville, dont les produits portaient la marque Citadelle. En 1949, il était chef de la section de l'apiculture et de l'acériculture au ministère provincial de l'Agriculture.
- 8 La résidence qu'il habitait durant l'été fut incendiée en août 1947. Cette terre est habitée de nos jours par Joseph Caron.
- 9 *L'Écho Paroissial*, vol. 2, numéro 7, juillet 1958, p.4.
- 10 CFT. Coll. LDM. Informateur : Guy Gingras.
- 11 Informations recueillies auprès de Réal AUBIN.
- 12 *L'Écho Paroissial*, vol. 3, no 1 (janvier 1959), p. 6.
- 13 Ce vison a été vendu 10 \$ chez Holt Rentfrew. Le vison à cette époque se vendait 3 à 4 \$ Le prix payé pour les peaux variait de 25 à 45 \$ la pièce. Le chat sauvage se vendait environ 1 \$. Les peaux de plus de 1,25 \$ étaient peu nombreuses.
- 14 CFT. Coll. LA. Informateurs : Anita AUBIN et Henri ROUSSEAU.
- 15 Quelques vêtements de rechange.
- 16 CFT. Coll. LDM. Informateur : Benoît CÔTÉ.
- 17 De l'anglais, bottes de caoutchouc.
- 18 Gilet de laine.
- 19 De l'anglais, signifie cabane ou camp.
- 20 De l'anglais, veut dire la fin de la période de travail.
- 21 De l'anglais, signifie contremaître.
- 22 De l'anglais, signifie cuisinier.
- 23 De l'anglais pour désigner des crêpes.
- 24 Expression utilisée autrefois pour parler d'une personne difficile ou dédaigneuse à table.
- 25 De l'anglais pour désigner une paire ou deux chevaux.
- 26 CFT. Coll. LDM. Informateur : Guy GINGRAS.
- 27 CFT. Coll. LDM. Informateurs : Anita AUBIN et Henri ROUSSEAU.
- 28 En 1831, à Saint-Antoine, on retrouvait les journaliers suivants : Antoine Baron, Jean-Baptiste Bergeron, Joseph Bergeron, Pierre Bourdon, Alexis Carier, André Daigle, Ignace Daigle, Louis Daigle, Jérôme Delage, Gab. Filteau, Jos Garneau, Jean-Baptiste Houde, Marcel Lamothe, Gab. Langlois, Charles Laroche, Jean-Baptiste Marion, Jos. Marion, Denis McCône, Charles Rousseau, François Rousseau, John Benckinchaw. Dans *Les livres de prônes*, on retrouve les journaliers suivants : Armand Rousseau (1929), Henri Gingras (1917), Thomas Gingras (1916), Rolland Legendre, Albert Daigle, Adrien Laroche, Philippe Charest, Téléphore Claude Lafleur (1921), Jos. Apollinaire Bergeron (1915), Georges Bergeron (1938), Lucien

- Saint-Onge (1942), Adrien Genest (1947), Joseph-Jean Lafleur (1952-1953), Lucien Ferland (1952), Josaphat Lacroix (1954), Rosaire Lambert (1955), Raymond Caron (1956), Albert Daigle (1959), Robert Lambert (1960), Jean-Yves Demers (1961), Jean-Guy Lambert (1963), Dominique Lafleur (1963), Bernard Belzile (1964), Denis Auger (1965) et Léon Bergeron (1966).
- 29 Dans les années 1960, Charles Demers et Jean-Guy Rousseau étaient vendeurs.
 - 30 CFT. Coll. LDM. Informateur : Antoine-Lévis GINGRAS.
 - 31 CFT. Coll. LDM. Informateur : Antoine-Lévis GINGRAS.
 - 32 CFT. Coll. LDM. Informateurs : Guy GINGRAS et Marie-Paule LAMBERT.
 - 33 Cyril SIMARD et Michel NOEL, *Artisanat Québécois*. 3. Indiens et Esquimaux, p. 200-203.
 - 34 Il existait tout de même d'autres sortes de tissus. Vers 1850, au magasin de tissus de Pierre Dasilva, rue Notre-Dame, à Québec, la toile du pays était mise en balance avec une cinquantaine de variétés de « draps » importés. Rien n'y manquait : basin, batiste, bombazil, bombazine, cambleau, camblotine, camelot, catoon, carisé, casimir, cazenil, chambray, coton, coutil, crêpe, drill, flanelle, flushing, futaine, gingham, lasting, malmolle, merinos, mousseline, nanquin, padoue, plaid, ratine, satin, serge, sehirting, soir, tavelle, velours et autres.
 - 35 Un de ces vendeurs était Honoré Bergeron.
 - 36 Jean PROVENCHER, *Les Quatre Saisons dans la vallée du Saint-Laurent*, p. 50.
 - 37 En 1893, l'alerte générale était donnée. Le feu qui avait commencé chez Romuald Breton se propagea rapidement chez les Normand et le magasin général était en flammes. L'incendie ravagea le magasin général Breton et s'attaqua à la grange de l'autre côté du magasin Normand. Tous les gens eurent sûrement très peur pour l'église et pour le village au complet. Les magasins furent reconstruits, celui de Breton en 1893, et le magasin Normand, l'année suivante. Par la suite, il y eut une réunion de directeurs de l'assurance chez Arthur Bergeron pour ceux qui désiraient s'assurer. Puis, au mois d'août, des remerciements furent adressés par les incendiés à tous ceux qui avaient aidé au sauvetage. On rendit grâce à Dieu parce que l'église avait été épargnée. Quand ce fut la fête de l'Immaculée Conception, on avertit les gens de ne pas se rendre aux bâtiments dans le village avec leur pipe, car on craignait le feu. D'après les *Livres de prônes*.
 - 38 Pierre Normand avait travaillé à Montréal pendant un certain temps. Il était employé chez Omer Desserre, une chaîne de quincaillerie. Cette maison se spécialise aujourd'hui dans la vente de matériel d'artistes. Pierre avait rencontré une jeune Italienne dont il était très amoureux et pensait, paraît-il, à la marier. Comme c'était la coutume chez les immigrés, cette jeune fille avait fait venir sa famille au Québec afin qu'elle s'y installe, mais le mariage n'eut pas lieu. CFT. Coll. LDM. Informatrice : Denise CARON.
 - 39 CFT. Coll. LDM. Informateur : Léon AUBIN. Marguerite avait une passion pour les félins. Léon Aubin se rappelle qu'elle gardait sept ou huit chats à la fois. Lorsque Pierre Normand se rendait au cimetière, il n'était pas rare de voir les petits animaux le suivre pas à pas.
 - 40 D'après Simone NORMAND.
 - 41 Informations recueillies dans les livres de compte de P.-P. Normand, prêtés par Paul BRUNET, et auprès de quelques personnes qui ont assisté à une soirée d'information sur ce magasin général en 2001.
 - 42 CFT. Coll. LDM. Informatrice : Marguerite MONTREUIL-AUBIN.
 - 43 BERGERON GAGNON INC., *Le patrimoine de Saint-Antoine-de-Tilly*, p. 24.

- 44 Elle exploitait dans Les Fonds un commerce sous la raison sociale Au bon marché. Elle y vendait des coupons, du tissu à la verge, des cadeaux pour bébés et de la lingerie pour enfants. On pouvait s'y procurer des bas pour dames à des prix aussi bas que 1,75 \$ pour 2 paires. *L'Écho Paroissial*, vol. 2, no 10 (octobre 1958), p. 6.
- 45 D'après des renseignements recueillis auprès de madame Paul-Émile ROUSSEL.
- 46 BERGERON GAGNON INC., *Le patrimoine de Saint-Antoine-de-Tilly*, p. 25.
- 47 Renseignements recueillis auprès de Caroline DUBOIS.
- 48 CFT. Coll. LDM. Informatrice : Laura Filteau
- 49 Vivant.
- 50 CFT. Coll. LDM. Informatrice : Marguerite MONTREUIL-AUBIN.
- 51 CFT. Coll. LDM. Informatrice : Marguerite MONTREUIL-AUBIN.
- 52 La permission d'acheter cette demeure arrive le 8 août 1958 de l'archevêché et la vente est effectuée le 15 août de la même année.
- 53 Voici la liste des différents propriétaires de ce lot, puis de cette demeure.
 Le 9 mai 1835, bail entre Antoine Coulombe et Louis Marchand ;
 Le 6 décembre 1875, vente entre Louis Marchand et Augustin Bergeron ;
 Le 12 février 1877, donation d'Augustin Bergeron à Samuel Bergeron ;
 Le 14 février 1877, échange entre Samuel Bergeron et Jean-Louis Martineau ;
 Le 18 décembre 1889, vente de Jean-Louis Martineau à Philémon Dionne ;
 Le 5 mai 1890, vente de Philémon Dionne à Honoré Rousseau ;
 Le 16 octobre 1925, transmission, par suite du décès d'Honoré Rousseau, à Adéline Rousseau ;
 Le 16 janvier 1927, transmission, par suite du décès d'Adéline Rousseau, à sa nièce du même nom ;
 Le 22 janvier 1956, transmission, par suite du décès d'Adéline Rousseau, à Yvonne Boulé ;
 Le 24 mai 1956, vente par Yvonne Boulé à Delphis Verdon ;
 Le 15 août 1958, vente de Delphis Verdon aux Sœurs de la Charité de Québec ;
 Le 28 août 1997, vente des Sœurs de la Charité de Québec à Alain Desrochers.
 Renseignements fournis par Alain DESROCHERS.
- 54 D'après le récit de sœur Sainte-Jeanne-d'Orléans, le 1er septembre 1958.
- 55 BERGERON GAGNON INC., *Le patrimoine de Saint-Antoine-de-Tilly*, p. 25.
- 56 *Ibid.*
- 57 Firmin LÉTOURNEAU, *Histoire de l'agriculture*, p. 196.
- 58 GANGWAY, *gannng'oué*. Passerelle. Il semble qu'on prononçait plutôt *ganoué*. Narcisse-Eutrope DIONNE, *Le parler populaire des Canadiens français*, p. 349.
- 59 CFT. Coll. LA. Informateurs : Anita AUBIN et Henri ROUSSEAU.
- 60 CFT. Coll. LDM. Informateur : Léon AUBIN.
- 61 CFT. Coll. LA. Informateurs : Anita AUBIN et Henri ROUSSEAU.
- 62 Cette activité était indépendante de la beurrerie, mais cette machine qui servait à l'égrenage des céréales ou des plantes fourragères était située dans la même bâtisse. À l'automne, certains cultivateurs récoltaient du trèfle de belle qualité. Lorsqu'il devenait noir, ils allaient le « battre » chez le beurrier Bibeau pour en extirper la graine. La graine de trèfle servait aux semences de l'année suivante. Les Gingras possédaient des instruments aratoires assez modernes. Le semoir était muni d'un premier compartiment pour l'avoine et d'un second dans lequel était mélangée la graine de mil avec la graine de trèfle. Une année, les champs ensemencés produisaient de l'avoine et l'année suivante, c'était du foin. Le foin servait à nourrir les

- animaux. Quand on avait un champ de trèfle, on le ménageait pour le bétail : les vaches donnaient plus de lait.
- 63 D'après André LAMBERT.
- 64 Maude COUTURE, *Les entreprises d'ici. La fromagerie Bergeron de St-Antoine-de-Tilly passe aux mains de la Coopérative laitière du sud*. Rive Sud-Express, p. 17B.
- 65 CFT. Coll. LDM. Informateur : Floriant LAMBERT. Félix Lambert, né dans la paroisse en 1844, épousa Philomène Desrochers, de Sainte-Croix, en 1868.
- 66 Fromagerie mentionnée dans les *Livre de prônes du 8 octobre 1899 au 22 mai 1904*.
- 67 CFT. Coll. LDM. Informatrice : Gilberte MARCHAND-LAROCHE, veuve d'Adrien Laroche, et *Brochure Historique de la paroisse* (janvier 1974), Aurore BRETON-FERLAND et soeur Élisabeth MORNEAU, p. 8.
- 68 Renseignements remis par Florian LAMBERT, arrière-petit-fils de Félix Lambert. Extraits de documents généalogiques de la famille Lambert.
- 69 D'après Dorilas CÔTÉ.
- 70 Marque commerciale de fécule de maïs.
- 71 CFT. Coll. LDM. Informateurs : Gracia FERLAND et Benoît CÔTÉ.
- 72 Appellation de la fourche.
- 73 CFT. Coll. LDM. Informateur : Égide BERGERON.
- 74 Caroline PELLETIER, « Fabrique Bergeron inc. » dans *Revue Industrie & Commerce*, p. 13.
- 75 La plupart des informations sur la fromagerie Bergeron actuelle proviennent d'un tableau explicatif que l'on retrouve à l'intérieur de la fromagerie et dont le titre est *La fromagerie Bergeron, au fil du temps*.
- 76 CFT. Coll. LDM. Informateur : Égide BERGERON.
- 77 Cette expression signifie que ces familles étaient de bons clients.
- 78 CFT. Coll. LDM. Informatrice : Gracia FERLAND-CÔTÉ.
- 79 CFT. Coll. LDM. Informatrice : Marguerite MONTREUIL-AUBIN.
- 80 Hélène DE CARUFEL, *Le moulin Beaudet à Saint-Antoine-de-Tilly*, p. 31.
- 81 *Ibid.*, p. 37.
- 82 CFT. Coll. LDM. Informateurs : Madeleine BOURRET-GERMAIN et François BOURRET. Date de son mariage avec Louise Angèle Bergeron. Il épousa, en deuxième noces, le 22 février 1819, Angèle Vézina. Les Bourret auraient habité une maison située au 4674, Marie-Victorin, au nord-ouest de la rivière du même nom. D'après Fernand Bourret, une fille de François-Xavier Bourret, Adélaïde, épousa Lazare Lefèvre, un notaire.
- 83 Hélène DE CARUFEL, « Inventaire des biens de feu Jean-Baptiste Noël de Tilly, le 10 avril 1823, devant Et. Ranvoxyé et Ls. Guay » dans *Le moulin Beaudet à Saint-Antoine-de-Tilly*, p. 201.
- 84 Hélène DE CARUFEL, « Accord entre les héritiers de feu Jean-Baptiste Noël Seigneur de Tilly et son épouse, le 27 juin 1838, devant Parent » dans *Le moulin Beaudet à Saint-Antoine-de-Tilly*, p. 206-207.
- 85 Roland LEGENDRE, *Histoire de la seigneurie de Tilly sous le régime français*, p. 50.
- 86 Hélène DE CARUFEL, *op.cit.*, p. 38.
- 87 CFT. Coll. LDM. Informateur : Jules BEAUDET. Son père, Benoît, lui a répété plusieurs fois cette information.

- 88 Vente de Charles François Dionne, Charles Alphonse Dionne, Jean-Bte Bergeron, dame Julie Legendre (veuve de feu Léon Noël de St-Antoine), dame Marguerite Proulx (veuve de feu Rémi-Séraphin Noël) à François Bourré, le 26 août 1864, devant Edmond Larue, enr. 9752.
- 89 Hélène DE CARUFEL, *op.cit.*, p. 40.
- 90 Roch SAMSON, *Histoire de Lévis-Lotbinière*, p. 139.
- 91 Vente de François Bourret à Rosalie Boucher, le 28 juillet 1885, devant Edmond Larue, enr. 23 456.
- 92 Hélène DE CARUFEL, *op.cit.*, p. 42.
- 93 Id., *ibid.*, p. 43.
- 94 Id., *ibid.*, p. 44.
- 95 Petit sceau fixé à la circonférence de la roue hydraulique pour recevoir l'eau motrice.
- 96 Quelques dates concernant le moulin :
 1936, Zotique Beudet légua sa part à son fils Benoît, meunier. La même année, le copropriétaire Eugène Laroche vendit sa moitié indivise au négociant J. Adalbert Breton.
 1943, Benoît Beudet devint l'unique propriétaire du moulin à farine.
 1960, Raymond Beudet, fils de Benoît, prit la relève de son père.
 1962, Le moulin ferma à tout jamais ses portes. Hélène DE CARUFEL, *op.cit.*, p. 47.
- 97 CFT. Coll. LDM. Informateur : Jules BEAUDET, fils du meunier Benoît Beudet.
- 98 Agathe ARCHAMBAULT et Renée CÔTÉ, *Le moulin Légaré*, p. 2.
- 99 Hélène DE CARUFEL, *op.cit.*, p. 48.
- 100 Id. *ibid.*, p. 50.
- 101 CFT. Coll. LDM. Informateur : Jules BEAUDET, fils du meunier Benoît Beudet.
- 102 Parsème de petits trous.
- 103 L'ancêtre Zotique Beudet perfectionna son art à la seigneurie Joly de Lotbinière avant d'être engagé au moulin à farine de Saint-Antoine-de-Tilly par Charles Dionne, appelé régulièrement seigneur Dionne par ses contemporains. La famille Dionne était propriétaire du moulin à ce moment-là.
- 104 CFT. Coll. LDM. Informateur : Jules BEAUDET, fils du meunier Benoît Beudet.
- 105 *Procès-verbaux verbaux de la Municipalité de Saint-Antoine-de-Tilly*, 1985.
- 106 SCIE-DE-LONG. Scie qui sert à scier des billots en planches. Narcisse-Eutrope DIONNE, *Le parler populaire des Canadiens français*, p. 596.
- 107 Jean-Claude DUPONT, *Coutumes et superstitions*, p. 51.
- 108 CFT. Coll. LA. Informatrice : Amabilis LAROCHE-JANVIER.
- 109 Machine qui aplanit les planches en enlevant les aspérités.
- 110 Ce mot signifie ici « tronc d'arbre ».
- 111 L'écorce ou la partie extérieure et protectrice des troncs d'arbre.
- 112 Récapitulation, par districts et comtés, des retours du dénombrement des habitants du Bas-Canada et d'autres informations statistiques obtenues durant l'année 1844 (1846).
- 113 Pour plus de détails, voir la partie traitant du moulin à farine.
- 114 LESSARD et MARQUIS, *Antiquités*, p. 245.
- 115 En 1917, un peintre, probablement en bâtiment, habitait à Saint-Antoine. Il s'agissait de Joseph Noël. En 1901, il était mentionné comme navigateur. Plus tard, Émile Bergeron pratiquait aussi ce métier. Dans le recensement de 1831, Jean-Baptiste Dion, William Roy, Louis Sévigny et Willie Williams étaient reconnus comme des charpentiers.

- 116 Dans le recensement de 1831, on retrouve à Saint-Antoine, les menuisiers Charles Aubin, Ol. Bergeron, François Bourret (Bourré), Jean-Baptiste Chaurette, Aug. Croteau, Amb. Deblois, Alexis Genest, Anastasie Rousseau, Jos. Rousseau, Jean Sévigny. Toujours au XIXe siècle, Firmin Côté, Rémy Lafleur, Xavier Noël et Elzéar Demers ont aussi touché le bois. On sait qu'Octave Leclerc était couvreur de toit en 1902 et que Robert Ferland était menuisier et entrepreneur vers les années 1950 et 1960.
- Dans *Les livres de prônes*, on mentionne aussi les menuisiers suivants : Wilfrid Lafleur (en 1915), François Doré, Clovis Beaudet, Joseph Bergeron (1921), Norbert Genest (1923), Jos. Charles Henri Gosselin (1917), Jean-Baptiste Fréchette (1879), François Marchand (1885), Charles-Henri Gingras (1941), Gaston Genest (1947), Auguste Lacroix (1949), Adélarde Houde (1951), François Bédard (1952), Maurice Bédard (1956), Laurent Bergeron (1959), Adélarde Houde (1959-1962), Léo Bergeron (1961), Émile Boisvert (dans les années soixante), Marcel Bédard (1961), Joseph Cayer (1963), Simon Dubois (1963), André Lafleur (1963), Ernest Lefèvre (1963), André Lambert (1968) et Roland Bédard (1969).
- 117 CFT. Coll. M.B. Informateur : Adélarde AUBIN, 1975.
- 118 Michel BERGERON, Travail de recherche présenté à l'U.L., 1975.
- 119 BERGERON GAGNON INC., *Le patrimoine de Saint-Antoine-de-Tilly*, p. 20.
- 120 CFT. Coll. LDM. Informateur : La plupart des informations concernant Lacroix & Fils ont été recueillies auprès de Louis-Philippe Lacroix.
- 121 CFT. Coll. LDM. Informatrice : Clémence AUBIN. La charline est un tissu de coton blanc empesé qui sert à recouvrir la *ripe* « déchirée » avec laquelle sont constituées les bourres à l'intérieur d'un cercueil et sur lesquelles est placé un tissu de satin froncé.
- 122 Dispositif de fermeture de fenêtre composé de lamelles mobiles, horizontales ou verticales.
- 123 RÉDUIT. Châssis à pièces mobiles dont se servent les menuisiers pour prendre leurs mesures. Narcisse-Eutrope DIONNE, *Le parler populaire des Canadiens français*, p. 559.
- 124 CFT. Coll. LDM. Informateur : Louis-Philippe LACROIX.
- 125 Papier abrasif.
- 126 Ce tissu, un drap velouté, est passé sous des rouleaux en usine, ce qui donne comme résultat un motif décoratif en relief. Ce tissu de finition est collé sur le cercueil en remplacement du vernis.
- 127 ÉCHIFFER et ECHIFFOIR. Effiler de la laine. L'échiffoir est le peigne dont se servent les cardeurs pour échiffer. Narcisse-Eutrope DIONNE, *Le parler populaire des Canadiens français*, p. 264.
- 128 CFT. Coll. LDM. Informateur : Louis-Philippe LACROIX.
- 129 Informations tirées d'un article de Michel Bois, paru dans le journal *Le Soleil*, le samedi 9 février 2002.
- 130 CFT. Coll. LDM. Informatrice : Gracia FERLAND-CÔTÉ.
- 131 Jean PROVENCHER, *Les Quatre Saisons dans la vallée du Saint-Laurent*, Les Éditions du Boréal, p. 50.
- 132 Ne pas confondre avec Émile Boisvert, le capitaine et propriétaire de bateaux.
- 133 D'après Jacqueline BOISVERT.
- 134 Dès son arrivée à Saint-Antoine-de-Tilly, Frédéric Montreuil était forgeron. Il déménagea la vieille forge près de sa maison en 1914 et il en construisit une nouvelle

- qu'il occupa jusqu'à sa mort en 1932. D'après Hélène CHIASSON, petite-fille du forgeron.
- 135 La famille Montreuil avait pour voisin un peintre en bâtiment qui était connu sous le nom de *Château* Noël. Il était le frère d'Éphrem. *Château* n'était pas son vrai prénom, mais ce surnom est resté dans la mémoire des gens à tel point qu'ils ne se rappellent plus son prénom véritable. Cette famille comptait deux enfants et on disait madame Noël très propre et très fière. Le surnom *Château* a peut-être pour origine ce trait caractéristique. Sachant que monsieur Montreuil avait porté un haut-de-forme à l'occasion de son mariage, elle lui avait demandé de le porter, pour lui faire plaisir, si un jour elle décédait avant lui. Monsieur Montreuil porta le chapeau tel que promis pour les obsèques de sa voisine.
- 136 CFT. Coll. LDM. Informatrice : Marguerite MONTREUIL-AUBIN.
- 137 CFT. Coll. LA. Informateurs : Anita AUBIN et Henri ROUSSEAU.
- 138 Ernest Genest (1958), Guy Demers (1965), Jean-Guy Bédard (1966), Maurice Genest (1967) et Samuel Lafleur (1934) ont tous été plombiers.
- 139 Ces différentes personnes ont touché soit à la soudure, soit à la mécanique : Gilles Rousseau (1955), Raymond Bergeron (1966), Henri Laroche (1964), Léopold Bergeron (1964), Rolland Laroche (1968), Gérard Bouchard, J. Armand Janvier (1942), Gaudias Baron (1947), Bernard Méthot (1948), Jean-Guy Garneau (1954), Henri-Paul Tanguay (1955), Émile Dumais (1959), Roland Daigle (1964), Jean-Luc Langlois (1966), Raymond Demers (1967), Maurice Bergeron (1969) et Samuel Lafleur (1934). Liste extraite des *Livres de prônes*.
- 140 D'après Agnès BEAUDET- LAMONTAGNE.
- 141 *Procès-verbaux verbaux de la Municipalité de Saint-Antoine-de-Tilly*, 1982.
- 142 « La bonne chère », dans *Le Soleil* (20 octobre 1983).
- 143 Informations recueillies auprès de Jean-Jacques et Thérèse VILLENEUVE.
- 144 Informations recueillies auprès d'André LAMBERT.
- 145 Signifiant une montagne de gravier ou de petits cailloux.
- 146 Plusieurs résidents désiraient l'élargissement de la route. Du temps où Guy Gingras était conseiller, il se souvient que l'administration municipale avait sollicité le député pour élargir le chemin. Finalement, le chemin avait été élargie à 40 pieds. Ce n'étaient pas tous les gens qui voulaient donner un morceau de leur terrain. On avait commencé par visiter les propriétaires à l'est du rang, puisqu'ils étaient favorables à ce projet. Ce fut difficile, car, à l'ouest, les gens hésitaient à donner leur approbation. L'asphaltage du chemin Bois-Clair date de la fin du XXe siècle seulement, au moment où le service de voirie prit possession des chemins.
- 147 D'après André LAMBERT.
- 148 Le service d'autobus fut acheté dans les années 1942-1943 à Albert Daigle, de Sainte-Croix, qui exploitait alors un petit service irrégulier avec un vieil autobus. Dès la première année, Transport Lotbinière achetait un autobus neuf de marque Flexible fabriqué à Londonville, Ohio ; il était tout blanc, avec des décorations couleur gris moyen. La seule photo disponible à ce jour date de l'arrivée de ce premier véhicule à Saint-Antoine. Les gens avaient l'habitude d'appeler l'autobus du nom de sa marque de commerce : *le Flexible*. Un deuxième autobus en tous points identique au premier fut acheté deux ans plus tard, ce qui assurait un service confortable de premier ordre et correspondait au désir des nouveaux propriétaires. Avec les années, le service fut constamment amélioré.
- 149 CFT. Coll. LDM. Informatrice : Arline DE BEAURIVAGE, belle-fille d'Alphonse Daigle.

- 150 En 1988, on demanda à la compagnie de transport Autobus Deshaies de bien vouloir desservir le chemin de Tilly chaque fois que son transporteur effectuait le trajet Sorel-Québec. Procès-verbaux verbaux de la Municipalité de Saint-Antoine-de-Tilly, 1988.
- 151 Le premier conducteur d'autobus fut Antonin Boisvert, de Sainte-Croix, alors que le premier conducteur de *snowmobile* fut probablement Armand Méthot, de Saint-Antoine. Armand était celui-là même qui exploitait le moulin à cardes à Saint-Antoine et il était cousin des propriétaires de la compagnie de transport. Parmi les autres conducteurs qui oeuvrèrent longtemps pour l'entreprise, il faut noter quelques membres de la famille Bergeron de Leclerville, dont Georges et Martin. Ce dernier était surtout impliqué comme mécanicien principal, opérant le garage à Leclerville. Il y eut aussi Gérard Gaudet, également de Leclerville ; Philippe Trépanier, de Sainte-Croix ; et un dénommé Chouinard, de Leclerville, qui demeura au service la compagnie de transport pendant quelques années.
- 152 *L'Écho Paroissial*, vol. 2, no 3 (mars 1958), p. 2.
- 153 *L'Écho Paroissial*, vol. 5, no 1 (février 1961).
- 154 *L'Écho Paroissial*, vol. 3, no 3 (mars 1959), p. 3 à 5.
- 155 Marie LAVIGNE et Yolande PINARD, *Les femmes dans la société québécoise*, p. 8.
- 156 *Ibid.*, p. 33 à 39.
- 157 *Ibid.*, p. 41.
- 158 *Ibid.*, p. 54.
- 159 *Ibid.*, p. 51.
- 160 *Ibid.*, p. 16.
- 161 *Ibid.*, p. 137.
- 162 CFT. Coll. RL. Informatrices : Julie et Ida MÉTHOT.
- 163 Dans un article (journal inconnu), on indique clairement ce moment : « *Miss Isabel Houde, seated operates the machines while Miss Madeleine Boutet looks over the operation.* »
- 164 Xavier Desruisseaux, le père d'Atchée, habitait cette maison. C'était un commerçant, un usuraire. Il avait une clientèle dans Val Alain et Joly, ceux qu'on appelait les colons du temps. Il leur prêtait de l'argent et lorsqu'ils ne pouvaient rembourser, il prenait possession de leurs terres et les revendait. Jean-Paul Aubin, le frère de Gérard, demeurait à cet endroit. CFT. Coll. LDM. Informateur : Léon AUBIN.
- 165 CFT. Coll. LA. Informatrice : Amabilis LAROCHE-JANVIER, épouse d'Armand Janvier.
- 166 *L'Écho Paroissial*, vol. 3, no (8 octobre 1959), p. 6.
- 167 CFT. Coll. LDM. Informateur : Léon AUBIN.
- 168 *L'Écho paroissial*, volume 3, no 4 (avril 1959) et volume 4, no 2 (mars-avril 1959), p. 2
- 169 CFT. Coll. LDM. Informatric : Hélène MÉTHOT.
- 170 Informations tirées de Louis THÉRIAULT, *Richard Verreau, Chanter plus beau*.
- 171 Voici un échantillon de son répertoire : *Après un rêve et Chanson du pêcheur* de Fauré ; *Romance* de Debussy ; *Air de la fleur*, de Carmen ; *Du moment qu'on aime* de Grétry ; *Martha* de von Flotow et combien encore.
- 172 « Officier de l'Ordre du Canada » dans *Le Soleil* (11 juillet 1998).
- 173 Informations tirées de Louis THÉRIAULT, *Richard Verreau, Chanter plus beau*.
- 174 Informations tirées de la brochure intitulée *Garno*.
- 175 Informations tirées des brochures intitulées *Joncas* et *Créations Huguette Joncas*.

- 176 Informations tirées de « Paul Ohl, samouraï de génie » dans *Le Soleil* (21 octobre 2000).
- 177 Parmi ses ouvrages, on retrouve :
Les arts martiaux, publié en 1975 ;
La guerre olympique, publié en 1977 ;
Le dieu sauvage, publié en 1980 ;
La machine à tuer, publié en 1981 ;
Katana, le roman du Japon, publié en 1986 ;
Soleil noir, publié en 1991 ;
L'enfant dragon, publié en 1994 ;
Black, publié en 2000.
- 178 Renseignements recueillis auprès de Reine Bourassa.
- 179 René Ouellet, avocat, fut membre de l'étude Bherer, Bernier, Côté et Ouellet, et nommé juge administratif à la Commission d'appel en matière de lésions professionnelles en 1999.
- 180 D'après Marie Lise Gingras-Ouellet.



*Inauguration des réservoirs d'aqueduc et d'égouts
par le maire Gérard Aubin en 1965.*

Collection Thérèse Lambert-Villeneuve

Le XX^e siècle : vers le tricentenaire de Saint-Antoine-de-Tilly

A partir du moment où un maire est élu, les paroissiens vont désirer améliorer leur qualité de vie. Cette préoccupation pour les affaires municipales côtoie les préoccupations religieuses. En effet, la religion fait partie du quotidien de ces habitants et leur permet une certaine vie paroissiale.

LA VIE MUNICIPALE

En 1996, on comptait 1 381 personnes, ce qui montre une stabilité plutôt singulière puisque dans les années 1900, on en comptait approximativement le même nombre. En 1998, on dénombrait 15 naissances, 7 décès et 4 mariages. Nous sommes très loin de la centaine de baptêmes du XIX^e siècle... Cette stabilité s'explique peut-être par le fait que les terres étaient de moins en moins disponibles et que la popularité des villes ¹était grandissante. Vers 1760, au moment de la Conquête, deux familles prédominaient au sein de la population, les Croteau et les Bergeron, qui rassemblaient vingt pour cent des ménages ². De plus, on peut voir dans le *Livre d'or de la noblesse rurale canadienne-française*, écrit par le Comité des anciennes familles, une liste des familles de la province de Québec dont les descendants occupaient en 1908 la terre ancestrale depuis 200 ans ou plus. Certaines furent honorées en 1908 lors du tricentenaire de la fondation de Québec. Sept familles de Saint-Antoine-de-Tilly méritèrent une médaille de bronze parce que leur terre n'avait jamais changé de nom, c'est-à-dire qu'elle avait toujours été la propriété des descendants du colonisateur primitif :

- la famille Croteau, établie à Saint-Antoine dès 1690, dont neuf générations se sont succédé ;
- la famille Bédard, qui compte neuf générations issues de l'ancêtre Isaac Bédard, dans le chemin des Plaines. Six familles de Bédard, descendants de l'ancêtre sont établies sur des fermes ;
- la famille Lambert, ayant pour ancêtre Pierre Lambert, qui compte aussi neuf générations ;
- la famille Laroche ;
- la famille Genest, de la lignée du célèbre régiment de Carignan envoyé de France au Canada par monsieur de Tracy en 1665, qui compte aujourd'hui sept générations ;
- la famille Bergeron ;
- la famille Aubin.

En 1959, le comité des familles terriennes remettait une plaque commémorative à plusieurs descendants de familles pionnières du Québec, dont plusieurs de Saint-Antoine. Celles ³ de Charles Bergeron, d'Alidor Bergeron, d'Edgar Bergeron, de Victorien Croteau, de Raymond Daigle, de Raoul Desrochers, de Charles-Hyppolite Lambert et d'Émilio Lambert ⁴ étaient du nombre.

De nombreuses familles sont présentes depuis longtemps sur les terres de Saint-Antoine-de-Tilly. Par exemple, celle de Jean-Guy Genest, du chemin Bois-Clair, et de son épouse, Denise Leclerc, a occupé pendant de nombreuses générations la même terre et constitue la dixième génération de Genest, par leur fils Claude, qui travaille sur la ferme. La neuvième génération a occupé la terre des Laroche. Comme Eugène Laroche n'eut pas de garçons, il céda sa ferme à sa fille Bertha et à son gendre Jean-Marc Bergeron ⁵. La ferme est donc exploitée par les descendants de Louis Laroche ⁶. Vers 1985, la huitième génération de Dion habitait la terre ancestrale. Le premier occupant fut François Dion, en 1759, dans le chemin Bois-Clair ⁷.

SAINTE-ANTOINE-DE-TILLY DIVISÉ EN SECTEURS

Jusque vers la moitié du XX^e siècle, Saint-Antoine-de-Tilly comportait plusieurs secteurs. Le village était avant tout un lieu de résidence. Les jeunes du village se rendaient parfois au magasin général boire une « liqueur douce » ou se promener à bicyclette. L'hiver, s'ils s'ennuyaient, ils descendaient dans Les Fonds pour patiner ou assister à une partie de hockey. Dans Les Fonds, on retrouvait des résidences mais aussi une vie économique, comme des industries et des commerces de chaloupes et de yachts. Les chefs de la paroisse y avaient souvent leur lieu de résidence. Dans le chemin des Plaines, on retrouvait surtout des fermes et une fromagerie. Dans toute la paroisse, nombre d'habitants étaient parents entre eux, notamment dans le chemin des Plaines :

De fait, on y a pratiqué une sorte d'endogamie aussi poussée que l'ont permise les liens du sang et les lois de dispense de la Sainte Église. Fort heureusement, cette coutume tend à disparaître ⁸.

Dans le Haut-de-la-Paroisse et le Bas-de-la-Paroisse se trouvaient des cultivateurs, le propriétaire de la beurrerie et quelques navigateurs de moins en moins nombreux. Dans le chemin Bois-Clair, les gens s'adonnaient à l'agriculture, au commerce des animaux et au camionnage.

Les habitants se sentaient très liés à l'endroit où ils habitaient. Autrement dit, les gens du village se sentaient différents des gens des rangs et ceux-ci voyaient les premiers comme des gens vraiment pas comme eux. On appartenait avant tout, à cette époque, à son rang, à son coin de paroisse, à son village, avant d'appartenir à sa paroisse, comme le mentionne René Croteau : « Tel est si bien le cas qu'avant d'appartenir à sa paroisse, le paysan québécois appartient à son rang ⁹. » La paroisse était donc divisée en six secteurs : le Bas-de-la-Paroisse, le village, Les Fonds, le Haut-de-la-Paroisse, le chemin des Plaines et le chemin Bois-Clair. La solidarité du rang était plus forte que celle de la paroisse, réservée aux occasions exceptionnelles. Par exemple, les grandes corvées regroupaient souvent ceux qui habitaient le même rang, le premier voisin faisant pour ainsi dire partie de la famille ¹⁰. Et cette distinction des secteurs s'est maintenue jusqu'à récemment. Par exemple, lors de compétitions sportives amicales, les joueurs des Fonds rencontraient ceux du Bas-de-la-Paroisse.

Un autre bon exemple est le canton ¹¹ des Aubin. À l'est du village, sept ou huit maisons voisines étaient habitées par des membres des familles Aubin. On appelait familièrement ce secteur le canton des Aubin. Tous ces gens, Gérard, Alphée, Alidor, Arthur, Lucien, Adélarde et Ferdinand ¹², apparentés les uns aux autres, s'entraidaient régulièrement. Tous les métiers ou presque étaient représentés à l'intérieur de ces familles et on en faisait profiter les parents voisins. Toutes ces personnes se visitaient, faisaient boucherie ensemble, jouaient aux cartes ou se consolait dans les épreuves.

Ces petites identités locales seront encore présentes dans les mentalités pendant plusieurs décennies, mais tendront à disparaître avec l'entrée du Québec dans la modernité. L'arrivée de nouveaux habitants contribuera aussi à transformer les mentalités dans le sens d'une plus grande ouverture aux autres et d'une nouvelle appartenance collective au village, à la paroisse et à la vie municipale.

LES ESTIVANTS

Au début du XX^e siècle, des familles de la ville venaient séjourner pendant l'été dans le secteur des Fonds. Leur nombre augmenta d'année en année. En 1948, on dénombrait une vingtaine de familles. La première à s'y installer fut celle de Pauline Gaumont. Pierre Boucher, acteur populaire à la télévision, descendant du premier pionnier Benoît Boucher, arrivé en 1672, passa son enfance dans Les Fonds. Sur la côte des Fonds, une maison blanche au toit vert appartenait à l'honorable Hugues Lapointe, lieutenant-gouverneur de la province, qui l'avait achetée en 1947. Il séjournait à Saint-Antoine pendant les vacances.

Pendant longtemps, des cultivateurs occupèrent le territoire des Fonds. On y trouvait aussi une école, un magasin, un bureau de poste, un moulin à cardes, un moulin à scie, un moulin à farine, une forge, une entreprise de portes et châssis et fabrique de cercueils. Il y avait de la construction maritime à Saint-Antoine-de-Tilly. La plage et le quai constituaient des attractions traditionnelles, un lieu de rencontre recherché par les gens de la paroisse. Lors de l'escale des bateaux, on venait y rencontrer les estivants et y accueillir des passagers.

Vers la moitié du XX^e siècle, les progrès technologiques dans le domaine du transport fluvial et la popularité grandissante des stations balnéaires attirèrent peu à peu les gens de classe aisée à Saint-Antoine-

de-Tilly. Le magnifique panorama et l'air frais du large incitaient politiciens, professionnels et gens d'affaires à y passer l'été. Des jeunes filles de bonnes familles venaient également séjourner une ou deux semaines dans des pensions familiales pour s'y refaire une santé. L'air sain des abords du fleuve amena aussi une communauté de religieuses à y construire une maison d'été afin d'accueillir ses membres en vacances.

Au cours de la saison estivale, la vie reposante de l'endroit faisait oublier aux estivants la proximité de la ville de Québec. Ces gens arrivaient à Saint-Antoine-de-Tilly à la fin du mois de juin et y demeuraient jusqu'en septembre. Certaines familles perpétuent cette tradition depuis plusieurs générations. Pour les citadins de Québec, Saint-Antoine-de-Tilly demeure, comme les villages de La Malbaie, de Tadoussac et de Cacouna, une destination privilégiée pour la saison estivale.

Peu à peu, la vocation touristique du secteur des Fonds changea passablement. Les estivants qui y construisaient des chalets appartenaient de plus en plus à la classe moyenne. Vers la fin des années 1960, les gens choisissaient de vivre pendant toute l'année dans Les Fonds. Ils occupaient leurs moments de loisirs en recevant des parents ou des amis durant les fins de semaine ; ils organisaient pique-niques, baignades au fleuve et promenades sur le quai ou la plage. Les uns se détendaient en lisant ou en jouant aux cartes, d'autres pratiquaient le croquet ou le tennis.

La population actuelle du secteur Les Fonds est constituée de descendants des pionniers de l'endroit, de nombreux estivants et de nouveaux résidents d'arrivée plus récente. Il en est de même de la plage du village. Le premier à s'y construire fut Henri Breton, de Lisbon, Maine, fils de Romuald Breton. Un peu plus tard, son frère Ludovic agrandit le chalet. En 1936, Roméo Fortier fit de même. En 1947, sous la direction d'Herménégilde Dubuc, maire, et de Josaphat Lambert, inspecteur des travaux, on entreprit des travaux pour aplanir la côte de l'Église. Au milieu des années 1950, une douzaine de maisonnettes d'été furent construites à la plage de la côte de l'Église ¹³.

La plage des Phares connut aussi un excellent développement, car en plus des estivants et des résidents qui s'y installèrent, des commerces y ouvrirent leurs portes. Au début du XXI^e siècle, on retrouve à cet endroit une cinquantaine de chalets.

LES MAIRES, LES SECRÉTAIRES-TRÉSORIERES ET LES CONSEILLERS

L'érection civile de la municipalité de Saint-Antoine fut décrétée par l'acte VIII, Victoria, chapitre 40, sanctionné le 1^{er} juillet 1845. Saint-Antoine-de-Tilly a connu un peu moins de cinquante maires depuis Augustin Bergeron, élu en 1855 ¹⁴. Le maire est en réalité le chef du conseil qui exerce, entre autres droits, celui de surveillance, d'investigation et de contrôle sur les affaires et les officiers de la municipalité. Il signe, scelle et exécute les règlements, résolutions, obligations et autres actes présentés par le secrétaire-trésorier après leur adoption par le conseil.

Beaucoup moins de secrétaires-trésoriers ont traversé l'histoire de Saint-Antoine-de-Tilly, soit une quinzaine seulement. Le secrétaire-trésorier a aussi un rôle important, il est le fonctionnaire principal de la municipalité. Tout en ayant la garde des livres, registres, plans, archives et autres documents, il assiste aux réunions du conseil, dresse les procès-verbaux, fait des copies certifiées des procès-verbaux, tient les livres de comptes, perçoit ou paie, selon les cas, les sommes dues. Au fil des ans, le salaire annuel du secrétaire-trésorier a évolué de façon importante. En 1922, il était de 225 \$ ¹⁵ alors qu'il avait atteint 2 340 \$ ¹⁶ en 1967. En l'an 2000, il dépassait les 40 000 \$.

Les différents conseillers devaient être assermentés avant d'entrer en fonction. Au moment d'accepter cette responsabilité, chacun affirmait qu'il allait remplir « bien et fidèlement les devoirs de sa charge » et la formule se terminait avec une pensée religieuse : « Ainsi que Dieu me soit en aide. » Ils devaient travailler à servir leur municipalité en prenant des décisions éclairées.

En 2002, le conseil municipal est composé des personnes suivantes.

Robert A. Boucher	Maire
Nicole Champagne	Conseillère poste 1
André St-Jean	Conseiller poste 2
France Lemelin	Conseillère poste 3
Michel Cauchon	Conseiller poste 4
Paul-Yvon Dumais	Conseiller poste 5
Lise Petit	Conseillère poste 6

Conseil d'administration

René Allard	Secrétaire-trésorier
Diane Laroche	Secrétaire-comptable
	Secrétaire-trésorière adjointe
Lucie Brunet	Secrétaire, agente d'information et réceptionniste
Isabelle Blanchet	Responsable du dossier de l'urbanisme
	Inspecteur en bâtiments
Roger Lafleur	Inspecteur municipal
	Responsable des dossiers de la voirie, de l'aqueduc et des égouts
Gaétan Rousseau	Inspecteur municipal adjoint
Philippe Jobin	Chef pompier
Michel Lafleur	Coordonnateur du centre communautaire

Comité consultatif d'urbanisme

France Lemelin	Présidente
Martin Arguin	
Paul Brunet	
Alain Desrochers	
Régis Lemay	

La municipalité de Saint-Antoine-de-Tilly a réalisé plusieurs projets jusqu'à maintenant. Parmi ceux-ci, rappelons le pavage du chemin Bois-Clair en 1988-1990, la réalisation de l'étude des bâtiments patrimoniaux par la firme Bergeron Gagnon en 1994, le pavage du chemin des Plaines en 1995, le pavage de la rue du Verger en 1995, le pavage d'une section de la portion ouest du chemin de Tilly en 1996-1997, le pavage de la route de Pointe-Aubin et la réfection d'un pont sur la route des Rivières en 2000. En 2001, de nombreux projets se sont concrétisés : le pavage de la rue du Fleuve, l'achat et la rénovation du presbytère pour y installer la mairie, la transformation du Pavillon Lasnier et l'aménagement de la bibliothèque, l'organisation informatique de l'administration municipale, la réalisation d'un site Web à la municipalité, l'achat d'habits de fonction pour l'inspecteur municipal, l'employé de la voirie et les pompiers et, finalement, une entente avec le Service d'urgence 9-1-1.

LA MAIRIE

Dans le passé, les secrétaires-trésoriers exerçaient leurs fonctions dans leur maison privée. À compter de 1974, les bureaux municipaux occupèrent l'ancienne cuisine d'été du presbytère, puis, en 1985, se retrouvèrent au poste d'incendie qu'on avait rénové pour la circonstance. En mars 1994, le personnel déménagea dans l'édifice de René Bergeron, au 3837 du chemin de Tilly¹⁷. En janvier 2002, les bureaux municipaux retournaient au presbytère fraîchement rénové depuis l'automne 2001.

Le conseil municipal et les événements marquants du XX^e siècle

Jusqu'au 4 février 1929, les séances du conseil municipal se tenaient à l'école du village. La municipalité acheta alors la maison de Zéphirin Lafleur, située à deux arpents du côté ouest de l'église¹⁸, au 3899 et au 3903, chemin de Tilly, pour la convertir en salle municipale. Cette maison construite vers 1891-1920 allait aussi servir, selon les occasions, de salle paroissiale. Le 13 mars 1938, on y inaugura la nouvelle salle municipale. Les séances du conseil avaient lieu au rez-de-chaussée alors que l'étage servait de logement. Cet édifice d'inspiration vernaculaire américaine abrita l'ancienne salle municipale jusque dans les années 1950. Au fil des ans, l'endroit devint désuet à cause de la

nécessité de faire une place pour le service d'incendie ; la salle fut alors mise en vente aux enchères. À compter du 15 juillet 1970, la salle des pompiers allait aussi servir de salle municipale. Le 18 septembre 1970, l'ancien édifice était vendu à Maurice Gingras pour la somme de 7 010 \$. On demanda alors à la commission scolaire de prêter un local en attendant la construction du poste des pompiers. Par la suite, une pièce du poste d'incendie fut utilisée comme salle municipale. À partir du 1^{er} novembre 1971, la nouvelle salle municipale fut louée 20 \$ la soirée aux particuliers de la paroisse. Le 22 novembre 1972, le comité d'école recommandait aux autorités concernées de ne plus louer de salles à des fins funéraires. La salle municipale servit donc aussi de salle mortuaire en attendant la construction prochaine du salon funéraire d'Hilaire Bergeron. La location était fixée à 40 \$. Lors d'un décès, André Lambert était désigné pour faire le ménage de la salle municipale, trois fois par jour, pendant l'exposition d'un défunt. Le 5 mars 1979, on décida d'établir et de maintenir une bibliothèque. Le 27 décembre 1983, le bureau municipal fut modifié pour permettre l'installation d'un coffre-fort. Finalement, en 1985, avec la construction du centre communautaire, une salle située à l'étage du centre fut réservée pour les séances du conseil municipal ¹⁹.

Les procès-verbaux des conseils municipaux permettent de connaître des faits qui ont marqué l'évolution de la collectivité locale. Par exemple, à la fin du XIX^e siècle, les conseillers municipaux de Saint-Antoine avaient une préoccupation majeure : l'amélioration et la création de routes. Des élus s'inquiétaient aussi des dommages causés dans la communauté par l'alcool, comme en témoigne le rapport d'une assemblée :

À une assemblée spéciale du Conseil municipal de la paroisse St-Antoine de Tilly tenue à la salle publique le 2eme jour du mois mars 1870, à laquelle assemblée sont présents Joseph Bergeron-ecuyer, maire, Messieurs Isidore Houde, Louis Sévigny, Rémi Bergeron, Cyrille Gingras et Isaïe Croteau. Tous membres du dit Conseil [...], avis spécial ayant été donné à tous les membres du dit Conseil. La dite assemblée est convoquée par ordre du Maire. Il a été proposé par Louis Isidore Houde, secondé par [...] Rémi Bergeron[...]. Règlement pour prohiber la vente de liqueurs, spiritueux, vineuses, alcooliques et enivrantes dans la municipalité de la paroisse St-Antoine de Tilly, le et après le premier jour de mai 1870, jusqu'en trentième pour le mois avril 1871. [...] la

vente en détail c'est-à-dire pour quantité moindre que trois [galaus] à la fois de toutes liqueurs spiritueuses, vineuses, alcooliques ou enivrantes, dans les limites de la municipalité de la paroisse et l'émission de licences pour la dite vente en détail sont par le présent [prohiber]. Signés Joseph Bergeron, maire et Edouard Noël, secrétaire-trésorier²⁰.

ÉVÉNEMENTS MARQUANTS

Plusieurs événements ont affecté les citoyens de Saint-Antoine-de-Tilly. Certains sont reliés à la vie municipale, comme des répartitions, des encans, des faillites, des interdictions, la naissance de nouveaux organismes, des fêtes et même des phénomènes naturels ; d'autres touchent la région, voire le pays au complet, comme les guerres. Il reste que tous ces événements ont été marquants pour les gens de notre communauté.

Au début du XX^e siècle, les élus municipaux délibérèrent sur les répartitions, c'est-à-dire le partage des coûts pour l'installation de nouveaux services ou l'achat de divers équipements. Par exemple, en 1916, on chercha à répartir les coûts de construction d'un trottoir en béton au village et de diverses routes et côtes. En 1918, une autre répartition concernait de nouveau les trottoirs. Les citoyens devaient payer alors 1,5 ¢ par 100 \$. En 1919, on répartit les frais (2,15 %) d'installation de lampadaires au village et pour le rang du bord de l'eau. Le montant total à payer pour dix lampes s'élevait à 250 \$. L'aménagement de la nouvelle salle du conseil, en 1938, amena aussi une répartition des coûts (0,101/4 %) ²¹.

Dans le cas d'encans ou de faillites, des avis municipaux de ventes étaient publiés à la porte de l'église. Cette pratique était encore en vigueur en 1954. Le 7 mai 1949, on afficha un avis public concernant la tenue vestimentaire. En effet, un nouveau règlement municipal décrétait qu'il était défendu de se promener en costume de bain ou en *shorts* sur le chemin public, dans les restaurants ou dans tout autre endroit public ²². Le 2 février 1981, on présenta un projet de ludothèque dans la salle municipale, c'est-à-dire un service de prêt et d'achat de jouets pour les enfants de quatre et cinq ans. Le 3 août de la même année, on s'entendit sur le contenu du *Caisse qui s'passe*, journal de la Caisse populaire de Tilly, auquel la municipalité contribuait pour une somme de 600 \$. En 1987, on appuya l'implantation de l'organisme Parents se-

cours et on créa deux nouvelles rues, la rue Lambert et la rue Normand, dont les noms allaient rappeler la mémoire des familles ancestrales qui avaient habité ces terres. En 1987, les membres du conseil donnèrent leur appui au lancement du Mouvement scout pour les jeunes. Le 5 septembre 1989, le conseil demanda, par résolution, à la Sûreté du Québec d'accroître la surveillance sur le territoire de la municipalité de Saint-Antoine-de-Tilly. Cette mesure visait à réduire le vandalisme, un phénomène qui portait alors atteinte aux propriétés.

Le bicentenaire de la paroisse de Saint-Antoine-de-Tilly

Un événement marqua le début du XX^e siècle : le 200^e anniversaire de la paroisse de Saint-Antoine-de-Tilly. On organisa alors différentes activités pour souligner cet événement. Pour marquer ce bicentenaire, le conseil de fabrique entreprit des démarches pour faire remplacer le clocher et faire rénover toute la devanture de l'église, puis on organisa une grande fête. En octobre 1902, 1 800 personnes furent invitées, dans l'après-midi, avec le curé Rouleau, à se rendre au devant de monseigneur Bégin à Saint-Apollinaire. En soirée, on fit un feu d'artifice sur la place de l'église. Le lendemain, le 14 octobre, après la grand-messe solennelle et la bénédiction des cloches, un grand banquet paroissial réunissait quatre-vingts convives.

La Première Guerre mondiale

Pendant la Première Guerre mondiale, le 22^e Bataillon devint une glorieuse unité des Forces canadiennes. Seule unité d'infanterie francophone à combattre au front, ce bataillon débarqua en France le 15 septembre 1915. Il comptait au départ 5 584 soldats dans ses rangs et 4 395 autres hommes vinrent renforcer l'unité. Il semble que quarante-deux hommes étaient natifs du comté de Lotbinière et que vingt-six avaient leur résidence dans ce comté, la plupart journaliers, charretiers, cultivateurs, commis, machinistes, peintres, etc. Avant la guerre, les Canadiens étaient considérés comme « sans danger et désorganisés ». Cependant, ils prouvèrent bientôt leur vaillance au combat en ne lâchant et en ne reculant jamais, comme l'avaient fait jadis les miliciens à l'époque de la Nouvelle-France. Ils élaborèrent même de nouvelles stratégies comme les « raids de nuit ». L'opération consistait en une brusque attaque à un endroit bien précis, par un petit groupe de soldats, afin de faire

des prisonniers, de détruire des postes de mitrailleuses ou encore d'abaisser le moral de l'ennemi. Le Canada a pu montrer l'ingéniosité et la force de ses troupes.

À Saint-Antoine, comme ailleurs, certains ont tenté par différents moyens de contourner la conscription²³. Lorenzo Lambert, fils d'Hyppolite, se terrait durant le jour dans un camp de bûcherons situé aux confins d'une terre à bois. La nuit, il venait chercher des vivres à la maison paternelle. Un jour qu'il était à la maison, des *spotters* (des agents payés pour retrouver les conscrits)²⁴ arrivèrent à l'improviste. Le jeune homme leur échappa en se cachant dans un espace exigu situé entre les deux murs séparant la maison d'été et la grande maison d'hiver.

D'autres hommes se retrouvèrent de l'autre côté de l'océan et vécurent une vie difficile, faisant face à plusieurs problèmes quotidiens comme les poux, la boue, les nombreux bombardements, la pluie, le froid, les enflures, et il ne faut pas oublier les images d'horreur auxquelles ces soldats furent confrontés²⁵.

Un raz-de-marée

En novembre 1918, un raz-de-marée endommagea gravement le quai Boisvert à Sainte-Croix. Cette secousse eut des conséquences à Saint-Antoine, puisqu'on aborda le sujet lors d'une séance du conseil municipal. Comme les propriétaires ne pouvaient payer les réparations qui s'imposaient, les conseillers municipaux suggérèrent au gouvernement d'acheter et de réparer ce quai devenu indispensable pour transporter les marchandises des cultivateurs²⁶.

Des tremblements de terre

Le 28 février 1925, alors qu'ils étaient encore couchés, les gens ressentirent les secousses d'un tremblement de terre. Tout se mit à bouger et à tanguer. Les familles inquiètes demeurèrent éveillées toute la nuit. Une autre secousse eut lieu le matin. Dans certaines maisons des environs, des assiettes s'étaient cassées et des vitres avaient volé en éclats²⁷.

En 1928, un tremblement de terre fit de nouveau bouger Saint-Antoine. Il n'y eut pas de bris, mais on sentit bien cette secousse suivie

de deux autres répliques, beaucoup moins fortes cette fois. Les habitants de Saint-Antoine-de-Tilly ressentirent deux autres séismes assez importants, l'un en 1988 et l'autre en 1997. Le 20 avril 2002, ils se sont une fois de plus réveillés en sentant la terre bouger.

La crise économique

En 1929, l'effondrement du marché boursier de New York provoqua une grave crise économique. Ce fut la catastrophe, le désastre, à Saint-Antoine-de-Tilly comme ailleurs. Les prix en chute libre, à cause de la baisse de la demande, entraînèrent la fermeture des usines. Ce fut le début d'une longue période de chômage qui priva les consommateurs d'argent. C'était la crise générale. Les cultivateurs durent vendre leurs produits à prix réduits et, parfois, les détruire. Ce fut le cas pour le lait, qu'ils versèrent dans les égouts. Certains, découragés, cédèrent leurs terres à vil prix et prirent le chemin des villes. Ce fut aussi un temps difficile pour les commerces. Les magasins généraux, par exemple, faisaient crédit, supportant les comptes en souffrance de nombreuses familles. La situation fut lente à se redresser, elle dura jusqu'au seuil de la Seconde Guerre mondiale.

Au feu ! ²⁸

Plus d'une fois, dans notre paroisse, le feu sema la désolation derrière lui. En 1893, les magasins généraux Normand et Breton étaient la proie des flammes. Le 14 septembre 1906 fut annonciateur d'une semaine de malheur. Le feu allait faire deux victimes dans la paroisse. Napoléon Bergeron vit, en quelques heures, sa récolte détruite tout entière ainsi que sa grange. Vers 1907 ou 1908, plusieurs fermes furent encore rasées par un grave incendie dans le rang Terre-Rouge, ce qui provoqua l'exil de plusieurs familles sinistrées ²⁹. En 1935, la grange de Samuel Rousseau connut le même triste sort ³⁰. En 1936, une grange située sur l'emplacement actuel du 3354, chemin Bois-Clair, fut soufflée par une explosion pour le moins singulière. En effet, lors de l'égrenage du grain, le résidu du fourrage avait été amoncelé et adossé à l'extérieur de la grange. Après quelque temps, cette substance ayant surchauffé, il s'en dégagait une émanation gazeuse qui provoqua une explosion et la grange fut complètement soufflée. Le bâtiment fut reconstruit l'année suivante grâce à une corvée qui rassembla une vingtaine de person-

nes³¹. Le 10 mars 1940, le curé remercia les paroissiens d'avoir répondu à l'alarme de feu aux hangars de Pierre-Philiat Normand et de Wilfrid Lambert à 1 h 30 pendant la nuit. En janvier 1948, un incendie ravagea la maison d'Élie Croteau au village. Il en fut de même de la maison de Rigobert Genest du Bas-de-la-Paroisse vers 1950. Une pipe non éteinte, qui avait été rangée dans une poche de veston, était à l'origine du sinistre. Le 31 janvier 1952, la maison des parents de Donat Aubin fut aussi incendiée³². En 1954, c'est chez Léon Genest que l'élément destructeur fit ses ravages. En août 1957, la maison d'Étienne Houde fut frappée par la foudre. L'année suivante, le 8 août³³, un incendie détruisit de fond en comble la grange d'Aurélien Gingras. Le 13 mai 1959, la résidence et la boulangerie de Roger Daigle furent complètement détruites par le feu. Comme la paroisse était menacée de conflagration, on fit appel aux pompiers de Sainte-Croix et à ceux de Québec. Grâce à ces derniers, plusieurs maisons fortement endommagées purent être épargnées des flammes, entre autres celles de Samuel Lafleur, de Richard Trudel, de Phydime Lambert, de Louis Houde et de Florimond Laroche³⁴. En septembre 1963, le feu détruisit la maison d'Adélarde Rousseau et, en août 1964, la grange de Victorien Bédard. En 1985, le feu fit aussi rage chez Paul-Émile Genest.



Incendie de la Rôtisserie Fortin. Maison d'Atchée Desruisseaux.
Collection Léon Aubin

La Seconde Guerre mondiale

Comme lors de la Première Guerre mondiale, les hommes cherchèrent à fuir l'horreur des combats qui s'annonçaient, que ce soit en tentant d'obtenir des exemptions, en s'enfuyant dans les bois ou en se mariant.

Alors que Guy Gingras, âgé de 21 ans, résidait à Montréal et pratiquait le métier de plombier et d'électricien, il reçut une lettre du ministère de la Défense l'invitant à rejoindre les troupes. Une de ses cousines qui travaillait dans un bureau de recrutement lui mentionna que s'il était déclaré fils de cultivateur, il pouvait être exempté de participer à la guerre. Il revint donc sur la terre paternelle. Armand Janvier fut appelé sous les armes en 1942, l'année même de son mariage avec Amabilis Laroche. Herménégilde Dubuc lui remit un papier le déclarant soutien de famille et l'exempta ainsi de la guerre. À Saint-Antoine, d'autres hommes eurent aussi des exemptions pour les mêmes raisons. Mais ces exemptions du service militaire protégeaient de moins en moins ces hommes vers la fin de la guerre et certains durent se rendre tout de même à Québec passer quelques mois au manège militaire. Heureusement, la fin du conflit mondial les ramena à la maison.

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, à l'instar de ce qui se passa au Stade sportif de Montréal en 1939, où 105 mariages furent célébrés, plusieurs jeunes hommes de Saint-Antoine-de-Tilly, susceptibles d'être conscrits, hâtèrent leur mariage pour éviter le service militaire.

Certains couples, comme Léon Genest et Cécile Gingras, Annette Fortier et Rigobert Genest, se marièrent pour éviter la conscription. Le 21 mai 1944, on assista au mariage triple d'Yvette Rousseau (fille de Samuel et de Rose-Anna Bergeron), de Donat Aubin (fils de Mastaï et de Denise Grégoire) et de Raymond Rousseau (fils de Samuel et de Rose-Anna Bergeron) pour les mêmes motifs. Estelle, la cousine d'Amabilis Laroche-Janvier, se maria également à Léo Ferland pour lui éviter d'aller à guerre. Certains n'avaient pas d'alliance et prenaient des anneaux de « toile » pour se marier.

Si certains évitèrent le pire, un bon nombre de paroissiens traversèrent la mer pour se battre. Maurice Côté, frère d'Émile, est décédé à la guerre. Chez Philippe Noël, deux enfants sont allés en Europe, dont Achille³⁵. Jean-Charles Lambert (matricule E-14637) fit partie de l'armée active du Canada. Jean-Marie Labrie, du chemin des Plaines, Albert

Lefebvre, mari d'Yvette Baron, Jean-Paul Garneau, fondateur habitant Les Fonds, membre de l'*Air Force*, et Charles-Maurice Lambert (famille d'André Lambert) sont tous des vétérans qui ont participé à la Seconde Guerre mondiale ³⁶.

Cette époque de la Seconde Guerre s'avéra difficile pour tout le monde. Les habitants devaient se procurer des coupons pour acheter de la farine et du sucre, des produits qui furent rationnés pendant de longs mois. Cette période correspond aussi à de nombreux changements en agriculture, comme la disparition progressive du cheval, l'avènement des tracteurs de ferme, l'implantation de nouvelles méthodes de culture et de mise en marché.

Le 14 mai 1995, Saint-Antoine-de-Tilly se souvenait et honorait ses vétérans ³⁷. Parmi ceux-ci, nommons monsieur De Coster, le docteur Yolande Dubé, qui habite l'ancienne maison du lieutenant-gouverneur Lapointe, monsieur Lefebvre (beau-frère d'Yvette Baron), Marie Guimond, vétéran de la Guerre de Corée, et monsieur Lambert. Le maire Jean-Luc Dehours rendit alors hommage aux vétérans qui, cinquante ans plus tôt, avaient libéré la France, son pays d'origine, ainsi que l'Europe entière. Plusieurs invités assistaient à la fête sur le parvis de l'église. On remarquait parmi eux le général Jean Closson du Régiment de la Chaudière, Jean-Guy Paré, député de Lotbinière, et un groupe de



*Commémoration du 50^e anniversaire
des vétérans de la Deuxième Guerre mondiale.* Collection Jean-Luc Dehours

cadets de Lotbinière. L'un des vétérans, Jean-Marie Labrie, dévoila une plaque commémorative offerte par la municipalité. La cérémonie se termina par une envolée de colombes blanches, accompagnée de chants de liberté et de paix ³⁸.

250^e de Saint-Antoine

Le 8 juin 1952, on célébrait le 250^e anniversaire de Saint-Antoine-de-Tilly. Un comité fut formé pour souligner ces fêtes, qui furent très simples. Le maire Alexandre Laroche, le curé Léon Fortier, l'honorable Hugues Lapointe ³⁹, ministre des Anciens combattants, René Bernatchez ⁴⁰, député provincial, étaient présents ainsi que de nombreux membres du clergé, invités d'honneur ⁴¹ et paroissiens. Les principales activités furent une messe solennelle ⁴², un banquet à la salle du couvent, une visite du cimetière, le dévoilement d'une plaque commémorative ⁴³, des jeux d'acrobatie, les chants *Notre-Dame du Canada* et *Ô Canada* accompagnés par la fanfare du Patro Laval de Québec, une démonstration de gymnastique des jeunes du Patro Laval et du Patro Notre-Dame-de-Lévis, et des feux d'artifice. Plusieurs citoyens, hommes, femmes et enfants, s'empressèrent alors de décorer leur paroisse. Par exemple, Gilles Bergeron, alors âgé de dix-sept ans, avait confectionné une pancarte mentionnant le 250^e de la paroisse, qui fut illuminée et installée dans le clocher avec des banderoles s'étendant jusqu'au sol ⁴⁴.

Pour ou contre la peine de mort ?

Le conseil municipal se prononça sur le sujet fort controversé de la peine de mort. Plus précisément, le 28 février 1966, le conseil vota en faveur du maintien de la peine de mort au pays :

Que le conseil municipal exprime au nom de la corporation municipale et [au nom de chaque conseiller] que soit maintenue la peine de mort au pays afin que soit respectée la vie humaine dans l'échelle des valeurs et afin que les honnêtes gens connaissent une certaine sécurité. Il est reconnu que tous les gens qui forment une population dans un pays ne se comportent pas tous en adultes [...]. C'est pourquoi l'État doit veiller à protéger la population à tous les points de vue en prévenant le crime mais aussi en sévissant [contre] les rebelles et les dangereux pour leurs actes criminels ⁴⁵.

Chasse aux loups

Le 4 février 1974, les conseillers municipaux demandaient au ministère du Tourisme d'exterminer six ou sept loups qui rôdaient dans le chemin Bois-Clair.

La Super Francofête de 1974

Saint-Antoine-de-Tilly reçut des Belges lors de la Super Francofête d'août 1974. Ces visiteurs avaient répondu à l'invitation faite par la Jeune Chambre de Tilly, alors sous la présidence de Louis-Guy Dansereau. Ils purent admirer la paroisse et ses différents bâtiments ⁴⁶. À l'occasion de ce festival international, une réception et un souper canadien furent offerts aux artistes, aux jeunes de la paroisse et aux membres du Club de l'Âge d'or.

Débâcles

Au début d'avril, sous l'action des rayons du soleil, la glace se ramollit et ne peut plus porter de lourds fardeaux. Les plus audacieux ne craignent pas de s'y hasarder. Pourtant la débâcle n'est plus loin. Le soleil se fait plus insistant. Les rivières du versant sud n'arrivent plus à se contenir. Elles prennent leur source dans des régions méridionales couvertes de feuillus, où le soleil printanier pénètre bien plus aisément que parmi les boisés de résineux, plus au nord. Gorgées de cette eau et se butant en aval à des sections non encore dégelées, elles débordent.

Vers la mi-avril, un bruit sourd se fait entendre sur le fleuve. Dans un fracas puissant, l'immense tapis de glace se morcelle et se met en marche. Tout ce qui se trouve sur son passage cède. Cela dure près d'une semaine. Les riverains craignent alors la formation d'embâcles. La débâcle charrie des épaves de toutes sortes ⁴⁷. Les hommes et les garçons arpentent les berges du fleuve en ramassant tout le bois des grèves ⁴⁸.

Les gens de Saint-Antoine, surtout ceux qui habitent près du fleuve et des rivières, ont parfois eu quelques surprises au printemps. Ces débâcles ne sont pas un phénomène récent, puisque dans la semaine du 14 avril 1912, une grand-messe était payée et recommandée par les paroissiens des Fonds, qui voulaient être protégés des accidents au mo-

ment de la débâcle. C'est probablement au cours de ce printemps que Barthélémy Moreau vit sa grange et sa vache transportées par les glaces. Il habitait sur la propriété actuelle de Louis-Philippe Lacroix.

Sports et Loisirs de Tilly

Le comité municipal *Sports & Loisirs de Tilly* existe depuis janvier 1974. Les premiers responsables furent Paul-Yvon Dumais, président ; Louis Gérardin, vice-président ; Lise Slater, secrétaire ; Monique Bergeron, trésorière ; Laurent Gilbert, conseiller délégué ; René Ouellet, conseiller légal ; Jean-Guy Lacroix, conseiller ; Pierre Guy, animateur. Plus tard, le centre communautaire prit en main les différentes activités offertes à la population de Saint-Antoine-de-Tilly.

Construction du centre communautaire⁴⁹

Le 6 juin 1983, les conseillers municipaux appuyèrent les démarches pour la construction d'un centre communautaire. Ce projet, amorcé dès 1982, avait fait l'objet d'un référendum local. Le 17 mai 1984, les résultats de cette consultation confirmèrent que la population approuvait le projet dans une proportion de 57,5 %. Les autorités municipales émirent dès lors un permis de construction. Une campagne de souscription populaire fut menée à l'automne 1984, jusqu'en avril 1985, et plusieurs donateurs se montrèrent très généreux. Le centre communautaire ouvrit ses portes sous la présidence de Gilles Lafleur⁵⁰ et devint ainsi un organisme privé, à but non lucratif, de 1984 à 1990. On procéda à son inauguration lors d'une immense fête populaire organisée spécialement pour souligner l'événement. Les responsables du Centre communautaire de Saint-Antoine-de-Tilly, synonyme d'une réussite collective, proposèrent des activités sociales, culturelles et physiques à tous les membres de la communauté, tout en favorisant le regroupement de plusieurs services locaux sous son toit. Par exemple, depuis 1985, le Cercle de Fermières y a un local gratuit ou à peu de frais. De plus, grâce à une entente entre les autorités scolaires et celles du centre, les jeunes élèves peuvent y pratiquer leurs activités physiques. La ludothèque y a aussi ses locaux et le Club de l'Âge d'or peut utiliser sans frais les locaux pour ses activités. En 1985, en plus de donner un appui à Vidéotron pour permettre aux citoyens d'obtenir le service de câblage, les membres du conseil municipal approuvèrent le déménagement de la bibliothèque au

centre communautaire ; elle y restera jusqu'en 2002. Bénéficiant d'un local plus vaste, la population aurait droit à un meilleur service. En fait, tous les organismes bénévoles et communautaires pouvaient y tenir leurs réunions et leurs rencontres sans aucuns frais. Les résultats furent très positifs, puisque la grande majorité des résidents de Saint-Antoine-de-Tilly put ainsi mettre les pieds au moins une fois dans ce lieu public.

Le 2 octobre 1989, les autorités municipales projetèrent d'acheter le centre communautaire. Un scrutin référendaire eut lieu pour vérifier l'appui de la population quant à un projet d'emprunt. Sur 567 bulletins valides, 460 citoyens approuvèrent cette décision. Le 15 mai 1990, la municipalité se portait acquéreur du centre pour la somme de 180 787, 32 \$, ce qui signifiait que la corporation municipale devenait en quelque sorte responsable des loisirs municipaux.

Le centre communautaire fut donc témoin de divers événements : soirées dansantes et musicales, théâtre, fêtes diverses comme les célébrations de la Saint-Jean, des rencontres de familles, des mariages, des cérémonies officielles, des compétitions sportives de même que des cours, des réunions politiques et ainsi de suite.

Avec toutes ces activités offertes à la population locale, le centre communautaire atteignait ses objectifs malgré certains débats concernant son orientation et son fonctionnement. L'organisme est toujours pleinement actif dans la communauté.

Jeune chambre de Tilly

Au cours du mois d'août 1970, sous l'instigation de Maurice Breton, un mouvement composé de jeunes gens se formait à Saint-Antoine-de-Tilly en vue de militer en faveur de la reconstruction de la route 3, qui avait fait vingt-deux victimes sur une période de six ans. Ce mouvement portait le nom de « comité d'urgence pour la reconstruction de la route no 3 »⁵¹. À l'automne, le ministre de la Voirie, Bernard Pinard, soumit un plan triennal visant la reconstruction complète de ce tronçon de route. Devant ces résultats encourageants, les membres du comité décidèrent de continuer à unir leurs efforts pour l'amélioration du milieu de vie à Saint-Antoine-de-Tilly.

La fondation d'une Jeune chambre semblait la réponse idéale à leurs aspirations et ils convoquèrent une réunion en vue de concrétiser leur projet. Le 2 janvier 1971, un comité provisoire était formé⁵² et la Jeune Chambre de Tilly fut officiellement fondée le 17 janvier suivant⁵³.

Parmi les projets réalisés, notons l'aménagement du parc Les Fonds, un projet de dénomination des rues et des numéros d'immeubles, une démarche pour intégrer le système téléphonique local à celui du Québec métropolitain et en améliorer le service offert, des démarches pour la reconstruction de la route 273, la suggestion d'une politique de taxation et un appui à deux projets du programme Perspectives-Jeunesse 1972, soit l'assainissement de la rive sud du fleuve Saint-Laurent et une étude sur l'impact de l'urbanisation à Saint-Antoine. De plus, la Jeune Chambre suggéra l'ouverture d'une classe maternelle avec le service de transport scolaire pour les enfants et coordonna la formation d'un front commun réunissant la Jeune Chambre de Tilly, les Chevaliers de Colomb, le Cercle de Fermières et l'UCC (Union catholique des cultivateurs) pour faire valoir certaines revendications locales. L'organisme lança aussi l'idée d'un cours de conduite préventive et, plus récemment, élabora un journal local, *Le Bavard*.

Club de Villieu ou de l'Âge d'or

Le 18 avril 1971, la Jeune Chambre de Tilly organisa une fête pour les aînés à laquelle 230 personnes participèrent. Les activités débutèrent par une messe chantée en grégorien et célébrée d'après les rites de l'ancienne liturgie afin de rendre hommage aux aînés de la paroisse. Les personnes de quatre-vingts ans et plus furent invitées à se rendre dans le chœur et furent particulièrement honorées. Après la messe, il y eut une rencontre à la salle du couvent et la fête se termina par une soirée du « bon vieux temps ». Après les mots de bienvenue du président, Achille Aubin, et les adresses de circonstance de madame Joseph Breton, de Josaphat Lambert, du curé Philippe Laberge et la remise des cadeaux aux jubilaires, la soirée se déroula avec des danses de groupe, des gigue, des chansons à répondre, des historiettes, de la musique et un buffet. C'est ainsi que commença la petite histoire du Club de Villieu ou de l'Âge d'or de Saint-Antoine-de-Tilly.

La fondation officielle du Club de l'Âge d'or de Saint-Antoine-de-Tilly eut lieu le 5 décembre 1973. Les membres du conseil d'administration étaient Achille Aubin, président ; madame Gérard Aubin, vice-présidente ; Arthur Lacasse, secrétaire ; Aurore B. Ferland, trésorière ; mesdames Jules Bédard, Juliette Dubois, Rose Bédard, conseillères.

Depuis lors, ce club est bien vivant et organise de nombreuses activités pour ses membres : gymnastique, quilles, bingos, repas et parties de sucre.⁵⁴

INFRASTRUCTURES ET SERVICES

Les ponts

En 1911, le pont Beaudet, premier pont de bois reliant les deux rives de la rivière Bourret, fut remplacé par un pont de fer, une réalisation de Beaudet & Bergeron. Cette rivière alimentait le moulin à farine de Benoît Beaudet, fils de Zotique.

Le 4 septembre 1928, les édiles municipaux allaient en appels d'offres pour la construction d'un pont sur le chemin des Plaines. Le 6 octobre 1929, à 14 h, le curé procédait à sa bénédiction.

La même année, tous les ponts de huit pieds d'arche devinrent la responsabilité de la municipalité pour ce qui était des frais, des dépenses et des réparations.

Le pont de Québec et le pont Pierre-Laporte : un lien vers la rive nord

Au milieu du XIX^e siècle, plusieurs compagnies ferroviaires firent leur apparition dans la région de Québec afin d'offrir un meilleur service de transport. Le 22 février 1851, la corporation municipale de Québec demandait au gouverneur général du Canada d'étudier la possibilité de faire construire un pont sur le Saint-Laurent. On envisageait, au début, de construire un pont à Cap-Rouge ou même à Deschambault, mais le projet fut abandonné. Il fallut attendre le 19 juin 1900 pour que soit signé un premier contrat pour la construction d'un pont. Une cérémonie marquant le début des travaux se déroula le 2 octobre suivant. La construction ne se

fit pas sans problèmes. Le 29 août 1907, à 5 h 37 de l'après-midi, la structure sud du pont de Québec s'écroulait dans les eaux du Saint-Laurent. Une centaine d'ouvriers furent entraînés dans sa chute à cause, surtout, d'une mauvaise planification. Cette catastrophe toucha toute la région. À Saint-Antoine-de-Tilly, le 7 septembre suivant, le curé parlait en chaire du désastre du pont de Québec et demandait aux fidèles de prier pour ces personnes malheureuses qui avaient été jetées dans l'éternité dans l'espace de deux minutes⁵⁵. Dès 1908, on recommence à construire le pont.

Une autre catastrophe survint le 11 septembre 1916, au cours des manœuvres visant à monter la travée centrale du pont. Après plusieurs lentes remontées, la charpente commença à se tordre pour finalement s'affaisser. Les deux bras cantilever déjà installés se retrouvèrent de nouveau séparés. Cette deuxième catastrophe aurait coûté la vie à treize ouvriers et de nombreux autres auraient été blessés :

Les treuils hissent la travée d'un autre deux pieds et tout à coup, on voit la charpente de la travée centrale se ployer, se tordre, puis on entend un craquement épouvantable ; le coin sud-ouest de la travée se déplace et ne se trouve plus suffisamment supporté : les appuis de l'angle sud-ouest cèdent à leur tour et cette masse de fer s'engouffre dans le fleuve sous 150 pieds d'eau⁵⁶.

On ne retira jamais la travée centrale de l'eau. Émilienne Boisvert-Houde a maintes fois raconté à ses enfants que son père, Émile, et les passagers du *Ste-Croix* surveillaient l'installation de la travée centrale lorsque le drame survint.

Les constructions se poursuivirent et le pont fut inauguré officiellement le 22 août 1919. Durant dix ans, il servit surtout pour le transport ferroviaire. C'est à compter du 4 avril 1929 que la construction d'un chemin carrossable sur le pont de Québec devint une réalité. À cette époque, le passage était payant : il en coûtait 50 ¢ par automobile et 10 ¢ par passager. C'est en 1942 seulement que le péage fut aboli. En 1949, on procéda à l'élargissement de la voie carrossable. C'est aussi à cette époque que la route 132 fut créée sur la rive sud :

Cette nouvelle route que l'on qualifie à l'époque de large, moderne et pratique, a l'avantage d'être pavée par un nouveau procédé où l'on a mélangé du goudron à trois pouces de gravelle⁵⁷.

Dorénavant, les gens de Saint-Antoine auraient un accès facile à la rive nord. Cette merveille du nord allait désormais faciliter le transport des marchandises.



*Peintre Léopold Bourassa
lors de la construction
du pont de Québec.*

Collection Henriette Bourassa-Lambert

Le succès de ce pont fut foudroyant, puisque le 5 novembre 1945, dans les *Délibérations de 1932 à 1947* de la paroisse, le conseil municipal de Saint-Antoine-de-Tilly mentionnait et appuyait l'éventualité d'un pont reliant Lévis et Québec. Dès 1960, le trafic sur le pont de Québec devint tellement dense que l'on pensa à construire un nouveau pont. Sa construction allait débiter en 1965. On procéda à l'ouverture officielle du pont Pierre-Laporte le 7 novembre 1970, un pont qui favoriserait l'expansion des banlieues de la rive sud. Nombre de citoyens choisirent de retourner à la campagne, constituant un nouveau type de résidents dont allait bénéficier Saint-Antoine.

Petite histoire des routes

Les premiers travaux de revêtement d'asphalte ou de macadam sur la route nationale furent effectués en 1924 par la compagnie Trottier de Québec. Les côtes dites à Cayer et Méthot, ainsi nommées du nom des propriétaires des terrains adjacents, furent corrigées et adoucies en même temps. Les autres routes de la paroisse devinrent carrossables pour l'automobile, car elles avaient été successivement recouvertes de gravier. Certaines routes l'avaient été en 1929. On améliora les chemins des Plaines et du Bois-Clair le 5 janvier 1970. On posa une couche de gravier sur les chemins Pincourt et Cayer le 3 mars 1971. À l'été 1971, on reconstruisit le tronçon ouest de la route 3 (Les Côtes et Les Fonds).

On installa de nouveaux lampadaires à vapeur de mercure le 13 mars 1972. Quelques semaines plus tard, le 4 avril, on changea les noms de certaines artères !⁵⁸

À l'été 1972, on assista à une importante réfection de la route 3. Il y eut aussi des améliorations dans le village, comme la construction des bordures de rue. En 1973, on procéda à la construction de la voie de détournement du village, on redressa et élargit le chemin Bois-Clair, grâce à une initiative du conseil municipal. Au mois d'août de la même année, on améliora les bordures de la rue de la Promenade et on reconstruisit les deuxième et troisième tronçons de la route 3 (132), de Saint-Nicolas à la côte Méthot. Enfin, à la fin du XX^e siècle, on assista à la réfection de la partie ouest du chemin de Tilly. La suite de cette réfection ainsi que l'enfouissement des fils et des réseaux aériens de distribution eurent lieu à l'été 2002, grâce à un programme conjoint d'Hydro-Québec et du ministère québécois des Richesses naturelles.

Électricité

Le 25 décembre 1925, la messe de minuit avait lieu dans une église éclairée à l'électricité. Le premier lampadaire fut placé en face de l'église et on en installa d'autres sur le parcours du village. Le 2 août 1926, lors d'une assemblée, on apprit que l'Electric Service Corporation avait demandé un permis à la Commission du service public dans le but de passer une ligne pour desservir les villages de Saint-Antoine et de Saint-Apollinaire⁵⁹. Le 4 mai 1936, les conseillers municipaux demandaient à la Shawinigan Water and Power Company d'installer et de maintenir l'appareillage électrique requis pour l'éclairage, le chauffage ou la force motrice⁶⁰.

Aqueduc et réseau d'égouts

Avant le réseau d'aqueduc que nous connaissons aujourd'hui, le précédent, construit en bois, desservait la moitié des résidences du village. Il fut installé vers 1925. Une servitude pour un réseau d'aqueduc permettant de desservir sept ou huit familles du village existait depuis le 23 juillet 1896. La terre appartenait à Xavier Sévigny dit Lafleur. La servitude fut donnée plus tard à trois personnes : le révérend A. Blanchet, le docteur Lauriault et le notaire Joseph Larue. Delphis Verdon fut

ensuite propriétaire de cette terre située au 3710, route Marie-Victorin, qui appartient de nos jours à Joseph Caron. L'eau descendait par gravité dans un grand tuyau de bois. Les familles Lefèvre, Marchand et Normand profitaient de cet aqueduc. En 1934, Adolphée Marchand, Adrien Laroche, Albert Lefebvre, Adelbert Genest et Gaudias Baron étaient abonnés à ce service.

Le 6 septembre 1952, on procéda à l'installation d'un égout collecteur dans le village. À la suite d'une décision du conseil municipal, en 1964, le réseau d'aqueduc fut aménagé par Euchariste Côté de Lévis. Les travaux d'aqueduc des Fonds furent réalisés en 1965 par l'entrepreneur Eastern de Québec. Ces deux réseaux furent installés à neuf mois d'intervalle. Le premier comprenait un puits tubulaire, un réservoir en béton armé d'une capacité de 150 000 gallons (681 750 litres), une station de pompage, un réseau de distribution, un réseau d'égouts sanitaires et une usine d'épuration des eaux usées. Le second comprenait le raccordement à la station de pompage existante, un réseau de distribution, un réseau d'égouts sanitaires et une station de pompage des eaux usées. Ces deux réseaux furent conçus et réalisés par les ingénieurs Robert Carrier et Guy Trottier de Québec et notamment par l'ingénieur Léon Aubin. Le coût des travaux totalisa environ 400 000 \$. Le 30 avril 1964, on autorisa les travaux de construction d'un réseau d'aqueduc avec un système de protection contre l'incendie et un réseau d'égouts comprenant une station de pompage et une usine d'épuration, suivant les plans et devis préparés par Léon Aubin de la firme d'ingénieurs Carrier et Trottier. La construction du réseau d'aqueduc fut complétée par un réservoir d'une capacité de 200 000 gallons (909 000 litres) ⁶¹. L'inauguration du réseau d'aqueduc et d'égouts eut lieu en septembre 1964 lors d'une cérémonie à caractère religieux et civil sur le terrain du réservoir, auparavant la propriété de Léopold Bergeron, en présence d'une centaine de personnes. La journée débuta par une visite à l'usine de filtration et se termina par une réception au club Natation. Environ 750 personnes bénéficiaient de ce réseau et les contribuables devaient payer chaque année une taxe spéciale variant, selon la catégorie de contribuables, entre 65 \$ et 1400 \$. On espérait que ces nouveaux services allaient favoriser l'arrivée d'industries. Le 31 janvier 1965, le curé mentionnait dans son prône que l'eau était enfin arrivée et qu'il fallait la laisser couler deux heures avant de la consommer pour une première fois.

En 1970-1971, on procéda à l'extension de l'aqueduc vers les secteurs est et ouest ainsi qu'à son expansion au développement Gingras, sur la terrasse des Chênes et dans Les Fonds.

Télégraphe et téléphone

L'institutrice ⁶² Anna Boisvert-Lambert fut longtemps responsable du télégraphe qui était en activité à la fin du XIX^e siècle sur l'actuelle propriété du 3816, chemin de Tilly ⁶³. Les messages captés étaient par la suite remis en main propres. Anna devait maîtriser l'anglais pour effectuer cette tâche ⁶⁴, ce qui l'avait amenée à séjourner quelque temps aux États-Unis. On lui avait vraisemblablement confié la responsabilité du télégraphe parce qu'elle pouvait communiquer en anglais et qu'elle possédait une solide instruction.

En 1898, Philias Normand procéda à l'installation d'une ligne téléphonique, ce qui lui permettait de communiquer avec des gens de Sainte-Apollinaire. Le premier abonné fut Émile Boisvert des Fonds. Par la suite, d'autres paroissiens suivirent son exemple : Alphée Aubin dans le Bas-de-la-Paroisse, le curé Rouleau, le docteur Lauriault et le notaire Larue au village ainsi que Pierre Laroche et Alidor Bergeron. Cette ligne téléphonique fut vendue plus tard, vers 1913. Dès 1903, le téléphone semblait toutefois assez efficace, car lors d'une visite à Sainte-Apollinaire, le curé Rouleau avait indiqué à ses citoyens qu'en cas de besoin ils pouvaient le joindre par téléphone ⁶⁵. Le 8 avril 1958, on demanda à la compagnie Québec Téléphone de procéder à l'installation ⁶⁶ du téléphone automatique ou à cadran chez les résidents de Saint-Antoine-de-Tilly. Le 11 novembre suivant, le téléphone automatique faisait son apparition ⁶⁷.

Service de protection contre les incendies

L'équipement du service d'incendie était entreposé dans l'ancienne salle municipale, alors située au village ⁶⁸, dans la maison où habite aujourd'hui la famille de Paul-Émile Roussel.

L'inauguration du poste d'incendie ⁶⁹ eut lieu en décembre 1971. C'est aux ingénieurs Maurice et Paul Breton et à l'entrepreneur Roger Turgeon de Saint-Anselme qu'avaient été confiés les travaux de conception et de construction de la bâtisse. Les coûts de cette réalisation

s'élevaient à 38 000 \$. En 1984, les pompiers volontaires de Saint-Antoine se dotaient d'un camion-citerne d'une capacité de 3 200 gallons (14 544 litres) pour la somme de 15 000 \$. Il s'agissait d'un camion-citerne laitier modifié, peint en vert, équipé de feux giroscopiques et pouvant fournir de l'eau pendant vingt à trente minutes. À compter de décembre 1995, les pompiers volontaires purent utiliser un nouveau camion-citerne ; plus récemment, depuis 1999, ils ont à leur disposition un camion de premières interventions. Jacques Bolduc fut chef pompier au cours des années 1980 et 1990 et Philippe Jobin lui succéda vers 1995.

Protection des citoyens : Onésime Carré

Onésime Carré fut un policier rémunéré par la municipalité. Le 25 août 1972, on fêta ses vingt-cinq années de service comme constable. Théodore Dubois le remplaça dans ses fonctions. Jacques Caron fut très souvent agent de circulation.

LA VIE RELIGIEUSE ET PAROISSIALE

Dès 1702, il y avait à Saint-Antoine une chapelle et des registres paroissiaux. En 1721, un pas significatif était franchi avec l'édification d'une église où on pourrait se recueillir tous ensemble, la construction d'un presbytère où on tiendrait des registres, la venue d'un curé résident qui parlerait et qu'on écouterait. Ces éléments seraient le symbole d'une communion spirituelle et sociale, où le prône et la criée tiendraient lieu de médias. Les prênes des curés⁷⁰ et les procès-verbaux des délibérations de la fabrique témoignent des débuts de notre vécu religieux ; ils évoquent les événements de la vie religieuse, les activités de la chorale et des maîtres chantres, les grandes célébrations religieuses annuelles ou exceptionnelles telles que le Congrès Eucharistique, les nominations de Grands Chevaliers du Saint-Sépulcre, les ordinations ainsi que la vie et les réunions des divers organismes paroissiaux.

Visite de l'église

En 1902, année du bicentenaire, les habitants et leur curé, l'abbé Albert Rouleau, firent d'importantes rénovations à leur église pour un coût de 5785,75 \$⁷¹. En plus de refaire le mur et le portique de la façade en pierre, ils dotèrent l'église d'un nouveau clocher et d'un ca-

rillon comprenant trois cloches : la première, qui pesait 2 010 livres, fut appelée Léon-XIII (pape) ; la deuxième, pesant 1 659 livres, fut appelée Louis-Nazaire-Bégin (cardinal) ; la troisième, plus légère avec ses 1 188 livres, fut appelée François-Albert-Rouleau (curé). On en défraya le coût par une souscription populaire et la vente de l'ancienne cloche. Ces cloches furent actionnées ou mises en branle au moyen de câbles tirés à bras d'hommes jusqu'en 1960. En 1902, on fit aussi construire le parvis par Joseph Saint-Hilaire pour la somme de 250 \$. La même année, on effectua un lavage complet de la voûte de l'église ⁷².

Au début de juillet 2001, à l'aube du tricentenaire de la paroisse, des rénovations furent entreprises sur la façade de l'église pour remplacer les pierres usées de chaque côté de la porte. Au cours de ces travaux, les maçons de la firme Conrad Savoie de Sainte-Marie de Beauce ont découvert, dans un joint entre deux pierres, une petite boîte en fer contenant des journaux de juin 1902 réunis en un seul paquet. Une plaque de plomb entièrement rouillée reposait sur cette boîte. Ce contenant, dont il ne restait que les côtés, « avait un pouce d'épais et six pouces de chaque côté », selon le sacristain René Bergeron. Le nettoyage de la plaque de plomb a permis de découvrir des inscriptions gravées en latin.

L'ANNÉE DU SEIGNEUR 1902,
LÉON XIII PONTIFE ROMAIN GLORIEUSEMENT RÉGNANT,
LOUIS NAZAIRE BÉGIN ÉTANT ÉVÊQUE DE QUÉBEC,
ÉDOUARD VII ÉTANT ROI D'ANGLETERRE,
LORD MINTO GOUVERNEUR,
ALBERT ROULEAU ÉTANT CURÉ DE LA PAROISSE,
CETTE PREMIÈRE PIERRE DU NOUVEAU PORTIQUE
AJOUTÉE À L'ANCIENNE ÉGLISE DE SAINT-
ANTOINE FUT POSÉE LE VINGT ET UN JUIN
PAR LE CURÉ SUSDIT,
AVEC L'AIDE DE JOSEPH SAINT-HILAIRE CONTRACTEUR,
NAPOLÉON MARCHAND, ISAÏE CÔTÉ,
ÉTANT DIRECTEURS DE LA FABRIQUE DE L'ÉGLISE,
GEORGES BERGERON, G. LAROCHE,
FIR. MARION,
ÉTANT OFFICIERS (OU MEMBRES DU CONSEIL DE FABRIQUE),

FLAVIUS DORVAL ARCHITECTE,
 LAZARE MARCHAND, OS. LORTIE, MOÏSE LORTIE,
 NAPOLÉON CÔTÉ, J. B. GARNEAU,
 [LED] GARNEAU, STÉPHANE LAFLEUR, T. GROLEAU
 ÉTANT LES OUVRIERS,
 P. J. O. LAURIAULT, MÉDECIN, A FAIT CETTE PLAQUE.⁷³

Le 7 mars 1909, on commençait de nouvelles réparations. On peignait l'église au complet ainsi que la sacristie. On agrandissait le presbytère en lui faisant un toit en mansarde et un logement convenable à l'étage. En 1929, le vieil orgue à soufflet était remplacé par un orgue de la compagnie Casavant, de Saint-Hyacinthe, au prix de 5 511 \$. Le premier souffleur fut Baptiste Fréchette. D'autres réparations furent faites au jubé supérieur par les paroissiens Odilon Lefèvre et Philippe Lacroix. À la fin de juin 1931, le curé annonçait qu'un concert sacré aurait lieu le dimanche suivant à l'occasion de la bénédiction et de l'inauguration de l'orgue.

Pendant l'hiver, lorsque survenait un décès, on plaçait les morts dans le charnier, petite pièce à l'arrière de l'église où se trouve une trappe qui donne accès à une petite cave. C'est à cet endroit que l'on déposait jadis les enfants décédés.

Dans l'église se trouvait un confessionnal. En 1934, à la demande du curé Léon Fortier, qui voulait placer un banc à cet endroit, il fut déplacé par le sacristain Hilaire Bergeron en dessous de la chaire, du côté nord de l'église. Il a été transformé depuis en armoire, près du charnier. Du confessionnal, on ne voit plus que sa simplicité et de petites planches qui ont remplacé les grillages.

Une autre petite pièce, se trouvant aussi près du charnier, sert au sacristain pour entreposer ses outils, ses instruments et autres articles courants. On trouve d'autres armoires dans le couloir qui mène au charnier, qui contiennent des cierges, des flambeaux, des vases à fleurs, des bases de lampes, des lampions et des bannières de procession.

Au début, il n'y avait aucun système de chauffage dans l'église. « L'hiver, les fidèles s'y apportaient de petites chaufferettes portatives à charbon⁷⁴. » En 1933, on changea l'ancien système de chauffage. Les simples poêles à bois qui occupaient une bonne partie de l'allée

centrale furent remplacés par des fournaies à circulation d'air de la compagnie L'Islet. Il faudra attendre plusieurs années avant d'avoir un chauffage central. Lorsque les ouvriers creusèrent la cave pour y installer les fournaies, ils découvrirent des corps et durent exhumer plusieurs ossements du sous-sol de l'église.

Au fil des ans, on effectua de multiples travaux. En 1899, le curé Blanchet fit installer l'aqueduc au presbytère, à ses frais, au coût de 105 \$. En 1901, à la demande du curé Rouleau, le conseil de la fabrique acheta quatre fauteuils destinés aux mariages, au prix de 16 \$. Ces fauteuils se trouvaient encore dans l'église en 1982. En 1911, on acheta différents vêtements liturgiques pour la messe, dont des chasubles, des chapes, un voile et un drap mortuaire et des dalmatiques, le tout pour un total de 800 \$.

En 1937, les allées de l'église furent couvertes de linoléum. Un peu plus tard, en 1944, on installa des verrières aux fenêtres intérieures. En juillet 1947, on repeignit de nouveau l'intérieur de l'église et de la sacristie et on restaura certaines dorures. La chaire, jadis peinte en brun, ainsi que les petits autels furent rafraîchis en blanc. À l'aide de dons volontaires, on orna le maître-autel d'une dorure nouvelle, au coût de 1 000 \$. En 1948, le plancher du chœur fut recouvert d'un linoléum incrusté.

En 1971, le curé Laberge fit enlever le hangar à grains. En 1977, les allées du cimetière furent recouvertes de gravier ; on y planta des arbres, répara les portes du cimetière et remplaça la clôture. Une croix de fer fut aussi plantée dans la partie neuve du cimetière ⁷⁵. Les portes en fonte de l'entrée principale furent dessinées vers 1900 par David Ouellet ⁷⁶.

Le petit jésus de cire

Après la messe de minuit, sous les airs du retentissant *Minuit, chrétiens*, la visite de la crèche à l'église constituait un rituel magique pour tous les membres de la famille. Le petit jésus de cire que l'on retrouvait dans la crèche datait de 1900 et ne faisait pas partie des autres personnages de la crèche achetés en 1930 ⁷⁷.

Avant 1930, on plaçait cet enfant jésus entre les statues de Marie et de Joseph que les paroissiens prêtaient à l'église pendant la période de Noël. On ignore tout de la fabrication et de la provenance de cette

statuette. Chose certaine, ses cheveux sont ceux d'un humain. Actuellement, l'enfant Jésus est revêtu d'une petite robe garnie de paillettes dorées. Il ne s'agit pas de son habit d'origine, car les religieuses du couvent, les soeurs de Saint-Joseph de Saint-Vallier, auraient refait ses vêtements. Quoi qu'il en soit, cette humble représentation de la Nativité n'empêchait sûrement pas les fidèles de Saint-Antoine d'adresser de ferventes prières à l'Enfant Jésus en la sainte nuit.

En novembre 1987, Hilaire Bergeron et sa fille, Claire, firent la toilette complète, de façon minutieuse, de la statuette de cire tout en préservant le travail des religieuses : lavage du visage et des mains, repassage des vêtements, recollage des cheveux et renouvellement des gerbes de blé. Ils confectionnèrent également une boîte de rangement pour le préserver de la poussière ⁷⁸.

Les bancs

Les bancs actuels de l'église furent fabriqués et installés en 1889, au coût de 1 700 \$. Les vieux bancs furent vendus. Vers 1895, le curé Adalbert Blanchet changea la tenure des bancs, ce qui augmenta considérablement les revenus de la fabrique. On commença par les louer pour une durée de dix ans. Un paroissien pouvait dorénavant louer son banc s'il était majeur et domicilié dans la paroisse. Le banc devenait libre lorsque le locataire décédait, changeait de domicile ou le remettait à la fabrique. Chaque locataire devait voir à l'entretien de son banc. Mieux encore, le 7 juin 1914, le curé annonçait que chaque propriétaire devait laver son banc.

Le « garde-chien » ou le connétable

Autrefois, un banc normalement situé près des portes à l'arrière de l'église était réservé au garde-chien ou au connétable ⁷⁹. Engagé par les marguilliers de la paroisse, le connétable recevait une rémunération de la fabrique. Il s'occupait de la circulation et invitait les gens à entrer dans l'église. Un peu plus tard, il avait pour tâche de surveiller les paroissiens qui restaient debout à l'arrière ou ceux qui sortaient à l'extérieur pour fumer. Il devait aussi surveiller les bancs achetés par certains paroissiens. En 1920, le connétable veillait au respect du silence dans l'église et guettait les hommes pour éviter qu'ils ne crachent sur le sol.

L'expression « garde-chien » remonterait à la naissance des paroisses, lorsque les habitants amenaient des animaux et que le garde-chien veillait à ce que ceux-ci demeurent à l'extérieur de l'église. Abraham Gingras (1892) et, plus récemment, Paul-Émile Genest, auraient agi comme surveillants. Paul-Émile aurait pris la relève de son père, Louis-Philippe, et ce dernier aurait remplacé un certain Lafleur (Xavier ou Ti-Jean vers 1920). Le salaire était fixé à 5 \$ par année et c'est au milieu des années 1970 qu'on aurait mis fin à cette pratique ⁸⁰.

La fabrique paroissiale et son conseil⁸¹

Dès le début du pays, les autorités civiles et religieuses de la Nouvelle-France créèrent des fabriques paroissiales dont l'objet était l'administration des fonds, des dépenses et des revenus de la paroisse. Le conseil de fabrique était habituellement formé du curé et de six marguilliers (ou marguillières) ⁸². Ces derniers étaient élus en décembre lors d'une assemblée des paroissiens et assermentés au début de janvier, jour du mandat de trois ans. On les remplaçait ainsi à tour de rôle : un, deux ou trois à la fois.

Depuis la construction de la première véritable église, en 1721, les marguilliers ont joué un rôle très important dans l'évolution de la vie paroissiale de Saint-Antoine-de-Tilly. Ils ont dû prendre toutes les décisions portant sur la construction de l'église et du presbytère, puis sur les rénovations nombreuses de ces bâtiments au cours des âges.

Une rapide consultation des archives du diocèse de Québec montre que dès 1722-1725, le curé Joseph Resche eut de la difficulté à faire payer par ses paroissiens le coût de la première église. Ce problème de la *répartition* des dettes, c'est-à-dire des dîmes à imposer, se présenta aussi au XIX^e siècle.

Le 30 janvier 1851, le curé Bédard se plaignait du fait qu'il pleuvait dans l'église, et ce, jusque sur les marches de l'autel. En 1854, on autorisa la construction d'un nouveau lambris. En 1866, la décoration intérieure fut refaite, en même temps que la réparation extérieure de l'église et du presbytère. En 1879, il y avait urgence de réparer la toiture ; en 1881, il y eut répartition des frais entre les paroissiens. En 1888, pour le centenaire de l'église, il y eut rénovation, de même que des travaux à la sacristie. Et ainsi de suite jusqu'à nos jours.

Les paroissiens et la fabrique de Saint-Antoine furent embarrassés par les délibérations et les décisions diocésaines ordonnant le démembrement de leur territoire : lors de la création de Saint-Apollinaire, d'Issoudun, puis du rattachement du Troisième Rang à Saint-Apollinaire. Ces annexions n'étaient pas reçues de gaité de cœur, sauf pour les familles immédiatement concernées.

Les marguilliers eurent le privilège d'occuper (trois à la fois) le banc d'œuvre situé du côté droit, à l'avant de l'église, de recevoir la communion ou le pain bénit après le seigneur et avant les autres paroissiens.

Sans être marguillier, Jacques Beaulieu préside le conseil de la fabrique depuis 1995.

Les dîmes

Ces impôts, une fraction variable de la récolte prélevée par l'Église, étaient encore payés en grains en 1903 :

[...] ceux qui n'ont pas encore payé leur dîme veulent bien le faire cette semaine. J'aurais besoin d'avoir le grain dont je puis disposer⁸³.

Le grain pouvait être du blé, du sarrasin, de l'orge ou toute autre céréale.

La sacristie

À partir de la sacristie, il y avait auparavant un chemin couvert, à droite de l'autel, qui reliait ce lieu au presbytère. Il fut démoli par le curé Laberge en 1971. Malgré un intérieur négligé, on pouvait remarquer un souci du détail dans les boiseries et les frontons des fenêtres.

Au début du siècle, des messes étaient célébrées à la sacristie. Ce sont les vestiges de cette époque que l'on retrouve aujourd'hui à la sacristie ainsi que des accessoires ayant servi au culte. Une vieille table provenant de la salle à dîner du presbytère, datant peut-être de la construction du presbytère, est toujours sur place. Près de l'autel, on retrouve une madone en carton-pâte, une statue de saint François d'Assise ainsi qu'un harmonium qui avait appartenu aux religieuses de l'école avant leur départ.

Dans le coffre-fort de la sacristie, on retrouve des objets de valeur, dont des œuvres d'orfèvres reconnus. Parmi les œuvres de Laurent Amyot, on remarque un ciboire en or, un encensoir en argent, des burettes et leur plateau en argent (malheureusement, la plus grosse a été vendue par le curé Léon Fortier et se trouverait dans un musée à Montréal), un porte-Dieu (l'autre ayant été perdu), une navette et une cuillère. On retrouve des œuvres de Guillaume Loir, comme un calice en argent et sa patène ainsi qu'un ciboire. Le coffre renferme aussi un calice, sa patène en argent et des instruments de la paix de François Ranvozyé (1739-1819), l'un des plus grands orfèvres du début du Régime anglais, et un bénitier de François Sasseville. Un boîtier, qui ressemble à un tombeau miniature contient les saintes huiles. Une ampoule était destinée à la cérémonie du baptême, une autre à la visite aux malades et une troisième, qui est introuvable, à la confirmation. On y trouve encore dix reliques, un plateau en argent, le goupillon du bénitier, un livret de feuilles d'or de 22 carats et un petit pinceau (*tip*) que l'on passait dans les cheveux, pour la statique, et qui servait à poser l'or. On déposait ensuite la feuille d'or sur le bois et on la frottait avec une patte de lièvre si on se trouvait sur une surface plate.

Sur les cintres, on voit des aubes, qui étaient généralement lavées par la famille des enfants qui les portaient. Pendant de longues années, la femme du sacristain, Annette Ferland-Bergeron, a raccommodé et réparé certains de ces vêtements. Maintenant, Claire, sa fille, lave et repasse les aubes. Les nappes de la sainte table étaient lavées par les religieuses de Saint-Nicolas, qui les remettaient pliées en accordéon. On utilisait aussi de l'empois pour empeser et rendre raides certains tissus. Dans les tiroirs reposent des chasubles qui servaient aux différentes fêtes, à Noël, à l'Épiphanie, à la Pentecôte, à la Fête-Dieu, à Pâques et ainsi de suite. Pour cueillir la quête, on utilisait jadis des plats avec un fond de velours, qu'on appelait des « tasses ». Lorsque les malades avaient recours au curé pour recevoir la communion à la maison, celui-ci partait avec une grosse cloche, qui se trouve encore dans la sacristie.

La plaque armoriée

Une plaque apposée sur la première église construite en 1721 fut retrouvée dans le cimetière, trente pieds au nord de l'église actuelle, en 1855, par le sacristain. Cette pièce, très importante pour l'histoire de la

paroisse, fut remise à l'abbé Basile Robin. À l'été 1902, elle fut retrouvée par le curé Albert Rouleau lors de l'agrandissement de la façade. Elle fut restaurée en 1936 aux frais de Julie Noël de Tilly. Sur cette plaque en plomb conservée à la sacristie et dont le coin inférieur droit est manquant, les inscriptions sont encore bien visibles.

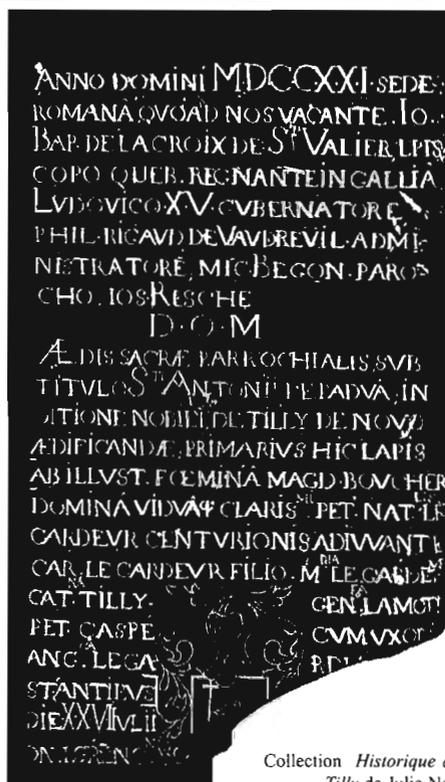
L'AN DU SEIGNEUR, MDCCXXI, LE SIEGE DE ROME ETANT VACANT ;
J. BAP. DE LA CROIX DE ST VALLIER EVEQUE DE QUEBEC ; LOUIS XV
ROI DE FRANCE ; PHIL. RIGAUD DE VAUDREUIL GOUVERNEUR ; MC.
BEGON ADMINISTRATEUR ; JOS. RESCHE CURE.

D.O.M.

C'EST ICI LA PREMIERE PIERRE DU NOUVEAU TEMPLE PAROISSIAL
A CONSTRUIRE SOUS LE VOCABLE DE ST ANTOINE DE PADOUE SUR
LE DOMAINE SEIGNEURIAL DE TILLY, PAR LA NOBLE DAME MADE-
LEINE BOUCHER VEUVE DU TRES NOBLE COMMANDANT
PIERRE-NOEL LEGARDEUR, AIDEE DE SON FILS CHS LEGARDEUR ;
EN PRESENCE DE MARIE LEGARDEUR, DE CATHERINE TILLY, DE
GENEVIEVE LAMOTE, DE PIERRE GASPE ET DE SON EPOUSE
ANGELIQUE LEGARDEUR.

EN CE JOUR, LE XXVI
JUILLET. (1721)

ON. I. GRENON. ⁸⁵



Cinq des treize enfants du seigneur de Tilly sont mentionnés sur cette plaque, on peut donc en déduire qu'ils étaient présents lors de la pose. L'inscription I. Grenon demeure un mystère, on ignore qui était réellement cette personne. Il s'agissait probablement de Joseph Grenon, qui était marguillier à cette époque, comme le suppose Robert Pichette ⁸⁶.

Collection *Historique de la seigneurie de
Tilly de Julie Noël de Tilly*

Sacristains et bedeaux

Le métier de bedeau et de sacristain était souvent assuré par un paroissien qui résidait tout près de l'église. Cet homme avait la responsabilité d'entretenir les biens de la fabrique. Simon Baron fut probablement le premier bedeau de notre paroisse en 1781. Les archives sont incomplètes en ce qui concerne les noms des bedeaux, mais on sait qu'Ambroise Deblois avait été engagé pour effectuer ce travail de 1811 à 1836. Vers la moitié du XIX^e siècle, Anastase Rousseau occupait cette fonction, puis, en 1861, Isaïe Rousseau. Il est intéressant d'apprendre que le salaire annuel du bedeau s'élevait à 30 louis en 1868 alors que Louis Houde en recevait 40 en 1871. En 1891, c'était Albert Bergeron qui agissait à titre de sacristain. En 1900, le salaire du sacristain de Sainte-Antoine était passé à 190 \$. En 1903, Georges Garneau demandait à être déchargé du lavage de l'église et de la sacristie tout en conservant le montant de 180 \$ en raison, selon lui, de la hausse du coût de la vie. Il sera bedeau jusqu'en 1919, année où le remplacera Adalbert Breton, au salaire annuel de 300 \$. Par la suite, Alfred Lafleur prit la relève, puis Arthur Bergeron. À partir de 1927, c'est Hilaire Bergeron, frère d'Arthur, qui assumait cette charge. Son fils, René, a pris la relève depuis 1988.



Sacristain Hilaire Bergeron dans son costume d'apparat.

Collection Famille Hilaire Bergeron

Le costume traditionnel de sacristain que portait Hilaire Bergeron était semblable à celui que porte maintenant son fils lors des grandes fêtes avec procession, où il précède le cortège, tenant le bâton officiel, une baguette noire ornée de quelques décorations. Il s'agit d'une redingote noire avec plastron rouge orné d'une riche décoration de bandes dorées. Il a été renouvelé par la fabrique vers 1994⁸⁷.

Initialement, Hilaire Bergeron touchait un salaire mensuel de 25 \$. Il devait, entre autres tâches, transporter le bois de chauffage à l'arrière de l'église, nettoyer les trois poêles et les tuyaux, épousseter l'église et la sacristie, en plus d'accomplir d'autres besognes courantes. Il entreposait le bois, généralement du merisier de deux pieds et demi de longueur, dans la grange de la fabrique. Il le transportait avec une brouette ou un traîneau jusqu'à l'arrière de l'église et le cordait ensuite dans la sacristie, dans une armoire prévue à cet effet. Il transportait aussi la cendre des trois poêles dans la cave du presbytère et le curé la vendait à un cultivateur. Le chauffage de l'église nécessitait trente-cinq cordes de bois. Pendant la semaine, l'édifice n'était chauffé qu'au moyen du poêle de la sacristie. Le sacristain n'allumait les poêles de l'église qu'à partir du samedi matin.

À Pâques et à Noël, le sacristain devait nettoyer les chandeliers et les candélabres de tous les autels. Ces fêtes demandaient beaucoup de préparatifs. À Noël, par exemple, il devait bâtir la crèche. Entre 1924 et 1930, la tâche était difficile en raison du peu de matériel et d'outils dont il pouvait disposer. En 1930, le curé Croteau acheta la crèche que nous pouvons voir encore de nos jours. Tous les jours de fêtes, on décorait le chœur et la nef avec des banderoles de couleur. On ajoutait des drapeaux aux pilastres du chœur. Des flambeaux de couleur décoraient le maître-autel. Fait intéressant, les planchers de bois franc étaient lavés avec du bran de scie mouillé. En 1937, on couvrit le parquet de la nef et de la sacristie de l'église de préart incrusté ; on fit de même en 1945 dans le chœur. Ces préarts ornent encore le parquet de l'église actuellement. À partir de 1969, à la demande du curé Laberge, le sacristain devait nettoyer les ciboires et les remplir d'hosties, préparer le calice et le déposer en place. Il devait aussi, deux fois par année, s'occuper de l'achat des cierges et des lampes du sanctuaire. Sa présence était requise à toutes les occasions importantes comme les baptêmes, les mariages, les funérailles.

À compter des années 1960, la tâche du sacristain fut allégée. En 1965, on remplaça les fournaises à air chaud par une fournaise centrale à l'huile. Vingt ans plus tard, en 1985, un système « bi-énergie » fut installé, permettant à la fournaise de fonctionner tantôt à l'électricité, tantôt à l'huile. Quant aux cloches, vers 1960, elles étaient mues à l'électricité, mais auparavant, il fallait les actionner trois fois par jour en tirant des cordes, un travail assez dur. Avec ces innovations technologiques, le sacristain pouvait consacrer plus de temps à la décoration, à l'entretien de l'église et à l'accomplissement de ses autres tâches. En dehors des différents événements liturgiques, le sacristain sonnait aussi les cloches lorsque le curé se rendait porter la communion à un malade⁸⁸.

Le sacristain devait surtout s'occuper de la propreté de l'église et de la sacristie, nettoyer tous les objets de culte, surveiller et protéger les lieux et se conduire de façon pieuse⁸⁹.

On sonne les cloches

On sonnait l'angélus trois fois par jour : le matin, le midi et le soir⁹⁰. Le sacristain faisait d'abord sonner trois triades de *tintons*, avec la même cloche, s'arrêtant après chacune : à ce moment, dans les familles, chacun faisait une pause pour réciter un *Ave Maria*. Puis, les cloches se mettaient en branle et sonnaient à toute volée pendant trois minutes.

Pour annoncer différentes fêtes, on avait aussi une façon particulière de faire sonner les cloches. Par exemple, lorsqu'on sonnait le glas pour annoncer un décès, il différait selon le sexe de la personne décédée. Pour un défunt, on sonnait trois volées en les faisant précéder chacune de trois *tintons* ou soupirs ; pour une défunte, les trois volées étaient précédées de deux *tintons* ou soupirs⁹¹. Ces tintements avaient une tonalité différente parce qu'ils provenaient successivement de chacune des trois cloches.

Les enfants de chœur

Pour être enfant de chœur, il fallait être capable de servir le prêtre pendant les offices, assister à la messe et aux vêpres, savoir se tenir correctement, ne point sortir pendant les offices, tenir ses habits de chœur bien propres, montrer zèle et soumission au maître de cérémonie et être disposé à servir aux différents offices. Les servants de messe devaient toujours porter leur costume de chœur, avoir des chaussures

propres et des mains bien nettes, apprendre les répliques à dire pendant la messe et avoir un maintien irréprochable⁹². Quelques paroissiens ont été enfants de chœur toute leur vie, tel Lazarre Garneau, oncle d'Antoine Gingras, qui remplit cette fonction jusqu'à sa mort.

Cimetière, inhumations et funérailles

En 1900, à Saint-Antoine-de-Tilly, le lieu où l'on enterrait les morts fut rallongé du côté nord. Le curé Rouleau, à l'origine de cet agrandissement, espérait que le cimetière devienne un des plus beaux : « [...] je donne à la Fabrique le terrain adjacent sans aucune rémunération. [...] M^{gr} ordonne pour confirmer cette donation que le cimetière soit agrandi dès cette année⁹³ »

On traça une allée centrale à l'intérieur du cimetière et on l'entoura d'une clôture de bois. Le 28 octobre 1934, on érigea une croix d'acier, au coût de 60 \$, en remplacement de la croix de bois datant de l'ouverture du cimetière.

Le premier cimetière était situé au sud de l'église construite en 1721, sur l'emplacement actuel de l'église et de la sacristie. On pouvait assurément y voir les croix de bois des différentes familles. Avec la construction de la nouvelle église, en 1787-1788, on plaça le cimetière à l'endroit où il se trouve aujourd'hui, c'est-à-dire partiellement sur le site de l'ancienne église.

En 1974, le cimetière renfermait 6 200 corps. On y trouve un monument de la famille Dionne, à l'entrée, sur le terrain où furent enterrés certains seigneurs Dionne. On reconnaît aussi la pierre tombale d'un Noël de Tilly, à l'est du cimetière, sous le chêne, en arrière du presbytère ; et près du manoir, celle de Cécile Lambert. Les plus vieux monuments sont en bois et datent du début du siècle. Par exemple, on retrouve celui de Jean-Baptiste Genest, qui date du 22 octobre 1901, ceux des familles Croteau, Normand et bien d'autres, qui datent aussi du début du siècle. Certaines pierres tombales sont fabriquées avec de la pierre de Saint-Marc-des-Carières, d'autres proviennent de Lotbinière ou de la Mauricie. Il y a aussi un endroit pour les fosses communes.

Depuis 1702, on a dénombré 14 270 baptêmes, 2 921 mariages et 7 094 sépultures dans le cimetière paroissial⁹⁴.

Suicides et maladies : les sépultures

Il n'existait aucun endroit spécial où enterrer les « suicidés », comme certaines personnes pouvaient le penser. Lors de ces pénibles décès, on indiquait plutôt la mention « mort subite ». De tels événements n'étaient guère divulgués et les paroissiens fermaient les yeux sur ces « accidents ». Le 17 novembre 1827, monseigneur Panet écrivait à Louis Raby, curé de Saint-Antoine, pour lui signifier qu'il pouvait procéder à l'enterrement dans le cimetière du corps de Joseph Bergeron, étant donné qu'il n'était pas « absolument prouvé » que ce dernier s'était suicidé⁹⁵. De mémoire d'homme, d'après le sacristain René Bergeron, tous et toutes étaient acceptés dans l'église, à part bien sûr les personnes atteintes de certaines maladies, comme la grippe espagnole. Vers 1918, cette grippe affecta 20 % de la population du Québec et plus de 14 000 personnes en décédèrent. Selon Hilaire Bergeron, dix-huit à vingt personnes auraient été victimes de cette grippe à Saint-Antoine-de-Tilly. Par exemple, l'épouse d'Herménégilde Dubuc, Aurore Garneau, mourut de la grippe espagnole le 24 octobre 1918⁹⁶. Dans ces cas, on mettait le corps d'un malade en terre immédiatement après la mort, sans exposition.

Les sépultures des enfants

Vers 1788, les enfants mort-nés étaient enterrés en bas du cimetière, dans un endroit clôturé sur le bord de la falaise.

Les inhumations

En 1885, la sépulture d'un enfant coûtait 25 ¢ et celle d'un adulte 2,75 \$. Les inhumations devaient se faire en respectant un certain nombre de règles :

Les cadavres des fidèles doivent être inhumés dans un cimetière béni [...]. On ne doit procéder à aucune inhumation avant d'être en possession d'un certificat établissant la cause du décès. On ne peut inhumér ni même embaumer avant l'expiration de vingt-quatre heures à compter du décès. Seule l'autorité religieuse désigne dans le cimetière la place où chaque personne doit être inhumée. Dans les cas où il n'est pas statué autrement, le cercueil est déposé dans une fosse et recouvert d'au moins trois pieds de terre. [...] On ne doit inhumér aucun

cadavre dans les églises, à moins qu'il ne s'agisse de ceux des évêques résidents, des abbés ou prélats *nullius* dans leur propre église, du Souverain Pontife, des personnes royales ou des cardinaux. Les charniers publics ne peuvent être construits que dans les cimetières et par l'autorité de l'Ordinaire. Aucun cadavre ne peut être déposé dans un charnier public avant le 1^{er} novembre, et tous les cadavres qui y ont été déposés doivent être inhumés avant le 1^{er} mai ⁹⁷ [...]

Il arrivait cependant que des citoyens soient inhumés dans l'église. Au total, 194 personnes, dont trois prêtres, furent inhumées à l'intérieur des deux églises de Saint-Antoine. Les trois curés étaient Jean-Baptiste Noël, le 18 janvier 1797 ; Pierre Béland, le 7 décembre 1859 ; et Basile Robin, le 24 décembre 1906. Les inhumations à l'intérieur de l'église commencèrent le 9 juin 1716, avec Marie de Gaspé et le 13 août 1720 avec Pierre-Noël Legardeur de Tilly. Parmi les corps inhumés dans l'église, on peut donc remarquer les seigneurs Legardeur de Tilly et Noël de Tilly, mais aussi plusieurs habitants de Saint-Antoine-de-Tilly. Par exemple, en 1871, lors d'une assemblée, on décida de remercier la veuve de Bezeau :

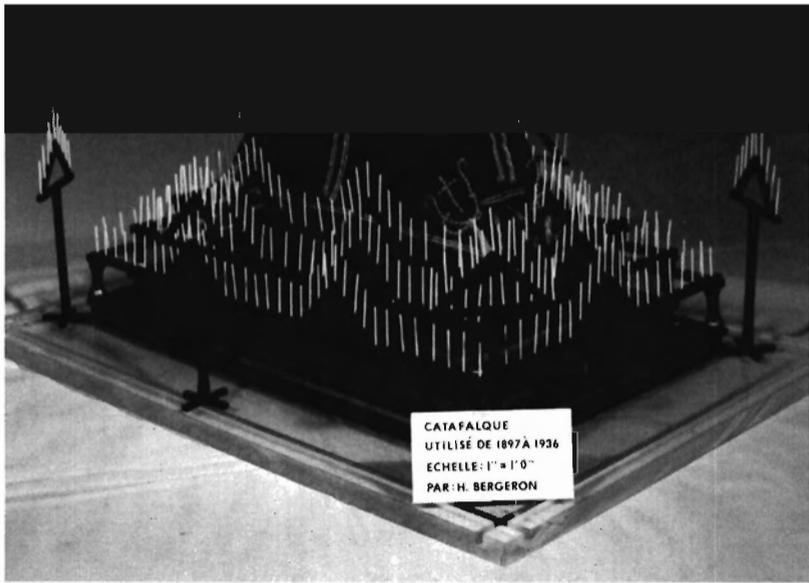
[...] Après l'élection du nouveau marguillier MM. les anciens et les nouveaux marguilliers et les francs-tenanciers ayant déjà agréé avec reconnaissance les dons faits à l'église de cette paroisse, par Dame veuve André Bezeau, depuis plusieurs années, et voulant lui en témoigner leur reconnaissance ; ils ont décidé à l'unanimité, qu'à son décès, il sera chanté sur son corps, un service de première classe et [...] qu'elle soit inhumée dans l'église de cette paroisse, aux dépens de la dite fabrique ⁹⁸ [...]

En 1872, Lazare Lefèvre, notaire, maître chantre, fut aussi inhumé dans l'église en récompense des services rendus. Le dernier paroissien à être inhumé dans l'église, à part le curé Robin, fut Honoré Dion, le 28 novembre 1904. Cette pratique cessa complètement avec le début du XX^e siècle.

Funérailles

Au début du siècle, on habillait au complet les gens exposés, car des bottines ont déjà été trouvées dans le cimetière ⁹⁹. Il y avait huit classes de services funéraires. Les funérailles de première classe coûtaient 150 \$ et, dans ce cas, le directeur des funérailles observait le décorum

en utilisant tout ce qu'il possédait (banderoles, lampes, prie-Dieu, etc.). Le service funèbre était célébré avec trois prêtres, l'officiant et deux prêtres assistants. On utilisait le catafalque avec ses 355 cierges et ses étages au complet. On diminuait le nombre de paliers selon la classe des funérailles ¹⁰⁰. C'est le 14 mars 1897 que le conseil de la fabrique et le curé Blanchet décidèrent de procurer à la paroisse un catafalque pour les funérailles. Un montant de 100 \$ fut investi pour le matériel et la main-d'œuvre et le travail fut réalisé au cours de l'été 1897 pour la somme de 55 \$. On utilisa le catafalque de 1897 jusqu'en 1934. À partir des années 1930, on utilisait une marche avec un porte-cercueil ainsi que le drap mortuaire. Les supports de cierges étaient remplacés par six chandeliers de bois noir et doré. Vers les années 1950, on remplaça le reste du catafalque par le chariot qui sert encore de nos jours. Aujourd'hui, cette structure de bois est démantelée et il n'en reste plus que quelques pièces. Mais on peut en avoir une bonne idée grâce à une maquette fabriquée par Hilaire Bergeron en 1982. Le 13 février 1898, le conseil de la fabrique achetait 180 verges de matériel noir pour faire des banderoles dans le chœur et la nef, couvrir les tableaux, le banc d'œuvre, les corniches, les fenêtres, la chaire, les statues, les pilastres, le devant des jubés, les trois autels... Plusieurs tentures noires et mau-



Catafalque miniature réalisé par Hilaire Bergeron.

Collection Famille Hilaire Bergeron

ves ont servi jusqu'en 1965 avec les six chandeliers de bois. À compter de cette année-là, on a remplacé les tentures noires par des candélabres électriques. Les six chandeliers de bois ont été remplacés par un chandelier et un cierge pascal.

Les corbillards

En 1893, la paroisse possédait un chariot qui servait particulièrement de corbillard ; l'année suivante, il rapportait la somme de 4,75 \$. En 1896, lorsque des personnes décédèrent d'une maladie contagieuse, les marguilliers décidèrent de ne plus l'utiliser. La fabrique possédait deux corbillards, dont un petit, qu'elle entreposait dans un bâtiment situé à côté de la grange paroissiale, près de l'école actuelle. À la mort d'un paroissien, un voisin venait chercher le petit corbillard. Ce dernier était tellement petit que les portes arrière ne se refermaient pas sur le cercueil. Pendant l'hiver, on remplaçait les roues par des skis. Josephat Lambert conduisait le corbillard dans les années 1950 et fournissait les chevaux ¹⁰¹. Comme il chantait aussi à l'église, une fois arrivé, il se dépêchait de débarquer pour aller rejoindre les autres chanteurs ¹⁰². Il



*Josaphat Lambert
conduisant le
corbillard de la
fabrique.*

Collection Marie-Paule
Lambert-Gingras

aurait déjà réussi à arrêter les chevaux du petit corbillard, qui avaient pris le mors aux dents (pendant ce temps, il ne se trouvait pas de corps à l'intérieur). Lorsque les chevaux furent remplacés par l'automobile, les deux corbillards de Saint-Antoine-de-Tilly furent vendus à Lépine et Cloutier de Québec. Au décès d'un homme, on faisait entendre vingt-sept tintements de cloche avant de mettre les trois cloches en branle ; s'il s'agissait d'une femme, on en faisait résonner dix-huit. Le jour du service, les cloches sonnaient pendant dix minutes avant l'heure des funérailles.

Au sortir de l'église, les cercueils étaient transportés à bras d'hommes jusqu'à la fosse, au cimetière. Selon Guy Gingras, dans le temps du curé Fortier ¹⁰³, on inhumait les morts dans le cimetière immédiatement après le service, et cela, même au cours de l'hiver. Même s'il fut marguillier pendant quatre ans, il ignorait, tout comme les autres marguilliers de l'époque, l'existence d'un charnier dans l'église. Celui-ci fut utilisé seulement à compter des années 1970, sous la direction du chanoine Achille Couture.

Durant l'hiver, les cercueils étaient dès lors entreposés dans un couloir, du côté nord de l'église. Il fallait attendre le dégel pour enterrer les morts. « Parfois, ça commençait à sentir mauvais », affirme Antoine Gingras, dont l'une des soeurs, décédée à l'âge de quinze ans, avait été exposée au salon.

Directeurs de funérailles au XX^e siècle

Deux directeurs de funérailles ont exercé leur profession à Saint-Antoine-de-Tilly : Hilaire Bergeron, au village, et Louis-Philippe Lacroix, dans Les Fonds.

Parallèlement à leur entreprise funéraire, une manufacture de Trois-Rivières vendait des cercueils, des ornements de chambre mortuaire tels que torchères, prie-Dieu, banderoles en velours et en coton, poignées, etc. Un jour, elle offrit ses produits au marchand général de Saint-Antoine-de-Tilly, Romuald Breton. Cette pratique n'était pas courante, mais Louis-Philippe Lacroix se souvient d'avoir lui-même vendu des cercueils à la compagnie Robin Jone, qui possédait des magasins dans de nombreux villages de la Gaspésie. Les directeurs de funérailles locaux n'appréciaient pas cette distribution commerciale qui, toutefois, fut de courte durée.

***Hilaire Bergeron,
directeur des pompes funèbres***

Romuald Breton, après avoir fait l'expérience du métier pendant un certain temps, vendit sa marchandise à Hilaire Bergeron. Dès ce moment, celui-ci cumula les fonctions de commerçant et de directeur des pompes funèbres.

De 1932 à 1984, dans l'exercice de sa fonction de directeur des funérailles, Hilaire Bergeron portait des gants gris, un manteau à queue, un pantalon gris foncé et un chapeau de castor. Avant 1959, les corps étaient exposés dans leur famille. À partir de cette année, ils furent exposés dans sa maison. Vers 1970, en attendant la construction du salon funéraire, les corps étaient exposés dans une salle, probablement une salle de l'école. On construisit l'actuelle résidence funéraire en 1973. Madame Marius Gingras fut la première personne à être exposée au salon en septembre 1973.

***Louis-Philippe Lacroix,
fabricant de cercueils et directeur funéraire***

L'autre directeur de funérailles de Saint-Antoine-de-Tilly appartenait à une famille de menuisiers, les Lacroix de Lacroix & Fils enr. Du temps d'Éleucipe et de Philippe ¹⁰⁴, les commandes de portes, de châssis et de jalousies, les travaux divers de menuiserie et la fabrication annuelle de quelque huit ou neuf cercueils ne réussissaient pas à rentabiliser l'entreprise.

Philippe Lacroix avait déjà préparé des corps en vue de leur exposition « sur les planches », une expression bien connue à l'époque. Il décorait la pièce où reposait le défunt, et la personne décédée était effectivement déposée sur des planches. L'événement se vivait toujours au salon. Des banderoles soutenues par des supports étaient accrochées aux cadres de la porte. On garnissait les fenêtres de rideaux et de tentures de plusieurs couleurs : des mauves, des violettes, des noires.

Parallèlement à son métier de fabricants de cercueils et de directeurs de funérailles, Louis-Philippe Lacroix occupa un moment le poste de membre de l'Association des directeurs de funérailles de la province

de Québec et fut directeur des 365 manufacturiers de cercueils de la province ¹⁰⁵. En tant que directeur des funérailles, il fournissait l'emplacement et toute l'ornementation nécessaires pour exposer le corps du défunt. De plus en plus, les gens refusaient d'exposer leurs défunts à la maison. C'est pour cette raison que Louis-Philippe accepta d'offrir ce service dans sa demeure ¹⁰⁶.

Louis-Philippe apprit le métier d'embaumeur auprès d'un professionnel de la maison Marcoux de Saint-Romuald. Il prit également conseil auprès d'un certain monsieur Dubois, spécialiste de Québec, qu'il décrit comme un véritable artiste de la reconstitution. Il ne voulut cependant pas se spécialiser dans ce métier. Il préférait confier la préparation des corps pour l'exposition à l'embaumeur Beaudoin de Saint-Agapit.

Pour la famille Lacroix, l'exposition des corps dans la résidence exigeait quelques restrictions. Tous les membres étaient confinés à l'arrière de la maison, dans la cuisine, tout l'avant étant réservé aux visiteurs. Ils se devaient d'être respectueux et, dans les circonstances, devaient éviter d'être bruyants. Les enfants n'entretenaient aucune crainte ou peur en raison des expositions dans leur maison. Les cercueils et la mort faisaient partie de leur quotidien. Ils avaient l'habitude de jouer à cache-cache dans la manufacture et même de se dissimuler dans les cercueils. Mais un jour, un couvercle se referma sur l'un d'eux et le mécanisme de fermeture resta enclenché. Ce fut moins drôle !

La famille endeuillée avait l'habitude de veiller le corps du disparu toute la nuit, comme cela était courant depuis des générations, du temps où les corps étaient exposés au salon de la maison familiale. Il s'agit d'un rituel courant pendant lequel on récitait le chapelet à toutes les heures. Un peu partout, dans les villes et villages environnants, des réglementations sur les heures d'ouverture des salons funéraires furent établies. Le salon fermerait désormais ses portes à dix heures du soir. Pour les gens habitués à veiller plus tard, ce fut difficile d'accepter ce changement. Par la suite, monsieur Lacroix exposa les corps à la salle du couvent. Enfin, il exposa les corps qui lui étaient confiés au salon funéraire que venait de construire Hilaire Bergeron. Il cessa ses activités en 1978.

Quelques anecdotes pittoresques

Les anecdotes touchant ce métier sont à la fois rigolotes et lugubres... Par exemple, jadis, chaque famille faisait la toilette de ses défunts. Du temps d'Éleucipe Lacroix, les moyens de conservation des corps étaient très limités. Il injectait au défunt un fluide par le nez ou la gorge pour conserver le plus longtemps possible les corps en bon état.

La mère d'Amabilis Janvier aidait à embaumer les morts dans son entourage et Amabilis l'a beaucoup aidée dans cette tâche. On lavait les corps et les habillait. Puis, après avoir mis du vinaigre dans la bouche du défunt, et l'avoir remplie d'ouate, on l'attachait pour éviter qu'elle ne demeure ouverte. Il était coutume dans les familles d'exposer un défunt trois jours « sur les planches »¹⁰⁷. Le matin des obsèques, on déposait le corps du défunt dans son cercueil.

Léon Aubin nous a rappelé un fait qu'il n'a jamais oublié. On lui avait raconté qu'autrefois une personne était décédée gelée (hypothermie). Le corps avait été déposé sur une table ou sur des planches et, en dégelant au cours de la nuit, un bras était retombé sur la table, occasionnant un bruit sec.

Les chemins n'étant pas entretenus, le printemps ramenait son lot de cahots, de trous et de rigoles. Un jour, on avait oublié d'apporter les courroies pour tenir la tombe dans le corbillard et le corps bascula durant le parcours. Quand vint le moment de sortir la tombe du corbillard, un liquide s'en écoula et de mauvaises odeurs se répandirent dans l'atmosphère. Le corps avait été exposé pendant deux jours dans une petite chambre, et il avait fait chaud...

Les croix de chemin et le calvaire

En 1534, Jacques Cartier planta une croix à Gaspé en signe de prise de possession du territoire. À sa suite, on élèvera des croix pendant longtemps pour se souvenir, se rappeler des événements marquants, des histoires, des légendes. Cette habitude deviendra même une coutume locale. À Saint-Antoine-de-Tilly, on retrouve plusieurs croix de chemin, en plus de celle du cimetière. En outre, un calvaire représentant la passion du Christ se trouve à l'extrémité est de la paroisse.

La croix et le calvaire constituent des éléments significatifs du patrimoine culturel. Certaines croix furent construites par des fidèles pieux, repentants ou voulant exprimer à Dieu leur gratitude. D'autres fois, la croix servait de lieu de prière :

Ailleurs, l'homme qui passe devant la croix soulève gravement son chapeau tandis que la femme salue d'une lente inclinaison de la tête. Sans doute se souvient-on également des témoignages de voyageurs que nous rapportons plus haut. Il était alors question d'habitants descendant de leur voiture, ôtant leur tuque et s'agenouillant pour réciter une courte prière ¹⁰⁸.

Jadis, les habitants qui se trouvaient loin de l'église allaient réciter la prière du soir au pied de la croix. La croix devenait aussi un endroit de rassemblement lors de menaces de fléaux naturels tels que les invasions de chenilles, de sauterelles, une sécheresse, une pluie abondante. Dans ces moments, on faisait des processions et des neuvaines à la croix et, parfois, dans un élan de générosité, on y déposait des offrandes. Les croix servaient aussi de points de repère pour le voyageur ou de lieu de démarcation d'un territoire.

La coutume d'ériger des croix de chemin et des calvaires s'apparente à celle de la plantation du mai. Dans la société traditionnelle, la croix et le mai sont des symboles, des paratonnerres capables d'évacuer les forces du Mal. En 1750, chaque paroisse du Québec comptait



La croix de chemin

deux, parfois trois croix de chemin. De 1800 à 1850, les croix de chemin continuèrent de proliférer. Dans diverses paroisses, on construisait aussi des calvaires qui avaient plus d'importance, car ils étaient placés sous un édicule avec toit et charpente et parfois plusieurs personnages y étaient représentés. On ne plantait jamais une croix au hasard. On cherchait toujours le site le plus propice, celui qui convenait le mieux aux habitants d'un rang, par exemple. On érigeait la croix au bout d'une montée ou à un carrefour de chemins pour qu'elle soit aperçue de loin. Elle devenait un point de repère pour le voyageur. Devant la croix, on s'inclinait, puis on se signait ou se décoiffait. La plupart du temps, les croix commémoraient un événement, parfois un accident. Lors de la grande procession de la Fête-Dieu, par exemple, on faisait toujours une halte devant la croix.

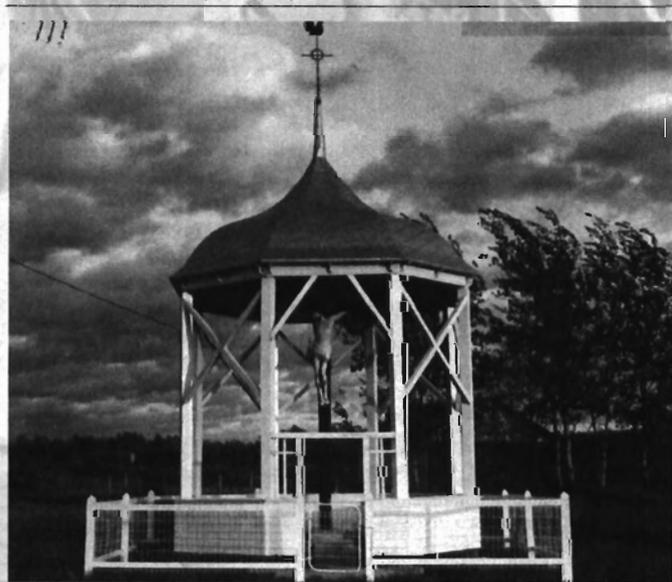
Il y aurait eu auparavant une croix de chemin chez le forgeron Frédéric Montreuil, qu'il aurait fabriquée lui-même ¹⁰⁹. Dans le chemin Bois-Clair, on retrouve une croix de chemin, peinte en noir, qui date de 1941. Celle du chemin des Plaines, également peinte en noir, date de 1952 et avait été bénite l'année suivante. Elle est tombée en 2001.

Le calvaire de Saint-Antoine-de-Tilly ¹¹⁰

Selon une tradition orale confirmée par plusieurs sources, le calvaire de Saint-Antoine-de-Tilly, situé en face du 2638, route Marie-Victorin, fut érigé vers 1850 par un habitant en témoignage de reconnaissance à Dieu à la suite du naufrage du dimanche 8 août 1847 ¹¹¹. Cet habitant aurait été l'un des rares survivants de cette chaloupe pleine à craquer qui, revenant du marché de Québec un samedi soir de tempête, avait chaviré en face de Saint-Nicolas ¹¹². Les trois seuls rescapés avaient été François-Xavier Dion, son fils de 17 ans et une femme blessée dont les journaux de l'époque ne donnent pas le nom ¹¹³.

Selon Ferdinand Aubin (1896-1992) et son fils Florent, leur ancêtre (Michel Aubin ou son père) aurait autorisé les rescapés, vraisemblablement François-Xavier Dion, à ériger le calvaire sur un emplacement de sa terre, sur le lot n° 2 du cadastre officiel. En choisissant ce site, qui faisait face à la route municipale d'accès au petit quai de la Pointe-Aubin, on voulait attirer la protection de Dieu sur cet endroit où passaient à la fois les maraîchers et les navigateurs.

Le calvaire comporte les éléments suivants : un immense crucifix, c'est-à-dire une croix de bois haute d'environ vingt pieds, avec un croisillon de huit pieds, portant un corpus de bois de sept pieds de long, qu'on attribue au sculpteur Louis Jobin. Depuis longtemps, la croix est peinte en noir, le crucifix en blanc. Le corps du christ de bois est frêle et longiligne, son visage raffiné et expressif. Ce crucifix, monté sur un socle de ciment, est entouré d'un pavillon formé de huit poteaux de bois supportant un toit galbé de forme octogonale, lui-même recouvert de tôle disposée à l'ancienne. À l'origine, selon Apollinaire Gingras, il y avait un plancher de bois à l'intérieur. Au faite du toit se dresse une croix de métal portant une girouette de cuivre en forme de coq, qui serait située à trente-deux pieds du sol. Le coq initial, avarié par l'usure, et son remplaçant de 1972, dérobé l'année suivante, ont été ponctuellement remplacés par Ferdinand Aubin. De forme élancée, élégante et harmonieuse, ce calvaire est l'un des plus beaux du pays et on le mentionne à juste titre dans certains répertoires du patrimoine religieux du Québec. Dans le poème *Le vieux calvaire*, Apollinaire Gingras décrit cet endroit familier en donnant des éléments descriptifs qui confirment l'ancienneté du monument :



Ô vieux calvaire ! Ô sainte solitude !
 Doux monument qui bordes le chemin,
 Abri du mendiant quand le soleil est rude
 Oh ! Reconnais un ancien pèlerin.
 [...]

C'est à trois pas d'un ravin solitaire,
 Borne où finit le village natal.
 Au-dessus des lilas, le coq du vieux calvaire
 Étale encor son plumage en métal.
 Ici, jadis, le soir, dimanche et fête,
 De Saint-Antoine et de Saint-Nicolas,
 L'on affluait : les gens entraient nu-tête,
 S'agenouillant, et puis priaient tout bas.

Filles, garçons — du plus jeune aux plus grandes —
 Tout le canton se faisait pèlerin :
 On s'y rendait par deux, on y venait par bandes,
 Et le franc rire était à plein chemin.
 Mais les propos s'éteignaient à distance,
 Chacun soudain se sentait tressaillir ;
 Car, à travers le feuillage, en silence,
 Le Christ semblait nous regarder venir.
 [...]

Et maintenant, calme et touchant asile,
 L'herbe a caché ton seuil devenu vieux ;
 Le vieux christ est tout seul sous ton dôme qui brille :
 Il semble avoir du chagrin dans les yeux.
 — Ô frais plaisirs ! Ô gais pèlerinages !
 Ô vrai bonheur ! Qui remplace aujourd'hui
 Le charme pur de ces riants usages ?
 Le bal, les « jeux », le remords et l'ennui ! ¹¹⁴ [...]

En 1972, une résolution du conseil de la fabrique cédait le calvaire à Ferdinand Aubin ¹¹⁵. Toujours en 1972, le calvaire fut déplacé à la suite de la réfection de la route Marie-Victorin. À cette occasion, Léopold Désy, docteur en histoire de l'art, a cherché, avec l'aide des membres de la famille Aubin, un document ou une pièce quelconque pouvant dé-

montrer de façon précise la date et le nom du ou des personnes responsables de l'érection du calvaire. Ils n'ont malheureusement trouvé aucune preuve matérielle. Cependant, avant de reposer le calvaire sur sa nouvelle base, Ferdinand, Florent et Huguette Aubin ont pris soin d'insérer, en le scellant dans la nouvelle base de béton, un document évoquant leur famille et des personnages officiels de 1972. La famille Aubin est tellement liée à l'histoire du calvaire que l'on qualifie parfois celui-ci de calvaire Aubin.

Depuis plus d'un siècle, et jusqu'à la vente de la terre par Florent vers 1994, la famille Aubin, de père en fils, a pris un soin jaloux de ce monument. Ensemble, ils en ont rénové le bois, ont effectué des travaux de peinture, remplacé des ampoules, assuré la décoration florale et l'entretien de la pelouse ¹¹⁶.

Depuis juillet 1956, le calvaire est illuminé, par suite de l'initiative des membres du Cercle Lacordaire et de son président Onésime Carré ¹¹⁷. La municipalité de Saint-Antoine-de-Tilly défraie le coût de l'installation du système électrique et assume depuis les frais de cet éclairage, qui marque sur la route nationale l'entrée du territoire. Ce pavillon illuminé est un point de repère utile en toute saison, particulièrement par temps de brouillard ou durant les rafales de neige en période hivernale.

Le 12 mai 1992, Ferdinand Aubin faisait donation à sa fille Lucille de la terre du lot n° 2, incluant l'emplacement du calvaire, dont l'acte notarié déterminait les dimensions : vingt-quatre pieds de front sur une profondeur de trente-cinq. Il allait décéder en août de la même année. Par testament, il laissait le monument du calvaire à son fils Florent, alors que l'emplacement est toujours à sa fille Lucille !

On tentera de protéger le calvaire en le faisant déclarer monument historique, ce qui sera fait par les conseillers municipaux en 1993 ¹¹⁸.

Par un acte notarié daté du 3 mars 1994, Florent a fait don du calvaire à la fabrique, alors que le terrain sur lequel il était construit est devenu la propriété de Robert Bureau.

Depuis cent cinquante ans, le calvaire de Saint-Antoine-de-Tilly a toujours été un lieu de rencontre et de prière. Plus d'une fois, la famille Aubin a vu s'arrêter des autobus bondés de touristes. Ceux-ci se signaient, priaient et photographiaient le calvaire. Florent Aubin et son épouse se rappellent avoir aperçu un couple agenouillé près du calvaire,

en 1966, aux environs de minuit, qui chantait et récitait le rosaire. Des *quêteux* ou mendiants s'y arrêtaient aussi. Florent se rappelle que des *quêteux* s'arrêtaient au calvaire pour faire quelques prières ou pour *gossier*¹¹⁹ une petite pièce de bois après la croix. Ce bois était vu comme un porte-bonheur, une coutume répandue non seulement chez nous mais particulièrement dans les pays d'Europe¹²⁰. Plus récemment, au début des années 1990, à la suite de la crise amérindienne d'Oka, des Montagnais de Malioténam, avec leur chef et leur famille, y ont campé durant deux jours, avec leurs voitures et leurs banderoles. Aujourd'hui, une clôture de perches encercle étroitement l'édicule sacré, de sorte que l'espace serait trop restreint pour un tel campement.

À l'occasion du tricentenaire de 2002, la fabrique a choisi d'assumer la restauration du calvaire. Des pièces de bois ont été changées ; la peinture, la toilette extérieure et l'ornementation florale longtemps assurées par la famille Aubin ont été rafraîchies. Deux anciens marguilliers, Gilles Garneau et Luc Bédard, ont consacré des centaines d'heures au décapage et à la rénovation du bois du crucifix. Ce précieux symbole religieux demeure l'âme de ce monument historique.

LA CHORALE : MUSIQUE À L'ÉGLISE¹²¹

Des maîtres chantres et des chantres

Le premier maître chantre de Saint-Antoine aurait été Estienne Dumâts, qui aurait assumé cette fonction en 1735. En 1848, le forgeron François Bertrand, les notaires Lazare Lefèvre, Edmond Larue et Isaïe Bédard occupaient tous la tribune destinée au maître chantre, une sorte de petit jubé situé derrière le grand autel¹²². Au début du XX^e siècle, la messe était chantée par Wilfrid Larue, mais aussi par le tailleur Léonidas Bergeron et un de ses frères. À la mort de Léonidas, en 1924, son fils Hilaire le remplaça jusqu'en 1971. Il gagnait 40 ¢ par messe. Fait étonnant, Eugène Laroche ainsi que Wilbrod Lafleur furent chantres pendant environ cinquante ans¹²³. À partir de 1930, les chants étaient chantés en grégorien, ce qui en faisait des chants plus mélodieux, plus liés, mais aussi plus exigeants. Josaphat Lambert et Bruno Lafleur figurent aussi parmi nos chantres d'hier.

Harmonium

L'harmonium fut acheté en 1857, année où l'on construisit le petit jubé. Un nouvel instrument fut mis en service à la messe de minuit de 1904, qui fut remplacé dès 1905 par un autre plus puissant, dont l'installation entraîna la suppression du petit jubé situé derrière le maître-autel. Pour cet instrument, il fallut engager Jean-Baptiste Fréchette comme souffleur ¹²⁴. Antoinette Robin assura l'accompagnement musical dès son arrivée dans la paroisse en 1859, alors que son frère accédait à la cure de Saint-Antoine. Elle quitta en 1902 ¹²⁵.

Orgue et organistes

En 1973, des réparations majeures furent apportées et de nouveaux jeux furent ajoutés, qui allaient mettre en valeur l'orgue Casavant. Plusieurs organistes touchèrent l'orgue. À l'époque du chant grégorien ¹²⁶, seuls des hommes chantaient aux offices religieux ; ils étaient accompagnés à l'orgue par Cécile Lambert ¹²⁷ ou Marie-Paule Taschereau. D'autres organistes touchèrent l'orgue successivement : Gaston Dubé, de 1973 à 1988, Chantal Bergeron, Hélène Linteau et Lise Ferland, de 1991 à 2001. En 2002, Olivier Tye-Gingras est l'organiste attitré de la fabrique.

La Chorale mixte

Déjà, en 1948, comme la liturgie s'assouplissait, on acceptait des voix féminines dans le chœur de chant, ce qui donna naissance à un chœur appelé la Chorale mixte, comme il est mentionné dans le programme d'un concert du 27 juin 1948 en l'honneur du révérend père Émilien Lacroix ¹²⁸. L'organiste était alors Marie-Paule Taschereau et les solistes, madame Jean-D. Bourret, René et Gilles Croteau, madame Adrien Laroche, madame Alexandre Laroche (directrice du chœur de chant) et Josaphat Lambert. Le 1^{er} mars 1964, le curé annonçait que dorénavant les lectures de l'épître et de l'évangile ainsi que les chants seraient en français, premier signal d'une réforme liturgique plus importante à la suite du Concile Vatican II.

La Chorale liturgique

En 1973, la chorale de Saint-Antoine-de-Tilly succédait aux chœurs¹²⁹. Cet ensemble vocal avait été fondé à la suite d'une soirée socioculturelle organisée dans le but de payer les rénovations de l'orgue. Gaston Dubé, organiste, avait travaillé à ce projet. En 1974, la chorale de l'église venait de naître. Sa vocation était essentiellement d'assurer le chant aux diverses célébrations. Dès lors, la direction des chants de messe fut assurée par Colette Bolduc. En 1984, Claire Bergeron prenait la relève et dirigeait à son tour les chants aux messes. Aujourd'hui, elle assure la direction de la Chorale liturgique.

Le Chœur de Tilly

En 1978, la chorale de Saint-Antoine-de-Tilly prenait le nom de Chœur de Tilly. Tout en conservant sa vocation première, elle élargissait son répertoire aux chants folkloriques et populaires afin d'animer les offices religieux mais aussi de pouvoir présenter un ou deux concerts par année. Tour à tour, les choristes ont partagé la scène avec des chanteurs de renommée internationale, comme la soprano colorature Liette Turner, la basse chantante Claude Corbeil, les ténors Claude-Robin Pelletier, Richard Verreau, Yves Cantin et Léonard Bilodeau.

Depuis 1974, plusieurs chefs de chœur se sont succédé. De 1974 à 1977, Martial Jobin fut le premier à travailler à la formation du groupe avec Gaston Dubé. Par la suite, la direction musicale fut successivement assurée par Réginald Côté, de 1978 à 1981 ; Jean Verreau, à Noël 1981 ; Hugues Saint-Gelais, en 1982 ; Sylvie Pronovost, en février 1983 et au printemps 1987 ; Richard Duguay, de 1983 à 1986 ; Guylaine Ouellet, de 1987 à 1989 ; Urbain Blanchet, en 1990 ; Lise Ferland, de 1991 à 2001. En 2002, le Chœur de Tilly est sous la direction de Richard Duguay.

Plusieurs personnes ont assuré la présidence du groupe : Raymond Bergeron, Colette Bolduc, Lise Côté, Jocelyne Gagnon, René Lévesque, Jean Bergeron et Clément Ferland. Depuis septembre 2001, Jocelyne Gagnon a repris la présidence.

Aujourd'hui, le Chœur de Tilly ne se consacre qu'aux chants profanes et a laissé sa place à la Chorale liturgique pour les chants religieux.

AUTRES ORGANISMES RELIGIEUX

L'Ordre du Saint-Sépulcre

Saint-Antoine-de-Tilly a vu un de ses fils devenir chevalier de l'Ordre du Saint-Sépulcre. En effet, Napoléon La Roche reçut cette distinction le 4 juillet 1929, en l'église de Saint-Antoine-de-Tilly, devant monseigneur Omer Plante, évêque auxiliaire de Québec. La garde Montcalm, également de Québec, fit une parade d'honneur¹³⁰ au nouvel élu en l'escortant à l'église, puis au manoir de Tilly, où on servit un dîner aux membres de la famille et, de là, à sa demeure située dans le chemin Bois-Clair. L'Ordre du Saint-Sépulcre de Jérusalem¹³¹ était un ordre de chevalerie chrétienne sous l'autorité de l'Église. Le Saint-Père en est le protecteur. En ce temps-là, pour être intronisé dans la fonction, le nouveau membre devait être catholique, respecter les canons de l'Église et avoir une conduite irréprochable. Le but de cet organisme était de favoriser la vie spirituelle de ses membres tout en sollicitant un don d'argent au patriarche de Jérusalem, le Grand Prieur de l'Ordre au niveau mondial. Ces chevaliers étaient aussi sollicités pour venir en aide à des organismes catholiques de Rome ou de la région¹³².



*Napoléon La Roche est reçu de l'Ordre du Saint-Sépulcre
le 4 juillet 1929. Collection Arline de Beauvillage*

Le Tiers-Ordre de saint François

Ordre longtemps populaire à Saint-Antoine, le Tiers-Ordre franciscain était un mouvement de prières inspiré de la vie de saint François d'Assise. Il proposait à ses membres, selon les désirs mêmes de saint François, de plaire au Christ et de lui ressembler, tout en ayant un programme de vie basée sur l'amour, la liberté intérieure, le dépouillement, la joie et les réalités cosmiques. Les patrons des tertiaires sont saint Louis de France et sainte Élisabeth de Hongrie. Cet ordre fut surnommé la religion des rois, puisque nombre de rois, reines et princes en firent partie au cours de l'histoire. Pour y être admis, il fallait avoir quatorze ans, bien se conduire, être fidèle envers la foi catholique et être soumis à l'Église romaine et au Siège apostolique. Les membres du Tiers-Ordre devaient recevoir l'absolution papale après la communion.

Dans cet ordre, on invoque particulièrement saint Antoine de Padoue, patron de la paroisse, dont la fête est le 13 juin. On retrouve l'invocation suivante dans le *Manuel des tertiaires* : « Bon saint Antoine, qui faites retrouver les choses perdues, faites-nous retrouver ce que nous avons perdu des biens de la terre et des trésors du ciel ¹³³. »

Le premier groupe de tertiaires fut formé à Saint-Antoine-de-Tilly, le 3 mars 1904, par le curé Albert Rouleau. Soixante paroissiens et paroissiennes intéressés assistaient aux réunions. Le 26 mars 1905 avait lieu la profession des premiers « novices » en présence des personnes suivantes : le révérend père Hugolin, franciscain ; Céline Gingras, présidente du mouvement ; madame Isaïe Côté, assistante ; madame Odilon Lauriault, secrétaire ; madame Wenceslas Lafleur, maîtresse des novices ; madame Egésippe Croteau.

Pendant cette profession, on installa officiellement la statue de saint François d'Assise achetée par les tertiaires. Le 15 août 1905, soixante-quinze personnes étaient tertiaires. Plusieurs d'entre elles prirent l'habit du Tiers-Ordre. En 1929, Alice B. Garneau était nommée secrétaire de l'Ordre et, en 1943, c'était madame Aurélien Gingras qui assumait cette fonction. Le 11 septembre 1955, les tertiaires organisèrent une grande fête pendant laquelle ils invoquèrent la bénédiction du ciel sur la Fraternité en vue de la sanctification des membres et de la régénération de la famille. En 1960, les membres du Discrétore du Tiers-Ordre décidèrent de reprendre une coutume ancienne, celle de faire une visite annuelle au cimetière le 1^{er} novembre à 15 h. La visite se déroulait selon un

certain protocole. Il y avait départ de l'église après le salut du Saint-Sacrement avec la croix et celle-ci était suivie par la Brigade ambulancière Saint-Jean. Les cordigères, les jeunes filles, les membres du Discrétoire, femmes ou hommes, fermaient la marche. Au cimetière, on récitait des *Pater* et le *De Profundis*. Ces moments de prière étaient ensuite suivis d'une minute de silence et du chant du *Libera* ¹³⁴.

Archiconfrérie de la Sainte Vierge

Le 6 décembre 1847, le curé Pierre Béland établissait l'Archiconfrérie de la Sainte Vierge. Sur sa demande, un peu plus tard, le grand vicaire Mailloux venait implanter la Société de la Croix de Tempérance ¹³⁵.

La Ligue du Sacré-Cœur

Les membres de cette ligue se réunissaient normalement une fois par mois pour parler des blasphèmes, de l'alcoolisme, de la messe, etc. Sous la responsabilité des dirigeants du mouvement, des retraites fermées étaient parfois organisées ainsi que des conférences. Cette ligue jouait très souvent un rôle bienfaisant dans la paroisse en favorisant la communion fréquente, en stimulant la dévotion au Sacré-Cœur et en intéressant les membres à des problèmes d'actualité ¹³⁶.

Le Cercle Lacordaire et le Cercle Sainte-Jeanne-d'Arc

À Saint-Antoine-de-Tilly, la fondation des cercles Lacordaire et Sainte-Jeanne-d'Arc remonte à 1953 ¹³⁷. Dans les années 1950, les



Rassemblement du Cercle Lacordaire dans les années 1950.

Collection Famille Hilaire Bergeron

membres des deux organisations voulurent arrêter les ravages de l'alcool et réparer les dommages déjà causés dans les familles, tout en intervenant auprès de ceux qui avaient succombé à l'intempérance pour les aider à se relever. On y présentait l'alcool comme un danger pour la vie physique, intellectuelle, morale et une entrave à la paix et à la prospérité. On prônait l'abstinence totale ! On énonçait des slogans tels que « L'alcool et le blasphème : voilà deux horribles compagnons » ou encore « Alcool et gazoline : cocktail de la mort »¹³⁸.

En 1953, le conseil du Cercle Lacordaire était composé des personnes suivantes : Marcel Côté, Florence Côté, Thérèse Demers, Raymond Beudet, Mariette Boissonneault et Paul Laroche¹³⁹. Le 22 juillet 1962, on organisa une journée antialcoolique. Les membres Lacordaire et Sainte-Jeanne-d'Arc effectuèrent une collecte après la messe, à la sortie de l'église. Par la suite, ces mouvements s'éteignirent d'eux-mêmes au seuil de la Révolution tranquille.



*Confrérie de la Tempérance avec le curé Rouleau en 1906.
Sur la photographie apparaissent Arthur Méthot et Victorien Croteau.*

Collection Robert Linteau

Congrégation des Dames de Sainte-Anne

Le mouvement fut fondé en 1850 au Québec, d'après les notes de l'abbé Létourneau. Le premier bulletin mensuel parut en 1937. À la demande du curé Fortier, la congrégation fut organisée dans la paroisse le 9 octobre 1955. La fédération nationale fut mise sur pied en 1960, puis rattachée aux mouvements d'action catholique en 1962.

Ce groupe avait pour but la sanctification de ses membres par la pratique des vertus vécues par sainte Anne et l'incitation à accomplir de bonnes œuvres. Les dames de la paroisse y puisaient des avantages spirituels et la « tendre sollicitude » du curé ¹⁴⁰.

En ce 9 octobre 1955, ce fut le père Georges Gagnon, rédemptoriste, aumônier de la Fédération diocésaine, qui fit le sermon aux messes du dimanche. Après l'office, il réunit les membres du conseil à la sacristie. Le soir, à 7 h 30, lors de la cérémonie de réception présidée par le curé, aumônier de la Congrégation, c'est encore le père rédemptoriste qui fit l'homélie de circonstance. À cette occasion, 118 « dames » étaient reçues ¹⁴¹. Ces femmes se réunissaient et recevaient de l'information sur différents sujets. Par exemple, on leur demandait de se soucier de la conduite de leurs enfants, de bannir les mauvais livres contenant des gravures à sensation, de réfléchir sur la télévision, l'éducation, l'influence de la femme et des sujets délicats comme l'avortement et l'homosexualité.

Le 28 novembre 1969, on décida de mettre fin au service de porteuses d'honneur lors des funérailles d'un membre de la congrégation. Mais, on continuerait de placer la bannière de sainte Anne en évidence et de maintenir la quête pendant le service. Le 10 octobre 1973, on comptait vingt-cinq membres, sous la présidence du nouveau curé et aumônier, successeur du curé Laberge, le chanoine Achille Couture. De 1959 à 1977, Aurore Ferland fut la présidente du mouvement et Marguerite Bédard, la vice-présidente. Germaine Bédard remplit la tâche de secrétaire-trésorière de 1964 à 1977.

Les activités des Dames de Sainte-Anne furent suspendues le 21 juin 1984 à cause du manque d'intérêt des membres et de la maladie de la responsable ¹⁴².

J.E.C

Le mouvement Jeunesse étudiante catholique fut établi à Saint-Antoine-de-Tilly en décembre 1945, sous la direction de l'institutrice Marguerite Boisvert et du curé Léon Fortier. Un second mouvement pour les jeunes élèves, la Croisade eucharistique, fut établi un peu après la J.E.C.



*Marie-Anne Côté reçoit
le prix de la Jeunesse étudiante catholique
par le maire de Montréal.*

Collection Marie-Anne Côté

Les Chevaliers de Colomb

L'ordre des Chevaliers de Colomb est un organisme religieux dont le but est de réunir les catholiques pratiquants dans une solidarité très étroite, orientée vers des œuvres de bienfaisance. En somme, les membres sont invités à s'impliquer dans la société par le bénévolat et le dévouement. Lors de son initiation, le chevalier s'engage sur son honneur à mettre l'unité au cœur de sa vie, donc à vivre dans l'unité avec ses frères, avec l'Église et avec la société. Quatre objectifs semblent ressortir de ce mouvement : harmonie, fraternité, charité et patriotisme. Cet ordre prit naissance aux États-Unis dans un milieu catholique irlandais ¹⁴³ et son siège social se situe à New Haven. Depuis 1940, le conseil des Chevaliers de Colomb de Saint-Antoine est regroupé avec celui de Sainte-Croix. Siégèrent au premier conseil des Chevaliers de Colomb de Saint-Antoine les personnes suivantes : Joseph Tanguay, président ; Jean-Charles Rousseau, secrétaire-trésorier ; Joseph Tanguay, Achille Aubin et Odina Ferland, membres chevaliers. Par la suite, le mouvement s'enracina dans le milieu et prit de l'ampleur, faisant appel à plusieurs citoyens et chefs de famille ¹⁴⁴.



Regroupement des Chevaliers de Colomb en 1962.

Parmi ceux-ci :

Gérard Grenier, Achille Aubin, Philippe Bergeron, René Lévesque, Henri Garneau, Léopold Bergeron, Henri Rousseau, Donat Aubin, Raymond Rousseau, Adélarde Rousseau, Armand Janvier, Gérard (?) Lambert, Marc-Antoine Dumais et Léon Genest. Collection Léon Aubin

*Les Filles d'Isabelle*¹⁴⁵

Organisme féminin parallèle à celui des Chevaliers de Colomb, avec des buts analogues, mais constitué de femmes qui sont très souvent les épouses des Chevaliers de Colomb. Le premier cercle de l'Ordre des Filles d'Isabelle fut formé à New Haven, Connecticut, en 1897. Le Cercle de Tilly 1139 fut fondé le 1er mai 1967 avec la collaboration des paroisses Saint-Édouard, Saint-Antoine-de-Tilly, Lotbinière, Leclercville et Saint-Apollinaire. Marguerite Montreuil-Aubin était régente honoraire du conseil fondateur, Huguette Boucher-Aubin était gardienne et Louise Breton-Bédard chancelière.

Cette association a pour devise Amitié, Unité et Charité. Elle collabore à diverses campagnes de levées de fonds pour venir en aide aux malades, aux défavorisés, participe à la lutte pour le respect de la vie, s'implique dans des groupements locaux (religieux et autres).

Certaines femmes jouèrent un rôle très actif chez les Filles d'Isabelle, comme Louisette Béland-Bergeron, régente ; Clémence Lacroix-Aubin, chancelière ; Lucie Langlois-Rousseau, musicienne. Parmi les membres, on retrouvait Huguette Boucher-Aubin, Rollande Bédard-Bergeron, Yvonne Lévesque-Roussel et plusieurs autres. Le curé Yves Lasnier en a déjà été l'aumônier.

Le Cercle de Fermières

La fondation du Cercle de Fermières dans notre communauté remonte au 15 février 1942, avec 89 membres. Le premier conseil fut élu en présence de l'agronome régional J.-A. Hébert¹⁴⁶ de Saint-Agapit et du curé de la paroisse. Faisaient partie de ce premier conseil : Édith Vary-Méhot, présidente et fondatrice ; Alice Breton-Garneau, vice-présidente ; Lucienne Bergeron, secrétaire-trésorière ; Cécile Lambert, bibliothécaire-lectrice ; madame Émile Tardif, conseillère ; Alice Fréchette-Roger, conseillère ; Rose-Emma Laroche-Gingras, conseillère.

Au cours des premières réunions¹⁴⁷, on distribuait des semences et des catalogues de la firme W. H. Perron. On faisait aussi le choix d'arbres fruitiers et d'arbustes. Les réunions avaient lieu le deuxième mercredi du mois, à 14 h. Le mot d'ordre était « faisons revivre les arts domestiques et la santé par une meilleure alimentation » et l'objectif principal était l'entraide et la coopération. La contribution annuelle des



*Premier conseil du Cercle de Fermières de Saint-Antoine-de-Tilly.
Hermine Roger-Bergeron, Édith Vary-Méhot, Marie-Jeanne Lambert-
Bourassa, Imelda Ménard-Méhot, Françoise L'Écuyer-Bergeron,
M^{me} Oscar Gingras, Régina Massé-Aubin, M^{me} Aimé Garneau.*

Collection Henriette Bourassa

membres était de 1 \$. Ces réunions commençaient par une prière et, parfois, le curé venait donner sa bénédiction. Plusieurs invités, spécialistes ou membres de certaines congrégations religieuses, par exemple, venaient donner des informations sur des sujets aussi diversifiés que les oiseaux, la décoration, la santé, l'éducation. La soirée se terminait par une brève allocution et un goûter ou des dégustations. À l'occasion, on faisait des concours ¹⁴⁸ et des prix de présence étaient donnés, car l'assiduité était récompensée comme on peut le voir, ici, lors de la réunion du 29 janvier 1976 :

Mesdames Simone Bergeron, Madeleine Caron, Aimable Janvier, Albina Lambert, Claire Lambert, Béatrice Rousseau et Thérèse Roy reçurent chacune 2,00 \$ pour avoir assisté à toutes les assemblées en 1975 ¹⁴⁹.

Les fermières en profitaient aussi pour échanger des recettes et des trucs de cuisine, présenter différents travaux de couture et d'artisanat et organiser des sorties, des journées d'étude, des visites et des expositions.

Le 6 février 1952, on célébrait le 10^e anniversaire du Cercle de Fermière au Chalet des Phares. Après plusieurs discours, un goûter fut servi, suivi de chants et de musique. En 1967, on fêta le 25^e anniversaire de la fondation du Cercle par une messe, à 18 h, suivie d'une réception au Chalet des phares et d'une rencontre avec tous les membres. À la

table d'honneur on retrouvait Léon Fortier, curé ; madame Jules Méthot, fondatrice et présidente pendant 19 ans ; Rolande Gagnon, technicienne au ministère de l'Agriculture ; Auguste Choquette, député de Lotbinière ; Gérard Aubin, maire ; Fernand Léonard, agronome ; mesdames Dominique Ferland, Jos. Langlois et Henri Rousseau.

Les fermières s'adonnaient, comme c'est encore le cas aujourd'hui, à des travaux d'artisanat. Depuis 1974, elles possèdent trois métiers à tisser avec leurs accessoires : deux de 90 pouces, un de 45 pouces et un de 27 pouces. Elles possèdent aussi un rouet et une machine à tailler. Cette même année, on dénombrait cinquante-quatre membres.

Les fermières du temps essayaient aussi d'aider leur communauté. Par exemple, en 1956, la présidente, Édith Vary-Méthot, lança un appel aux donneurs et donneuses de sang en spécifiant qu'elle-même en avait donné et « qu'elle ne se portait pas plus mal ». En certaines circonstances, elles s'impliquaient socialement dans le milieu, achetant des fleurs pour la fête du curé, soulignant l'ordination du père Luc Lafleur des Pères du Sacré-Cœur, payant même des messes basses lors du décès de l'époux d'une fermière et ainsi de suite. En 1948, les fermières firent un don qui fut souligné par le curé :

M. le curé profite de l'occasion pour remercier de l'aide généreuse du Cercle à l'Université Laval, soit 25,00 \$. C'est méritoire, dit-il, parce qu'il y a nécessité d'agrandir afin de donner plus d'avantages à ceux qui désirent s'instruire, pour une profession ¹⁵⁰.

À cette époque, le Cercle comptait environ soixante-quinze membres. La justice, la bonne entente et le progrès étaient les points d'honneur de ces femmes.

En mai 2002, à l'occasion des fêtes du tricentenaire de Saint-Antoine-de-Tilly, les fermières ont souligné leur 60^e anniversaire de fondation par une journée spéciale qui débuta par une messe à l'église paroissiale. L'événement religieux fut suivi d'un banquet au centre communautaire et d'un spectacle folklorique. Les membres du conseil actuel, Denise Boucher (présidente), Hélène Hamel (secrétaire-trésorière), Louise Massé (vice-présidente) et Anne Lafleur (conseillère), aidées de plusieurs fermières, ont tout mis en œuvre pour réunir le plus grand nombre de femmes ayant été fermières à Saint-Antoine au cours de ces soixante années.

*Les ordinations*¹⁵¹

Saint-Antoine-de-Tilly a vu nombre de ses fils et filles entrer dans les ordres. Avoir un religieux ou une religieuse dans la famille constituait un grand honneur et une fierté, comme en témoignent ces quelques exemples.

En 1906, une ordination sacerdotale avait lieu dans la paroisse. L'élu était l'abbé Armand Bergeron. Plus tard, le 21 mai 1911, ce dernier, devenu vicaire à Saint-Augustin, assistait monseigneur Bégin lors de l'ordination d'Israël Laroche de Saint-Antoine.

Le 25 juin 1948, le père Émilien Lacroix revenait saluer les siens et les paroissiens avant son départ pour l'Ouganda. En effet, cet enfant de la paroisse, fils de Philippe Lacroix et d'Alice Garneau, fut ordonné prêtre en la cathédrale d'Ottawa, dans la Société des pères blancs, le 22 mai 1948. Le lendemain, le nouvel ordonné disait sa première messe en présence de tous ses confrères et d'une foule de parents et amis qui avaient fait le voyage à Ottawa pour l'occasion. Le père Lacroix était le premier prêtre missionnaire né Saint-Antoine-de-Tilly et à y avoir grandi. Le 27 juin suivant, le jeune religieux chantait sa première grand-messe solennelle dans son église paroissiale. Le soir, un concert sacré fut donné en son honneur par la Chorale mixte de Saint-Antoine, sous les auspices du Cercle de Fermières. Le père Lacroix partit enfin pour l'Afrique à la fin d'août et visita quelques villes de l'Europe avant d'atteindre l'Ouganda. Il y rejoignit d'ailleurs un cousin, le père Charles Beudet, fils de Donat Beudet et de Dame Garneau, originaires de Saint-Antoine, dont la famille habitait à Québec.

Le 22 juin 1958, on assistait à l'ordination à la prêtrise du père Pierre Aubin, fils de Marguerite et d'Achille Aubin. Il reçut l'ordre sacré des mains de monseigneur Lionel Audet. Une réception eut lieu à la salle du couvent. Le lendemain, le père Aubin disait sa première messe à l'église de la paroisse. Après la cérémonie, un banquet était donné au Chalet des phares en son honneur.

Le 21 mars 1958, soeur Ste-Maria-Goretti, née Réjeanne Lefèbvre, de la communauté des Soeurs de Saint-Joseph de Saint-Vallier, prononçait ses vœux perpétuels. En août 1959, Normande Lefèbvre entrait chez les Soeurs de la Charité de Québec.

En 1958, trois congrégations de religieuses avaient des maisons de villégiature dans la paroisse : les Soeurs de Saint-Joseph de Saint-Vallier, qui étaient installées dans le milieu depuis sept ans, les Soeurs du Bon-Pasteur, qui avaient leur maison chez madame Bussière dans Les Fonds, et enfin les Soeurs de la Charité, qui étaient les propriétaires de la maison de Delphis Verdon, devenue aujourd'hui l'Ombrière¹⁵².

Les 25^e et 50^e anniversaires de vie sacerdotale de l'abbé Léon Fortier

Le 14 mai 1941, les paroissiens fêtaient les vingt-cinq ans de vie sacerdotale de l'abbé Léon Fortier. On organisa alors de grandes fêtes civiles et religieuses à la salle municipale.

Le 29 mai 1966, à 17 heures, sous la présidence du cardinal Maurice Roy, une messe fut concélébrée par le curé Léon Fortier. Il était assisté de son frère, l'abbé Albert Fortier, curé à Cap-Santé, et de l'abbé Georges-Albert Lacroix. Des dignitaires rehaussèrent cette fête de leur présence : Jérôme Choquette, député fédéral, Hugues Lapointe, lieutenant-gouverneur et M. P. Bernatchez, député provincial du comté. La réception donnée au Chalet des Phares, à 19 h, rassemblait 500 paroiss-



Procession aux flambeaux lors du 25^e anniversaire de vie sacerdotale du curé Fortin en 1941. Alice Lafleur, Laurentienne Lambert, Jeanne d'Arc Aubin, Isabelle Houde, Fernande Jacques, Denise Lacroix, Thérèse Méthot et Antonine Lafleur. Collection Madeleine Bourret-Germain

siens et invités. Dans une adresse de circonstance, le maire Gérard Aubin témoigna de la reconnaissance des paroissiens.

*Un nouveau curé*¹⁵³

Chaque fois qu'un prêtre quittait ou assumait la cure de Saint-Antoine-de-Tilly, on soulignait l'événement lors d'une fête organisée en son honneur, au cours de laquelle le maire lisait une adresse devant les paroissiens. Le 27 août 1911, le curé Rouleau partait pour la cure de Saint-Isidore. Dans son mot d'adieu, il déclara :

Mon séjour à Saint-Antoine peut être comparé à une belle journée d'été. Le soleil s'est levé brillant et a monté dans le ciel en donnant sa lumière puis nous a fait se connaître. Sa chaleur a réchauffé nos cœurs, les a rapprochés, les a liés par les liens que rien ne pourra rompre. Sa course se termine avec le même éclat¹⁵⁴.

Le 14 mars 1934, on assistait à l'arrivée de l'abbé Léon Fortier. Toutes les résidences du village étaient illuminées pour célébrer l'événement. Le curé précédent, Ulric Croteau, devait partir pour des raisons de santé. Le jour du départ, des paroissiens se rassemblèrent devant le presbytère et un grand nombre de paroissiens l'escortèrent jusqu'à la gare de Saint-Apollinaire.

Le 10 août 1969 arrivait en notre paroisse un conseiller moral de la CSN, l'abbé Philippe Laberge. Il était accompagné de l'abbé Gilles Joncas, délégué de l'Ordinaire et curé de Laurierville, et de nombreux confrères. La cérémonie d'intronisation eut lieu au cours de l'après-midi et c'est Réal Boudreau, secrétaire de la commission scolaire, qui lui souhaita la bienvenue au nom de tous les paroissiens. Un banquet fut ensuite donné en son honneur à la salle de l'école. En juin 1973, après quatre ans de ministère, l'abbé Laberge donnait sa démission pour cause de santé.

Le 10 août 1973, le père Jacques Pelletier, curé de Sainte-Croix et délégué de l'évêque, procédait à l'intronisation du nouveau curé, le chanoine Achille Couture, alors aumônier au Couvent Jésus-Marie de Sillery. Au nom de la municipalité, le maire Égide Bergeron, souhaita la bienvenue au nouveau pasteur et ajouta avec humour : « Monsieur le Chanoine, tous deux, nous ferons un mariage heureux et un foyer communautaire où il fait bon y vivre ! » René Lévesque, président du conseil de direction de la Commission scolaire Marie-Victorin, souhaita aussi ses meilleurs

voeux au chanoine Couture. La pastorale du chanoine Couture fut marquée à la fois par le maintien des traditions catholiques et par une ouverture d'esprit faite d'équilibre et de sagesse. Dans l'ensemble, il fut très aimé de ses paroissiens.

Le dimanche 25 septembre 1988 avait lieu la fête d'adieu qui soulignait le départ du chanoine Couture. Après une messe solennelle, il y eut un dîner paroissial au centre communautaire. Le prochain pasteur serait l'abbé Yves Lasnier.

À son arrivée, on remarqua déjà un type de curé tout à fait différent des autres. Plus jeune, adepte de la motocyclette, très près des jeunes, mais gros fumeur et atteint d'une sérieuse maladie cardiaque. En juin 1994, il était déjà sur une liste d'attente pour une transplantation cardiaque. Mettant toute sa confiance en saint Antoine de Padoue, il lui demanda de lui « régler son problème ». Il décéda d'une crise cardiaque, au presbytère, à l'âge de 47 ans, le 13 juin 1994. Chose étonnante, c'était le jour de la fête de Saint-Antoine. Ses funérailles eurent lieu à Saint-Antoine et son corps fut inhumé auprès des siens, au cimetière de Lévis. En l'honneur de ce curé, on a renommé le Pavillon des patients ; ce lieu est aujourd'hui connu sous le nom de Pavillon Yves-Lasnier.

L'abbé Lasnier fut le dernier curé à habiter Saint-Antoine-de-Tilly. Son successeur, l'abbé André Vigneault, exerçait tous les pouvoirs d'un curé, mais ne venait au presbytère que pour les moments des offices, les heures de bureau ou pour les réunions.

L'abbé André Garneau, déjà curé de Sainte-Croix, fut curé de Saint-Antoine-de-Tilly pendant quelques années. Il était un prêtre plutôt timide et austère, un administrateur minutieux dont les sermons, d'une parfaite solidité théologique, apparaissaient parfois monotones à ses paroissiens.

L'actuel curé de notre communauté est l'abbé Michel Tanguay. Il a été nommé curé de Saint-Antoine-de-Tilly et de Saint-Apollinaire avec résidence dans cette dernière paroisse. Homme simple, très près des gens, il incarne un nouveau type de curé avec son allure plus laïque que cléricale. En l'an 2001, il a accepté sans hésitation la vente des deux presbytères ; celui de Saint-Antoine allait devenir la mairie et celui de Saint-Apollinaire serait vendu à des intérêts particuliers. Profondément imbu de l'esprit de l'Évangile, il concilie le goût de la vie monastique et

les réalités de notre monde, demeurant bien branché sur les problèmes de notre temps.

Tous ces curés ont laissé des souvenirs dans le cœur de leurs paroissiens mais pas nécessairement pour les mêmes raisons. Plusieurs personnes de Saint-Antoine se souviennent encore, avec reconnaissance, du pasteur avec qui il était facile de rire, de celui qui était capable de se laisser attendrir. Mais d'autres curés, qui étaient plus enclins à réprimander... ont laissé des traces moins significatives.

Les « conseils » du curé : quelques prênes typiques

Au fil de l'histoire, chacun des curés a joué le rôle de confident mais aussi de conseiller auprès des paroissiens. Les *Livres de prênes* indiquent que certains conseils ont été raisonnables alors que d'autres ont de quoi étonner aujourd'hui.

À l'automne 1900, le curé Rouleau exhortait ses citoyens à ne pas profiter de son absence pour se livrer au désordre. En 1919, les paroissiens du Troisième Rang, près de Saint-Apollinaire, devaient se rappeler qu'ils devaient s'adresser à leur curé, c'est-à-dire au curé de Saint-Antoine, pour tout ce qui concernait les sacrements et leurs besoins religieux. Autre conseil, les déchets ne devaient pas être laissés sur le sommet de la côte mais jetés bien en bas. Le 5 décembre 1938, le curé Fortier parlait de l'immigration juive, précisant que l'on devait être contre l'entrée des Juifs au pays, et il invitait les paroissiens à signer une requête à ce sujet à la sacristie. Le 30 juillet 1939, il exhortait les citoyens à jeter au feu tout livre de propagande comme les livres communistes, protestants ou ceux des témoins de Jéhovah. Il mettait aussi en garde contre un futur fléau, puisque le village recevait la visite d'un agent d'une compagnie de bière, qu'il présentait comme un agent du diable en invitant les citoyens à la réflexion. Le 3 juillet 1949, pour la période des vacances, le curé Fortier évoquait un règlement du conseil municipal sur l'habillement qui interdisait de porter des *shorts* et des vêtements trop courts. Le 4 avril 1948, il défendait les enterrements de vie de garçon, car il s'agissait, selon lui, d'une veillée de désordre et de beuverie.

On fait la quête...

Les paroissiens étaient très souvent sollicités pour toutes sortes de circonstances, des œuvres pieuses ou charitables. En 1892, on fit une quête à domicile pour les petits orphelins du Couvent des Sœurs de la Charité ; des personnes passaient de maison en maison pour recevoir argent, grains, légumes. En 1893, on donna les résultats de la capitation lors de la visite paroissiale annuelle où les paroissiens furent appelés à payer une taxe levée par individu. Le détail des sommes était le suivant : Troisième Rang, 8,96 \$; Bois-Clair, 12,38 \$; Bas-de-la-Paroisse, 13,13 \$; Plaine et Pincourt, 7,21 \$; Fonds, 21,36 \$; Village aux Fonds 9,46 \$; Village et route 6,46 \$; pour un total de 78,96 \$. Lors de la quête dans les écoles pour la Sainte-Enfance, en 1904, les parents devaient donner douze sous à leurs enfants et le curé allait passer recueillir ces sous. Le 13 octobre 1907, on assistait à une quête de pommes de terre pour l'Hôpital du Sacré-Cœur, le 20 décembre 1908, on faisait une quête pour la colonisation. En 1912, une quête fut ordonnée pour les sourds et muets. En 1913, l'archevêque ordonna une quête en faveur de l'abolition de l'esclavage et une autre pour la colonisation ainsi que pour la Presse catholique. On fit aussi des sollicitations en faveur des Belges et des Français injustement maltraités à cause de la guerre qui avait débuté le 2 août 1914. En 1915, on assista à une quête pour l'œuvre des Clercs. En 1916, c'était une quête pour combattre l'esclavage. En 1919, on demanda de l'argent pour l'œuvre de la crèche Saint-Vincent-de-Paul et pour les enfants amérindiens du Nord-Ouest. En 1923, c'était la quête pour les enfants de la crèche, puis pour les affamés de la Russie. En 1928 et en 1938, une quête fut commandée dans le monde entier par le pape pour les Noirs d'Afrique. En plus d'inciter les gens à la générosité, le curé les conseillait aussi sur leurs lectures.

Lectures catholiques

En 1924, l'abbé Laliberté passait dans la paroisse pour abonner les paroissiens au journal *L'Action catholique*. Il insistait pour que les paroissiens s'abonnent, disant que déjà un grand nombre de personnes recevaient le journal. Toutes les familles, selon le désir de l'évêque, devaient recevoir *L'Action catholique*.

En 1940, la chanson populaire devint aussi à la mode et on préférait celles de la *Bonne Chanson*. En 1943, on lisait *Terre de chez nous*, un journal sur l'agriculture.

Au cours des années 1960 apparurent les brochures dominicales. La plus populaire était le *Prions en Église*, que les paroissiens devaient conserver pour l'année suivante.

Le chapelet à la radio... et la prière

Depuis toujours, les fidèles de Saint-Antoine-de-Tilly ont participé à de multiples formes de dévotion, à des traditions pieuses et à des gestes propitiatoires à la maison. Au XIX^e et XX^e siècles, avec l'évolution des technologies, la prière prit une grande place dans la vie des gens.

Comme toute localité, Saint-Antoine-de-Tilly invitait son curé à béner officiellement ponts, édifices publics, récoltes, bateaux nouvellement lancés. Ces activités constituaient un moment privilégié de prière en groupe. Par exemple, le 2 octobre 1955, le curé bénissait les écoles neuves du Bas-de-la-Paroisse et du chemin Bois-Clair.

Saint-Antoine-de-Tilly a longtemps conservé la très vieille coutume de la bénédiction des petits pains de sainte Geneviève. À Paris, il y a 1 500 ans, selon la légende, la sainte aurait lutté avec ses concitoyens à la fois contre les envahisseurs et la famine. Pour rappeler cette tradition, des centaines de minuscules pains secs étaient bénits publiquement par le curé et distribués aux fidèles participants pour les protéger contre l'infortune et une famine éventuelle ¹⁵⁵.

Jadis, chaque fois que les membres de la famille s'approchaient de la table, ils récitaient le bénédicité avant le repas et les grâces à la fin. Selon une ancienne coutume, avant chaque repas, le pain lui-même était béni par le père de famille avant d'être tranché. Dans les écoles, les élèves étaient invités à donner des sous pour acheter des petits Chinois. Le prix était fixé à vingt-cinq cents chacun ¹⁵⁶. À partir de 1899, durant le mois d'octobre, les habitants devaient faire les prières du rosaire chaque soir, à 19 heures.

Dans nombre de maisons, on faisait la grande prière en famille au cours de laquelle on s'agenouillait dans la cuisine, en direction de l'église, devant une statue ou une image sainte accrochée au mur. La prière, qui variait sans doute d'une maison à l'autre, pouvait inclure une bonne

douzaine d'oraisons, parfois le récit des dix commandements de Dieu ou simplement le chapelet, une dévotion populaire au Québec. Les plus jeunes enfants et parfois les hommes, qui avaient travaillé sous la pluie ou sous un soleil ardent toute la journée, finissaient par s'endormir. Les femmes s'empressaient alors de hausser la voix et d'accélérer le rythme pour atténuer les gênants ronflements qui jetaient une note discordante dans cette pieuse veillée familiale ¹⁵⁷. Plus tard, cette prière pouvait se faire en écoutant la radio à l'heure où l'on diffusait le chapelet ¹⁵⁸. On croyait si fort en la prière qu'il était courant de demander une faveur ¹⁵⁹.

Les paroissiens pouvaient aussi entendre le *Sanctus* sonné au clocher du temple paroissial lors des offices liturgiques. Ceux qui n'avaient pu se rendre à l'église se tournaient en direction du temple et récitaient quelques invocations de circonstance ¹⁶⁰.

Les parents se servaient aussi d'images pieuses comme signets dans leur livre de messe ou comme décorations qu'ils fixaient au mur, surtout à la tête du lit. Lorsqu'un incendie se déclarait, on piquait une image sur un mur pour arrêter la propagation du feu. Et si, malheureusement, on devait jeter une image, il fallait la détruire dans le feu, comme on le faisait pour le rameau béni ¹⁶¹.

On faisait aussi des pèlerinages dans des endroits du Québec. À cet égard, le Cap-de-la-Madeleine et Sainte-Anne-de-Baupré étaient deux lieux très fréquentés. Certains paroissiens se rendaient même dans d'autres pays. Ce fut le cas d'Antoine Garneau qui, le 15 octobre 1958, s'envolait vers Lourdes avec des pères Sainte-Croix de l'oratoire Saint-Joseph.

LES ÉTAPES DE LA VIE RELIGIEUSE

La confession

La pratique de la confession ou l'aveu de ses péchés à un prêtre, dans le sacrement et la pénitence, ne se faisait pas sans cérémonie. Les mères de famille incitaient leurs enfants à aller se confesser. La famille se levait très tôt, vers six heures du matin, surtout à l'occasion du premier vendredi du mois où il y avait une messe en l'honneur du Sacré-Cœur. Pour passer à la confesse, il fallait être à jeûn, c'est-à-dire n'avoir ni bu ni mangé depuis minuit, le soir précédent.

Le curé se montrait parfois compréhensif lors de circonstances qui ne permettaient pas aux paroissiens de se confesser. Dans ces moments, il pouvait dire : « Tu feras ton signe de croix, ça va aller »¹⁶².

La communion solennelle

La communion solennelle constituait une forme de profession de foi publique chez les enfants de dix à douze ans. Ceux-ci devaient cependant avoir réussi avec succès l'examen de catéchisme. Cette communion était précédée d'une retraite de trois jours pendant laquelle les enfants étaient préparés par la prière, la prédication et la confession, à accomplir cet acte¹⁶³. Dans les *Livres de prônes* de 1956, il est indiqué, en date du 22 avril, que lors de la prochaine communion solennelle, les enfants devaient porter des costumes décents, des longues robes sans ouverture.

À cette occasion, certains enfants recevaient en cadeaux des objets religieux, un petit missel, un scapulaire ou des médailles représentant la Sainte Vierge ou saint Joseph¹⁶⁴. Pendant ces communions, on raconte que le curé Fortier avait l'habitude d'aller vérifier sur les chaînettes des filles si la petite croix était bien placée¹⁶⁵.

La confirmation

Le sacrement de la confirmation, s'adressant aussi aux enfants, était destiné à confirmer le chrétien dans la grâce du baptême. Périodiquement, l'évêque de Québec ou un auxiliaire venait faire la visite pastorale, qui se terminait par l'administration de la confirmation aux enfants. Ceux-ci devaient encore se préparer par une retraite sérieuse, selon saint Luc :

La confirmation est un sacrement institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour nous donner le Saint-Esprit avec ses dons et nous rendre parfaits chrétiens. Elle est ainsi appelée parce que celui qui la reçoit avec les dispositions convenables est, à l'exemple des apôtres, revêtu de la force d'en haut (XXIV, 49)¹⁶⁶.

Le confirmé pouvait demander, à part son nom de baptême, de prendre un autre nom. Il devait aussi avoir un parrain ou une marraine de confirmation et cette personne devait être elle-même confirmée. Le père, la mère, l'époux ou l'épouse du confirmé ne pouvaient accepter

cette responsabilité ; de plus, la personne choisie devait être du même sexe que le confirmand ou la confirmande et avoir au moins quatorze ans. Vers 1915, les fillettes étaient habillées modestement, en blanc, avec un voile et une couronne et les garçons portaient au bras un simple brassard blanc.

Complémentaire à la communion solennelle, la confirmation faisait partie des sept sacrements au même titre que le baptême, l'eucharistie, la pénitence, l'extrême-onction, l'ordre et le mariage.

Les derniers sacrements : l'extrême-onction

À un mourant, on administrait les derniers sacrements, qui comprenaient habituellement la confession, la communion et l'extrême-onction. Ces moments étaient pénibles, douloureux et même impressionnants pour la famille, car ils signifiaient la perte d'un être cher¹⁶⁷. Lorsque le curé venait porter les derniers sacrements, il était accompagné d'un servent de messe qui sonnait une clochette. Les gens s'arrêtaient et s'agenouillaient même le long de la route lorsqu'ils les voyaient passer¹⁶⁸.

On jeûne... puis on fête !

Avant des fêtes importantes comme l'Avent, Noël et Pâques, il y avait des périodes de jeûnes et d'abstinence pendant lesquelles les gens se privaient volontairement de viande et diminuaient la quantité de nourriture. S'il n'y avait pas toujours de jeûnes obligatoires, certaines fêtes demandaient une préparation particulière.

Le jeûne eucharistique consistait à ne rien consommer depuis la veille à minuit. Le jeûne ecclésiastique de l'avent et du carême prescrivait de ne faire qu'un seul repas important par jour ; il était cependant permis de prendre une légère quantité de nourriture le matin au déjeuner et une collation le soir. On pouvait se désaltérer avec une boisson légère, mais pas avec du lait ou du bouillon, qui étaient considérés comme des aliments. Tous devaient jeûner à partir de vingt et un ans jusqu'à la soixantième année. Ce jeûne était prescrit durant les quarante jours du carême à partir du mercredi des Cendres, sauf les dimanches où l'on mangeait à volonté. Le jeûne des Quatre-Temps consistait, lui, en une abstinence les mercredi, vendredi et samedi, au commencement de chaque saison nouvelle. Pendant qu'il fournissait ces explications, le curé

en profitait pour glisser d'autres conseils comme celui d'éviter les jeux pendant la veillée, surtout ceux d'argent, et de délaissier tous les divertissements dangereux.

Selon la période de l'année ou selon les circonstances, les jeûnes pouvaient prendre différentes formes et être plus sévères. Par exemple, le 25 septembre 1904, le curé annonçait que le vendredi suivant, les paroissiens devaient jeûner pour le Jubilé. Il était mieux que toute la paroisse le fasse le même jour. Tous devaient profiter de cette grande grâce pour faire ce jeûne. Les gens avaient droit à deux onces de nourriture le matin et à huit onces le soir. Le repas du midi était complet. Par contre, il fallait éviter la viande, les oeufs, le lait, le beurre, le fromage, même pour la préparation des aliments. Par conséquent, les biscuits et les poissons en conserve étaient aussi proscrits, car on ignorait si de la graisse ou du beurre avait pu servir à les préparer. En plus du pain, les gens pouvaient manger du riz, des fèves ou du hareng cuits dans l'eau, de l'anguille et de la morue salée ¹⁶⁹. Les fidèles devaient aussi faire jeûne et abstinence lors des vigiles de la Noël, de la Pentecôte, de l'Assomption et de la Toussaint et faire abstinence de toute forme de viande tous les vendredis de l'année ¹⁷⁰. Le troisième dimanche du carême, on ne mangeait pas de soupe grasse le soir. Et curieusement, pour la messe de minuit, on pouvait manger jusqu'à minuit et aller communier juste après ! Les dimanches ordinaires, il fallait être à jeûn depuis minuit pour aller communier à la messe du matin ¹⁷¹.

Vers la deuxième moitié du XX^e siècle, les jeûnes s'assouplirent. Ainsi, le 8 février 1953, il était possible de boire de l'eau avant d'aller communier, l'eau naturelle ne rompait pas le jeûne eucharistique. Et le 16 octobre 1966, l'abstinence du vendredi était abolie.

Les visites paroissiales et épiscopales

En plus des arrivées et des départs des curés, les visites paroissiales et épiscopales constituaient des événements pour lesquels on se préparait pendant quelques jours, parfois même quelques semaines.

Avant de commencer sa visite paroissiale, le curé devait l'annoncer clairement, désigner à l'avance les rangs et secteurs qui allaient être visités, faire connaître le cérémonial et inciter à la prière. Comme pour la visite paroissiale, il devait annoncer la visite épiscopale et demander aux paroissiens de s'y préparer, surtout s'il y avait des confirmations ¹⁷².

Déjà au XIX^e siècle, lorsque l'évêque rendait visite à la paroisse, il s'agissait d'un événement bien important. Par exemple, le 28 juillet 1817, les paroissiens assistaient à la deuxième visite de monseigneur Joseph-Octave Plessis. Les 29, 30 juin et 1^{er} juillet 1830, monseigneur Bernard-Claude Panet venait à son tour visiter Saint-Antoine¹⁷³. Les 9, 10, 11 et 12 juillet 1836, monseigneur Joseph Signay passait à Saint-Antoine. Il y eut une autre visite épiscopale en 1866 et le 23 juillet 1871. Le 15 mai 1949, les paroissiens recevaient la visite de l'archevêque Maurice Roy. Pour cet événement, tous devaient se retrouver devant le presbytère à 14 h 30 ; les hommes au sud, les femmes au nord, puis tous devaient entrer dans l'église pour recevoir des instructions. À l'église, l'archevêque prit la parole et administra la confirmation, puis suivit une quête pour les œuvres de monseigneur. Le tout se termina par une réunion des anciens et nouveaux marguilliers.

La Fête-Dieu

Les anciennes processions comportaient la marche ordonnée et solennelle d'une foule compacte de fidèles entonnant des chants pieux, des cantiques et des invocations et arborant un grand nombre d'insignes, de drapeaux, d'étendards, de banderoles, de flambeaux, de bannières aux couleurs les plus vives. Ce cortège annuel marquant ainsi le début de l'été était appelé la Fête-Dieu. Cette procession par excellence amenait un déploiement de grande envergure pour célébrer le corps du Christ ou le Très-Saint-Sacrement de l'Eucharistie : « L'Église [célébrait] cette fête comme le triomphe de Jésus-Christ sur l'impiété et sur l'hérésie¹⁷⁴. »

À cette occasion, les paroissiens sortaient tous les accessoires et ornements disponibles pour faire un spectacle des plus remarquables : des banderoles, des drapeaux, de petits arbres plantés le long du parcours, des fleurs, le tout encadré des jeunes communiantes, des diverses confréries et d'un chœur de chant. Au signal donné, le long cortège humain se mettait en marche suivant un trajet fixé à l'avance. À Saint-Antoine-de-Tilly, on se rendait une année vers l'ouest, à la chapelle Sainte-Anne, et l'année suivante vers l'est, à la chapelle Saint-Joseph, pour revenir ensuite à l'église, le point de départ. La procession était agrémentée de nombreux cantiques traditionnels chantés avec enthousiasme par la chorale et repris par la foule. Plusieurs se rappelleront encore les paroles du premier couplet de cet hymne :

Le voici l'Agneau si doux
Le vrai pain des Anges
Il descend du ciel pour nous
Adorons-le tous.

Lorsqu'un cantique était terminé, les prières et les incantations reprenaient de plus belle. Le défilé arrivait enfin au reposoir décoré de fleurs qui émerveillait la foule d'année en année.

Au cours du défilé, des jeunes filles portant un voile blanc sur la tête laissaient échapper quelques fleurs sur le sol, qu'elles puisaient alternativement dans de petits paniers d'osier bien décorés et qu'elles tenaient à la main. Le plus souvent ces jeunes filles venaient de faire leur première communion. Trois ou quatre fillettes jetaient des fleurs devant le Saint-Sacrement en marchant à reculons. Se tenaient à l'entrée de la chapelle d'autres jeunes filles habillées de blanc et affublées de grandes ailes de carton de couleur dorée faisant d'elles des anges. Le défilé se composait du bedeau, qui précédait la croix, des croisés et croisillons, de la bannière de la procession, des femmes et des filles, des membres du Tiers-Ordre, des Dames de Sainte-Anne, des membres de la Ligue du Sacré-Cœur, des Enfants de Marie, des Chevaliers de Colomb, des Filles d'Isabelle, du chœur de chant et d'autres membres de diverses confréries de la paroisse. On retrouvait aussi dans le défilé la bannière de la paroisse et le drapeau du Sacré-Cœur. Puis, au retour, sans changer de



Procession de la Fête-Dieu à Saint-Antoine-de-Tilly.

Collection
Famille Hilaire Bergeron

place, la procession se remettait en marche de telle sorte que les derniers sortis de l'église se trouvaient à y entrer les premiers. Lors de ces fêtes, une constante se dégageait de l'ordre suivi, les hommes fermaient toujours la procession.

Tous se rappellent avec émotion ce spectacle impressionnant qu'ils n'auraient manqué pour rien au monde ¹⁷⁵. La procession de la Fête-Dieu était un beau cérémonial ¹⁷⁶ !

La Semaine sainte

La Semaine sainte était une semaine de prières. Dès l'âge de vingt et un an, et ce, jusqu'à l'âge de soixante ans, tous les fidèles étaient obligés de faire carême, c'est-à-dire devaient jeûner, se priver tous les jours sauf le dimanche. Ils avaient droit à un seul vrai repas par jour, mais devaient se limiter à des aliments pauvres en gras. Chaque personne concernée se privait de sucreries, parfois de tabac, et montrait une grande retenue dans les loisirs et les activités sociales. Habitué à ce régime austère, les chrétiens du temps ne se sentaient pas brimés. Déjà, vers la fin du carême, les jeunes chantaient à tue-tête : « Alléluia, le carême s'en va ; on ne mangera plus d'la soupe aux pois ¹⁷⁷ !

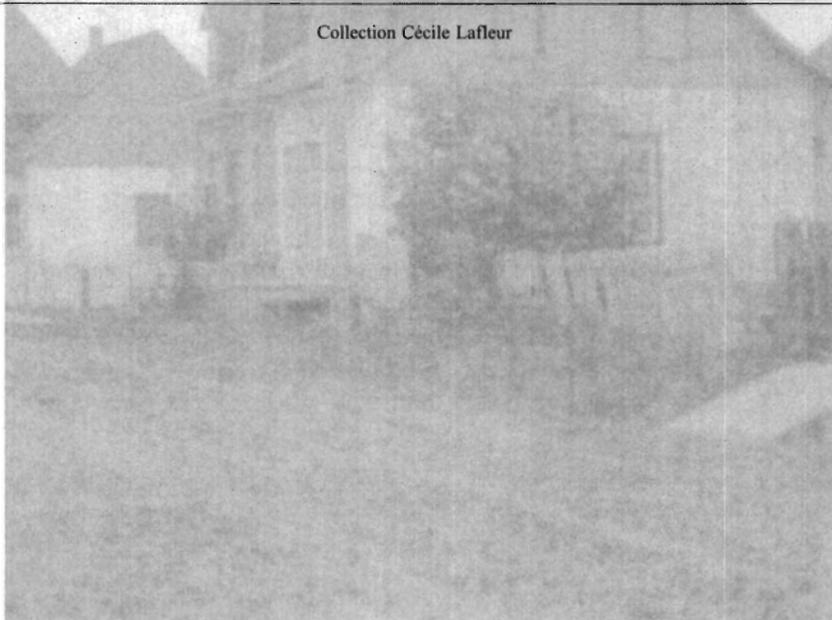
Venaient ensuite le dimanche des Rameaux et le dimanche de la Passion. Tôt le matin, il y avait la messe et la confession. Les jeudi, vendredi et samedi étaient des journées spéciales. Presque tous les paroissiens se faisaient un devoir d'assister à la messe, car la manquer était mal perçu par l'ensemble de la communauté. Les gens se confessaient en grand nombre en prévision du jour de Pâques. Le Vendredi saint, l'office était à quinze heures et, en soirée, les paroissiens assistaient au chemin de la croix. En 1950, avant l'institution de la vigile pascale, il y avait aussi un office, une cérémonie de plusieurs heures, le matin du Samedi saint. Venait enfin le jour de Pâques. Les gens pouvaient « faire leurs pâques » jusqu'au dimanche de la Quasimodo. Toujours au printemps, de nombreuses personnes assistaient aux prières des quarante heures, une période ainsi nommée parce que le Saint-Sacrement était exposé de façon continue pendant quarante heures. À tour de rôle, les paroissiens se remplaçaient pour garder le Saint-Sacrement. Même les fillettes de l'école se rendaient à l'église, deux par deux, voilées, le chapelet à la main, et étaient de garde pour une heure.

Le Congrès Eucharistique de Sainte-Croix

En 1959, un congrès religieux se préparait sur le plan régional. Dès le 14 juin, les paroissiens reçurent le programme de ce grand congrès eucharistique qui allait être organisé à Sainte-Croix. À Saint-Antoine-de-Tilly, on décora les maisons et on installa une immense arche en face de l'école pour cette occasion.



Collection Cécile Lafleur



*Annexe 1***Liste des curés de Saint-Antoine-de-Tilly***Liste des missionnaires*

- Avant 1702 : Claude Volant de Saint-Claude ;
1702 : Père Honoré Hurette, récollet ;
1703 : Père Félix Cappes, récollet ;
1703-1713 : Abbé Pierre le Picard ;
1714 : Abbé Alexandre Cloutier ;
1714-1718 : Père Félix Cappes, récollet ;
1718 : Abbé François Filorier ;
1719-1720 : Père Juconde Drué, récollet, peintre et architecte-dessinateur, né à Paris en 1664, décédé après 1726, peut-être à Paris vers 1739 ¹⁷⁸ ;
1720-1733 : Abbé Joseph Resche (1^{er} curé), prêtre, curé, organiste de la cathédrale de Québec, chanoine, né à Québec le 12 juin 1695, fils de François Resche et de Marguerite Pinnard, décédé à Québec le 2 avril 1770 ¹⁷⁹ ;
1733-1734 : Abbé François Rouillard ;
1734-1735 : Abbé Guillaume Guezets de la Bretesche ;
1735-1736 : Abbé François Rouillard ;

Liste des curés

- 1736-1790 : Abbé Jean-Baptiste Noël ;
1790-1798 : Abbé Jean-Baptiste-Antoine Marcheteau ;
1798-1806 : Abbé François-Raphaël Paquet ;
1806-1814 : Abbé Jean-Baptiste-Janvier Leclerc ;
1814-1835 : Abbé Louis Raby ;
1835-1847 : Abbé Louis Proulx, prêtre séculier, éducateur, écrivain, curé, grand vicaire, né à Baie-du-Febvre (Baieville, comté d'Yamaska) le 10 avril 1804, fils de Louis Proulx et d'Élisabeth Grondin, décédé à Sainte-Marie (comté de Beauce), le 6 juillet 1871 ¹⁸⁰ ;

- 1847-1859 : Abbé Pierre Béland (1834-1847) arrivé à Saint-Antoine-de-Tilly en 1847. Il mourut le 5 décembre 1859 et fut inhumé dans l'église ¹⁸¹ ;
- 1859-1894 : Abbé Basile Robin ¹⁸² ;
- 1894-1899 : Abbé Adalbert Blanchet ;
- 1899-1911 : Abbé François-Nicolas-Albert Rouleau ;
- 1911-1918 : Abbé Émile Côté ;
- 1918-1920 : Abbé Georges Desjardins ;
- 1920-1934 : Abbé Ulric Croteau ;
- 1934-1969 : Abbé Léon Fortier ;
- 1969-1973 : Abbé Philippe Laberge ;
- 1973-1988 : Chanoine Achille Couture, né le 21 novembre 1912 à Saint-Henri-de-Lévis ¹⁸³ ;
- 1988-1994 : Yves Lasnier, originaire de Lévis. En remplacement du curé Lasnier et jusqu'en 1995 : André Vigneault ;
- 1995-1998 : André Garneau ;
- À partir de 1998 : Michel Tanguay, originaire de la région de Bellechasse ¹⁸⁴.

Liste des vicaires

- 1849-1856 : Abbé Basile Robin ;
- 1870-1871 : Abbé Prosper Vincent ;
- 1872-1873 : Abbé John Patrick Colfer ;
- 1883 : Abbé Pierre-Joseph-Charles Baillargeon ;
- 1883-1885 : Abbé Henri-Arthur Scott.

*Annexe 2***Liste des maires depuis le régime municipal, en 1855**

- 1855 : Augustin Bergeron ;
1860 : Edmond Larue ;
1864 : Calixte Croteau ;
1866 : Zéphirin Bédard ;
1868 : François Bertrand ;
1870 : Joseph Bergeron ;
1876 : Charles-Alphonse Dionne ;
1880 : Abdon Méthot ;
1882 : Hyppolyte Lambert ;
1885 : Romuald Breton ;
1886 : Ludger Houde ;
1887 : Napoléon Dion ;
1888 : Charles Bergeron ;
1894 : Philiat Normand ;
1896 : Napoléon Marchand ;
1898 : Joseph Larue ;
1904 : Édouard Desrochers ;
1908 : Philémon Dionne ;
1911 : Gédéon Demers ;
1913 : Napoléon Laroche ;
1915 : Gaudias Genest ;
1916 : Joseph Noël ;
1917 : Philiat Normand ;
1919 : Alphée Aubin ;
1920 : Napoléon Laroche ;
1923 : Léonidas Bédard ;
1927 : Omer Aubin ;
1931 : Alidor Bergeron ;
1939 : Thomas Bergeron ;
1941 : Herménégilde Dubuc ;
1949 : Alexandre Laroche ;
1953 : Josaphat Lambert ;

1959 : Raymond Croteau ;
1961 : Philibert Bédard ;
1961 : Gérard Aubin ;
1968 : Gérard Grenier ;
1969 : Égide Bergeron ;
1977 : André Houde ;
1979 : Daniel Beaudet ;
1981 : J. Magella Gagnon ;
1983 : Daniel Beaudet ;
1987 : Denise C.-Boisvert ;
1989 : Serge Fradette ;
1993 : Jean-Luc Dehours ;
1997 : Léon Aubin ;
1998 : Alonzo Le Blanc ;
2001 : Robert A. Boucher.

Liste des secrétaires-trésoriers

1855 : Lazare Lefèvre ;
1864 : Édouard Noël ;
1882 : Louis Abdon Méthot ;
1885 : Édouard Noël ;
1886 : Jos Larue ;
1894 : Charles Bergeron ;
1918 : Samuel Lefèvre ;
1946 : Antoine Laurialt ;
1963 : Émilio Lambert ;
1965 : Claire Lambert ;
1976 : Fernand Lessard ;
1977 : Claire Lambert ;
1988 : Mario Léonard ;
2000 : Jean-Pierre Roy ;
2002 : René Allard.

Annexe 3

Les religieux et religieuses nés à Saint-Antoine-de-Tilly

Liste des religieux

- Frère Henri (Henri Aubin, fils de Mastai Aubin) de la communauté des Frères des écoles chrétiennes ;
- Frère Marie-Philippe (Raymond Aubin, fils de Mastai Aubin) de la communauté des Frères des écoles chrétiennes ;
- Frère Eugène-Victor (Adélard Croteau, fils de Louis Croteau) de la communauté des Frères de l’instruction chrétienne (directeur de l’École Morissette à Saint-Cœur-de-Marie) ;
- Frère Eugénus (Henri Croteau, fils d’Eugène Croteau) de la communauté des Frères de l’instruction chrétienne (professeur au Collège de Louiseville) ;
- Frère Philippe-Eugène (Jean-Guy Genest, fils de Philippe Genest) de la communauté des Frères de l’instruction chrétienne ;
- Frère Gilles-Antoine (Benoit Genest, fils de Jos.-Adalbert Genest) de la communauté des Frères de l’instruction chrétienne ;
- Frère Gabriel (Roméo Lafleur, fils d’Eugène Lafleur) de la communauté des Frères des écoles chrétiennes (professeur au Collège de Saint-Ferdinand d’Halifax) ;
- Frère Flavien (o.f.m., né Bédard, fils d’Ernest Bédard) de la communauté des Capucins ;
- Frère Gaudias (Gaudias Bédard, fils de Léonidas Bédard) de la communauté des Missionnaires du Sacré-Cœur ;
- Frère Gustave (Oscar Ferland, fils de Joseph Ferland) de la communauté des Frères des écoles chrétiennes (a fait sa profession religieuse sur son lit de mort) ;
- Frère Jean-Baptiste (Jean-Baptiste Bédard, fils de Siméon Bédard) de la communauté des Jésuites (en mission en Chine) ;
- Frère Gaston (Yvan Laroche, fils d’Henri Laroche) de la communauté des Frères des écoles chrétiennes ;
- Frère Edmond (Edmond Lafleur, fils de Joseph-Jean Lafleur) de la communauté des Frères oblats de Marie-Immaculée ;
- Frère Gérard (Gérard Bédard, fils de Siméon Bédard) de la communauté des Jésuites ;
- Frère Méréal (Arthur Lambert) des Frères de l’instruction chrétienne (en Angleterre) ;
- Luc Lafleur ;
- M. l’abbé Édouard Bourret 1916 ;

- M. l'abbé Adrien Lanouette 1925 ;
- M. l'abbé Georges-Albert Lacroix 1937 ;
- Wilfrid Larue ;
- Israël Laroche.

Liste des prêtres

- Frère Marcel (Marcel Dion, fils de Bernard Dion) de la communauté des Frères des écoles chrétiennes (professeur au Collège de L'Islet), deviendra prêtre ;
- Philippe Anger (25 avril 1780-28 novembre 1838). Il était le fils de Michel Anger et de Marguerite Bergeron. Il a été ordonné prêtre le 1^{er} juin 1872. Il fut vicaire à Charlesbourg, curé de Notre-Dame-de-Foy, curé de Saint-Joseph-de-Lévis. Il fut inhumé dans le sanctuaire de l'église paroissiale ;
- François Pilote (4 octobre 1811-5 avril 1886) prêtre catholique et éducateur ¹⁸⁵ ;
- François-Xavier Méthot (10 août 1838-26 février 1906) était le fils de Joseph Méthot et de Marguerite Angers. Il fut ordonné prêtre à Québec le 21 septembre 1861 ¹⁸⁶ ;
- François-Alfred Bergeron (20 janvier 1843-20 septembre 1931) était le fils de David Bergeron et de Julie Martineau. Il fut ordonné prêtre à Québec le 6 juin 1868 ¹⁸⁷ ;
- Louis-Zoël Lambert (29 octobre 1846-29 octobre 1928) était le fils de Léon Lambert et de Cécile Desrochers. Il fut ordonné prêtre à Québec le 7 juin 1873 ¹⁸⁸ ;
- Joseph-Alphonse-Apollinaire Gingras (7 mars 1847-19 mars 1935) était le fils de Joseph Gingras, cultivateur, et d'Adélaïde Côté ¹⁸⁹ ;
- Chanoine Wilbrod LaRue (1^{er} janvier 1872-15 juin 1947) était le fils d'Edmond LaRue et d'Henriette Lambert. Il fut ordonné prêtre à Saint-Michel de Sherbrooke le 17 juillet 1898 par M^{gr} Larocque ¹⁹⁰ ;
- Armand Bergeron (1^{er} novembre 1875-2 décembre 1944) était le fils de Charles Bergeron et d'Elzire Lafleur. Il fut ordonné prêtre le 24 mai 1903 ¹⁹¹ ;
- Joseph-I Laroche (22 mars 1885 -...) était le fils du Chevalier Napoléon Laroche et d'Elmina Martineau. Il fut ordonné prêtre le 21 mai 1911 et fut vicaire à Montmagny en 1911, à saint-Malo en 1914, curé de Notre-Dame-de-la-Garde en 1920. Curé fondateur de la paroisse de Saint-Joseph de Québec en 1925 ;
- Philippe Dubois, o.m.i. (13 octobre 1907- ...) ;

- Georges-Albert Lacroix (3 mai 1909-25 février 1984) était le fils de Philippe Lacroix et d'Alice Garneau ainsi que le petit-fils de Damase Garneau et de Georgianna Noël de Tilly. Il fut ordonné prêtre le 2 mai 1937. Il fut professeur au Collège de Lévis et vicaire à Saint-Louis de Lotbinière ;
- Charles Beaudet, p.b. (23 novembre 1914-...);
- Émilien Lacroix, p.b. (9 juillet 1919-...);
- Pierre Aubin, père missionnaire du Sacré-Cœur. En 1958, le père Pierre Aubin, fils de Marguerite Montreuil et d'Achille Aubin, est entré dans la congrégation des Missionnaires du Sacré-Coeur, maison établie sur la rue Sainte-Ursule à Québec ;
- Luc Lafleur, père du Sacré-Cœur, ordonné prêtre en 1960. Il oeuvre en République dominicaine.

Liste des religieuses

- Sœur St-Hégésippe (Rosilda Croteau, fille d'Hégésippe Croteau) de la congrégation de Notre-Dame ;
- Sœur Marie de la Visitation (Élise Croteau, fille d'Hégésippe Croteau) de la congrégation de Marie-Immaculée ;
- Sœur Marie-Madeleine (Fridoline Croteau, fille d'Hégésippe Croteau) de la congrégation des Petites Filles de Saint-Joseph ;
- Sœur Thérèse du St-Sacrement (Corinne Daigle, fille de Georges-Alf. Daigle) de la congrégation des Sœurs de Saint-Louis de France ;
- Sœur St-Paul de la Croix (Obéline Côté, fille de Joseph Côté) de la congrégation des Sœurs de l'Espérance ;
- Sœur Ignace de Loyola (Régina Côté, fille de Joseph Côté) de la congrégation des Dominicaines de l'Enfant-Jésus ;
- Sœur Marie de Ste-Flore d'Auvergne (Françoise Dion, fille de Bernard Dion) garde-malade graduée de l'université, de la congrégation des Sœurs du Bon-Pasteur de Québec ;
- Sœur Marie St-Josaphat (Armelle Lambert, fille de Josaphat Lambert) de la congrégation des Sœurs de Jésus-Marie à Sillery ;
- Sœur Ste-Marie Wilfrid (Adrienne Laroche, fille de Léonidas Laroche) de la congrégation de Notre-Dame ;
- Sœur St-Raoul (Jeanne Laroche, fille de Léonidas Laroche), de la congrégation de Notre-Dame ;
- Sœur Ste-Bernadette (Bernadette Laroche, fille de Léonidas Laroche), de la congrégation des Sœurs de la Charité ;

- Sœur Marie-Gérard Majella (Bernadette Bergeron, fille de Xénophon Bergeron) de la congrégation des Petites Franciscaines de Marie, à Baie-Saint-Paul ;
- Sœur Ste-Thérèse de Lisieux (Yvonne Bergeron, fille du D^r Robert Bergeron) des Sœurs de la Charité de Québec ;
- Sœur Ste-Thérésina (Germaine Bergeron, fille du D^r Robert Bergeron) de la communauté des Sœurs de la Charité de Québec ;
- Sœur Henriette (Yvonne Dubois, fille d'Edmond Dubois) de la congrégation des Sœurs du Saint-Nom de Jésus ;
- Sœur Marie-Delphine (Adrienne Bergeron, fille de Thomas Bergeron), de la congrégation des Sœurs du Bon-Pasteur à Québec ;
- Sœur Marie Aubin (Alphéda Aubin, fille d'Eugène Aubin) du Couvent de Sainte-Anne à Lachine ;
- Sœur Ste-Bernadette (Marie-Anne Gosselin, fille de Joseph Gosselin) de la congrégation des Sœurs de Saint-Damien ;
- Sœur Marie-Théophane (Marie-Louise Bergeron, fille d'Édouard Bergeron) de la congrégation des Sœurs de l'Espérance ;
- Sœur Marie-Tharcisius (Marie-Rose Bergeron, fille de Barthélemy Bergeron) de la congrégation des Sœurs de l'Espérance à Sillery ;
- Sœur St-Bernard (Estelle Laroche, fille de Cyrénus Laroche) de la congrégation des Sœurs de Notre-Dame-des-Anges ;
- Sœur St-Philias d'Alexandrie (Simone Normand, fille de Philias Normand) de la congrégation de Notre-Dame ;
- Sœur St-Antoine de Padoue (Anna-Marie Méthot, fille d'Henri Méthot) de la congrégation des Religieuses hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Lévis ;
- Sœur Anne-Marie (Annette Laroche, fille de Cyrénus Laroche) de la congrégation des Filles consolatrices du Divin-Cœur ;
- Sœur St-Clément-Marie (Louisiana Bergeron, fille de Clément Bergeron) de la congrégation des Sœurs de Notre-Dame du Bon-Conseil ;
- Sœur Marie du Bon-Secours (Rosilda Bergeron, fille de Clément Bergeron) de la congrégation des Sœurs de Notre-Dame du Bon-Conseil ;
- Laurentienne Lambert, fille de Josaphat Lambert, de la congrégation Jésus-Marie.

*Annexe 4***Liste chronologique des marguilliers de Saint-Antoine
avec la date de leur entrée en fonction**

- 1873 : Louis Marchand ;
1874 : Isaië Dion ;
1875 : Rémi Bergeron ;
1876 : François-Xavier Moreau ;
1878 : Jean-Baptiste Charest ;
1879 : Godfroid Roger ;
1880 : Téléspore Côté ;
1881 : Cyrille Gingras ;
1882 : Léon Lafleur ;
1883 : Lazare Martineau ;
1884 : Cyrille Garneau ;
1885 : Joseph Aubin ;
1886 : Jean-Baptiste Bédard ;
1887 : Clément Bergeron, M. Méthot, François-Xavier Demers ;
1888 : Joseph Fréchette ;
1889 : Isaïe Côté ;
1890 : Téléspore Laroche ;
1891 : Honoré Rousseau (franc tenancier de la paroisse) ;
1892 : Jean-Baptiste Noël ;
1893 : Damase Garneau (franc tenancier) ;
1895 : Napoléon Gingras (franc tenancier) ;
1896 : Théophile Legendre, Téléspore Lamontagne ;
1897 : Napoléon Marchand, Ferdinand Côté ;
1898 : Georges Dion ;
1899 : Georges Bergeron ;
1900 : William Laroche ;
1901 : Firmin Marion ;
1902 : Odilon Lauriault ;
1903 : Barthélemie Payeur ;
1904 : Charles Côté ;
1905 : Charles Bergeron ;
1906 : Firmin Dion ;
1907 : Alphé Aubin ;
1908 : Edouard Desrochers ;
1909 : Siméon Dubois ;

- 1910 : Zéphirin Moreau ;
1911 : Napoléon Coulombe ;
1912 : Théodore Genest ;
1913 : Louis Rousseau ;
1914 : Eleusippe Marchand ;
1920 : Ludger Lafleur ;
1921 : Philias Aubin ;
1922 : Edouard Bergeron ;
1923 : Arthur Méthot ;
1924 : Napoléon Laroche ;
1925 : J. Robert Bergeron ;
1926 : Omer Aubin ;
1927 : Napoléon Bédard ;
1928 : Eugène Fortier ;
1929 : Apollinaire Laroche ;
1930 : Eugène Fortier ;
1931 : Gaudiose Genest ;
1932 : Omer Garneau ;
1933 : Victorien Croteau ;
1934 : Joseph Fréchette ;
1935 : Philémon Dionne ;
1936 : Anselme Laroche ;
1937 : Léonidas Bédard ;
1938 : Gédéon Rousseau ;
1939 : Henri Méthot ;
1940 : Omer Gingras ;
1941 : Eugène Aubin ;
1942 : Joseph Houde ;
1943 : Joseph Côté ;
1944 : Adelphe Marchand ;
1945 : Pierre Laroche ;
1946 : Eugène Aubin ;
1947 : Damase Garneau ;
1948 : Philippe Lacroix ;
1949 : Antonio Dubois ;
1950 : Arthur Aubin ;
1951 : Antoine Lauriault ;
1952 : Polycarpe Laroche ;
1953 : J.-Paul Noël ;
1954 : Charles-Léon Rousseau ;
1955 : Martin Bédard ;

- 1956 : Albert Lefèbvre ;
1957 : Jules Méthot ;
1958 : Charles Genest ;
1959 : Gérard Aubin ;
1960 : Léopold Bergeron ;
1961 : Désiré Bergeron ;
1962 : Rigobert Genest ;
1963 : Amédée Côté ;
1964 : Raymond Gingras ;
1965 : Oscar Gingras ;
1966 : Louis-Philippe Lacroix, Raymond Gingras, Jules Bédard, Émile Boisvert, Oscar Gingras, Jules Aubin ;
1967 : Roland Genest, Roland Caron ;
1968 : Guy Gingras, J.-Marc Laroche ;
1969 : J.-Marc Bergeron, Aurélien Gingras ;
1970 : Théodore Genest, Henri Rousseau, Jean-Marc Laroche, Guy Gingras, Aurélien Gingras, Jean-Marc Bergeron ;
1971 : Aurélien Gingras, Jean-Marc Bergeron, Théodore Genest, Henri Rousseau, Philippe Côté, Réal Boudreau ;
1972 : Théodore Genest, Henri Rousseau, Philippe Côté, Réal Boudreau, Désiré Bédard, Paul-Eugène Bergeron ;
1973 : Réal Boudreau, Philippe Côté, Paul-Eugène Bergeron, Désiré Bédard, Donat Aubin, Émilio Lambert ;
1974 : Paul-Eugène Bergeron, Désiré Bédard, Donat Aubin, Émilio Lambert, Antonio Labrecque, Léo Genest ;
1975 : Donat Aubin, Émilio Lambert, Antonio Labrecque, Léo Genest, Maurice Dubois, Paul-Émile Roussel ;
1976 : Antonio Labrecque, Léo Genest, Maurice Dubois, Paul-Émile Roussel, Maurice Gingras, Thérèse Dumas ;
1977 : Maurice Dubois, Paul-Émile Roussel, Maurice Gingras, Thérèse Dumas, Willie Houde, Alphonse Martel ;
1978 : Maurice Gingras, Thérèse Dumas, Willie Houde, Alphonse Martel, Simon Daigle, André Lambert ;
1979 : Willie Houde, Alphonse Martel, Simon Daigle, André Lambert, Ronald Belzile, Lucien Côté ;
1980 : Simon Daigle, André Lambert, Ronald Belzile, Lucien Côté, Jean-Guy Genest, Armand Lemay ;
1981 : Ronald Belzile, Lucien Côté, Jean-Guy Genest, Armand Lemay, Benoît Côté, Fernand Bergeron ;
1982 : Jean-Guy Genest, Armand Lemay, Benoît Côté, Fernand Bergeron, Léon Aubin, Étienne Tousignant ;

- 1983 : Benoît Côté, Fernand Bergeron, Léon Aubin, Étienne Tousignant, Roger Allard, Laurent Carré ;
- 1984 : Léon Aubin, Étienne Tousignant, Roger Allard, Laurent Carré, Gaston Bolduc, Luc Bédard ;
- 1985 : Roger Allard, Laurent Carré, Gaston Bolduc, Luc Bédard, Raymond Bergeron, Lise Gingras-Ouellet ;
- 1986 : Gaston Bolduc, Luc Bédard, Raymond Bergeron, Lise Gingras-Ouellet, Jean-Paul Désy, Paul Lafleur ;
- 1987 : Raymond Bergeron, Lise Gingras-Ouellet, Jean-Paul Désy, Paul Lafleur, Yvan Robichaud, Colette Lambert ;
- 1988 : Jean-Paul Désy, Paul Lafleur, Yvan Robichaud, Colette Lambert, Jacques Lavoie, Marcel Bergeron ;
- 1989 : Yvan Robichaud, Colette Lambert, Jacques Lavoie, Marcél Bergeron, Égide Bergeron, Claire M. Lambert ;
- 1990 : Jacques Lavoie, Marcel Bergeron, Égide Bergeron, Claire M. Lambert, Gilles Garneau, Guy Genest ;
- 1991 : Égide Bergeron, Claire M. Lambert, Gilles Garneau, Guy Genest, Raymond Dumas, Jean Blanchet ;
- 1992 : Gilles Garneau, Guy Genest, Raymond Dumas, France Huard, René Lévesque, Alonzo Le Blanc ;
- 1993 : Raymond Dumas, France Huard, René Lévesque, Alonzo Le Blanc, Pierre Chalifour, Paul-Yvon Dumais ;
- 1994 : René Lévesque, Alonzo Le Blanc, Pierre Chalifour, Paul-Yvon Dumais, Monique Bédard-Dumas, Arlène DeBeaurivage ;
- 1995 : Pierre Chalifour, Paul-Yvon Dumais, Monique Bédard-Dumas, Arlène DeBeaurivage, Raymond Roux, René Lévesque ;
- 1996 : Monique Bédard-Dumas, Arlène DeBeaurivage, Raymond Roux, René Lévesque, Clémence Aubin, Louise Simard, Jacques Beaulieu (président) ;
- 1997 : Raymond Roux, René Lévesque, Clémence Aubin, Louise Simard, Guy Lafleur, Brigitte Lacoursière, Jacques Beaulieu (président) ;
- 1998 : Clémence Aubin, Louise Simard, Guy Lafleur, Brigitte Lacoursière, Diane Désy, Michel Lambert, Jacques Beaulieu (président) ;
- 1999 : Brigitte Lacoursière, Diane Désy, Michel Lambert, Alain Dubois, Robert Boucher, Jean-Paul Désy, Jacques Beaulieu (président) ;
- 2000 : Diane Désy, Michel Lambert, Robert Boucher, Jean-Paul Désy, Raymonde Binet, Alain Dubois, Jacques Beaulieu (président) ;
- 2001 : Alain Dubois, Robert Boucher, Jean-Paul Désy, Charles Boucher, Raymonde Binet, Michel Lambert, Jacques Beaulieu (président) ;
- 2002 : Jean-Pierre Lacoursière et Robert O'Farrell remplacent Robert Boucher et Jean-Paul Désy.

Secrétaires

1973 à 1986 : Mozart Marchand ;

1986 à 1989 : Angèle Côté ;

1989 à 2001 : Diane Bourget.

Un Recensements

Année	Nombre de personnes
1900	1 357 personnes dont 236 familles 11 familles habitent avec une autre famille 415 non-communiants 20 maisons sont inhabitées
1902	1 421 personnes
1931	950 personnes
1940	1 098 personnes 114 cultivateurs 23 propriétaires de lots à bois 80 propriétaires de maisons (35 dans Les Fonds)
1948	825 communiants et 398 non-communiants/ 1 223 personnes
1949	960 communiants et 300 non-communiants/ 1 260 personnes
1950	1 300 personnes
1951	1 004 communiants et 263 non-communiants 1 267 personnes
1952	940 communiants et 294 non-communiants 1 234 personnes
1953	1 027 communiants et 238 non-communiants 1 265 personnes

1954	1 028 communians et 240 non-communians 1 268 personnes
1955	1 036 communians et 211 non-communians 1 247 personnes
1956	1 033 communians et 218 non-communians 1 251 personnes
1957	1 052 communians et 190 non-communians 1 242 personnes
1959	1 030 communians et 192 non-communians 1 222 personnes
1960	1 025 communians et 195 non-communians 1 220 personnes
1961	920 communians et 260 non-communians 1 180 personnes
1962	985 communians et 165 non-communians 1 150 personnes
1963	979 communians et 124 non-communians 1 103 personnes
1968	875 communians et 170 non-communians 1 045 personnes
1969	949 communians et 150 non-communians 1 099 personnes
1996	1 381 personnes
2001	1 417 personnes

Sources : *Livres de prônes*, Saint-Antoine-de-Tilly, 8 octobre 1899.

NOTES

- 2 Roch SAMSON, *Histoire de Lévis-Lotbinière*, p. 101.
- 3 Cette liste est incomplète, car elle ne contient pas toutes les familles et elle oublie celles qui habitaient à Saint-Antoine mais dont la terre se trouve maintenant dans la paroisse de Saint-Apollinaire.
- 4 Liste dressée par Raymond GINGRAS.
- 5 La ferme est aujourd'hui exploitée par Rémy Bergeron, le petit-fils de Jean-Marc.
- 6 Selon un acte notarié, la terre fut cédée à Louis Larocbe, dans la seigneurie de Monsieur de Léry, qui, semble-t-il, habitait à Québec en 1788. Sources : Rollande BÉDARD et Fernand BERGERON.
- 7 Le nom Dion vient de Guyon. François Dion épousa Marie-Catherine Bergeron le 26 février 1759 à Saint-Antoine-de-Tilly. Quelques mois plus tard, les Anglais occupaient l'église et prenaient des récoltes. On sait aussi que leur première maison dans le chemin Bois-Clair était une maison en bois de 40 pieds sur 22 avec une grange et une étable de 70 pieds sur 20 et qu'elle possédait une couverture en paille.
- 8 Gilles CROTEAU, *Les unités spontanées de groupement à Saint-Antoine-de-Tilly*, p. 11.
- 9 René CROTEAU, *Saint-Antoine-de-Tilly, esquisse de monographie sociologique*, p. 22.
- 10 Jean PROVENCHER, *Les Quatre Saisons dans la vallée du Saint-Laurent, Les Éditions du Boréal*, p. 14-15.
- 11 Canton. Voisinage. Les familles Aubin demeurent dans le voisinage, les uns près des autres, dans le même secteur. Narcisse-Eutrope DIONNE, *Le parler populaire des Canadiens français*, p. 119.
- 12 CFT. Coll. LA. Informatrice : Éliane AUBIN et CFT. Coll. LDM. Informatrice : Marguerite Montreuil-AUBIN.
- 13 Informations tirées de *L'Écho paroissial*, feuillet d'information imprimé et distribué par le département de la publicité des cercles Lacordaire et Sainte-Jeanne d'Arc de Saint-Antoine-de-Tilly.
- 14 Pour consulter la liste de tous les maires, voir l'annexe 2.
- 15 *Procès-verbaux*, Saint-Antoine-de-Tilly, 1920 à 1922.
- 16 Pour voir la liste des secrétaires-trésoriers, consulter l'annexe 2.
- 17 BERGERON GAGNON INC., *Le patrimoine de Saint-Antoine-de-Tilly*, p. 26 et 27.
- 18 *La petite histoire des paroisses de la Fédération des Cercles de Fermières*.
- 19 BERGERON GAGNON INC., *Le patrimoine de Saint-Antoine-de-Tilly*, p. 27.
- 20 *Délibérations de 1855 à 1870*.
- 21 *Procès-verbaux*, Saint-Antoine-de-Tilly, 1916 à 1952.
- 22 *Avis publics*, 1949.
- 23 Au départ, les volontaires devaient être âgés d'au moins 18 ans et d'au plus 44 ans. Ils devaient mesurer au moins cinq pieds et trois pouces et avoir un tour de poitrine de 33 pouces et demi. Pour être accepté, un homme marié devait obtenir le consentement de son épouse. En 1917, on diminua les exigences afin de recruter le plus de soldats possible. On accepta aussi les hommes de petite taille, les borgnes, les pieds plats, ceux qui avaient perdu une oreille, les amputés d'un ou de doigts ou d'orteils. Peu de temps après, la loi de la conscription fut votée. Gérard FILTEAU, *Le Québec, le Canada et la guerre 1914-1918*.

- 24 Ces événements provoquèrent la colère de la population. Informations tirées d'un dépliant préparé par le comité « Québec, printemps 1918 » pour sa campagne de financement en 1984.
- 25 Gérard FILTEAU, *Le Québec, le Canada et la guerre 1914-1918*.
- 26 *Délibérations 1902 à 1920*.
- 27 Selon Anna GINGRAS.
- 28 Certains renseignements proviennent des *Livres de prônes*.
- 29 D'après Paul-Émile DAIGLE.
- 30 CFT. Coll. LA. Informateurs : Anita AUBIN et Henri ROUSSEAU.
- 31 CFT. Coll. LDM. Informateurs : Guy GINGRAS et Marie-Paule LAMBERT.
- 32 CFT. Coll. LA. Informatrice : Éliane AUBIN et CFT. Coll. LDM. Informatrice : Marguerite MONTREUIL-AUBIN.
- 33 *L'Écho paroissial*, vol. 2, no 8 (août 1958), Saint-Antoine-de-Tilly, p. 5.
- 34 *L'Écho paroissial*, vol. 3, no 5 (mai 1959), Saint-Antoine-de-Tilly, p. 5.
- 35 CFT. Coll. LA. Informatrice : Amabilis LAROCHE-JANVIER.
- 36 Nos recherches ne nous ont pas permis d'établir si des citoyens de Saint-Antoine-de-Tilly ont participé à la défense du Vatican avec les zouaves pontificaux et si certains ont participé à la Guerre des Boers ou à celle de 1914-1918.
- 37 Selon Marie LAUZÉ du journal *Le Peuple*.
- 38 « Vétérans de la Seconde Guerre mondiale », article paru dans *Le Soleil*.
- 39 M. Lapointe avait mentionné qu'il était très fier de participer à une telle fête. « Les progrès considérables qu'ont connus la province et le Canada sont dus aux traditions, aux coutumes et à la persévérance de nos ancêtres, avait-il dit. Il faut continuer à travailler de la sorte. »
« St-Antoine-de-Tilly fête ses 250 ans de fondation » dans *L'Action Catholique* (9 juin 1952).
- 40 « Le député provincial, M. René Bernatchez, a déclaré que des fêtes semblables démontrent la vitalité de notre peuple. Il a rendu hommage à ces valeureuses familles de pionniers et en particulier à celle de François Pilote, originaire de Saint-Antoine, fondateur du collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière et de la première école [d'agroculture] au Canada. »
« St-Antoine-de-Tilly fête ses 250 ans de fondation » dans *L'Action Catholique* (9 juin 1952).
- 41 « À la table d'honneur, on remarque les personnes mentionnées, mais aussi l'abbé Arthur Ferland, l'abbé Georges-Albert Lacroix, Mme Hugues Lapointe, Mme René Bernatchez, Mme Alexandre Laroche, Mme Jules Méthot, Mme Antoine Lauriault, Adalbert Genest, président de la Commission scolaire, et son épouse, Arthur Aubin et son épouse, Raymond Croteau et son épouse, Gérard Aubin et son épouse, Léon Lambert et son épouse, Philibert Bédard et son épouse, Isaïe Rousseau et son épouse. Le maître de cérémonie était Gilles Croteau. »
« St-Antoine-de-Tilly fête ses 250 ans de fondation » dans *L'Action Catholique*, le 9 juin 1952.
- 42 Pendant la messe solennelle, le curé Fortier fit un retour historique sur Saint-Antoine : « Les premiers colons, dit-il, ont été les gardiens de notre foi et de notre langue. C'est à eux que nous devons notre précieux héritage. Sans leur courage, sans leur confiance dans l'avenir, que serions[-nous] devenus ? »
« St-Antoine-de-Tilly fête ses 250 ans de fondation » dans *L'Action Catholique* (9 juin 1952).

- 43 Sur la plaque, on peut lire « 1702-1952. Souvenir du deux cent cinquantième anniversaire de la paroisse de St-Antoine de Tilly ». « St-Antoine-de-Tilly fête ses 250 ans de fondation » dans *L'Action Catholique* (9 juin 1952).
- 44 D'après les *Livres de prônes* et CFT. Coll. CB. Informateurs : Annette FERLAND et Hilaire BERGERON.
- 45 *Procès-verbaux à partir de 1952 de Saint-Antoine-de-Tilly*.
- 46 Informations tirées du texte de Louis-Guy DANSEREAU (mot de bienvenue aux visiteurs).
- 47 Jean PROVENCHER, *Les Quatre Saisons dans la vallée du Saint-Laurent*, Les Éditions du Boréal, p. 58 à 61.
- 48 Tolfrey, un aristocrate au Bas-Canada (1979) : 137 s., présentation de P. L. Martin.
- 49 Plusieurs informations proviennent de Gérard GOYER.
- 50 En 1984, le premier conseil d'administration du centre communautaire était composé de Gilles Lafleur, président ; Gérard Goyer, secrétaire ; Alains Dubois, trésorier ; Michel Cauchon, Louis Germain, André Drolet et Raymond Rousseau. Informations recueillies auprès de Gérard GOYER.
- 51 Le troisième dimanche du mois d'août 1970, la route 3 fut complètement bloquée par les manifestants, ce qui attira de nombreux représentants des médias : journalistes de la radio, de la télévision et de la presse écrite.
- 52 Ce comité comprenait Léon Aubin, président ; Maurice Breton, vice-président ; Armand Lemay, secrétaire ; et Robert Linteau, directeur du recrutement.
- 53 Le conseil d'administration élu se composait des membres suivants : Richard Croteau, Armand Lemay, Louis-Guy Dansereau, Robert Linteau, André Laroche, Maurice Breton, Égide Bergeron, Léon Aubin et Lise Croteau. Le conseil de direction était formé des personnes suivantes : Léon Aubin, président ; Robert Linteau, vice-président ; Maurice Breton, vice-président ; Armand Lemay, secrétaire ; Lise Croteau, trésorière.
- 54 D'après Léon AUBIN.
- 55 *Livres de prônes*.
- 56 Michel L'HÉBREUX, *Une merveille du monde. Le Pont de Québec*, p. 112.
- 57 Michel L'HÉBREUX, *Une merveille du monde. Le Pont de Québec*, p. 177.
- 58 La toponymie de Saint-Antoine-de-Tilly en 1972

Ancien nom Nouveau nom

Route Marie-Victorin	Route Marie-Victorin
Village Saint-Antoine-de-Tilly	Chemin de Tilly
Chemin Les Fonds	Rue de la Promenade
Rang Bois Clair	Chemin Bois-Clair
Rang La Plaine et Pincourt	Chemin des Plaines
Route Rousseau	Route des Bouleaux
Route Marion	Route de la Colline
Route de l'église	Route de l'Église
Côte de l'église	Côte de l'Église
Route Les Fonds	Route des Rivières
Route Filteau	Route de l'Érablière
Place Garneau	Place Garneau
Rue Gingras	Rue des Lilas
Rue Pesant	Rue des Champs
Rue Trudel	Rue de la Falaise

Terrasse des Chênes	Terrasse des Chênes
Chemin du Quai	Chemin du Quai
Route Cayer	Route des Jardins

Sources : *Procès-verbaux de Saint-Antoine-de-Tilly*.

- 59 *Délibérations 1921 à 1931*.
- 60 *Délibérations 1932 à 1947*.
- 61 *Règlements 1 à 85*, Saint-Antoine-de-Tilly.
- 62 Pendant la construction de leur résidence familiale, Anna Boisvert-Lambert, mariée et mère de famille, enseignait dans la cuisine d'été de la famille Dionne au village. Anna enseignait même en étant mariée, ce qui n'était pas vraiment la coutume à l'époque.
- 63 BERGERON GAGNON INC., *Le patrimoine de Saint-Antoine-de-Tilly*, p. 27.
- 64 CFT. Coll. LDM. Informatrice : Marie-Paule LAMBERT-GINGRAS.
- 65 *Livre de prônes*, Saint-Antoine-de-Tilly, du 8 octobre 1899 au 22 mai 1904.
- 66 *L'Écho paroissial*, vol. 2, no (11 novembre 1958), Saint-Antoine-de-Tilly.
- 67 *Procès-verbaux*, Saint-Antoine-de-Tilly, à partir de 1952.
- 68 CFT. Coll. LDM. Informatrice : Marguerite MONTREUIL-AUBIN.
- 69 Auparavant, le 5 octobre 1970, Jos-Henri Laroche était chef des pompiers et Émilio Genest était gardien de l'équipement incendie. Ces deux hommes étaient autorisés à conduire le camion à incendie une fois par semaine. Sur le camion, on pouvait lire « Municipalité de Saint-Antoine-de-Tilly », un lettrage effectué par Jean Linteau.
- 70 Dans les *Livres de prônes*, on retrouve différents événements qui touchent la vie des gens de Saint-Antoine. Il faut savoir que le prône est préparé par le curé et c'est aussi par le prône que les fidèles apprennent différentes informations touchant la vie extérieure de l'Église. On y retrouve des informations concernant la vie paroissiale, les événements religieux, les différentes obligations de la vie chrétienne, des communiqués, des recommandations, des reproches ou des encouragements. Il est navrant de constater qu'avant 1892, les *livres de prônes* de Saint-Antoine-de-Tilly sont introuvables (une note de B. Robin et A. Blanchet, prêtres).
- 71 Au début du XX^e siècle, la fabrique avait fait pour « dix mille piastres » de réparations ; cette dette fut payée totalement en 1902. La fabrique s'endetta de nouveau de « cinq mille six cents piastres ». Il en restait encore environ trois mille... Cette dette ne pourrait pas être payée avant 1920-1925 à moins qu'un grand nombre de bancs rentrent à la fabrique. Auparavant, en 1896, on avait vendu un tableau afin de payer la dette considérable de l'église et on avait placé une copie de ce tableau à la place de l'original.
- 72 Un deuxième lavage sera effectué en 1926.
- 73 La traduction a été effectuée par M. Alonzo Le Blanc, à Saint-Antoine-de-Tilly, le 18 octobre 2001. À noter que, sur la plaque, quelques lettres étaient illisibles à certains endroits. Ces lettres sont soulignées dans la version latine du texte.

ANN_ MINI MCMII

LEO XIII SEDE RO_NO GLORIOSE REGNANTE

LUDOVIC_N BEGIN EPISCOPO QUEBEC ENSI

REGNANTE IN ANGLIA EDUARD VII

GUBERNATURE LORD MINTO

PAROCHO ALBERTO ROULEAU

HIC PRIMUS LAPIS NOVAE PORTICUS
 ADDITAE ANTIQUAE ECCLESIAE SANCTI
 ANTONU POSITU_ EUIT DIE VIGE_ SIMO
 PRIMO JUNU A_ PAROOLLA DICTO
 ADJUVANTE JOS ST HILAIRE CONTRACTORE
 NAP MARCHAND ISAI COTE
 NOMINA MAGISTRUM ECCLESIAE
 GEORGIUS BERGERON G LAROCHE
 FIR MARION
 NOMINA UP FICORUM
 FLAVIUS DORVAL AEDIFICATOR
 LAZARE MARCHAND OS LORTIE MOISE
 LOPTIE NAP COTE J.B. GARNEAU
 LED GARNEAU STEPH. LAFUR T. GROLEAU
 OPIFIPES

P.J.O. LAURIAULT MD FECIT

- 74 Claude BERGERON, *Étude d'un bâtiment*, p. 3.
 75 Hilaire BERGERON, *Notes manuscrites*.
 76 BERGERON GAGNON INC., *Le patrimoine de Saint-Antoine-de-Tilly*, p. 27.
 77 L'autre enfant Jésus faisant partie du groupe est en plâtre et a été restauré par Michel Bergeron en 1995.
 78 Renseignements fournis par Claire BERGERON.
 79 CONNÉTABLE. Commissaire de haute police, suisse, homme chargé de faire la police dans l'église. Narcisse-Eutrope DIONNE, *Le parler populaire des Canadiens français*.
 80 Renseignements recueillis par Léon AUBIN.
 81 Collaboration spéciale d'Alonzo LE BLANC.
 82 Pour consulter la liste des marguilliers, voir l'annexe 4.
 83 *Livre de prônes*, Saint-Antoine-de-Tilly, du 8 octobre 1899 au 22 mai 1904.
 84 Des gueules au lion rampant d'argent, armé et lampassé d'or, tenant une croix croisettée d'or. Les armoiries des Legardeur du Canada ont été enregistrées le 20 septembre 1694. L'écu que l'on retrouve à cet endroit nous montre un lion « d'assez mauvaise mine » qui tient entre ses pattes une croix de procession avec sa hampe. C'est ce blason qui aurait été porté par la famille Legardeur. La croix apparaissant sur la plaque n'est pas recroisettée, elle est plutôt simple, de procession et ancrée. On peut voir des parties de ce blason dans les armoiries des autres familles qui ont été liées aux Legardeur, comme les de Gaspé et les Chaussegros de Léry. Robert PICHETTE, *La plaque armoriée*, p. 7 à 11.
 85 Traduction retrouvée dans Julie NOËL DE TILLY, *Histoire de la seigneurie de Tilly*, p. 35.
 86 Comme Joseph Grenon ne savait pas écrire, son nom figure peut-être sur la pierre parce qu'il était le premier marguillier en exercice le 26 juillet 1721.
 87 D'après Alonzo LE BLANC.
 88 D'après les notes manuscrites de Hilaire BERGERON.
 89 Ordre des Pères du premier Concile plénier de Québec, *Appendice au rituel romain*, p. 155 à 157.
 90 La dévotion de l'Angélus devait être pratiquée le matin, le midi et le soir, sauf durant le temps pascal, pour rappeler le mystère de l'Incarnation. L'usage de faire sonner les cloches pour avertir le peuple qu'il était temps de réciter cette prière

remonterait à nul autre que le roi de France Louis XI qui régna durant les années 1400. Ce triple angélus quotidien visait à rappeler à tous les fidèles qu'ils devaient arrêter leurs activités, même s'ils se trouvaient au travail, loin de la maison, afin de se recueillir et de procéder à la récitation prescrite. Autrement, sans ce signal sonore, beaucoup de gens distraits auraient peut-être passé outre, involontairement, à leur devoir de chrétien. Hector GRENON, *Us et coutumes du Québec*, p. 169 à 184.

- 91 Ordre des Pères du premier Concile plénier de Québec, *Appendice au rituel romain*, p. 158 à 161.
- 92 Ordre des Pères du premier Concile plénier de Québec, *Appendice au rituel romain*, p. 163 à 165.
- 93 *Livre de prônes*, Saint-Antoine-de-Tilly, du 8 octobre 1899 au 22 mai 1904.
- 94 D'après Claire BERGERON et René BERGERON.
- 95 *Rapport de l'archiviste de la province de Québec pour 1933-1934*, p. 367.
- 96 CFT. Coll. LDM. Informatrice : Marguerite MONTREUIL-AUBIN.
- 97 Ordre des Pères du premier Concile plénier de Québec, *Appendice au rituel romain*, p. 227-228.
- 98 *Livre des prônes*, volume 2, Saint-Antoine-de-Tilly.
- 99 D'après René BERGERON.
- 100 Réjean BROUSSEAU, *L'encadrement paroissial*, p. 56.
- 101 CFT. Coll. LDM. Informateur : Louis-Philippe LACROIX.
- 102 CFT. Coll. CB. Informateurs : Annette FERLAND et Hilaire BERGERON.
- 103 Le curé Fortier a été au service des paroissiens pendant trente-trois ans.
- 104 Philippe Lacroix était aussi chargé du bon entretien des routes, des chemins et des fossés à Saint-Antoine-de-Tilly. Il fut, d'autre part, responsable d'une équipe de cantonniers. Durant la Première Guerre mondiale, plusieurs contrats de guerre furent octroyés à des usines de Québec, qui recrutaient des travailleurs. Comme il était plus payant d'avoir un emploi à Québec que d'exercer son métier de menuisier à sa boutique, Philippe Lacroix allait travailler en train à Québec.
- 105 CFT. Coll. LDM. Informateur : Louis-Philippe LACROIX.
- 106 CFT. Coll. LDM. Informateur : Louis-Philippe LACROIX.
- 107 CFT. Coll. LDM. Informateur : Louis-Philippe LACROIX.
- 108 John R. PORTER et Léopold DÉSY, *Calvaires et croix de chemins du Québec*, p. 134.
- 109 D'après Thérèse LAMBERT-VILLENEUVE.
- 110 Collaboration spéciale d'Alonzo LE BLANC.
- 111 La description de ce naufrage se trouve dans les pages consacrées aux catastrophes maritimes du chapitre 5.
- 112 Léopold DÉSY et J. R. PORTER, *Calvaires et croix de chemins du Québec* (1973) ; *Voyage de Pehr Kalm en Canada en 1749* (1977) : 430, traduction de Jacques Rousseau et de Guy Béthune, avec le concours de Pierre Morisset ; Gérard MORISSET, « *Chapelles de procession* », *Concorde*, 22 (juil.-août 1960).
- 113 Selon Alonzo Le Blanc, le lien entre le naufrage et le Calvaire se trouve confirmé par la généalogie des habitants du secteur. Des alliances entre les familles Dion et Aubin, puis entre les familles Aubin et Rousseau, omniprésentes dans le Bas-de-la-Paroisse, expliquent l'intérêt soutenu de ces gens envers le calvaire. Henriette Dion, fille de François-Xavier, épousa, en deuxième noces, le 21 janvier 1891, Philias Aubin, navigateur, père de Lucien et grand-père de Réal, pomiculteur et actuel propriétaire de la terre paternelle et de la grange octogonale située aussi dans

le Bas-de-la-Paroisse. Or, ce Philiàs était le frère d'Isaïe Aubin, tous deux fils de Michel Aubin, propriétaire de l'emplacement du calvaire. Par la suite, cette terre de pleine largeur fut divisée en deux, la partie ouest (lot no 6) devenant la propriété de la famille Rousseau : de Philippe, puis de son fils Émilien. Le calvaire se trouvait pratiquement sur la limite des deux terrains. Vers 1940, Isaïe Aubin vendit à son fils Ferdinand, pour la somme de 100 \$, l'emplacement où était situé le calvaire. En 1972, Ferdinand le déménagea sur son terrain, au lot no 2.

- 114 Apollinaire GINGRAS, *Au foyer de mon presbytère*, p. 61 et 62.
- 115 En considération du fait que seule la famille Aubin avait contribué depuis longtemps à son entretien, cette résolution avait pour effet de transférer au lot no 2, sur la propriété exclusive de monsieur Aubin, l'emplacement du calvaire ayant chevauché jusque-là cinquante pour cent du lot no 2 de Ferdinand Aubin et cinquante pour cent du lot no 6, propriété d'Émilien Rousseau. À l'été de la même année, l'élargissement de la route 132 devant empiéter sur le site du calvaire, on le déplaça légèrement vers le sud-est, afin qu'il soit clairement situé sur le lot no 2, c'est-à-dire sur la terre de Ferdinand Aubin. Celui-ci profita de la somme reçue du gouvernement en vertu de l'expropriation pour effectuer une importante rénovation du pavillon : poteaux neufs, piliers de béton, peinture de l'ensemble.
- 116 Une brève recherche faite par l'abbé Armand Gagné, archiviste du diocèse de Québec, confirme que les rénovations successives du calvaire ont été réalisées soit privément par la famille Aubin, soit grâce à des cotisations des voisins ou à des corvées paroissiales qui n'ont laissé aucune trace dans les rapports de la commission diocésaine autorisant légalement les travaux touchant les biens ecclésiastiques. Le 15 mai 1960, par exemple, le curé Fortier mentionnait simplement qu'on avait terminé la réparation de la couverture.
- 117 D'après Aurore BRETON.
- 118 Le 22 juin 1992, le conseil de la fabrique, par voie de résolution, demandait au conseil municipal de déclarer le calvaire monument historique, et ce, en vertu de la *Loi sur les biens culturels*. On confia alors au marguillier Alonzo Le Blanc le mandat de faire les démarches nécessaires auprès de la municipalité. Dès le 23 juin, ce dernier adressait une lettre au maire Serge Fradette afin de hâter la citation officielle. Au cours de la séance du 6 juillet 1992, le conseil recevait l'avis de motion du règlement citant le calvaire comme monument historique. Plus d'un an plus tard, après un second avis de motion donné le 4 octobre 1993, c'est sous l'administration du maire Jean-Luc Dehours que fut adoptée, le 6 décembre 1993, la résolution de citation. Prenant acte des attendus dont le principal est celui-ci : « parce qu'il s'agit d'un emplacement unique à caractère historique et patrimonial dont la conservation présente un intérêt public », sur proposition de Roger Lépine, appuyé par Brigitte Lambert, le conseil adopte le règlement No. 93-276 citant comme monument historique l'emplacement du calvaire et le calvaire lui-même.
- 119 BOIS DE CALVAIRE. Bois précieux. Par exemple, cet individu n'est certainement pas du bois de calvaire, c'est-à-dire qu'il est loin d'être un homme de valeur. Le bois « gossé » devait porter chance. Hector GRENON, *Us et coutumes du Québec*, p.169 à 184.
- 120 Certains renseignements sont tirés d'un article rédigé par Suzanne GERVAIS et paru dans un journal de langue française dont on ignore le nom et la date de parution. « À la mémoire de la famille Aubin de Saint-Nicolas et de Saint-Antoine-de-Tilly qui a érigé cette croix avant 1920 » (ex-voto ajouté en 1991 par Jean-Louis Houde, petit-fils d'Adéline Aubin). Les registres de la paroisse portent l'inscription du

- mariage d'Adélina, fille de Louis et de Desanges Moreau, avec Eugène Houde le 14 octobre 1895.
- 121 Informations recueillies auprès de Jean BERGERON et révision de la partie effectuée par Claire BERGERON.
- 122 Réjean BROUSSEAU, *L'encadrement paroissial*, p. 64.
- 123 D'après Rollande BÉDARD.
- 124 Réjean BROUSSEAU, *L'encadrement paroissial*, p. 65.
- 125 Réjean BROUSSEAU, *L'encadrement paroissial*, p. 65.
- 126 Chant propre à l'Église catholique romaine, qui constituait la partie principale de la musique sacrée.
- 127 Cécile Lambert se dévoua non seulement au chœur de chant, mais elle excellait dans l'animation des oeuvres paroissiales. Elle organisait fréquemment la présentation de spectacles. On dit qu'elle exerça sa profession d'organiste bénévolement de 1914 à 1920, puis avec un mince salaire jusqu'en 1947.
- 128 Émilien Lacroix était le fils de Philippe.
- 129 Les chantres étaient recrutés parmi les hommes adultes et les jeunes hommes, et ils devaient être capables de chanter convenablement la messe.
- 130 Il y avait un costume pour les cérémonies : une longue cape blanche pour les hommes et une noire pour les femmes, avec le signe des croisades, ornée de cinq croix rouges en l'honneur des cinq plaies de Jésus le Christ ; une croix potencée enchâssant quatre croisettes. Les dames portaient une mantille noire. On y ajoutait un bouton ou une décoration selon son titre. *Le Soleil*, 25 janvier 1998, article de Pierre Champagne, dans Marie Lise GINGRAS, *Wilbrod Bherer, Un grand Québécois*, p. 301.
- 131 Ses origines lointaines remontent même avant la période des Croisades dont la première fut levée en 1095. Les chrétiens d'Occident venaient en foule vénérer le tombeau du Christ dont la garde avait été confiée à des chanoines réguliers de l'Ordre de Saint-Augustin, qui était sous la direction du patriarche de Jérusalem. C'est de cette communauté que provient l'Ordre du Saint-Sépulcre. Marie Lise GINGRAS, *Wilbrod Bherer, Un grand Québécois*, p. 301 et 302.
- 132 Marie Lise GINGRAS, *Wilbrod Bherer, Un grand Québécois*, p. 301 à 304.
- 133 *Manuel des tertiaires*, p. 629.
- 134 *L'Écho paroissial*, volume 4, (7 octobre 1960), Saint-Antoine-de-Tilly, p. 5.
- 135 Hector Grenon, dans son ouvrage sur les us et coutumes de nos ancêtres, nous rappelle que l'évêque Forbin-Janson, de Nancy, en France, est venu en octobre 1841 planter une croix colossale au faite du Mont Saint-Hilaire. Cette démonstration devait marquer une grande campagne pour enseigner aux nôtres les bienfaits de la tempérance.
- 136 *Un siècle de vie paroissiale*, brochure historique et souvenir de Saint-Flavien, p. 87 et 89.
- 137 La fondation du Cercle Lacordaire canadien date de 1940. *L'Écho paroissial*, volume 2, no 7 (juillet 1958), p. 1.
- 138 La première publication de *L'Écho Paroissial* date de décembre 1957. Faisaient partie du premier conseil du journal : Jacques Roy, Gaston Bergeron, Denise Carré, Laurent Breton, André Bergeron, Gilles Bergeron et Pierrette Lefèbvre. Le but était de réunir les paroissiens en les informant des activités sociales, des réunions de différentes associations, des décès, des mariages et des naissances. On présentait généralement un éditorial. On y présentait des recettes et des conseils divers. Chaque journal comportait un article important consacré à traiter des bienfaits à

- joindre les rangs des cercles Lacordaire et Sainte-Jeanne-d'Arc. On y traitait également, et à tous les mois, de moyens à prendre pour éviter la délinquance juvénile. Un espace était réservé aux nouvelles, aux potins et à quelques propos humoristiques. Les gens étaient invités à participer en faisant parvenir des articles personnels. Il s'agissait d'une publication mensuelle. En 1958, le feuillet était tiré à 255 exemplaires. Les gens pouvaient souscrire à la publication de *L'Écho* de trois façons : 10 \$ pour un abonnement donnant droit à une part de fondateur, 2 \$ pour un abonnement de soutien et 75¢ pour un abonnement régulier.
- 139 *Programme-Souvenir de la fondation des Cercles Lacordaire et Ste-Jeanne d'Arc*, numéro 848, Saint-Antoine-de-Tilly, 12 juillet 1953.
- 140 *Un siècle de vie paroissiale*, Brochure historique et souvenir de Saint-Flavien, p. 91 et 93.
- 141 Les dames étaient les suivantes :
- M^{me} Amédée Côté, présidente ;
 - M^{me} Léonard Bédard, vice-présidente ;
 - M^{me} Samuel Lafleur, secrétaire-trésorière ;
 - M^{me} Onésime Carré, conseillère ;
 - M^{me} Adrien V. Laroche ;
 - M^{me} Charles-Henri Méthot ;
 - M^{me} Achille Aubin ;
 - M^{me} Alexandre Laroche ;
 - M^{me} Roland Caron ;
 - M^{me} Arthur Aubin ;
 - M^{me} Henri Gameau ;
 - M^{me} Arthur Aubin ;
 - M^{me} Henri Gameau ;
 - M^{me} Arthur-Émile Gingras ;
 - M^{me} Guy Gingras ;
 - M^{me} Eugène Dubois.
- 142 À ce moment, Françoise Bergeron était responsable, Germaine Bédard était secrétaire-trésorière et les équièrères étaient Béatrice Lemay, Gilberte Laroche, Simone Bergeron, Cécile Aubin, Cécile Lafleur et Thérèse Dumas.
- 143 Marie Lise GINGRAS, *Wilbrod Bherer, Un grand Québécois*, p. 279. *Album souvenir des Chevaliers du quatrième degré*, 1958-1985.
- 144 Parmi les membres du quatrième degré nous comptons Joseph Tanguay, Achille Aubin, Maurice Gingras, Ronald Belzile, Léon Aubin, Laurent Gilbert, René Lévesque, Robert Linteau, Aristide Lambert, Guy Roy, Paul-Émile Roussel, Marcel Bergeron, Paul-Yvon Dumais et bien d'autres.
- 145 D'après Alonzo LE BLANC.
- 146 M. Hébert est encore très actif de nos jours et il a accompli plusieurs œuvres de bienfaisance au profit des plus démunis. Source : Alonzo LE BLANC.
- 147 La première réunion mensuelle eut lieu le 13 mai 1942.
- 148 En 1954, on organisa un concours de français avec la collaboration de Mme Adrien Laroche et c'est Cécile Lambert qui remporta le prix.
- 149 Réunion du 29 janvier 1976, *Procès-verbaux de 1967 à 1979 du Cercle de Fermières de Saint-Antoine-de-Tilly*.
- 150 *Procès-verbaux de 1942 à 1954 du Cercle de Fermières de Saint-Antoine-de-Tilly*.
- 151 Pour consulter la liste des curés, voir l'annexe I. Pour consulter la liste des religieux et des religieuses de Saint-Antoine-de-Tilly, voir l'annexe 3.

- 152 *L'Écho paroissial*, 1958 et 1959, Saint-Antoine-de-Tilly.
- 153 Pour consulter la liste des curés, voir l'annexe 1. Pour consulter la liste des religieux et des religieuses de Saint-Antoine-de-Tilly, voir l'annexe 3. Collaboration spéciale d'Alonzo LE BLANC.
- 154 *Livres de prônes*, Saint-Antoine-de-Tilly, 1911.
- 155 Hector GRENON, *Us et coutumes du Québec*, p.169 à 184.
- 156 Hector GRENON, *Us et coutumes du Québec*, p.169 à 184.
- 157 Hector GRENON, *Us et coutumes du Québec*, p.169 à 184.
- 158 CFT. Coll. LDM. Informatrice : Hélène MÉTHOT.
- 159 Lorsque Mathilda Méthot était enceinte de sa fille Ida, elle était atteinte de diphtérie. Le médecin traitant lui avait suggéré l'avortement. Désespérée, elle avait demandé à sa cousine, sœur Ste-Élisabeth, de prier pour elle et d'intercéder en sa faveur. Celle-ci lui avait répondu : « Je vais prier avec toi, mais tu vas me promettre que si tu donnes naissance à une fille, tu l'appelleras Ida. »
- 160 Hector GRENON, *Us et coutumes du Québec*, p.169 à 184.
- 161 Jean-Claude DUPONT, *Coutumes et superstition*, p. 25.
- 162 CFT. Coll. LDM. Informatrice : Amabilis JANVIER.
- 163 Ordre des Pères du premier Concile plénier de Québec, *Appendice au rituel romain*, p. 19.
- 164 CFT. Coll. LDM. Informatrice : Amabilis LAROCHE-JANVIER.
- 165 Il semble qu'il avait ses favorites même s'il était sévère. Il est venu dans la paroisse à condition d'amener avec lui sa servante Azalie Tardif, une dame bien portante. Lorsqu'elle est morte, les gens du village disaient : « La femme du curé est morte. » Les paroissiens disaient qu'il était un bon curé, car les gens avaient confiance en lui. Il a aidé à faire instruire plusieurs enfants de la paroisse. CFT. Coll. LDM. Informatrice : Amabilis LAROCHE-JANVIER.
- 166 Ordre des Pères du premier Concile plénier de Québec, *Appendice au rituel romain*, p. 21.
- 167 D'après Robert LINTEAU.
- 168 Hector GRENON, *Us et coutumes du Québec*, p.169 à 184.
- 169 Renseignements tirés des *Livres de prônes*.
- 170 Hector GRENON, *Us et coutumes du Québec*, p.169 à 184.
- 171 CFT. Coll. LDM. Informatrice : Amabilis LAROCHE-JANVIER.
- 172 Ordre des Pères du premier Concile plénier de Québec, *Appendice au rituel romain*, p. 147-148.
- 173 *Rapport de l'archiviste de la province de Québec*, pour 1934-1935 ; pour 1932-1933, p. 24.
- 174 Ordre des Pères du premier Concile plénier de Québec, *Appendice au rituel romain*, p. 87.
- 175 Hector GRENON, *Us et coutumes du Québec*, p.169 à 184.
- 176 En 1959, la procession se déroulait encore de la même façon. Voici une description d'une procession de la Fête-Dieu : « Après la grand-messe, la procession se mit en marche ayant en tête le constable suivi de la croix et des enfants de choeur. Vinrent ensuite les enfants de toute la paroisse suivis respectivement de leur maîtresse. Nos bonnes religieuses dirigeaient les élèves du couvent. La bannière de Saint-François précédait les dames, ensuite les jeunes filles qui suivaient la bannière de la Sainte-Vierge. Ensuite le drapeau du Sacré-Coeur suivi des jeunes gens, le drapeau Lacordaire puis le dais. M. le Curé portait le Saint-Sacrement. Les hommes venaient ensuite. De beaux chants ont été rendus par la chorale de la paroisse. »

Sources : *Livres de prônes*, Saint-Antoine-de-Tilly, et CFT. Coll. LDM. Informatrice : Hélène MÉTHOT.

177 CFT. Coll. LDM. Informatrice : Hélène MÉTHOT.

178 Juconde Drué entra chez les Récollets en 1683. Drué s'est surtout rendu célèbre en Nouvelle-France pour avoir mis en vogue un style d'église et d'ornementation intérieure dit « à la récollette », ainsi nommé d'après l'ordre religieux qui, le premier, l'adopta pour ses chapelles. Ce style avait été introduit en Nouvelle-France par l'architecte-peintre Claude François, connu sous le nom de frère Luc. Toutefois, Drué ne considérait sa carrière artistique que comme une part minime de son activité. Il consacrait la majeure partie de son temps à ses devoirs de missionnaire et d'ecclésiastique. En 1692, il est fait mention de lui comme d'un « prestre missionnaire » attaché à la paroisse Notre-Dame-des-Anges, à Québec, et nous le retrouvons l'année suivante à Saint-Augustin de Portneuf. De 1693 à 1698, il interrompit son ministère à ces endroits pour devenir premier aumônier de l'Hôpital Général de Québec. En 1700, Drué reprit sa tâche missionnaire, ce qui le conduisit successivement à Charlesbourg en 1700, à l'Ancienne-Lorette en 1701, à Sainte-Anne de la Pérade en 1718, à Saint-Antoine-de-Tilly en 1719 et 1720, à Saint-Joseph de Chambly en 1721, 1723 et 1724 et à la Pointe-à-la-Chevelure de 1721 à 1723. Nous le retrouvons à Montréal, en juillet 1726 — c'est la dernière fois qu'il est fait mention de lui au Canada. Alan GOWANS, « Juconde Drué » dans *Dictionnaire biographique du Canada*.

179 Joseph Resche est fait diacre le 16 mars 1720 ; il fut ordonné prêtre le 18 août suivant dans la cathédrale de Québec. On lui confie en octobre de la même année la desserte de Saint-Nicolas près de Québec, poste qu'il conserve tout en devenant curé de Saint-Antoine-de-Tilly en novembre 1720. Il doit affronter des problèmes administratifs considérables puisque, dans ces deux paroisses, il est devenu nécessaire soit de restaurer, soit de reconstruire l'église et le presbytère, si bien qu'à partir de février 1721, il cesse de desservir Saint-Nicolas. L'annexion au district paroissial de Saint-Antoine d'une portion des fiefs avoisinants, par l'arrêt du Conseil d'État du 3 mars 1722, est la source de litiges répétés entre l'abbé Resche et les habitants de ces fiefs qui refusent de le reconnaître comme curé. De 1721 à 1727, les intendants Bégon et Dupuy* ne produisent pas moins de quatre ordonnances pour obliger les paroissiens à verser au curé les dîmes et autres dûs pour l'administration des sacrements. Il devint en 1755 chapelain chez les Ursulines, où ses qualités de musicien furent aussi reconnues et appréciées. Lors des grandes célébrations de la communauté, on l'invitait, dit-on, à toucher les orgues. Il occupait au monastère le parloir de la Sainte-Famille, réservé antérieurement aux dames de noblesse qui séjournaient au couvent (après le siège de Québec, ces appartements tinrent lieu à plus d'une occasion de chambre capitulaire pour les graves délibérations que nécessita le gouvernement de l'Église de Québec). Au plus fort du siège de la ville de Québec, il refusa de quitter le monastère, bien que la plus grande partie de la communauté ait dû chercher refuge à l'Hôpital Général. Le chanoine Charles-Ange Collet était venu se joindre à lui. L'historien Henri-Raymond Casgrain, confondant l'orthographe des noms aussi bien que les personnes, écrit que le curé de Québec, l'abbé Resche, présida à l'inhumation de Montcalm au soir du 14 septembre 1759. Outre que le curé de Québec était à cette date M. Jean-Félix Récher, les chroniques du temps, pas plus que les autres documents qui sont restés, ne font mention explicite des circonstances de cet événement. L'acte de sépulture, néanmoins, dont le contenu indique que Montcalm a été muni des secours de la religion

- avant son trépas, porte le nom du chanoine Resche comme principal signataire. Il est donc vraisemblable de croire qu'il ait lui-même assisté le moribond et béni sa sépulture. Armand GAGNÉ, « Pierre-Joseph RESCHE (Rêche, Reiche, Reische) » dans *Dictionnaire biographique du Canada*.
- 180 Après avoir été curé de Saint-Pierre-les-Becquets (comté de Nicolet), avec desserte à Deschailions (comté de Lotbinière) de 1834 à 1835, puis curé de Saint-Antoine-de-Tilly (comté de Lotbinière) de 1835 à 1847, Louis Proulx fut appelé à l'archevêché de Québec par Mgr Pierre-Flavien Turgeon, pour devenir son conseiller et peut-être, dans la suite, son coadjuteur. Il possédait en effet les qualités d'un grand évêque ; mais, comme il avait aussi son franc-parler, il trouva des opposants pour l'écarter de cette voie. En 1850, on lui donna la cure de Notre-Dame de Québec, libérée par le départ du futur coadjuteur, Mgr Charles-François Baillargeon. Sous le pseudonyme de Marteau, il combattit dans le *Journal de Québec* les idées radicales de *l'Avenir*. Honorius PROVOST, « Louis Proulx » dans *Dictionnaire biographique du Canada*.
- 181 Pierre Béland était missionnaire à Saint-François sur la rivière Bécancour : « De tous les missionnaires à Saint-François, depuis le P. Germain, M. Pierre Béland fut celui qui rendit plus de services aux sauvages. » Il désirait rétablir l'ordre dans la mission et aider les Abénaquis à conserver leur foi. Joseph Anselme MAURAUULT, *Histoire des Abénaquis, depuis 1605 jusqu'à nos jours*, p. 630.
- 182 Basile Robin fut d'abord vicaire à Saint-Antoine de 1949 à 1856, puis curé de 1859 à 1899. En 1894, il se retira à Saint-Antoine jusqu'en 1902.
Un siècle de vie paroissiale, Brochure historique et souvenir de Saint-Flavien, p. 39.
À sa retraite, Basile Robin aurait occupé la maison devenue aujourd'hui celle de Louise Caron, qui abrite un commerce sous le nom de *Fleur de Lou*.
Selon Réjean BROUSSEAU.
- 183 Le chanoine Achille Couture a surtout fait carrière dans l'enseignement, à l'époque du cours classique, aux collèges de La Pocatière, de Lévis et de Thedford Mines.
- 184 Ce fils de cultivateur eut une vocation tardive, il fut ordonné prêtre peu avant d'atteindre l'âge de quarante ans.
- 185 Il était le fils d'Ambroise Pilote et de Marguerite Coulombe. Ambroise avait quitté sa paroisse natale des Éboulements en 1798, en qualité de domestique de M. Paquet, qui, la même année, devient curé de Saint-Antoine. Ambroise deviendra par la suite forgeron. Ambroise et Marguerite Pilote seront inhumés dans l'église. François fut ordonné prêtre à Québec, le 9 août 1835. Il enseigna la théologie au Collège de Nicolet et il fut vicaire à la Rivière-Ouelle. Il travailla comme assistant-directeur au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, puis comme directeur, vice-supérieur, supérieur, procureur. Il désirait faire prospérer le Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, et promouvoir l'agriculture. Il fut enfin curé de Saint-Augustin de Portneuf, il fut inhumé dans le sanctuaire de l'église paroissiale. Son nom est passé à la postérité grâce à son intérêt marqué pour la colonisation dans la région du Saguenay, mais surtout grâce aux efforts accomplis pour la diffusion de l'agronomie. Par contre, la direction du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière a absorbé le meilleur de ses énergies. La mémoire collective a retenu le nom de Pilote à titre de promoteur de la colonisation et de l'enseignement agricole : « Notre peuple essentiellement agriculteur et marchand a besoin de s'instruire dans l'agriculture et le commerce », écrivait-il en 1855. Serge GAGNON, « François Pilote » dans *Dic-*

- tionnaire biographique du Canada et Auguste BÉCHARD, M. l'abbé François Pilote, curé de Saint-Augustin, p. 6 à 8.*
- 186 Il fut vicaire à Sainte-Famille de l'île d'Orléans, directeur de l'École d'agriculture du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, vicaire à Saint-Anselme, premier curé de Sainte-Germaine-du-Lac-Étchemin, curé de Saint-Léon-de-Standon, curé de Sainte-Brigitte de Laval, premier curé de Saint-Eugène de L'Islet, curé de Saint-Lambert, curé de Saint-Jean-Baptiste-des-Écureuils. Il fut inhumé dans le sanctuaire de l'église paroissiale.
- 187 Il enseigna au séminaire de Québec et il fut vicaire à Saint-Romuald, curé de Saint-Antoine de Kamouraska, curé de Saint-Raymond en 1881, de Saint-Gervais de Bellechasse en 1899 et retiré à Saint-Raymond en 1906. Il fut inhumé à Saint-Raymond.
- 188 Il fut directeur de l'École d'agriculture et professeur de philosophie au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, vicaire à Saint-Jean-Baptiste de Québec en 1874, curé de Sainte-Anastasia de Nelson en 1880, curé de Beauceville en 1894. Il mourut à l'Hospice de Saint-Joseph-de-la-Délivrance et fut inhumé le 3 novembre 1928 à Beauceville.
- 189 Il fit ses études à Québec, où il fut ordonné prêtre le 7 juin 1873. Il fut vicaire à Sainte-Claire, à Saint-Étienne de la Malbaie et à Sainte-Croix. Il fut aussi missionnaire à Saint-Fulgence, au Saguenay, curé à Saint-Édouard-de-Lotbinière, à Sainte-Claire et à Château-Richer. Il se retira du ministère en 1901 et devient prédicateur volontaire de missions. Il résida plusieurs années au Saguenay (Chicoutimi, Bagotville et Port-Alfred), puis à Hébertville au Lac-Saint-Jean. Il mourut à l'Hôtel-Dieu de Chicoutimi.
- 190 Il fut vicaire à Coaticook en 1899, professeur au Séminaire Saint-Charles-Boromée de Sherbrooke en 1900, vicaire à la cathédrale de Sherbrooke en 1902, curé de Saint-Adolphe-de-Dudswell, aumônier à l'Hôpital Saint-Vincent-de-Paul de Sherbrooke.
- 191 Il fut, par la suite, vicaire à Saint-Augustin de Portneuf, à Saint-François, à Rivière-du-Loup et curé de L'Île-aux-Grues et de Saint-Nicolas à partir de 1925.

Conclusion

SAINT-ANTOINE-DE-TILLY : REGARD SUR L'AVENIR

En regardant de plus près l'évolution de la paroisse et de la municipalité, en retraçant ce que fut la vie de nos ancêtres depuis 1672, nous avons survolé près de trois cents ans de l'histoire de Saint-Antoine-de-Tilly.

Tout au long de ces derniers mois, nous avons tenté de recueillir le plus de renseignements possible. Nous savons pertinemment que nous n'avons pas réuni toutes les informations et qu'il reste beaucoup à faire pour compléter la grande et la petite histoire de Saint-Antoine-de-Tilly.

Nous avons rassemblé et compilé quantité d'informations sur ce village tricentenaire, mais n'avons pu, pour autant, approfondir tous les aspects de son histoire. À l'aide de témoignages, nous avons fait ressortir l'existence quotidienne des familles, les réalisations des gens du milieu, leur vie au fil des saisons. Nous avons voulu faire revivre certains personnages ou des entreprises qui ont contribué à l'évolution de notre milieu. Après un survol rapide de l'histoire de la seigneurie, nous avons relaté l'histoire de ses habitants, décrit le mieux possible l'évolution de sa vie économique et quelques moments révélateurs de la vie paroissiale et de la vie municipale en espérant que cette collecte de renseignements pourra servir d'amorce à d'autres ouvrages ou études. Cette monographie ne constitue nullement une œuvre historique érudite et scientifique, mais pourra servir de base à d'autres études plus rigoureuses.

Ce volume serait vraiment incomplet s'il ne nous donnait pas l'occasion de jeter un regard sur la dernière décennie pour avoir une meilleure idée de la situation actuelle et de l'avenir de Saint-Antoine-Tilly. Au premier abord, cet avenir s'annonce des plus prometteurs.

Histoire des temps modernes : les dix dernières années du XX^e siècle

Qualifié d'exceptionnel par la revue *L'Actualité* et membre de l'Association des plus beaux villages du Québec, Saint-Antoine-de-Tilly a

grandi tout en restant fidèle à lui-même. Perché au-dessus du majestueux fleuve Saint-Laurent, c'est un village patrimonial et pittoresque au riche passé, où le temps semble parfois s'arrêter. Au cours des dix dernières années, le conseil municipal¹ a pris conscience de ce fait et s'est préoccupé régulièrement de l'avenir de la municipalité, cherchant à améliorer la qualité de vie de ses habitants, tout en préservant la qualité patrimoniale des lieux et des bâtiments, et ce, dans le village, dans Les Fonds et dans les rangs. Même si sa vocation est plus résidentielle qu'industrielle, notre municipalité compte quelques entreprises en pleine expansion. De nouveaux services sont offerts à la population, la richesse du terroir refait surface, le tourisme est de plus en plus présent, le bénévolat assure le progrès constant de ce milieu de vie et des personnalités connues font rayonner son nom hors de ses limites géographiques.

Sur le plan de l'économie, même si des bâtisseurs se sont éteints et que les magasins généraux ont fermé leurs portes, plusieurs entreprises possèdent maintenant une excellente réputation et continuent de croître, notamment la Fromagerie Bergeron, le groupe J L Leclerc, le Manoir de Tilly, les Produits Voyageurs et l'entreprise Decacer du groupe Levasseur.

D'autres entreprises, commerces et boutiques offrent leurs produits à la population : la boulangerie Fine Fleur, les Papiers Flore, le HLM, l'épicerie AMI, le garage-dépanneur J.P.C. Chouinard, le garage de mécanique Marcel enr., la fleuriste Fleur de Lou, une clinique d'acupuncture, la chocolaterie Les petites douceurs de Saint-Antoine, le salon de coiffure Anne enr., les Assurances Paul-Yvon Dumais, Carrosserie Turbide, Coiffure Carole Boisvert, les antiquaires de la Grange des Phares, Cours et jardins, Ébéniste René Daigle, les Excavations de Tilly, les Excavations Rousseau inc., Gestion Ro-Mill enr., le gîte l'Hémérocalle, la maison l'Ombrière, le gîte le Marquis des Phares, Robert Huot soudure, Physiothérapie Lucie Fortin, Jardins de Saint-Antoine, Transport Bertrand Delisle, Pavage Denis Gingras, le casse-croûte JANSYL, le café-bistrot Aux menus plaisirs et le cabaret Carrefour de Tilly.

Le terroir reste bien vivant avec l'agriculture et l'agrotourisme, les cultures maraîchères, la cueillette des légumes, des petits fruits et leur vente au comptoir, les vergers et cidreries déjà évoqués plus haut et un nouvel élevage, celui de l'autruche.

Le tourisme : un accueil chaleureux

À Saint-Antoine, la nature est riche, généreuse et laisse place à toute une communauté de villégiateurs. L'industrie touristique est en pleine croissance ainsi que les activités de plein air, complémentaires à l'industrie agricole. Le fleuve majestueux et généreux permet une multitude d'activités de loisirs dont le kayak de mer, le canotage, la voile, le yacht plaisance, la chasse (canard, outarde et oie blanche), la pêche en été et en hiver, les randonnées pédestres, la bicyclette et même la motoneige². L'industrie touristique constitue une source d'importantes retombées dans la communauté, car des milliers de visiteurs affluent dans notre secteur. Ils viennent du Québec et de partout au Canada, des États-Unis et même d'Europe pour admirer le panorama, goûter le caractère paisible et patrimonial du village et vivre l'accueil chaleureux de ses habitants.

Le bénévolat

Les citoyens continuent de contribuer à la beauté et à la croissance de leur village en s'impliquant dans de nombreux organismes sociaux, culturels, humanitaires, politiques, sportifs et autres. Rappelons-nous la remarquable solidarité des paroissiens lors des corvées anciennes au moment des incendies. De nos jours s'organisent encore la guignolée de Noël et les soirées-bénéfice au profit des enfants handicapés. Le bénévolat est présent au sein de certains organismes comme la caisse populaire, la fabrique paroissiale, le Club de l'Âge d'or, le comité de la bibliothèque, le centre communautaire, les Amis du Marais, la Corporation du tricentenaire, Découvrons Saint-Antoine, le Groupe Mazout, les Filles d'Isabelle, les Chevaliers de Colomb, la célébration de la fête nationale, le Chœur de Tilly, la Chorale liturgique, la Maison des jeunes, les scouts et guides, l'Arboretum créé en juin 1997 et bien d'autres. Ces nombreux organismes sont soutenus par la municipalité et celle-ci continue de les aider parfois financièrement. Par ailleurs, la petite localité de Saint-Antoine-de-Tilly compte un nombre impressionnant de bénévoles. Le bénévolat demeure l'une des grandes forces et réussites de cette communauté. Périodiquement, la municipalité organise une soirée de reconnaissance à l'égard des bénévoles pour leur montrer à quel point leur travail est important et apprécié de la collectivité.

Voici quelques exemples d'organismes qui aident au développement et à l'embellissement de Saint-Antoine-de-Tilly dans lesquels se retrouvent plusieurs bénévoles.

Les Amis du Marais

La municipalité et plusieurs de ses citoyens s'impliquent énergiquement dans la conservation et la mise en valeur du marais de Saint-Antoine-de-Tilly. Cette zone humide qui fait la transition entre la rive et le fleuve constitue un sanctuaire de plantes d'une grande diversité, un habitat productif et varié pour la faune aquatique et les oiseaux de rivage. Les marais recèlent un herbier exceptionnel et plusieurs espèces de poissons et d'oiseaux, dont la sauvagine. À partir de 1994, les Amis de la vallée du Saint-Laurent ont entrepris de restaurer les berges du fleuve. En 1996, la municipalité a appuyé cet organisme à l'aide d'une subvention et suggéré que la zone de conservation soit limitée à la partie ouest de la rivière Bourret. Sous la présidence de Louise Bernier, les Amis du Marais ont reçu, en 1999 et 2000, 21 875 \$ pour l'aménagement d'un parc municipal dans Les Fonds et pour l'installation des structures d'accueil et d'accès au fleuve³. Favorisant la mise en valeur du fleuve, les Amis du Marais organisent depuis plusieurs années le nettoyage de la berge sur toute l'étendue du territoire riverain.

Corporation du tricentenaire de Saint-Antoine-de-Tilly

Le projet de célébrer les fêtes du tricentenaire date de plusieurs années. L'idée fut d'abord lancée par le maire Jean-Luc Dehours vers 1995 et appuyée par de nombreuses personnes, dont le maire Léon Aubin en 1998, puis le maire Alonzo Le Blanc qui, le 1^{er} février 1999, convoqua la population à une réunion dont l'objet était la création d'un comité du tricentenaire. Le 15 mars 1999, une résolution du conseil le déléguait comme représentant à ce comité. Il fut alors suggéré aux membres du comité de former une corporation sans but lucratif. La demande officielle d'incorporation du comité du tricentenaire fut faite et signée par Robert Linteau, Alonzo Le Blanc et Michel Leclerc.

C'est ainsi que la Corporation du tricentenaire vit le jour à l'été 1999 et que les membres du premier conseil d'administration élurent son président, Robert Linteau. Cet organisme avait pour but de préparer les

fêtes du tricentenaire pour l'été 2002 en faisant appel à de nombreux bénévoles. Ce n'est qu'au début du mois d'août 2000 que commencèrent les recherches requises pour la rédaction d'un volume sur Saint-Antoine-de-Tilly, dont on prévoyait le lancement le 16 juin 2002. La rédaction et la révision du manuscrit ne se termineront qu'au mois d'avril 2002.

Lors des fêtes du tricentenaire, une plaque commémorative sera dévoilée sur laquelle seront indiqués les noms des pionniers présents à Saint-Antoine-de-Tilly entre 1702 et 1709⁴.

AÏOT ou HAYOT

BARON

BERGERON

BOUCHER DIT DESROSIERS

BOURGOUIN DIT BOURGUIGNON

BUISSON DIT BISSON

BUTEAU

CROTEAU

DE HORNAY DIT LANEUVILLE

DUBOIS DIT LAFRANCE

DUGUAY DIT LAFRANCHISE

DEMERS DIT DUMAIS DIT DUMAY

DURAND

LABARRE DIT GENEST

HOUDE DIT DESRUISSEUX DIT DESROCHERS

LAMBERT

LANIEL

MARTEL DIT LAMONTAGNE

ROGNON DIT LAROCHE

SÉVIGNY DIT LAFLEUR

Lors des fêtes, plusieurs personnes participeront aux différentes activités dont les artistes peintres qui exposeront leurs oeuvres à Expo-Art.

Jacqueline Boisvert ;

Hélène Gagnon ;

Lise Linteau ;

Claire Houde ;

Madeleine Caron ;

Claire Lambert ;

Martine Lemelin ;

Lucille Désy ;

Sylvie-Ann Melançon ;
Vincent Dumais ;
Raymonde Binet ;
Florence Le Blanc ;
Marie-Andrée Carré ;
Rosy Aubin (Rose-Yvette Aubin) ;
Nathalie Tousignant.

Corporation Découvrons Saint-Antoine-de-Tilly

Mettre en valeur Saint-Antoine-de-Tilly et notamment faire connaître ses producteurs agricoles, ses artisans, ses artistes, ses comptoirs de toutes sortes est une priorité pour la Corporation et cet objectif vaut aussi pour la région de Lotbinière. Deux fois l'an, au printemps et à l'automne, la Corporation organise des activités telles que le marché champêtre, la traversée du fleuve en kayak, un marché aux puces, des visites commentées de l'église, un concours culinaire, un concours de photographie, des randonnées patrimoniales et ornithologiques ainsi qu'un récital. Ces initiatives attirent de plus en plus de visiteurs et sensibilisent les gens d'ici à la beauté naturelle de leur milieu.

En 1999, Découvrons Saint-Antoine-de-Tilly proposait à la municipalité un projet d'enseigne afin de signaler l'entrée du chemin de Tilly. Le 22 mai 2000, le conseil municipal installait à l'entrée du village une enseigne avec dessin stylisé, une oeuvre de la graphiste Annie Côté. En septembre 2001, à l'initiative du maire Le Blanc, la municipalité installait de solides enseignes de métal, en forme de blason, aux limites est, ouest et sud de son territoire, sur la route 132 et sur la route 273. Sur les panneaux bleu foncé, ornés de vagues et du lion doré de Tilly se détachent en blanc les lettres de Saint-Antoine-de-Tilly, avec la date de 1702.

Au tournant du siècle

D'autres projets étaient amorcés... Le 24 avril 1995, le conseil signifiait son accord à la fabrique quant au déménagement des chapelles sur les deux terrains aux sorties du village et à un éventuel transfert de propriété. Pendant l'été, demande fut faite au ministère des Affaires municipales pour obtenir l'autorisation de céder par bail emphytéotique les deux lots, pour une période de 100 ans, à la fabrique de Saint-Antoine-de-Tilly contre la somme de un dollar pour l'installation de deux

chapelles de procession. Mais ce projet n'eut pas de suite et la fabrique fit la rénovation des chapelles sur leur site.

Le 2 juillet 1996, le conseil municipal engageait la firme d'architectes Gagné Lemieux afin de construire un bâtiment pour les patineurs.

En janvier 1998, toujours dans le but de servir sa population et d'améliorer les services offerts par la bibliothèque, le conseil municipal donnait le feu vert à la signature de la convention de subvention dans le cadre du Programme d'accès à l'autoroute de l'information dans les bibliothèques publiques. En 2000, le conseil envisageait plusieurs hypothèses pour la bibliothèque. Le 30 avril 2001, les services de l'architecte André Déry furent retenus pour la relocalisation de la bibliothèque dans le Pavillon Yves-Lasnier, près du centre communautaire.

Le 1^{er} février 1999, à Saint-Antoine-de-Tilly, comme ailleurs, on se souciait beaucoup de l'arrivée de l'an 2000. Le conseil municipal nomma Jean-Denis Boulet et Mario Léonard comme personnes responsables affectées à la question du passage à l'an 2000 dans le but d'éviter tout problème. Le 13 octobre 1999, le conseil formait le comité de mesures d'urgence. En feraient partie Alonzo Le Blanc, maire ; André Lafrance, conseiller ; Philippe Jobin, chef pompier ; Mario Léonard, secrétaire-trésorier.

Le 5 juillet 1999, on mandatait le maire pour amorcer l'étude d'un projet d'aménagement à la place de l'Église.

Toujours en 1999, plusieurs travaux étaient effectués pour assurer de bons services à la population de Saint-Antoine-de-Tilly. Par exemple, à l'été, on réalisait la construction du dégrilleur et du nouvel émissaire pour les eaux usées du village ; à l'automne, on refaisait la conduite de l'aqueduc municipal.

Le 17 février 2000, le gouvernement fédéral aidait certaines municipalités, dont Saint-Antoine-de-Tilly, à accéder à l'autoroute électronique. Les autorités en place s'activèrent dès lors à créer un site Internet. En mai 2001, elles signaient une entente avec un résident, Alain Bonneau, pour la création d'un site Internet municipal. Cette fenêtre permettait désormais à Saint-Antoine-de-Tilly de s'ouvrir sur le monde.

Le 15 octobre 2000, on inaugurerait, avec le député Jean-Guy Paré, deux parcs municipaux : le parc Le Gardeur de Tilly (et le bâtiment du dégrilleur, près du cimetière) ainsi que le parc aménagé dans Les Fonds grâce à la participation des Amis du Marais.

D'autres projets étaient à venir : l'assainissement des eaux dans le secteur Les Fonds, la réfection du chemin de Tilly et de la rue de l'Église, l'achat éventuel du quai, la rénovation extérieure de l'édifice de la mairie, le plan quinquennal pour le réseau routier de la municipalité et la relocalisation d'un bâtiment pour les patineurs.

La fin du XX^e siècle

Les années 1990-2000 ont été marquées par plusieurs débats collectifs qui ont fait l'objet d'assemblées publiques parfois houleuses, des crises de croissance normales au sein de la population. Tout projet de changement trop innovateur peut susciter la peur et la résistance. Les principaux projets controversés ont été, vers 1993-1994, la proposition de construire des étangs aérés, avec forte subvention gouvernementale, pour l'assainissement des eaux du réseau d'égouts ; à l'été 1998, la question de la gestion du centre communautaire ; en 1999, le projet d'extension de la rue Desjardins pour desservir en toute saison les places Laroche et Rousseau ; en 2000, le projet d'acquisition du Carrefour de Tilly pour y établir la bibliothèque et une maison des jeunes ; en 2001, le projet d'enfouissement des réseaux aériens de distribution de l'électricité et du service téléphonique, finalement accepté à l'occasion de la réfection du chemin de Tilly et de la rue de l'Église.

Ces polémiques collectives ont pu laisser des traces, mais elles sont le signe d'une démocratie locale bien vivante et d'une conscience politique de haut niveau chez des citoyens qui constituent la plus importante ressource du milieu : une ressource profondément humaine.

Vers l'avenir : développer et conserver⁵ !

Le mardi 11 avril 2000, sur proposition du maire Alonzo Le Blanc et du secrétaire-trésorier Jean-Pierre Roy, les conseillers municipaux tenaient au Manoir de Tilly une importante réunion de planification stratégique. Après avoir identifié les éléments positifs, les qualités réelles ou potentielles de la municipalité ainsi que ses faiblesses et ses retards, le conseil élaborait les grandes lignes d'une vision commune et de la mission municipale qui en découlerait.

Le lundi 17 avril 2000, le conseil adoptait à l'unanimité le slogan « Développer et conserver », qui allait donner une claire orientation aux

actions et aux priorités de la municipalité en 2000 et 2001. Les objectifs étaient les suivants :

- Augmenter la population de 30 % en dix ans : 2000 habitants en l’an 2010 ;
- Favoriser le développement résidentiel : maisons et logements à coût moyen, prévoir la construction de logements multiples là où la chose est permise ;
- Rentabiliser nos infrastructures existantes : priorité à l’implantation sur les terrains libres du périmètre urbain ;
- Faciliter l’accès à la propriété par des mesures incitatives ;
- Assouplir les plans de zonage et d’urbanisme par des ajustements réglementaires et administratifs ;
- Encourager la promotion de projets rentables pour la municipalité ;
- Favoriser l’implantation d’entreprises surtout petites, moyennes, mais aussi des grandes ;
- Promouvoir la conservation du patrimoine et la vie culturelle sous toutes ses formes : ici se situent l’acquisition du presbytère et sa restauration patrimoniale ainsi que la relocalisation de la bibliothèque municipale ;
- Regrouper éventuellement les services municipaux ;
- Encadrer et faciliter dès cet été la formation d’associations de secteurs de villégiature et réviser les normes des rues privées ;
- Favoriser la construction de pistes cyclables ;
- Installer des panneaux ou affiches de qualité annonçant le village et Les Fonds ainsi que les entrées sur le territoire de la municipalité ;
- Amener tous les organismes à travailler en concertation pour atteindre ces objectifs ;

À la veille du tricentenaire, faire connaître Saint-Antoine-de-Tilly par une publicité adéquate, en vue d’augmenter sa visibilité.

À l’automne 2001, à la suite de l’élection d’un nouveau maire, Robert A. Boucher, et d’une équipe majoritairement renouvelée, le conseil accepta et adopta à son tour cette mission « Développer et conserver », toujours dans la perspective d’une gestion rigoureuse du budget municipal. Depuis 1998 et 1999, ce budget a dépassé le million de dollars et, en 2002, il s’est élevé à 1 233 775 \$.

Qualité de vie et patrimoine

Depuis les années 1990, l'adoption d'un plan d'urbanisme par le conseil a laissé place à la réflexion sur plusieurs règles d'urbanisme, l'aménagement du territoire⁶ et le zonage. On a projeté notamment une nouvelle réglementation des limites de vitesse (7 février 2000)⁷ et une révision des conditions de travail des employés (lesquelles ont été améliorées et précisées en 1998 et en 1999). On a adopté de nouveaux règlements concernant le plan d'urbanisme et un plan d'intégration architecturale visant à embellir le village. Dans ce même but, on a adressé une demande à Hydro-Québec et au gouvernement du Québec afin d'obtenir de l'aide pour l'enfouissement des réseaux aériens d'électricité, en concertation avec la municipalité. Le 30 avril 2001, le conseil donnait à l'ingénieur Hugues Lansac, de la firme LMB, le mandat d'établir les plans et devis à cet effet et d'effectuer la surveillance des travaux de réfection du chemin de Tilly, de la rue de l'Église de même que des travaux d'enfouissement du réseau électrique aérien dans la portion municipale. Projet adopté par la population en mars 2002.

Les gens de notre milieu sont de plus en plus sensibilisés à l'importance de respecter et d'entretenir les bâtiments possédant une valeur historique. En septembre 1991, les autorités municipales faisaient une demande au gouvernement fédéral afin de protéger le caractère patrimonial du phare situé au bas de la côte Achille alors en reconstruction. En 1993, le calvaire devenait monument historique. Il en était de même du presbytère, en janvier 2000, alors que le conseil municipal désignait le presbytère comme immeuble du patrimoine de la municipalité. D'ailleurs, celui-ci allait voir sa vocation considérablement changée. Déjà en 1999, on parlait d'acquérir le presbytère pour y aménager une bibliothèque. En mars 2001, la municipalité offrait d'acquérir le presbytère et le 2 avril, le conseil confiait à la firme Fontaine et Fontaine de Lévis le mandat de « recycler » le presbytère sur le plan architectural. Le 11 avril 2001, le maire Le Blanc signait le contrat d'achat du presbytère pour la somme de 50 000 \$. À l'automne 2001 étaient réalisés simultanément par la firme Roch Morin, la rénovation du presbytère et l'agrandissement du Pavillon Yves-Lasnier qui allait la nouvelle bibliothèque municipale. Depuis le 7 janvier 2002, le presbytère est devenu la mairie de Saint-Antoine-de-Tilly.

Vers le tricentenaire, vers l'avenir...

Aujourd'hui, à cause de son développement de qualité en harmonie avec le fleuve, du sentiment d'appartenance et du bénévolat de ses paroissiens, à cause de sa situation géographique (25 km de Québec), de son patrimoine, de son terroir⁸, à cause de la fierté de ses occupants et de la qualité de vie qu'on y trouve, Saint-Antoine-de-Tilly est devenue une banlieue intéressante pour ceux qui travaillent à la ville, une banlieue située à la porte de la ville de Lévis.

Qualifié également d'un des plus beaux villages du Québec, Saint-Antoine-de-Tilly s'ouvre sur le monde en cette année de tricentenaire avec la détermination et la créativité distinctive de ses habitants. Avoir des projets d'avenir est synonyme de survie et de croissance, à condition de respecter ce passé qui a façonné le visage du village et de ses habitants. Toute la population est sensible à son patrimoine, qui pourrait rapidement se détériorer et disparaître sans une attention soutenue. Des gens impliqués dans cette cause conservent précieusement les documents et objets de valeur historique, notamment les manuscrits, les livres de comptes, les archives, les armoiries, les documents iconographiques, audiovisuels et autres. La Corporation du tricentenaire se transformera éventuellement en société de patrimoine afin de conserver le précieux héritage reçu des ancêtres et de le transmettre aux générations futures. Saint-Antoine-de-Tilly présente un potentiel immense, gage d'un avenir tout à fait prometteur et à l'image de son passé.



NOTES

- 1 Les nombreux renseignements qui suivent ont été extraits, pour la plupart, des *Procès-verbaux et des délibérations* de Saint-Antoine-de-Tilly ou du *Trait d'Union*, journal municipal depuis 1997
- 2 Le Club de Motoneige des Plaines inc. fut fondé en 1972 et possède un sentier parallèle au rang Terre-Rouge. Il s'agit d'un organisme à but non lucratif. Les sentiers couvrent deux municipalités de la M.R.C. des Chutes-de-la-Chaudière et neuf municipalités de la M.R.C. de Lotbinière. Le Québec a le plus grand réseau au monde de sentiers entretenus et balisés.
- 3 Communiqués de presse, ministère de l'Environnement, Québec, (page consultée le 16 août 2001), [En ligne].
- 4 Recherches effectuées par Gilles BOISVERT et Marie Lise GINGRAS dans les ouvrages suivants : René JETTÉ, *Dictionnaire des familles du Québec*, Université de Montréal, 1983 ; Noël MONTGOMERY ELLIOT, *Les Canadiens Français 1600-1900*, 1992 ; *Institut Drouin*.
- 5 Alonzo LE BLANC, « Pour une vision nouvelle : développer et conserver » dans le *Trait d'Union*, vol. 4, no 2 (mai 2000), p. 1 à 3.
- 6 On a aussi parlé de toponymie. Le mot « place » n'étant plus en usage pour désigner une rue du Québec, selon la Commission de toponymie du Québec, certaines places ont été renommées et sont devenues la rue du Fleuve, la rue Garneau et la rue Samuel-Rousseau.
- 7 On tentait aussi d'améliorer la circulation routière. En 1992, on assistait au pavage du chemin Bois-Clair. En 2000, on demandait la construction d'une piste cyclable le long de la route 132 ainsi que de l'information sur la date des travaux à venir, puisque ce projet faisait partie d'un plan de réfection routière de cinq ans.
- 8 La municipalité conserve sa vocation agricole de plus en plus orientée vers les cultures mixtes, c'est-à-dire les cultures laitière et maraîchère.

Bibliographie

ÉTUDES GÉNÉRALES ET SPÉCIALISÉES

- ADAM-VILLENEUVE, Francine et FELTEAU, Cyrille. *Les moulins à eau du Saint-Laurent*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1978, 478 p.
- L'Album souvenir des vocations religieuses et sacerdotales des paroisses du comté de Lotbinière*, Congrès eucharistiques à Sainte-Croix, les 18-19-20-21 juin 1959.
- L'Album universel*, « Nos belles paroisses canadiennes, Saint-Antoine-de-Tilly, son deuxième centenaire, une page d'histoire », 1902, p. 898-899.
- AMT Marine Inc. *Un exemple de croissance*, dans *Le Peuple de Lotbinière*, le 7 octobre 1986.
- APPELTON, Thomas. *Usque ad Mare Historique de la Garde côtière canadienne et des services de la marine*, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1969.
- AUBERT DE GASPÉ, Philippe. *Les anciens Canadiens*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1988, 401 p.
- AUBERT DE GASPÉ, Philippe. *Mémoires*, Montréal, Bibliothèque canadienne-française, 1971, 435 p.
- BACQUEVILLE DE LA POTHERIE. *Histoire de l'Amérique septentrionale : contenant le voyage du Fort de Nelson, dans la Baie d'Hudson à l'extrémité de l'Amérique, le premier établissement des Français dans ce vaste pays, la prise du dit Fort Nelson, la description du fleuve de Saint-Laurent, le gouvernement de Québec, des Trois-Rivières et de Montréal, depuis 1534 jusqu'à 1701*, Paris, 1722, 397 pages.
- « Les bains de la Saint-Jean » dans *Le Peuple Lotbinière*, 18 juin 2000.
- BARBEAU, Marius. *Maîtres artisans de chez nous*, Montréal, Éd. du Zodiaque, 1942.
- BARBEAU, Marius. *Québec où survit l'ancienne France*, Québec, Librairie Garneau, 1937, 175 p.
- BARBEAU, Marius. *Saintes Artisanes*, 1. Les Brodeuses, Cahier d'Art Arca, volume 2, Montréal, Fides, 1938.
- BARBEAU, Marius. *Trésor des Anciens Jésuites*, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1957.
- BEAULIEU, André et HAMELIN, Jean. *La presse québécoise*, vol. 1, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1973, 267 p.
- BEAULIEU, André et HAMELIN, Jean. *La presse québécoise*, vol. 2, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1975, 350 p.
- BEAULIEU, André et HAMELIN, Jean. *La presse québécoise*, vol. 3, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1977, 421 p.
- BÉCHARD, Auguste. *M. l'abbé François Pilote, curé de Saint-Augustin (Portneuf)*, Sainte-Anne de La Pocatière, 1885, 78 p.
- BÉDARD, Hélène. *Maisons et églises du Québec XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècle*, Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1971, 50 p.
- BÉLAIR, Jean-Louis. *Propriétés et genèse des sols Tilly, Joly et Platon du Québec*, Québec, Université Laval, 1972, 119 p.

- BERGERON, Claude et GARIÉPY, Gino. *Saint-Nicolas-Bernières 1694-1994, Regards sur notre histoire*, Société historique de Saint-Nicolas et Bernières, 1993, 309 pages.
- BERGERON, Claude. *Étude d'un bâtiment*, Saint-Antoine-de-Tilly, [inédit], 1977, 14 p.
- BERGERON, Claude. *Les ponts de glace*, [inédit] Université Laval, avril 1981, 27 p.
- BERGERON GAGNON INC. *Le patrimoine de Saint-Antoine-de-Tilly. Articles destinés au bulletin d'information municipale le Trait d'union. Textes préliminaires*, 14 février 1997, 33 p.
- BERGERON GAGNON INC. *L'inventaire des bâtiments d'intérêt patrimonial de saint-Antoine-de-Tilly*, janvier 1995, 41 p.
- BERGERON, Gérard. *Le Canada français après deux siècles de patience*, Paris, Seuil, 1967, 275 p.
- BERGERON, Hilaire. *Notes manuscrites*, Saint-Antoine-de-Tilly, [inédit], 1982-1991, 153 p.
- BERNIER, Jacques et ROUSSEAU, François. *Atlas historique du Québec, Québec ville et capitale, La médecine et la santé, des débuts à 1847*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2001, 457 p.
- BIBAUD, M. *Histoire du Canada et des Canadiens sous la domination anglaise*, Toronto, Clarke, Irwin & company limited, 1968, 417 p.
- BLANCHARD, Raoul. *Le Canada français*, Paris, Fayard, 1960, 308 p.
- BLONDIN, Julie Méthot. *Une vie, deux époques*, Québec, Les Éditions Passé présent et l'auteur, 1991, 127 p.
- BODIN, Jacques. *L'histoire extraordinaire des soldats de la Nouvelle-France*, Édition O.C.A. Communication, 1993, 319 p.
- BOILY, Lise et BLANCHETTE, Jean-François. *Les fours à pain au Québec*, Ottawa, Musée national de l'Homme, 1976, 127 p.
- BOUCHARD, Georges. *Les petites industries féminines à la campagne*, Montréal, Secrétariat de l'École Sociale Populaire, 1927.
- BOUCHARD, René. *Rapport de synthèse sur le comté de Lotbinière*, Macro-Inventaire (ethnologie), Ministère des Affaires culturelles, Direction générale du patrimoine, 1979.
- BOUCHETTE, Joseph. *Description topographique de la province du Bas Canada*, Montréal, Éditions Élisée, 1978, 1306 p.
- BOURRET, Fernand. *Gilles et Jean Bouré* [inédit].
- BRETON, Aurore. *Notes historiques*, [inédit], notes manuscrites, 8 p.
- BROUSSEAU, Réjean. *Saint-Antoine-de-Tilly, L'encadrement paroissial*, Comité du Bicentenaire, Québec, 1988, 78 p.
- BROUSSEAU, Réjean. « Le toponyme Saint-Antoine-de-Tilly et la plaque armoriée de 172 » dans *Le Glaneur de Lotbinière*, vol. 1, n° 3, (automne 1983), p. 5 à 7.
- BRUNET, Michel. *Histoire du Canada par les textes*, tome 2, Montréal, Fides, 1963, 281 p.
- BRUNET, Michel. *La Présence anglaise et les Canadiens*, Montréal, Beauchemin, 1968, 323 p.
- « De Buckinghamshire à Lotbinière » dans *Le journal de la Société historique régionale de Lotbinière*, vol. I n° 1 (février 1983), p. 9.
- Le Canadien*, « Nouvelles maritimes », 25 avril 1870.
- Cap aux diamant*. « Regard sur l'enfance », n° 32 (hiver 1993).

- CASTONGUAY, Jacques. *La seigneurie de Philippe Aubert de Gaspé, Saint-Jean-Port-Joli*, Montréal, Fides, 1977, 162 p.
- CASTONGUAY, Jacques. *Philippe Aubert de Gaspé, seigneur et homme de lettres*, Sillery, Septentrion, 1991, 202 p.
- CASTONGUAY, Jacques. *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 4, Québec, Presses de l'Université Laval, 1980, 980 p.
- CATALOGNE, Gédéon de. *Carte du gouvernement de Québec levée en l'année 1709 par les ordres de Monseigneur le Comte de Ponchartrain commandeur des ordres du Roy ministre et secrétaire d'estat par le S[ieur] Catalogne lieutenant des troupes et dressée par Jean Bt. Decouagne, 1709*, microfilm de l'exemplaire original se trouvant au Musée de l'Amérique française, Québec.
- CATALOGNE, Gédéon de. *Recueil de ce qui s'est passé en Canada au sujet de la guerre, tant des Anglais que des Iroquois, depuis 1682*, [Québec?], Société littéraire et historique de Québec, [18—], 1 microfiche (45 images).
- Le 125^e anniversaire de Saint-Apollinaire (1857-1982)*, Saint-Apollinaire, Imprimerie GL enr., 1982, 212 pages.
- CERCLE DE FERMÎÈRES DE SAINT-ANTOINE-DE-TILLY. *Archives du Cercle de Fermières de Saint-Antoine-de-Tilly (L'ordre du jour 1975-1979, Rapports d'assemblées et comptabilité 1972-1974, Procès verbaux de 1942 à 1979)*.
- CHAPUIS, Thomas. *Jean Talon*, Québec, Imprimerie de S.-A. Demers, 1904, 539 p.
- CHARLEVOIX, Pierre-François-Xavier, de. *Histoire de la Nouvelle-France*, tome 1, Montréal, Éditions Élysée, 1976, 661 p.
- CHARLEVOIX, Pierre-François-Xavier, de. *Histoire de la Nouvelle-France*, tome 2, Montréal, Éditions Élysée, 1976, 532 p.
- CHARLEVOIX, Pierre-François-Xavier, de. *Histoire de la Nouvelle-France*, tome 3, Montréal, Éditions Élysée, 1976, 542 p.
- CHARTRAND, René. *Le patrimoine militaire canadien d'hier à aujourd'hui*, tome 1, Montréal, Art Global, 1993, 239 p.
- CHARTRAND, René. *Le patrimoine militaire canadien d'hier à aujourd'hui*, tome 2, Montréal, Art Global, 1995, 238 p.
- CHOUINARD, André. *Le manoir Aubert de Gaspé*, La Pocatière, Société historique de la Côte-du-Sud, 1986, 124 p.
- Collection des manuscrits*, Québec, Législature de Québec, 1884, 576 p.
- Comité des anciennes familles. *Le livre d'or de la noblesse rurale canadienne-française*, Québec, 1909, 131 p.
- CONAN, Laure. *Œuvres romanesques*, volume 3, Montréal, Fides, 1975, 215 p.
- CÔTÉ, Jean. *Pierre Boucher*, Outremont, Québécois, 1995, 95 p.
- CÔTÉ, Renée ET FORTIER, Michel. *Lotbinière (comté). Rapport historique*. Québec, Ministère des Affaires culturelles, Direction générale du patrimoine, Macro-inventaire, s.d., 187 p.
- COURVILLE, Serge et GARON, Robert. *Atlas historique du Québec, Québec ville et capitale*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2001, 457 p.
- COURVILLE, Serge et SÉGUIN, Normand. *Le coût du sol au Québec. Deux études de géographie historique*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1996, 184 p.
- COURVILLE, Serge et LABRECQUE, Serge. *Seigneuries et fiefs du Québec : nomenclature et cartographie*, Québec, Célat, vol. 3, 1988, 202 p.
- CROTEAU, Gilles. *Les unités spontanées de groupement à Saint-Antoine-de-Tilly*, Québec, Université Laval, 1947-1948, 31 p.

- ROTEAU, René. *Saint-Antoine-de-Tilly, Analyse sociale*, Thèse présentée pour la maîtrise au Département de Sociologie, Université Laval, Faculté des Sciences sociales, 8 avril 1946, 97 p.
- CROTEAU, René. *Saint-Antoine-de-Tilly, esquisse de monographie sociologique*, Québec, Université Laval, 1945, 31 p.
- DAWSON, Nora. *La vie traditionnelle à Saint-Pierre (Île d'Orléans)*, Archives de folklore, Québec, P.U.L., 1960.
- DE CARUFEL, Hélène. *Le moulin Beaudet à Saint-Antoine-de-Tilly*, Ministère des Affaires culturelles, Direction générale du Patrimoine, Service des Études et des Expertises, novembre 1982, 182 p.
- DESAUTELS, Yvon. *Les coutumes de nos ancêtres*, Éditions Pauline, Montréal, 1984, 55 p.
- DESCHAMPS, Clément E. *Municipalités et paroisses dans la province de Québec*, Québec, 1896, 1376 p.
- DESCHÊNES, Gaston. *L'année des anglais*, Sillery, Septentrion, 1988, 180 p.
- DESPARD, Lucille, TREMBLAY, Renée et RACINE, Mireille. *Recherche des besoins communautaires à Saint-Antoine-de-Tilly*, Projet Canada au travail, avril 1979, 25 p.
- DESRUISSEAU, Pierre. *Le p'tit almanach illustré de l'habitant*, Montréal, de l'Aurore, 1974, 136 p.
- Dictionnaire national des Canadiens français*, tome III, Ottawa, Institut Drouin, 1979, p. 1353 à 1974.
- DIONNE, Raymond. « Germain Dionne, l'ancêtre rebelle de René Lévesque » dans *Le Soleil*, 23 décembre 1984.
- DIONNE, Narcisse-Eutrope. *Parler populaire des Canadiens français, Langue française au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974, 671 p.
- Documents relatifs à la Nouvelle-France 1690-1713*, Québec, Imprimerie A. Côté, 1884, Législature de Québec, 579 p.
- DOYON Ferland, Madeleine. *Les arts populaires*, Esquisses du Canada français, Montréal, 1967.
- DOUVILLE, Raymond. *Pierre Boucher*, Montréal, Fides, 1970, 93 p.
- DROUIN, Georges-Henri. *Étude sur le comté de Lotbinière*, Québec, Université Laval, 1961, 95 p.
- DUBOIS-OUELLET, Simone. *L'histoire de vie d'un guérisseur québécois*, Sainte-Foy, Université Laval, Thèse présentée pour l'obtention du grade de maître ès arts en histoire, 1981, 124 p.
- DUBY, Georges et PERROT, Michelle. *Histoire des femmes XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Plon, 1991, 557 p.
- DUMAS, Silvio. *Les Filles du Roi*, vol. 2. Québec, La Société historique de Québec, 1972, 381 p.
- DUMONT, Micheline et autres. *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour éditeur, 1992, 646 p.
- DUPONT, Jean-Claude. *Coutumes et superstitions*, Québec, Éditions J.-C. Dupont, 1993, 64 p.
- DUPONT, Jean-Claude. *De Montréal à Baie-Saint-Paul*, Sainte-Foy, Légendes du Saint-Laurent, 1985, 67 p.
- DUPUIS & FRÈRES. *7^e Anniversaire de Dupuis & Frères*, Montréal Catalogue Printemps-Été 1943, 115 p.
- T. EATON CO. *Fall and Winter*, Moncton, Catalogue 1944-1945, 338 p.

- FAUTEUX, Aegidius. *Les Chevaliers de Saint-Louis au Canada*, Montréal, les Éditions des Dix, 1940, 251 p.
- FAUTEUX, Aegidius. *Patriotes de 1837-1838*, Montréal, Les éditions des dix, 1950, 433 p.
- FAUTEUX, Joseph-Noël. *Essai sur l'industrie au Canada sous le Régime français*, vol. 2, Québec, 1927.
- FERLAND, Aurore Breton et MORNEAU, S. Élisabeth. *Historique de la paroisse*, [inédit], janvier 1974, 8 p.
- FILTEAU, Gérard. *Le Québec, le Canada et la guerre 1914-1918*, Montréal, Éditions de l'Aurore, 1977, 228 p.
- FRANCK, Alain. *Les goélettes à voiles du Saint-Laurent*, L'Islet-sur-Mer, Musée maritime Bernier, 1984.
- FRANCK, Alain. *Naviguer sur le fleuve au temps passé 1860-1960*, Québec, Les Publications du Québec, 2000, 195 p.
- FRÉCHETTE, Louis. *La Noël au Canada*, Montréal, Fides, 1980, 178 p.
- FRÉCHETTE, Louis. *Mémoires intimes*, tome 1, Montréal, Fides, 1961, 200 p.
- FRÉCHETTE, Louis. *Noël d'autrefois*, Montréal, François L. Martigny, Éditeur, 1980, 94 p.
- FRÉGAULT, Guy. *La civilisation en Nouvelle France*, Montréal, 1944.
- LA FROMAGERIE BERGERON. *Au fil du temps*, tableau explicatif préparé pour l'an 2000.
- GAGNÉ, Madame Charles. *Pages d'histoire des Cercles de Fermières (1915-1965)*, Ministère de l'Agriculture, 1965.
- GAGNON, Jean-Pierre. *Le 22^e bataillon*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1986, 459 p.
- GAGNON, Philéas. *Essai de bibliographie canadienne*, Québec, Cité de Montréal, 1913, 488 p.
- GAUMOND, Michel. *La Place Royale*, Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1972, 52 p.
- GAUMOND, Michel. *Le site de la première église de Sainte-Croix de Lotbinière 1694-1732*, Québec, Ministère de la Culture et des Communications, 1995, 61 pages.
- GAUTHIER, Madeleine, sous la direction de. *Pourquoi partir?*, Sainte-Foy, les Éditions de l'IQRC, 1997, 315 p.
- GAUTHIER, Raymonde. *Les manoirs du Québec*, Montréal, Fides, 1976, 244 p.
- GAUVREAU, Jean-Marie. *Évolution et tradition des meubles canadiens*, Société Royale du Canada, Ottawa, 1944.
- GIGUÈRE, Guy. *1600-1900. D'un pays à l'autre. Mille et un faits divers au Québec*, Sainte-Foy, Anne Sigier, 1994, 215 p.
- GINGRAS, Apollinaire. *Au foyer de mon presbytère*, Thetford Mines, Imprimerie le Mégantic, 1935.
- GINGRAS, Apollinaire. *Jours de parole*, Beauceville, L'Éclaireur, 1942, 181 p.
- GINGRAS, Guy. *Mon livre*, Saint-Antoine-de-Tilly, [inédit], mars 1978.
- GINGRAS, Marie Lise. *Wilbrod Bherer, Un grand Québécois*, Sillery, Septentrion, 2001, 475 pages.
- GINGRAS, Raymond [dossier historique préparé par]. *Saint-Antoine-de-Tilly*, ANQ, 224 p.
- GIRARD, Rodolphe. *Marie Calumet*, Montréal, Fides, 1973, 155 p.
- GOBRY, Ivan. *St-François d'Assise et l'esprit franciscain*, Paris, Seuil, 1957, 191 p.

- GOSSELIN, M^{re} Amédée. *L'instruction au Canada sous le régime français, 1635-1760*, Québec, 1911.
- GRENON, Hector. *Us et coutumes du Québec*, Les Éditions de la Presse, Ottawa, 1974, 334 p.
- GROULX, Lionel. *Chemins de l'avenir*, Montréal, Fides, 1964, 161 p.
- GROULX, Lionel. *Notre maître le passé*, tome 1, Ottawa, Alain Stanké, 1977, 321 p.
- GUILBERT, Lucille et autres. *Pauvre ou vagabond, le quêteux et la société québécoise*, Rapport et Mémoires de recherche du Célat, n° 9, novembre 1987, 115 p.
- HAMELIN, Jean. *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 1, Québec, Presses de l'Université Laval, 1966, 774 p.
- HAMELIN, Jean et ROBY, Yves. *Histoire économique du Québec*, Montréal, Fides, 1971, 436 p.
- HAMELIN, Jean et ROBY, Yves. « Le transport » dans *Histoire économique du Québec, 1851-1896*, Montréal, Les Éditions Fides, 1976, p. 344-345.
- HAMELIN, Louis-Edmond. *Le rang d'habitat au Québec depuis 1840*, Recherches sociographiques, XXIX 2 - 3, Université Laval, Québec, 1988, 374 p.
- HÉBERT, Yves. *La construction navale...d'hier à aujourd'hui*.
- INVENTAIRE DES RESSOURCES NATURELLES ET INDUSTRIELLES. *Mono-graphie de la Municipalité de la paroisse de Saint-Antoine-de-Tilly*, Ministère des Affaires municipales, de l'Industrie et du Commerce, 1940, p. 126 à 134.
- JACQUIN, Philippe. *Les Indiens blancs*, Paris, Payot, 1987, 310 p.
- JUNEAU, Marcel et POIRIER, Claude. *Le livre de comptes d'un meunier québécois (Fin XVIII^e - début XVIII^e siècle)*, Québec, P.U.L., 1973, 229 p.
- KALM, Pehr. *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1977, 674 p.
- KIRBY, William. *Le chien d'or*, Québec, Éditions Garneau, 1971, 397 p.
- LACHANCE, André. *La vie urbaine en Nouvelle-France*, Montréal, Boréal, 1987, 148 p.
- LACOURSIÈRE, J., PROVENCHER, J. et VAUGEOIS, D. *Canada-Québec*, Ottawa, Éditions du Renouveau Pédagogique inc., 1978, 631 p.
- LACOURSIÈRE, Jacques. *Histoire populaire du Québec de 1791 à 1841*, Sillery, Septentrion, 1996, 446 p.
- LACROIX, Georgette. *Les cent ans d'un carnaval*, Le patrimoine en perspective, Revue Continuité, 1994, n° 59, p. 12 à 15.
- LAFRAMBOISE, Yves. *La maison au Québec. De la colonie française au XX^e siècle*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2001, 363 p.
- LAPIERRE, Laurier L. *1759*, Montréal, Le Jour Éditeur, 1992, 301 p.
- LAVALLÉE, Gérard. *Anciens ornemanistes et imagiers du Canada français*, Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1968, 97 p.
- LAVALLÉE, Robert (revue, mise à jour et augmentée par Yves Hébert). *Petite histoire de Berthier-sur-Mer*, Cap-Saint-Ignace, Les Éditions La Plume d'Oie, 1997.
- LAVIGNE, Marie et PINARD, Yolande. *Les femmes dans la société québécoise*, Aspects historiques, Montréal, Les Éditions du Boréal Express, 1977, 214 p.
- LAVOIE, Jean-Claude. « Les bateaux à vapeur » dans *Le Régional* (mardi, le 11 décembre 1984).
- LAVOIE, Yolande. *L'émigration des Canadiens aux États-Unis avant 1930*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1972, 87 p.
- LECLAIRE, Alphonse. *Le Saint-Laurent, historique légendaire et topographie*, Montréal, compagnie de publications commerciales, 255 p.

- LECLERC, Jean. *Le Saint-Laurent et ses pilotes 1805-1860*, Ottawa, Leméac, 1990, 232 p.
- LECLERC, Jean. *Les pilotes du Saint-Laurent de Québec à Montréal au XIX^e siècle*, Québec, Les Éditions La Liberté inc., 1996, 355 p.
- LEGENDRE, Roland. *Histoire de la seigneurie de Tilly sous le régime français*, Québec, Université Laval, mai 1962, 137 p.
- LEMAY, Claude. *Cimetières*, 1999.
- LEMAY, J. Armand. *Tricentenaire de la seigneurie de Ste-Croix de Lotbinière*, s.l. s.éd., 1983.
- LE MAY, Pamphile. *Le naufrage de l'Étoile dans Le Canadien*, 24 août 1870.
- LE MAY, Pamphile. *Pamphile Le May, écrivain et bibliothécaire*, Catalogue de l'exposition, Montréal, Ministère des Affaires culturelles, Bibliothèque nationale du Québec, 1987, 51 p.
- LEROI-GOURHAN, André. *L'homme et la matière*, Évolution et techniques, Sciences d'aujourd'hui, Paris, Les Éditions Albin Michel, 1943 et 1971, 348 p.
- LEROI-GOURHAN, André. *L'homme et la matière*, Paris, Les Éditions Albin Michel, 1971, 341 p.
- Le Saint-Laurent, The-St-Lawrence 1900-1960*, Musée maritime du Québec, L'Islet-sur-mer, Musée Maritime Bernier, 1980, 56 p.
- LESSARD, Michel. « La vogue des bateaux blancs » dans *Cap-aux-Diamants*, n^o. 33 (printemps 1993), p. 50-52.
- LESSARD, Michel et MARQUIS, Huguette. *Encyclopédie de la maison québécoise*, Les Éditions de l'Homme, Montréal, 1972, 728 p.
- LESSARD, Michel et MARQUIS, Huguette. *Encyclopédie des antiquités du Québec*, Les Éditions de l'Homme, Montréal, 1971.
- LESSARD, Michel et VILANDRÉ, Gilles. *La maison traditionnelle au Québec*, Les Éditions de l'Homme, Montréal, 1974, 491 p.
- LETENNEUR, René. *Les Normands et les origines du Canada français*, Paris, OCEP, 1973, 332 p.
- LÉVESQUE, Denis. *Legardeur de Repentigny*, Outremont, Québecor, 1996, 95 p.
- L'HÉBREUX, Michel. *Une merveille du monde. Le Pont de Québec*, Sainte-Foy, Éditions Laliberté, 1986, 198 p.
- LINTEAU, Augustine Méthot. *Douce Mémoire*, Bibliothèque Nationale du Québec, 1983, 139 p.
- Livres de prônes*, [inédit], Saint-Antoine-de-Tilly, de 1892 à 1959 et autres archives de la fabrique.
- MAGNAN, Hormidas. *Monographies paroissiales. Esquisses des paroisses de colonisation de la Province de Québec*, Québec, Département de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries, 1913, 282 p.
- MAGNAN, Hormidas. *Dictionnaire historique et géographique des paroisses, missions et municipalités de la province de Québec*, L'Imprimerie d'Arthabaska Inc., Arthabaska, 1925, 738 p.
- MAILLOUX, Alexis. *Histoire de l'Île-aux-Coudres depuis son établissement jusqu'à nos jours, avec ses traditions, ses légendes, ses coutumes*, Montréal, 1879, 93 p.
- MARTEL, Alphonse. *Notes manuscrites*, [inédit].
- MARTIN, Roger. *L'Anguille*, Traditions du geste et de la parole, Les Éditions Leméac inc, Ottawa, Bibliothèque nationale du Québec, 1980, 194 p.
- MATHIEU, Jacques. *La construction navale à Québec*, Québec, La Société historique de Québec, 1971, 110 p.

- MATHIEU, Jacques et LACOURSIÈRE, Jacques. *Les mémoires québécoises*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1991, 383 p.
- MAURAUULT, Joseph Anselme. *Histoire des Abénakis, depuis 1605 jusqu'à nos jours*, Sorel, 1866, 658 p.
- MÉTHIVIER, Hubert. *Le siècle de Louis XIV*, Paris, Presses Universitaires de France, 1971, 126 p.
- MÉTHOT-VARY, Édith. « Saint-Antoine-de-Tilly » dans Fédération des Cercles de Fermières. *La petite histoire des paroisses de la fédération des Cercles de Fermières du District Régional n° 4*, Beauceville, L'Éclaireur, 1951, 776 p.
- MONTPETIT, Antoine-Napoléon. *Les poissons d'eau douce du Canada*, Montréal, Beauchemin et fils, 1897, 552 p.
- MORISSET, Gérard. *Coup d'oeil sur les Arts en Nouvelle-France*, Québec, 1941.
- MORISSET, Gérard. « La collection Desjardins » dans *Le Canada français*, volume XXII, numéro 3, 1934, p. 210 à 214.
- MORISSET, Gérard. *L'architecture en Nouvelle-France*, Québec, Éditions du Pélican, 1980, 150 p.
- NOËL, Diane et BERGERON, Claire. *Saint-Antoine-de-Tilly. La petite histoire de mon école*, [inédit], Saint-Antoine-de-Tilly, janvier 1998, 12 p.
- NOËL DE TILLY, Julie. *Histoire de la seigneurie de Tilly 1672-1854*, [inédit], 1941, 224 pages.
- NOPPEN, Luc. *Les églises du Québec (1600-1850)*, Montréal, Fides, 1977, 298 p.
- NORMAND, France. *Naviguer le Saint-Laurent à la fin du XIX^e siècle*. Une étude de la batellerie du port de Québec, Sainte-Foy, Les Presses de l'université Laval, 1997.
- Notes généalogiques. *La famille de Félix Lambert, son fils Edmond, son petit-fils Égide et son arrière petit-fils Florian*.
- OHL, Paul. *Black. Les chaînes de Gorée*, Montréal, Libre Expression, 2000, 526 p.
- Ordre des Pères du premier Concile plénier de Québec. *Appendice au rituel romain*, Québec, Imprimerie de l'Action Sociale Limitée, 1919, 278 p.
- OUELLET, Fernand. *Histoire économique et sociale du Québec 1760-1850*, Montréal, Fides, 1966, 690 p.
- PARÉ, Pierre. *La toponymie des Abénaquis*, Québec, Gouvernement du Québec, 1985, 48 p.
- PARLARDY, Jean. *Les meubles anciens du Canada français*, Arts et Métiers graphiques, Paris, 1963.
- PICHETTE, Robert. *La plaque armoriée de l'église de Saint-Antoine*, [inédit], 19 p.
- PLOURDE, Michel, sous la direction de. *Le français au Québec*, Montréal, Fides et les Publications du Québec, 2000, 515 p.
- PONTBRIAND, B. *Mariages de St-Antoine-de-Tilly*, 1965, 196 p.
- PORTER, John R. et DÉSY, Léopold. *Calvaires et croix de chemins du Québec*, p. 131 à 141.
- Procès verbaux, Avis publics, Règlements et délibérations de la municipalité de Saint-Antoine-de-Tilly*, Saint-Antoine-de-Tilly, [inédit], de 1870 à 2001.
- Programme-souvenir de la fondation des Cercles Lacordaire et Ste-Jeanne d'Arc*, Saint-Antoine-de-Tilly, 1953, numéro 848.
- PROULX, Georges-Étienne. « Construction navale et francophone » dans *La Seigneurie de Lauzon*, n° 23, (automne 1986), p. 6-7.
- PROULX, Ls et PARADIS, Redempti. *Rapport de l'archiviste de la province de Québec*, de 1920 à 1951.

- PROVENCHER, Jean. *C'était l'automne, La vie rurale traditionnelle dans la vallée du Saint-Laurent*, Les Éditions du Boréal, Montréal, 1984, 236 p.
- PROVENCHER, Jean. *Les modes de vie de la population de Place-Royale entre 1820 et 1859* (1987) : 133, Rapport inédit, ministère des Affaires culturelles.
- PROVENCHER, Jean. *Les Quatre Saisons dans la vallée du Saint-Laurent*, Les Éditions du Boréal, Montréal, 1988, Bibliothèque nationale du Québec, 605 p.
- PROVOST, Honorius. *Chaudière-Kennebec*, Québec, Éditions Garneau, 1974, 415 p.
- PROVOST, Honorius. *Les Abénaquis du Canada et le pouvoir civil*, Québec, Société historique de Québec, 1985, 31 p.
- QUÉBEC, PRINTEMPS 1918. Dépliant pour une campagne de financement, 1984.
- Le Quotidien. *Un siècle de vie paroissiale*, Brochure historique et souvenir de Saint-Flavien, Lévis, Imp. Le Quotidien, ltée, 1956, 184 p.
- Le Régional. « Les bateaux à vapeur » (11 décembre 1984).
- Relations des Jésuites, tome 1, Montréal, Éditions du Jour, 1972.
- Rive-Sud Express. « Une histoire de permis de construction qui mène loin », 26 octobre 1977, p. 7B.
- ROQUEBRUNE, Robert de. *Les Canadiens d'autrefois*, Montréal, Fides, 1962, 289 p.
- ROSA, Narcisse. *La construction des navires à Québec et ses environs*, Québec, Léger Brousseau, 1897, 202 p.
- ROUILLARD, Eugène. *La Colonisation*, 1899, 153 p.
- ROULEAU, Marc. *La construction navale*, Québec, Bibliothèque nationale du Québec, 1993, 227 p.
- ROY, Antoine. *Les lettres, les sciences et les arts au Canada sous le régime français*, Jouve et cie éditeurs, Paris, 1930, 285 p.
- ROY, J.-Edmond. *Histoire de la seigneurie de Lauzon*, vol. 1, Lévis, Société d'histoire régionale de Lévis, 1984, 495 p.
- ROY, J.-Edmond. « Les conseillers au Conseil souverain de la Nouvelle-France » dans *Bulletin des recherches historiques*, 1, 10 (octobre 1895), p. 151 à 154.
- ROY, J.-Edmond. *Le baron de Lahontan*, Montréal, Éditions Élysée, 1974, 310 p.
- ROY, Léon. *Les premiers colons de la rive sud du Saint-Laurent*, Lévis, Société d'histoire régionale, 1984, 435 p.
- ROY, Pierre-Georges. *Inventaire des Concessions en fief et seigneurie. Foi et hommages et aveux et dénombremments*, Beauceville, l'Éclaireur limitée, 1927-1929, 303 p.
- ROY, Pierre-Georges. *Inventaire des papiers de Léry*, Québec, archives de Québec, tome 2, 1939, 291 p.
- ROY, Pierre-Georges. *Inventaire des papiers de Léry*, Québec, archives de Québec, tome 3, 1940, 308 p.
- ROY, Pierre-Georges. *Inventaire des registres de l'état civil conservés aux archives judiciaires de Québec*, Beauceville, L'Éclaireur, 1921, 347 p.
- ROY, Pierre-Georges. *La famille Aubert de Gaspé*, Lévis, La Compagnie J. E. Mercier, 1907, 199 p.
- ROY, Pierre-Georges. *Old manors, old houses*, 1927, Québec, Historic Monuments Commission of the province of Quebec, 3767 p.
- ROY, Pierre-Georges. *Toutes petites choses du régime français*, Québec, Éditions Garneau, 1944, 304 p.
- ROY, Pierre-Georges. « Charles Le Gardeur de Tilly » dans *Bulletin de recherches historiques*, 28, 3 (mars 1922), p. 65 à 74.
- ROY, Pierre-Georges. « La famille Le Gardeur de Tilly » dans *Bulletin de recherches historiques*, vol. 53, 4 (avril 1947), p. 99 à 23 et 5 (mai 1947), p. 133 à 146.

- ROY, Pierre-Georges. « St-Antoine-de-Tilly » dans *Bulletin des recherches historiques*, Lévis, 1902, 36 p.
- SAINTE-PIERRE, Diane et TRUDEL, Robert. *Le fleuve et sa rive droite*, 4, Les relations et les communications Lauzon, GIRAM, 1984.
- SAINTE-PIERRE, Serge et POULIOT, Muriel. *Cueillettes d'hier et d'aujourd'hui*, sous la direction de Marcel Moussette, Rapports et Mémoires de recherche du Célat, n° 16, juin 1990, 195 p.
- Mère SAINT-THOMAS et Mère SAINTE-MARIE. *Les Ursulines de Québec, depuis leur établissement jusqu'à nos jours*, Québec, 1864, 422 p.
- SALONE, Émile. *La colonisation de la Nouvelle-France*, Paris, E. Guilmoto Éditeur, 1970, 505 p.
- SAMSON, Roch, sous la direction de. *Histoire de Lévis-Lotbinière*, Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1996, 812 p.
- SÉGUIN, Maurice. *La nation « canadienne » et l'agriculture (1760-1850)*, Trois-Rivières, le Boréal Express ltée, 1970, 281 p.
- SÉGUIN, Robert-Lionel. *La civilisation traditionnelle de « l'habitant » aux 17^e et 18^e siècles*, Montréal, Fides, 1973, 701 p.
- SÉGUIN, Robert-Lionel. *La vie libertine en Nouvelle-France au XVIII^e siècle*, vol. 1, Ottawa, Leméac, 1972, 348 p.
- SÉGUIN, Robert-Lionel. *La vie libertine en Nouvelle-France au dix-septième siècle*, vol. 2, Ottawa, Leméac, 1972, 571 p.
- SÉGUIN, Robert-Lionel. *Les divertissements en Nouvelle-France*, Ottawa, Musée national du Canada, bulletin numéro 227, 1968, 79 p.
- SÉGUIN, Robert-Lionel. *Les granges du Québec* Montréal, Quinze, 1976, 127 p.
- SÉGUIN, Robert-Lionel. *Les jouets anciens du Québec*, Ottawa, Leméac, 1976, 123 p.
- SÉGUIN, Robert-Lionel. *Les moules du Québec*, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1963, 141 p.
- SÉGUIN, Robert-Lionel. *Les ustensiles en Nouvelle-France*, Ottawa, Leméac, 1972, 143 p.
- SÉGUIN, Robert-Lionel. *L'injure en Nouvelle-France*, Ottawa, Leméac, 1967, 250 p.
- SIMARD, Cyril. *Artisanat québécois*, Tome 1, Les Éditions de l'Homme, Montréal, 1975.
- SIMARD, Cyril. *Artisanat québécois*, Tome 11, Les Éditions de l'Homme, Montréal 1976.
- SIMARD, Cyril et Michel NOËL. *Artisanat québécois*, Tome 111, Les Éditions de l'Homme, Montréal, 1977, 566p.
- SIMARD, Cyril et BOUCHARD, Jean-Louis. *Artisanat québécois*, Tome 4, Les Éditions de l'Homme, 1985, 510 p.
- SIMARD, Cyril et Michel NOËL. *Artisanat québécois*, Tome 3, Les Éditions de l'Homme, 1977, 566 p.
- Statuts et règlements généraux*, Centre communautaire Saint-Antoine-de-Tilly, mars 1997.
- Le Soleil*, « La bonne chère », le 29 octobre 1983.
- Le Soleil*, « Les brise-glaces et l'ouverture du chenal jusqu'à Trois-Rivières », 28 décembre 1934, p. 16.
- Le Soleil*, « Notices historiques et liste des curés natifs de la paroisse, les missionnaires et prêtres à Saint-Antoine-de-Tilly, liste des marguilliers », 20 août 1904.
- THÉRIAULT, Louis. *Richard Verreau, Chanter plus beau*, Éditions Lescop, novembre 2000, 175 p.

- TRUDEL, Marcel. *Atlas de la Nouvelle-France*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1973, 220 p.
- TRUDEL, Marcel. *Catalogue des immigrants 1632-1662*, Montréal, Hurtubise HMH, 1983, 569 p.
- TRUDEL, Marcel et FRÉGAULT, Guy. *Histoire du Canada par les textes*, tome 1, Montréal, Fides, 1963, 262 p.
- TRUDEL, Marcel. *La population du Canada, en 1663*, Montréal, Fides, 1973, 367 p.
- TRUDEL, Marcel. *Les débuts du régime seigneurial*, Montréal, Fides, 1974, 313 p.
- TRUDEL, Marcel. *Le terrier du Saint-Laurent en 1674*, Éditions du Méridien, tomes un et deux, 1998, 912 p.
- TURCOT, Henri. *La petite industrie de la laine au Canada Français*, Imprimeur du Roi, Ottawa, 1928.
- TURGEON, Pierre et GILMOR, Don. *Le Canada. Une histoire populaire*, Montréal, Fides, 2000, 304 p.
- VAN DE WALLE, Marc. *Le contexte géologique de Saint-Antoine-de-Tilly*, document inédit, 2001, 3 feuillets.
- VOLTAIRE. *Candide*, Alleur, Marabout, 1995, 186 p.
- VILLEDIEU, Yanick. « Saint-Antoine-de-Tilly, maisons de dentelle » dans *L'Actualité*, série Les plus beaux villages du Québec, mai 1997, vol. 22, no 7, p. 34 et 36.
- WADE, Mason. *Les Canadiens français de 1760 à nos jours*, Ottawa, Le Cercle du Livre de France, 1963, 685 p.
- WALKER, Anatole. *Les voisins des Cantons*, Montréal, Les Éditions du marché philatélique de Montréal Inc., 1989.

SOURCES ORALES

INFORMATEURS ET INFORMATRICES DONT LES TÉMOIGNAGES ONT ÉTÉ ENREGISTRÉS SUR RUBAN MAGNÉTIQUE

Note explicative : Les initiales qui suivent le nom des informateurs et informatrices correspondent aux noms des enquêtrices et enquêteurs suivants :

- LA. : Léon Aubin ;
- CB. : Claude Bergeron ;
- SB : Stéphane Bergeron ;
- PB : Paul Brunet ;
- MLG : Marie Lise Gingras ;
- P.B. : Philippe Bélanger ;
- PL : Pierre Lessard ;
- RL. : Robert Linteau ;
- LDM : Lise Drolet Michaud.
- Éliane AUBIN. Coll. LA. 2000 ;
- Florent AUBIN. Coll. LDM. 2000 ;
- Marguerite MONTREUIL-AUBIN. Coll. LDM. 2000 ;
- Jules BEAUDET. Coll. LDM. 2000 ;
- Benoit BEAUDET. Coll. P.B. 1975 ;
- Hilaire BERGERON et Annette FERLAND. Coll. CB. 1982 (décédés) ;
- Hilaire BERGERON et Annette FERLAND. Coll. SB. ;
- Bertrand BOUCHER. Coll. LDM. 2001 ;

Benoît CÔTÉ et Gracia FERLAND. Coll. LDM. 2000 ;
 Jean-Paul GARNEAU. Coll. LDM. 2002 ;
 Anna GINGRAS. Coll. MLG. 1992 (décédée) ;
 Antoine-Lévis GINGRAS. Coll. LDM. 2000 ;
 Guy GINGRAS et Marie-Paule LAMBERT. Coll. LDM. 2000 ;
 Claire HOUDE. Coll. LDM. 2000 ;
 Émilien HOUDE. Coll. LDM. 2000 ;
 Gilles HOUDE. Coll. LDM. 2000 ;
 Jean-Paul HOUDE. Coll. LDM. 2000 ;
 Rosario HOUDE. Coll. LDM. 2000 ;
 Louis-Philippe LACROIX. Coll. LDM. 2000 ;
 Émilio LAMBERT et Claire MARTINEAU. Coll. LDM. 2000 ;
 Amabilis LAROCHE-JANVIER. Coll. LA. 2000 ;
 Gilberte MARCHAND-LAROCHE. Coll. LDM. 2000 ;
 Fernande MARCHAND. Coll. LDM. 2000 ;
 Hélène MÉTHOT. Coll. LDM. 2000 ;
 Julie MÉTHOT. Coll. RL. 2000 ;
 Ida MÉTHOT. Coll. RL. 2000 ;
 Thérèse MÉTHOT. Coll. LDM. 2000 ;
 Lise PARROT. Coll. LDM. 2001 ;
 Henri ROUSSEAU et Anita AUBIN. Coll. LA et Coll. LDM. 2001 ;
 Joseph TANGUAY et Achille AUBIN. Coll. LA. et P.B. 1977.

AUTRES INFORMATRICES ET INFORMATEURS

Jean ARSENAULT ;
 Roland ARSENAULT ;
 Florent AUBIN ;
 Léon AUBIN et Clémence LACROIX ;
 Réal AUBIN ;
 Robert (Bob) AUBIN ;
 Agnès BEAUDET ;
 Raymond BEAUDET ;
 Fernand BERGERON et Rollande BÉDARD ;
 Chantal BERGERON ;
 Claire BERGERON (Alidor) ;
 Claire BERGERON (Hilaire) ;
 Claude BERGERON ;
 Égide BERGERON ;
 Jean BERGERON et France HUARD ;
 Michel BERGERON ;
 René BERGERON ;
 Rita BERGERON ;
 Gilles BERNIER ;
 Jacqueline BOISVERT ;
 Henriette BOURASSA ;
 Madeleine BOURRET ;

François BOURRET ;
Réjean BROUSSEAU ;
Joseph CARON et Denise GENEST ;
Madeleine CARON ;
Denise CAYER ;
Hélène CHIASSON ;
Dorilas CÔTÉ ;
Marie-Anne COTÉ ;
Jean-Luc DEHOURS ;
Alain DESROCHERS ;
Lucie DESROCHERS ;
Jean-François DIONNE ;
Marcel DROLET ;
Alain DUBOIS ;
Caroline DUBOIS ;
Léon FERLAND et Estelle GINGRAS ;
Théodore GENEST ;
Marie GUIMOND ;
Denise HOUDE ;
Régina HOUDE ;
Brigitte ROUSSEAU-LACOURSIÈRE ;
Denis LAFLEUR ;
Jean-Claude LAFLEUR ;
André LAMBERT ;
Florian LAMBERT ;
Agnès BEAUDET-LAMONTAGNE ;
Julie LECLERC ;
Diane LEMIEUX ;
Lise LINTEAU ;
Robert LINTEAU ;
Jean-Pierre MAGNAN ;
Alphonse MARTEL ;
Lucien MÉTHOT ;
Madeleine MÉTHOT ;
Marie-Paule MÉTHOT ;
Michel NORMAND ;
Raymond NORMAND ;
Simone NORMAND ;
Joseph PAYEUR ;
Lise PETIT ;
Raymond ROUSSEAU ;
Madame Paul-Émile ROUSSEL ;
Hermann SAINT-AMANT ;
Micheline VILLENEUVE-BERGERON ;
Thérèse LAMBERT et Jean-Jacques VILLENEUVE.

DOCUMENTS ÉLECTRONIQUES

- Bibliothèque Nationale, (page consultée le 16 août 2001), [En ligne], adresse URL : <http://www2.biblinat.gouv.qc.ca>
- Bilan des interventions, (page consultée le 16 août 2001), [En ligne], adresse URL : <http://www.mcc.gouv.qc.ca/pamu/themes/exemple/2051-54.htm>
- BRETON, Maurice. Ligne du temps, Histoire St-Antoine de Tilly, (page consultée le 10 mai 2001), [En ligne], adresse URL : <http://www.immobilierbretonquebec.com/st-antoine.htm>
- Charles Legardeur de Tilly, (page consultée le 16 août 2001), [En ligne], adresse URL : <http://www.morinking.coastalw.com/roots/charles.htm>
- Communiqués de presse, Ministère de l'Environnement, Québec, (page consultée le 16 août 2001), [En ligne], adresse URL : <http://www.menv.gouv.qc.ca/communiqués/2000/c000609a.htm>
- Estat général des habitans du Canada en 1666, (page consultée le 16 août 2001), [En ligne], adresse URL : <http://www.members.home.net/hughlarmstrong/qc1666/qc1666qc.htm>
- Fichier Origine, (page consultée le 16 août 2001), [En ligne], adresse URL : <http://www.genealogie.com/fichier.origine/>
- Fondation du patrimoine religieux du Québec, (page consultée le 16 août 2001), [En ligne], adresse URL : <http://www.patrimoine-religieux.qc.ca>
- Franc-Vert, volume 15, n° 1, Un marais habité à Saint-Antoine de Tilly, (page consultée le 16 août 2001), [En ligne], adresse URL : <http://www.ecoroute.uqcn.qc.ca/envir/biodiversit/agirMaraisFM98.html>
- Généalogie.com, (page consultée le 16 août 2001), [En ligne], adresse URL : <http://www.genealogie.com/>
- Il était une fois l'Acadie, (page consultée le 15 août 2001), [En ligne], adresse URL : <http://www.personal.nbnet.nb.ca/yoyo/TEXT-61.htm>
- Institut de la statistique du Québec, (page consultée le 16 août 2001), [En ligne], adresse URL : <http://www.stat.gouv.qc.ca/donstat/demograp/regional/209%20munis%20.htm>
- Histoire du Canada et de l'Acadie et Dictionnaire général du Canada, (page consultée le 15 août 2001), [En ligne], adresse URL : <http://www.pages.infinit.net/lej/diction/villieu.htm>
- Jean-Pierre Roy et Geneviève Mallet, (page consultée le 30 janvier 2002), [En ligne], adresse URL : <http://pages.infinit.net/mandrack/tjproy.htm>

- La Nouvelle-France, Ressources françaises, (page consultée le 16 août 2001), [En ligne], adresse URL : <http://www.culture.fr/culture/nllefce/fr/intro.htm>
- La Société des Filles du roi et soldats de Carignan inc., (page consultée le 16 août 2001), [En ligne], adresse URL : <http://www.fillesduroi.org>
- Les coureurs des bois, (page consultée le 16 août 2001), [En ligne], adresse URL : <http://www.mvnf.civilisations.ca/popul/coueurs>
- Les CROTEAU, trois siècles sur la terre ancestrale, (page consultée le 16 août 2001), [En ligne], adresse URL : <http://www.bibeau.citeglobe.com/croteau.htm>
- Manoir de Tilly, (page consultée le 17 août 2001), [En ligne], adresse URL : <http://www.manoirdetilly.qc.ca/fr/auberge.html>
- Neuville, un des plus beaux villages du Québec, (page consultée le 16 août 2001), [En ligne], adresse URL : <http://www.ville.neuville.qc.ca>
- [Prévôté de Québec], (page consultée le 25 février 2001), [En ligne], adresse URL : <http://www.jctca.com/prevotequebec/r11/page020.htm>
- Régiment Carignan-Salières, (page consultée le 15 août 2001), [En ligne], adresse URL : <http://www.geocities.com/Heartland/Plains/6889/REGIMENT.htm>
- Saint-Antoine-de-Tilly, (page consultée le 5 avril 2002), [En ligne], adresse URL : <http://www.saintantoinedetilly.com>
- TMJAMES MULTIMEDIA SERVICES INC. Dictionnaire biographique du Canada, volumes I-XIV, Université Laval et Université de Toronto, CD-ROM, 2000.

Table des matières

Avertissement	5
Préface	7
Mot du maire	9
Propos d'Alonzo Le Blanc	11
Remerciements	15
Avant-propos	17
Introduction	21

Chapitre 1

Saint-Antoine-de-Tilly sous le Régime français

Saint-Antoine-de-Tilly, municipalité du bord de l'eau	25
L'arrivée des explorateurs	27
Présence amérindienne aux environs de Saint-Antoine	27
Naissance d'une seigneurie	30
La vie des premiers colons	32
Un deuxième seigneur de Villieu	34
Le système seigneurial	36
Des nobles en Nouvelle-France... et à Saint-Antoine !	39
Les Legardeur	40
Le seigneur Pierre-Noël Legardeur de Tilly	42
Naissance de Saint-Antoine-de-Tilly	44
Honneur et devoir	46
Les de Gaspé : une autre famille importante	46
Le manoir des Legardeur et le moulin banal	48
Agrandissement de la seigneurie et mort du seigneur	50
Les héritiers Legardeur	51
Qui étaient les premiers colons ?	55
Le départ des Legardeur	56
Les Noël deviennent les Noël de Tilly	57
Philippe Noël, seigneur de Tilly	58
Des jours sombres à l'horizon... ..	61

Chapitre 2

Saint-Antoine-de-Tilly sous le Régime anglais

Saint-Antoine est assiégé	85
La mort du seigneur Philippe Noël	90
Un nouveau seigneur : Jean-Baptiste Noël père	94
Deux chapelles à Saint-Antoine	99
La fête du Mai	102
Le manoir des Noël de Tilly et sa petite histoire	103
Une nouvelle église	108
Des œuvres d'une grande valeur venues de France	114
Le presbytère	115
Nouveau seigneur, Jean-Baptiste Noël fils	117
La fête de Noël au manoir	119
Agrandissement de la seigneurie	119
De 1821 à 1838, les héritiers de Jean-Baptiste Noël	120
Rémi-Séraphin Noël de Tilly	120
Jean-Baptiste-Isaïe Noël cède ses droits immobiliers à son frère	121
Jean-Baptiste-Isaïe Noël, seigneur, député et médecin (1838-1847)	122
Le dernier seigneur, Léon Noël (1847 à 1854)	124
Le domaine de Léon Noël de Tilly	125
Naissance de la municipalité de Sainte-Antoine-de-Tilly	126

Chapitre 3

Saint-Antoine-de-Tilly et son dernier seigneur : Léon Noël de Tilly

L'abolition de la tenure seigneuriale	145
Édouard Noël de Tilly, fils de seigneur	146
Après la mort de Julie Legendre	147
La fin du système seigneurial	148
Le domaine des Dionne	148
René Lévesque et la famille Dionne	148
Mouvement patriotique	149
L'exode à Saint-Antoine-de-Tilly : une affaire économique	150
Pourquoi s'exilait-on ?	151
Où ces émigrants allaient-ils ?	151
Des familles revinrent dans leur pays	152
Des familles de Saint-Antoine s'exilent	153
À l'arrivée du XX ^e siècle	156

Chapitre 4

La vie quotidienne à Saint-Antoine-de-Tilly

Nos ancêtres, des gens braves et indociles...	165
Une langue pure	166
Alphabétisation et instruction à Saint-Antoine-de-Tilly	167
La survie d'abord	167
Sous le Régime français	168
Les lendemains de la Conquête	168
Le XIX ^e siècle	169
L'école modèle	169
Les petites écoles de rang	172
L'école de rang	172
Aménagement rudimentaire	173
L'institutrice d'antan : une femme-orchestre !	174
1943 : instruction obligatoire	175
Apprentissage de l'école	178
La fréquentation scolaire	178
Qualité de l'enseignement	178
L'école de rang : un repère	180
Conditions de vie à l'école de rang : courageuses, les petites dames !	181
Se rendre à l'école envers et contre tous	182
Les repas des écoliers	182
La récréation à l'école	183
La distribution des prix	183
La discipline	184
L'hygiène à l'école	184
La pesée mensuelle	185
Un personnage notoire	185
Le désir d'apprendre	186
Marcher au catéchisme	187
École modèle avec communiant.	188
1951 : Érection d'un couvent	189
1858 : Naissance de la Commission scolaire de Saint-Antoine-de-Tilly	190
Les habitations de nos ancêtres	190
Le patrimoine bâti de Saint-Antoine-de-Tilly	191
Le sous-sol de l'époque : une véritable cave	193
L'éclairage	193
Outils, ustensiles, meubles et objets quotidiens	194

La salle commune	194
La chambre à coucher	195
La ferme	195
Une grange octogonale à Saint-Antoine !	195
À cheval !	196
Les travaux domestiques	199
Les journées de lessive	199
Le savon du pays	201
Les arts domestiques	201
La dentelle	201
La broderie	202
La laine des moutons, c'est nous qui la tondaine... ..	203
Rien ne se perd, rien ne se crée... ..	203
L'alimentation en Nouvelle-France	204
Il était une fois le poisson... ..	204
On ne mangeait pas que du poisson... ..	206
En caravane, allons à la cabane... ..	209
On cultivait la pomme	210
On fait boucherie !	210
Les conserves... ..	212
Les boissons	213
Alcool et débit de boisson clandestin. De la tolérance à l'interdiction... ..	214
Le tabac	217
La vie familiale	218
On se fréquentait... mais on ne se touchait pas !	219
Les catherinettes	220
Pour le meilleur et pour le pire... ..	220
On part la famille et on travaille pour la patrie !	223
Être dans les honneurs !	226
Lorsque le temps était à l'orage... ..	228
La santé (maladies, épidémies et soins)	228
Les épidémies	228
La grippe espagnole	229
Arrive enfin la vaccination !	230
La médecine traditionnelle	231
La dévotion aux saints guérisseurs	231
Pharmacopée traditionnelle et médecins	232
Les ramancheurs	237

Les soigneurs	237
Les divertissements	239
La veillée	240
Ils entrent quatre par quatre en frappant du talon... ..	241
Les jeux de cartes	243
Le rideau se lève sur... le théâtre	243
Les fêtes calendaires	245
Sainte nuit... ..	245
Bonne année, grand nez... ..	247
L'Épiphanie	248
Mardi gras	249
Fête de Pâques et eau pascalle	250
La Saint-Jean-Baptiste	250
Le Carnaval de Québec	251
La fête de la Grosse Gerbe à la fête des Foins	251
L'épluchette de blé d'Inde	252
La corvée	252
La baignade	253
Le patinage et le hockey	256
Course de chevaux et de bateaux : on aime la vitesse et la compétition !.....	258
Les plaisirs de la neige	260
Le tennis et le croquet	262
Les jouets des tout-petits	263

Chapitre 5

La vie maritime

Le fleuve, fenêtre ouverte sur le monde extérieur	275
Le fleuve et les échanges commerciaux	276
Le fleuve et les rapports sociaux	278
Le pont de glace	280
Transport sur le pont de glace	282
La débâcle et la fin des ponts de glace	283
Le fleuve : une source de divertissement	284
La courtepoinette qui volait au vent	286
Courses en voiliers d'hiver sur le fleuve	286
Vogue la valise !	286
Le fleuve : ouverture sur le monde extérieur	287
La construction navale	288

La construction navale à Saint-Antoine-de-Tilly	289
Adélarde Houde, constructeur de bateaux	290
Eugène Houde et la Montreal Boatman	290
Houde & Bergeron	290
Robert Houde et la Three Rivers Boatmen	293
AMT Marine	294
La tradition maritime se poursuit	295
Le phare de la pointe Legardeur	296
Le quai de Saint-Antoine-de-Tilly	297
Au temps de la navigation	298
Le cabotage	298
Le Ste-Croix	299
Le St-Antoine	301
Le Vapeur Saint-Laurent	302
Le Alys	302
L'Étoile	303
Le petit bateau d'Ernest : maquette d'un transatlantique	304
Le fleuve et le pilotage	305
Les navigateurs de Saint-Antoine-de-Tilly	305
À la mémoire de nos marins	305
L'apprentissage du métier de pilote	306
Le statut de pilote	307
Les marins de Saint-Antoine	307
Navigateurs	307
Une histoire de famille	309
De père en fils	311
La vie à bord des bateaux	311
L'homme est parti pour travailler, la femme est seule à s'ennuyer !	312
Perception du métier de pilote	313
Le fleuve, un grand pourvoyeur	314
Le bois de grève	314
La pêche à l'anguille	314
Les Antoniens, témoins ou victimes de catastrophes maritimes	316
Le malheur frappe !	316
1847 : Naufrage à Saint-Nicolas	316
1870 : naufrage d'un bateau appelé L'Étoile	317
1879 : le naufrage du Gallus	317
1880 : échouement du Ottawa et du Boyne	317

1917 : le naufrage du S. S. Simcoe	318
1925 : le détachement des glaces à Sainte-Croix	318
1925 : une noyade	318
1927 : le naufrage du Kamloops	318
1928 : une noyade	319
1934 : l'échouement du John H. Macdougle	319
1943 : un sauvetage sur la glace	319
1945 : une vedette à la dérive	320
1946 : l'échouement du Warrior	320
1949 : une noyade	321
1960 : à la dérive sur la glace	321

Chapitre 6

Portrait économique de Saint-Antoine-de-Tilly

La colonisation, le commerce et l'industrialisation	327
Les officiers et les capitaines	329
Les productions horticoles et animales	330
L'horticulteur Guy Gingras	332
Et un jardinier	334
La pêche, la chasse, la trappe, les tanneries et les cordonneries	334
La coupe du bois : le bûcheron	336
Le travail saisonnier, journalier et ambulatant	342
La charité pour l'amour de Dieu	342
Les cordonneries	343
Les tanneries	344
Le tailleur et la confection des vêtements	345
Les magasins généraux	346
De beaux souvenirs... ..	350
Les épiceries et les restaurants	352
Les boucheries	354
La première véritable boucherie	354
Les hôtels	356
Des pensionnaires... ..	361
La Banque Provinciale du Canada	361
La Caisse populaire de Tilly et de Saint-Apollinaire	362
Les beurreries	363
Les laiteries	365
Les fromageries	366

Les boulangeries	377
Les moulins	378
Le moulin à farine	379
Incendie du moulin à farine	380
Entente avec la Compagnie des chemins de fer nationaux	382
Le moulin Beudet	382
Le moulin était essentiel	383
La clientèle du moulin	383
Salaire du meunier	385
La culture du blé	385
Évolution de l'architecture et de la technologie	386
Apprentissage du métier	387
L'avenir du moulin	388
Les moulins à scie	389
Incendie au moulin à scie	390
Relations avec les gens	390
Le travail au moulin	392
Un gagne-pain	392
Le moulin à cardes	392
La laine du moulin à cardes	394
Menuisiers et artisans du bois	395
Lacroix & Fils enr.	398
Sylvie Stoeckel, ébéniste	403
Le travail du fer : les ferblantiers, les charrons et les forgerons	404
La forge de Frédéric Montreuil	407
La période de spécialisation	409
Exploitation des carrières de pierre et de gravier	411
Le transport	412
Circuit d'autobus	413
L'automobile	415
Les femmes au travail	416
Julie Méthot, enseignante et infirmière	418
Ida Méthot, secrétaire du premier ministre	418
Isabelle Houde, pionnière méconnue	419
Les soins capillaires	419
La poste	420
Quelques notables	422
Les notaires	423

Lieutenant-gouverneur de la province	423
Les avocats	423
Les ingénieurs	423
La vie culturelle (nos artistes...)	424
Voici quelques musiciens de Saint-Antoine :	424
Antoine Montreuil, violoniste	425
Richard Verreau, ténor	426
Bob Aubin, musicien	429
La famille Gingras et ses musiciens	430
La famille Lafleur et ses musiciens	431
Maude Bergeron, soprano	432
Jacqueline Boisvert-Boily, sculpteur	432
Daniel LeGallic, peintre et sculpteur	433
Jean-Paul Garneau, sculpteur et fondeur d'art	434
Huguette Joncas, sculpteur	434
Claire Houde, peintre	435
D'autres peintres...	435
Paul Ohl, écrivain	436
Manon Arcand, écrivaine	437
Réjean Lapointe, écrivain	437
Des écrivains chez la famille Ouellet	437
Alonzo Le Blanc, écrivain et critique littéraire	438
Réjean Brousseau, écrivain	438
D'autres écrivains...	438
Antoine Laprise, comédien, metteur en scène et enseignant	439
Marie-Nathalie Lacourcière, comédienne et danseuse baroque	439
Gilles Houde, inventeur	440

Chapitre 7

Le XX^e siècle : vers le tricentenaire de Saint-Antoine-de-Tilly

La vie municipale	451
Saint-Antoine-de-Tilly divisé en secteurs	453
Les estivants	454
Les maires, les secrétaires-trésoriers et les conseillers	456
La mairie	458
Le conseil municipal et les événements marquants du XX ^e siècle	458
Événements marquants	460
Le bicentenaire de la paroisse de Saint-Antoine-de-Tilly	461

La Première Guerre mondiale	461
Un raz-de-marée	462
Des tremblements de terre	462
La crise économique	463
Au feu !	463
La Seconde Guerre mondiale	465
250 ^e de Saint-Antoine	467
Pour ou contre la peine de mort ?	467
Chasse aux loups	468
La Super Francofête de 1974	468
Débâcles	468
Sports et Loisirs de Tilly	469
Construction du centre communautaire	469
Jeune chambre de Tilly	470
Club de Villieu ou de l'Âge d'or	471
Infrastructures et services	472
Les ponts	472
Petite histoire des routes	474
Électricité	475
Aqueduc et réseau d'égouts	475
Télégraphe et téléphone	477
Service de protection contre les incendies	477
Protection des citoyens : Onésime Carré	478
La vie religieuse et paroissiale	478
Visite de l'église	478
Le petit Jésus de cire	481
Les bancs	482
Le « garde-chien » ou le connétable	482
La fabrique paroissiale et son conseil	483
Les dîmes	484
La sacristie	484
La plaque armoriée	485
Sacristains et bedeaux	487
On sonne les cloches	489
Les enfants de chœur	489
Cimetière, inhumations et funérailles	490
Suicides et maladies : les sépultures	491
Les sépultures des enfants	491

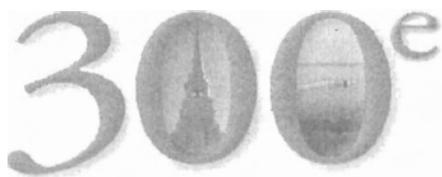
Les inhumations	491
Funérailles	492
Les corbillards	494
Directeurs de funérailles au XX ^e siècle	495
Hilaire Bergeron, directeur des pompes funèbres	496
Louis-Philippe Lacroix, fabricant de cercueils et directeur funéraire	496
Les croix de chemin et le calvaire	498
Le calvaire de Saint-Antoine-de-Tilly	500
La chorale : musique à l'église	504
Des maîtres chantres et des chantres	504
Harmonium	505
Orgue et organistes	505
La Chorale mixte	505
La Chorale liturgique	506
Le Chœur de Tilly	506
Autres organismes religieux	507
L'Ordre du Saint-Sépulcre	507
Le Tiers-Ordre de saint François	508
Archiconfrérie de la Sainte Vierge	509
La Ligue du Sacré-Cœur	509
Le Cercle Lacordaire et le Cercle Sainte-Jeanne-d'Arc	509
Congrégation des Dames de Sainte-Anne	511
J.E.C	512
Les Chevaliers de Colomb	513
Les Filles d'Isabelle	514
Le Cercle de Fermières	514
Les ordinations	517
Les 25 ^e et 50 ^e anniversaires de vie sacerdotale de l'abbé Léon Fortier	518
Un nouveau curé	519
On fait la quête... ..	522
Lectures catholiques	522
Le chapelet à la radio... et la prière	523
Les étapes de la vie religieuse	524
La confession	524
La communion solennelle	525
La confirmation	525
Les derniers sacrements : l'extrême-onction	526
On jeûne... puis on fête !	526

Les visites paroissiales et épiscopales	527
La Fête-Dieu	528
La Semaine sainte	530
Le Congrès Eucharistique de Sainte-Croix	531

Conclusion

Saint-Antoine-de-Tilly : regard sur l'avenir	559
Histoire des temps modernes : les dix dernières années du XX ^e siècle	559
Le tourisme : un accueil chaleureux	561
Le bénévolat	561
Les Amis du Marais	562
Corporation du tricentenaire de Saint-Antoine-de-Tilly	562
Corporation Découvrons Saint-Antoine-de-Tilly	564
Au tournant du siècle	564
La fin du XX ^e siècle	566
Vers l'avenir : développer et conserver !	566
Qualité de vie et patrimoine	568
Vers le tricentenaire, vers l'avenir...	569

Bibliographie	571
---------------------	-----



 **AGMV** Marquis
MEMBRE DE SCABRINI MEDIA
Québec, Canada
2002



Et du fleuve jusqu'à la fin des terres...

Un voyage ethno-historique des origines jusqu'au XXI^e siècle d'un des plus beaux villages du Québec, un voyage révélant nos racines, un avenir prometteur ainsi que l'importance de sauvegarder l'héritage culturel laissé par nos ancêtres.

Dans une véritable fresque à la mémoire de tous ceux qui ont construit Saint-Antoine-de-Tilly, les auteures, Solange Bergeron et Lise Drolet-Michaud nous présentent trois siècles de la petite et de la grande histoire de Saint-Antoine-de-Tilly.

300^e

